UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01464765 5

M. J. Van Gastelschroy

2301
4

ŒUVRES
DE
REGNARD.

TOME PREMIER.

LIBRAIRES ASSOCIÉS

aux Œuvres de Regnard.

La veuve Barrois & Fils, quai des Augustins.
La veuve David, quai des Augustins.
La veuve Duchesne, rue S. Jacques.
Le Clerc, quai des Augustins.
Guillyn, quai des Augustins.
Despilly, rue S. Jacques.
Hochereau, quai de Conty.
Barbou, rue des Mathurins.
Aumont, aux Quatre-Nations.
Lesclapart, quai de Gêvres.
Babuty, quai des Augustins.
Brocas, rue S. Jacques.
Samson, quai des Augustins.
Humblot, rue S. Jacques.
Durand, rue S. Jacques.
Delalain, rue & près la Comédie Françoise.
Bailly, quai des Augustins.
Lejay, rue S. Jacques.

ŒUVRES

DE

REGNARD;

NOUVELLE ÉDITION

Revue, exactement corrigée, & conforme à la représentation.

TOME PREMIER.

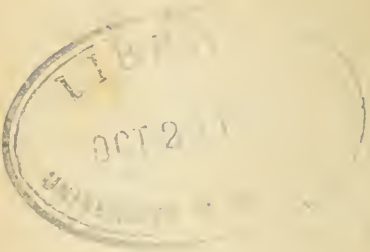
Prix, 9 liv. reliées.

A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



PQ
1913
A1
1770
t.1

AVIS
DES LIBRAIRES
Sur cette nouvelle Édition de 1770.

Voici, sans contredit, l'Edition la plus exacte qu'on ait donnée jusqu'à présent des Œuvres de Regnard; les Connoisseurs s'en appercevront aisément à la premiere inspection: on n'a rien négligé pour répondre à l'attente des Curieux. L'Editeur (M. Delaporte), après avoir examiné & comparé toutes les Editions anciennes & modernes avec les manuscrits restés au Dépôt de la Comédie, a fait les corrections & changemens nécessaires; & plusieurs Gens de Lettres ont veillé avec l'attention la plus scrupuleuse à l'exécution typographique. Nous espérons qu'on sera également content du caractere & du papier, & que le Public regardera cette Edition comme la seule qui mérite de la distinction.

Les Libraires associés se disposent à donner une magnifique Edition de ces mêmes Œuvres, du format in-8°, ornée de gravures & enrichie de notes critiques & historiques. Les gravures

ſeront de la main des plus habiles Artiſtes ; & un Auteur connu dans la République des Lettres, & très verſé dans le genre dramatique, s'eſt chargé des notes : il travaille depuis long-tems à un commentaire pour une belle Edition du célebre Crébillon.

TABLE
DES ARTICLES
contenus dans ce premier Volume.

AVERTISSEMENT sur la Vie & les Ouvrages de Regnard, *page* 1.

VOYAGES DE FLANDRES ET DE HOLLANDE, 27.

VOYAGE DE LAPONIE, 73.

VOYAGE DE POLOGNE, 198.

VOYAGE D'ALLEMAGNE, 245.

LA PROVENÇALE, 251.

VOYAGE DE NORMANDIE, 317.

VOYAGE DE CHAUMONT, 327.

Fin de la Table.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT

Sur la Vie & les Ouvrages de Regnard.

LES dernieres Éditions des Œuvres de Théatre de Meſſieurs Corneille, Racine & Moliere ont été précédées d'Avertiſſemens où l'Éditeur rend un compte extrêmement detaillé du ſoin qu'il a pris, & des recherches qu'il a faites, pour donner à ces Ouvrages toute la perfection dont il étoit capable. On ſera plus laconique ſur cette réimpreſſion des Œuvres de M. Regnard. Un Auteur, qui a conduit la précédente Édition en quatre volumes *in*-12, a conſeillé aux Libraires aſſociés pour les Théatres, de ſuivre préciſément cette Édition; ainſi le mérite de celle-ci conſiſte ſimplement dans ſa correction, la beauté des caracteres, & la propreté de l'exécution.

Il paroît inutile de s'étendre ſur la célébrité des Ouvrages dramatiques de M. Regnard: tout le monde les connoît & les applaudit journellement, tant dans la lecture, qu'aux repréſentations qu'on en donne ſouvent ſur le Théatre François. Comme le nom de M. Regnard eſt beaucoup plus répandu que les faits qui compoſent ſa vie, le Lecteur ne ſera pas fâché d'en trouver ici un récit abrégé, ſuivi d'un catalogue chronologique de ſes Comédies, repréſentées tant ſur le Théatre des an-

ciens Comédiens Italiens, que sur celui des François.

Jean François Regnard, le meilleur de nos Poëtes Comiques après Moliere, naquit à Paris, l'an 1656. Fils unique & héritier d'un bien considérable, il reçut une éducation proportionnée à sa fortune. Il étoit grand, bien fait & de fort bonne mine. Son pere étant mort comme il finissoit ses exercices à l'Académie, il se trouva en jouissance d'un revenu qui le mit en état de figurer dans le grand monde : cependant le goût de voyager prit le dessus sur les plaisirs que son opulence pouvoit lui procurer dans sa patrie.

De tous les pays qui excitoient la curiosité de M. Regnard, celui de l'Italie lui parut mériter la préférence. Ce voyage fut des plus heureux ; car s'étant trouvé dans le cas de jouer, & de jouer très gros jeu, la fortune lui fut si favorable, qu'il rapporta à Paris, tous les frais de son voyage compris, plus de dix mille écus.

Cette somme, jointe à la succession de son pere, qui montoit à quarante mille écus, auroit dû fixer M. Regnard à Paris ; mais le ressouvenir flatteur des plaisirs qu'il avoit goûtés en Italie, le rappella une seconde fois en ce pays.

Etant à Bologne, il devint amoureux d'une Dame Provençale, qu'il n'a fait connoître que sous le nom d'*Elvire*, & le mari de cette Dame que sous celui de *de Prade*. Quoi qu'il en soit,

après diverſes aventures, cette Dame lui propoſa de revenir en France; & M. Regnard, trop épris des charmes de ſa maîtreſſe pour lui refuſer ſa demande, ſaiſit la premiere occaſion qui ſe préſenta, & s'embarqua avec la Dame Provençale & ſon mari à Civita-Vecchia, ſur une frégate Angloiſe qui faiſoit route pour Toulon. Après quelques jours de navigation, cette frégate fut attaquée par deux vaiſſeaux Algériens; & après un combat de trois heures, dans lequel le Capitaine Anglois perdit la vie, le reſte de l'équipage fut obligé de ſe rendre au pouvoir des Corſaires, qui conduiſirent leur priſe à Alger. Ce malheur arriva le 4 Octobre 1678.

A peine M. Regnard fut arrivé à Alger, qu'il y fut vendu quinze cents livres, & la belle Provençale mille livres. Comme il avoit toujours aimé la bonne chere, & qu'il étoit grand faiſeur de ragoûts, ſon habileté en ce genre lui procura l'emploi de Cuiſinier chez ſon maître Achmet Talem; & bientôt ſes manieres prévenantes, ſon enjouement & ſa bonne mine le firent aimer de ſes femmes favorites. Mais Achmet Talem, homme cruel & jaloux, ayant découvert ſes intrigues, le livra à la Juſtice, pour être puni ſelon la rigueur des loix, qui ordonnent qu'un Chrétien, trouvé en flagrant délit avec une Mahométane, expie ſon crime par le feu, ou ſe faſſe Mahométan. Le Conſul de la nation Françoiſe, qui avoit reçu depuis peu de jours une ſomme conſidérable pour ra-

cheter Regnard, ayant appris le malheur qui lui étoit arrivé, interposa son autorité, & alla trouver Achmet Talem, qui d'abord ne voulut rien écouter. Mais le Consul ne se rebutant pas, lui représenta que rien n'étoit plus trompeur que les apparences; que, quand même la chose seroit vraie, il y auroit peu de gloire à lui de faire périr son esclave; que d'ailleurs, en le perdant, il perdroit une somme considérable qu'il avoit à lui donner pour sa rançon. Cette derniere raison fut plus forte que les autres : Achmet Talem se laissa gagner. Il retira Regnard des mains du Divan, en avouant qu'il l'avoit accusé sur un simple soupçon, & que son crime n'étoit confirmé par aucune preuve; & il le remit en liberté, après avoir reçu le prix dont il étoit convenu avec le Consul *.

Voilà comment Regnard raconte ses aventures d'Alger, dans son petit Roman intitulé *La Provençale*, où il ne fait aucune mention de son voyage de Constantinople. On ignore les raisons qui ont pu l'obliger à garder le silence sur son séjour en cette ville; mais voici la vérité du fait. Au bout de quelque tems de séjour à Alger, son maître Achmet Talem, ayant affaire pour son commerce avec les Ministres de la Porte Ottomane, l'emmena avec sa Provençale à Constantinople, où ils essuyerent, pendant plus de deux ans, une captivité

* Voyez *la belle Provençale*, à la fin de ce volume.

très rigoureuse. Enfin Regnard ayant trouvé le moyen de faire savoir sa triste situation à sa famille, on lui envoya douze mille livres, qui servirent à payer sa rançon, celle de sa Provençale, & celle de son valet de chambre; & ils repasserent tous les trois en France, sur un vaisseau François qui les mena heureusement à Marseille. Regnard ayant ainsi recouvré sa liberté, revint aussitôt à Paris, portant avec lui la chaîne dont il avoit été chargé pendant son esclavage, & qu'il a toujours conservée avec soin dans son cabinet, pour se rappeller incessamment la mémoire de cette disgrace. Mais il ne fut pas guéri pour cela de sa passion pour les voyages.

En recouvrant sa liberté & celle de sa belle maîtresse, M. Regnard reçut la nouvelle de la mort de de Prade, qui étoit resté à Alger; de sorte que rien ne s'opposoit plus à son bonheur, que les scrupules d'Elvire, qui par bienséance demanda quelque tems pour marquer le deuil de son époux. Tout amoureux qu'étoit M. Regnard, il ne put s'opposer à ce que souhaitoit la belle Provençale; & pour mettre ordre à ses affaires, il revint à Paris avec Elvire, pour attendre cet heureux moment, où il devoit être récompensé de toutes les disgraces qu'il avoit éprouvées pour cette belle personne. Mais le sort en décida autrement : ce mari, qui depuis huit mois étoit au rang des morts, reparut tour-à-coup, accompagné de deux Religieux Mathurins qui l'avoient racheté à

Alger, & qui le préſenterent à ſon épouſe. Le retour de de Prade fut célébré par une nouvelle noce. M. Regnard pénétré, comme on peut le penſer, de cet événement, ne voulut point être préſent à cette cruelle cérémonie : il quitta Paris pour la troiſieme fois, dans le deſſein de n'y revenir que lorſqu'il ſeroit guéri de ſon amour.

Il partit de nouveau de Paris le 26 Avril 1681, & s'en alla en Flandre & en Hollande, puis en Dannemarck & en Suede. Etant à la Cour de Suede, le Roi l'engagea à voir la Laponie, & lui offrit toutes les commodités néceſſaires pour y aller. Regnard, à la ſollicitation de ce Prince, entreprit ce voyage, & partit pour cette grande entrepriſe. Il s'embarqua à Stockolm, pour paſſer à Torno, le mercredi 23 Juillet de la même année, avec deux Gentils-hommes François, les Sieurs *de Fercourt* & *de Corberon*. Il parcourut toute la Laponie. Il arriva à Torno, qui eſt la derniere ville du monde du côté du nord, ſituée à l'extrémité du Golphe de Bothnie. Il remonta le fleuve qui porte le même nom que cette ville, & dont la ſource n'eſt pas éloignée du Cap du Nord. Il pénétra juſqu'à la Mer Glaciale, & l'on peut dire qu'il ne s'arrêta qu'où la terre lui manqua. Enfin il arriva à la montagne de *Metawara* le 22 Août ſuivant, où il fut obligé de terminer ſa courſe. Et ce fut au haut de cette montagne qu'il grava ſur un rocher, en quatre vers latins, pour lui & ſes

camarades, cette inscription, qui vrai-semblablement ne sera jamais lue que des ours.

Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem;
Casibus & variis acti terrâque marique,
Hic tandem sistimus, nobis ubi defuit Orbis.

DE FERCOURT, DE CORBERON, REGNARD.
Anno 1681, die 22 Augusti.

Après cette expédition, Regnard revint à Stockolm, & rendit compte au Roi de tout ce qu'il avoit vu de remarquable en Laponie, des mœurs, de la religion, & des usages singuliers de ses habitans. Il ne demeura que fort peu de tems à Stockolm; il en partit le 3 Octobre 1681. Il traversa la Mer Baltique, & vint débarquer à Dantzick, d'où il passa en Pologne, delà en Hongrie, & ensuite en Allemagne; & enfin, après deux ans d'absence, il revint en France le 4 Décembre 1683, entiérement guéri de son amour & de sa passion pour le jeu & pour les voyages.

Pour lors il fixa son séjour à Paris, où la fortune lui permit de passer sa vie avec beaucoup d'agrémens. Il acheta une Charge de Tréforier de France au Bureau des Finances de Paris, qu'il a exercée pendant vingt ans; & il ne songea plus qu'aux plaisirs de la bonne chere, & à bien recevoir chez lui ce qu'il y avoit en France de plus grand, de plus distingué & de plus aimable.

La description qu'il fait, dans son *Epitre à M****, de la maison qu'il avoit à Paris, au bout de la rue de Richelieu, au bas de Montmartre, & les noms illustres des personnes qui lui ont fait l'honneur de l'y venir voir, ne laissent aucun lieu de douter de cette vérité.

Au bout de cette rue, où ce grand Cardinal,
Ce Prêtre conquérant, ce Prélat Amiral, &c.
Voyez *Tome IV.*

Regnard acheta aussi les Charges de Lieutenant des Eaux & Forêts & des Chasses de la Forêt de Dourdan. Il acquit, peu de tems après, la Terre de Grillon située près de Dourdan à onze lieues de Paris, où il passoit le tems de la belle saison, & où il chassoit le cerf & le chevreuil. Quelques années avant sa mort, il se fit recevoir Grand-Bailli de la Province de Hurepoix au Comté de Dourdan; & il est mort revêtu de cette Charge. Il n'épargna rien pour embellir son Château & sa Terre de Grillon, & il profita, avec un art infini, de tous les avantages dont la nature avoit pourvu si libéralement ce beau lieu; de sorte qu'il en fit un séjour enchanté. Pour donner une idée de la vie agréable que Regnard passoit à Grillon avec ses amis, il suffit de lire *le Mariage de la Folie*, Divertissement pour la Comédie des *Folies amoureuses*, que l'Auteur semble avoir composé à cette intention, en s'y désignant sous le nom de Clitandre, *Tome III, Scene I.*

On peut terminer la peinture qu'il fait dans cette Scene, par la description du Château & des Jardins de Grillon, telle que Gacon, ami de Regnard, l'a composée, & l'a insérée dans sa XVIIe Epitre, adressée à MM. de Clerville & Rougeault, *page 176 du* POETE SANS FARD, *édition de 1701.*

C'est dans cette agréable retraite, que Regnard écrivit la Relation de ses Voyages, & qu'il composa la plupart de ses Comédies. Il y mourut le jeudi 5 Septembre 1710, âgé de 54 ans, sans avoir été marié, fort regretté de tous ses amis, des gens de lettres, & particuliérement des amateurs de la Scene Françoise.

Regnard mourut sans avoir été malade, & par sa seule imprudence. Il n'avoit point de foi aux Médecins : il étoit fort replet & grand mangeur. Un jour qu'il se sentit un peu incommodé de quelques restes d'indigestion, il lui prit envie de se purger de sa propre ordonnance, mais d'une façon fort extravagante. Il étoit à Grillon, où il avoit passé toute la belle saison à faire une chere très délicate : il demanda à un de ses paysans quelles étoient les drogues dont il composoit les médecines qu'il donnoit à ses chevaux ; le paysan les lui nomma : Regnard sur le champ les envoya acheter à Dourdan, s'en fit une médecine, & l'avala le lendemain : mais deux heures après qu'il l'eut prise, il sentit dans l'estomac des douleurs si aiguës, qu'il ne put demeurer au lit. Il fut obligé de se lever & de se promener à grands

pas dans sa chambre, pour tâcher de faire descendre sa médecine qui l'étouffoit. Ses valets monterent à ce bruit, jugeant qu'il se trouvoit mal ; mais à peine furent-ils entrés, que son oppression redoubla. Il tomba dans leurs bras, sans connoissance & sans voix, & il fut suffoqué sans pouvoir recevoir le moindre secours.

Tout le monde ne convient pas de toutes les circonstances de sa mort. Il est bien vrai qu'il mourut d'une médecine prise mal-à-propos, & à la suite d'une indigestion, mais, dit-on, d'une médecine ordinaire, dont il ne seroit point mort, s'il n'avoit pas eu l'imprudence d'aller à la chasse le même jour qu'il l'avoit prise, de s'y échauffer extrêmement, & de boire un grand verre d'eau à la glace à son retour ; ce qui causa une révolution si subite & si violente dans son corps, qu'il en mourut le lendemain, sans qu'on pût le secourir.

La petite Terre de Grillon fut vendue par ses héritiers après sa mort. Elle appartient présentement à M. de Magny, fils du célebre M. Foucault, Intendant de Caen, & grand Antiquaire. La maison n'est pas grande ; mais elle est dans un joli vallon, & très agréablement située : elle est précisément au bord d'un ruisseau, & toute entourée de bois par derriere. C'est la demeure du monde la plus propre pour un poëte.

Regnard & Riviere du Fresny firent chacun, à-peu-près dans le même tems, une Comédie

du *Joueur*. Ces deux Auteurs s'accuserent réciproquement de plagiat ; ce qui donna occasion à l'Epigramme suivante.

Un jour Regnard & de Riviere,
En cherchant un sujet que l'on n'eût point traité,
Trouverent qu'un Joueur seroit un caractere
Qui plairoit par sa nouveauté.
Regnard le fit en vers, & de Riviere en prose.
Ainsi, pour dire au vrai la chose,
Chacun vola son compagnon.
Mais quiconque aujourd'hui voit l'un & l'autre ouvrage,
Dit que Regnard a l'avantage
D'avoir été le bon larron.

Despréaux disoit de Regnard, qu'il n'étoit pas médiocrement plaisant ; & Voltaire a dit : *Qui ne se plaît pas avec Regnard, n'est point digne d'admirer Moliere.*

Regnard fut long-tems brouillé avec Despréaux. On prétend qu'ils se raccommoderent en 1705, & que l'Epître en vers qui est à la tête de la Comédie des Menechmes, adressée à Despréaux, à qui la piece est dédiée, fut le sceau de cette réconciliation. Cependant on doute qu'elle ait été bien sincere de la part de Regnard ; car il auroit dû supprimer la Satyre qui a pour titre, *le Tombeau de M. Boileau Despréaux*, qui est remplie de traits noirs & malins. Regnard avoit naturellement l'esprit caustique, & il n'a pas tenu à lui qu'il ne nous ait laissé des Satyres aussi bonnes que celles de son adversaire.

Sans entrer dans le détail des beautés & des défauts qu'on remarque dans les Comédies de M. Regnard, on joint à cet abrégé de sa vie un catalogue chronologique des Pieces qu'il a composées, tant pour le Théatre des anciens Comédiens Italiens, que pour celui des Comédiens François ; ainsi qu'un *Ballet*, représenté par l'Académie Royale de Musique, qu'on a joint à cette nouvelle Édition.

CATALOGUE
DES PIECES
DE REGNARD.

COMÉDIES
AU THÉATRE ITALIEN;
à lui seul.

LE DIVORCE, Comédie Italienne, avec des Scenes Françoises. Trois Actes & un Prologue ; le tout en prose. 17 Mars 1688.

LA DESCENTE DE MEZZETIN AUX ENFERS, Piece Italienne en trois Actes, mêlée de Scenes Françoises, en prose. 5 Mars 1689.

ARLEQUIN, HOMME A BONNES FORTUNES, Piece Italienne en trois Actes, mêlée de Scenes Françoises, en prose. 10 Janvier 1690.

LA CRITIQUE D'ARLEQUIN, HOMME A BONNES FORTUNES, Comédie Françoise, en prose & en un Acte. 1 Mars 1690.

LES FILLES ERRANTES, Comédie Italienne en trois Actes, mêlée de Scenes Françoises, en prose. 24 Août 1690.

LA COQUETTE, ou L'ACADÉMIE DES DA-

MES, Comédie Italienne en trois Actes, mêlée de Scenes Françoises, en prose. 17 Janvier 1691.

LA NAISSANCE D'AMADIS, Comédie Françoise en un Acte, mêlée de Scenes en prose & en vers. 18 Février 1694.

Au même Théatre, avec M. RIVIERE DU FRESNY.

LES CHINOIS, Comédie Françoise en prose, quatre Actes, & un Prologue aussi en prose. 12 Décembre 1692.

LA BAGUETTE DE VULCAIN, Comédie Françoise en un Acte, mêlée de Scenes en prose & en vers. 10 Janvier 1693.

LA FOIRE S. GERMAIN, Comédie Françoise en trois Actes & en prose, mêlée de quelques Scenes en vers, & de Scenes Italiennes. 26 Décembre 1695.

LES MOMIES D'ÉGYPTE, Comédie Françoise en prose & en un Acte. 19 Mars 1696.

(Toutes ces Pieces sont imprimées dans le Théatre Italien de GHERARDI, 6 volumes *in*-12. *Paris*, *Briasson*.)

A lui seul.

LE CARNAVAL DE VENISE, Ballet en trois

Actes & un Prologue, (Musique de M. Campra) représenté par l'Académie Royale de Musique, au mois d'Avril 1699. (On le trouve dans cette nouvelle Édition.)

AU THEATRE FRANÇOIS; à lui seul.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME, Comédie en prose & en un Acte, avec un Divertissement. 9 Mai 1694. (On croit cette Piece de M. du Fresny.)

LA SÉRÉNADE, Comédie en prose & en un Acte, avec un Divertissement. 3 Juillet 1694.

LE BOURGEOIS DE FALAISE, OU LE BAL, Comédie en vers & en un Acte, avec un Divertissement. 14 Juin 1696.

LE JOUEUR, Comédie en vers & en cinq Actes. 19 Décembre 1696.

LE DISTRAIT, Comédie en vers & en cinq Actes. 2 Décembre 1697.

DÉMOCRITE, Comédie en vers & en cinq Actes. 12 Janvier 1700.

LE RETOUR IMPRÉVU, Comédie en prose & en un Acte. 11 Février 1700.

LES FOLIES AMOUREUSES, Comédie en trois Actes, en vers, précédée d'un Prologue en vers libres, & suivie du MARIAGE DE LA

FOLIE, Divertissement en un Acte & en vers libres. 15 Janvier 1704.

LES MENECHMES, Comédie en vers & en cinq Actes, précédée d'un Prologue en vers libres. 4 Décembre 1705.

LE LÉGATAIRE, Comédie en vers & en cinq Actes. 9 Janvier 1708.

LA CRITIQUE DU LÉGATAIRE, Comédie en prose & en un Acte. 19 Février 1708.

ŒUVRES DE REGNARD.

VOYAGE DE FLANDRE ET DE HOLLANDE.

Commencé le 26 Avril 1681.

Nous partîmes de Paris le 26 Avril 1681, par le carrosse de Bruxelles. Je fus coucher à Senlis, où se devoit rendre M. de Fercourt, qui étoit parti de Paris trois jours auparavant. Nous nous trouvâmes dans le carrosse tous jeunes gens, dont le plus âgé n'avoit pas vingt-huit ans. Il y avoit cinq Hollandois, du nombre desquels étoit M. de Wasenau, Capitaine des Gardes du Prince d'Orange. Il se trouva aussi parmi nous un petit Abbé Espagnol qui alloit prendre possession d'une Chanoinie à Bruxelles. Ce petit Prêtre, bossu par devant & par-derriere, nous servit de divertissement

pendant tout le chemin. Nous allâmes le lendemain dîner à Pont, & coucher à Gournai où étoit la maison de M. le Président Amelot. Le château est entouré d'eau, & le jardin est coupé de différens ruisseaux qui en forment l'agrément. Nous en partîmes d'assez grand matin pour aller coucher à Pérone : cette ville est nommée la Pucelle, à cause de sa fidélité inébranlable, & que malgré tous les troubles elle s'est conservée dans la soumission qu'elle devoit à son Roi. Elle est d'une petite étendue, mais extrêmement forte du côté où on y entre, à cause des marais qui rendent son approche difficile, & qui forment quantité de fossés très larges & fort profonds, qui font mille détours avant que d'arriver à la ville. La riviere de Somme l'arrose, & la défend de ce même côté ; ce qui fait qu'elle est presque inaccessible. Ces fossés produisent d'excellentes carpes, qui sont renommées par toute la France ; & [illegible]s canards en quantité, dont les pâtés ne sont pas moins estimés. De Pérone à Cambrai on compte sept lieues. Dans le chemin nous fûmes pris du mauvais tems avec tant de violence, que nos chevaux, effrayés & aveuglés des éclairs continuels, qui formoient un jour malgré l'obscurité des ténebres, renverserent le carrosse dans un fossé fort profond, où nous devions tous finir nos jours de cette chûte violente ; mais le hasard voulut que pas un de nous ne fût blessé : nous en fûmes quittes pour quantité d'eau qui passa dessus nous ; & après que l'on nous eût pêchés & retirés de ce carrosse, faits comme des gens qui sortent d'un bourbier où ils ont enfoncé jusqu'aux oreilles, nous fûmes obligés de faire une lieue & demie à pied, qui restoit jusqu'à Cambrai, où nous fîmes une entrée aussi sale & aussi crottée qu'il est aisé de s'imaginer.

Cette ville ne devoit pas faire tout le bruit qu'elle faisoit dans la France, elle n'étoit redoutable que par le mal que ses garnisons faisoient à nos paysans ; & je me suis étonné des désordres qu'elle a causés, avant que le plus grand des Rois l'eût réduite sous son obéissance. En effet, Cambrai de lui-même n'est rien, il n'y a que la citadelle qui soit en état de se défendre, & la ville n'étoit forte que par la sureté que lui donnoit cette citadelle ; mais les travaux qu'on y fait présentement, font connoître qu'on ne la veut pas rendre sitôt, & que les Espagnols qui se faisoient si forts de cette place, & qui disoient que si le Roi de France vouloit prendre Cambrai, il falloit qu'il en fît faire un ; on connoît, dis-je, qu'ils lui ont donné le dernier adieu. Cette citadelle, si renommée par tout le monde, fut commencée par Charles Quint, & a été augmentée de plusieurs fortifications qui la rendent une piece très considérable. Ses murailles sont d'une hauteur surprenante, & cela vient de la grande profondeur que l'on a donnée aux fossés, qui n'a pas apporté d'avantage à ses murailles qui sont presque toutes déracinées. Nous fûmes conduits par-tout par un Officier qui prit plaisir à nous faire tout voir, & nous montra la breche par où les Espagnols sont sortis. La ville n'a rien de remarquable que le clocher de la Cathédrale, qui est bâti à jour avec une délicatesse surprenante. Nous logeâmes au Corbeau, & fûmes assez mal, à cause de la quantité de carrosses qui y étoient.

On ne compte pas davantage de Cambrai à Valenciennes, que de Pérone à Cambrai. Cette ville est située sur l'Escaut, & l'on y travaille d'une maniere à la rendre une ville imprenable. Nous y remarquâmes avec soin le lieu par où elle avoit été prise, & la porte par

où les Mousquetaires y avoient entré. Cette porte est faite comme une porte de cave à barreaux, & faisoit la communication avec une esplanade : elle n'avoit point été ouverte depuis plus de vingt ans, & elle ne le fut que pour porter le corps du Major, qui avoit été blessé à une attaque qui se faisoit de ce côté. Les Mousquetaires, pour qui elle n'avoit pas été ouverte, poursuivirent les ennemis, & trouvant cette entrée, continuerent leur pointe ; & malgré une grêle de balles, ils pousserent jusqu'à une autre porte, de laquelle on ne put abattre la herse qui n'avoit point servi depuis fort long-tems, & se rendirent maîtres de la ville. Nous passâmes dans la forteresse ; & comme nous avions une espece de Prêtre avec nous, on nous donna deux soldats pour nous conduire. L'on sait qu'il n'y a que le cœur des Prêtres qui soit Espagnol en ce pays ; & afin de leur ôter tout moyen de rien entreprendre, on les veille d'une maniere particuliere. Nous remarquâmes que toutes les femmes étoient belles en ce pays. De Valenciennes pour aller à Mons, on va dîner à Reverain, lieu recommandable, tant par le séjour que nos armées y ont fait, que parceque c'est le lieu qui sépare les terres d'Espagne d'avec celles de France. Nous arrivâmes d'assez bonne heure à la ville, & nous eûmes le tems de la considérer.

Mons est la capitale du Hainaut, & la premiere qui reconnoisse de ce côté la domination Espagnole, jusqu'à ce qu'il plaise à la France de lui faire sentir son joug. Elle peut passer pour une des plus fortes du Pays-Bas, à cause de sa situation qui se trouve au milieu des marais. Les bourgeois la gardent, & nous leur vîmes monter la garde dans la grande place, qui est très belle. Le Prince d'Aremberg, Duc d'Arscot, de

la meilleure Maison des Pays-Bas, Grand d'Espagne, en est Gouverneur. Ce qui me plut davantage dans Mons, & ce qui est assez particulier, ce fut le College Royal des Chanoinesses, fondé par une ..... qui établit cette Communauté pour y recevoir des filles de qualité, qui y demeurent jusqu'à ce qu'elles en sortent pour se marier. Ces filles font le service avec une grace particuliere. Elles ont un habit qui leur est propre pour aller à l'Eglise le matin, & un autre le soir pour aller dans la ville & dans toutes les compagnies, où elles sont parfaitement bien reçues, à cause de leur galanterie dont elles font profession. Nous montâmes sur la grande Tour, d'où nous apperçûmes toute la ville, & où nous vîmes un très beau carillon, dont tous les Hollandois & les Flamands sont fort curieux.

De Mons nous fûmes coucher à Notre-Dame des Halles. Ce lieu de dévotion a été, comme tous les autres, fort maltraité des armées qui ont campé aux environs; & l'on n'a eu aucun égard à la dévotion que tous les Flamands ont à cette Eglise dédiée à la Vierge. Nous vîmes, au sortir de Mons, le lieu où s'étoit donnée la bataille fameuse de Saint-Denis, la veille que la paix fut publiée dans l'armée, & le Prince d'Orange en ayant sur lui les articles signés. Nous étions avec un Officier qui s'y étoit trouvé, & qui nous montra les postes & les lieux qu'occupoient les deux armées. Cette bataille porte aussi le nom de Cassiau, à cause d'un petit village qui est tout contre cette Abbaye, qui a imposé le nom à cette journée.

Nous arrivâmes enfin à Bruxelles, la seconde ville du Brabant. Elle est très agréable & très peuplée, à cause de la demeure ordinaire que les Gouverneurs des Pays-Bas y font, & la quantité de gens de qualité

qui suivent la Cour ; c'est pour cela qu'elle est appellée *la Noble*. Le palais du Gouverneur est le plus somptueux bâtiment de la ville, tant à cause de sa grandeur, que par un grand parc qui sert de promenade à tous les habitans, & réjouit la vue par la quantité de fontaines qu'on y voit. Le Prince de Parme en est présentement Gouverneur : il a mis la milice sur un très bon pied, & l'a rétablie par les grandes levées qu'il a faites sur le peuple, qui n'en étoit pas trop content. L'Hôtel-de-Ville est un bâtiment assez curieux : il fut fait par un Italien, qui se pendit de dépit d'avoir manqué à mettre la tour au milieu, comme son épitaphe le fait connoître ; & cet homme fit par avance de lui ce qu'auroit fait un bourreau. Il ne méritoit pas moins qu'une corde, pour avoir manqué à un point où des gens qui n'auroient pas la moindre connoissance de l'architecture, ne manqueroient pas. Les Eglises de Bruxelles, comme celles des Pays-Bas, sont très belles & fort bien entretenues. Nous vîmes dans la Collégiale, du nom de Sainte Gudule, les trois Hosties miraculeuses, sur lesquelles on dit qu'on voit quelques gouttes de sang. Nous allâmes voir la Communauté des Béguines, qui est un Ordre particulier en ce pays. Elles sont vêtues de blanc dans l'Eglise, & vont par les rues avec un long manteau noir, qui leur descend du sommet de la tête & leur tombe sur les talons. Elles portent aussi sur le front une petite hupe, qui forme un habillement assez galant ; & on trouve des filles sous cet habit dévot, que j'aimerois mieux que beaucoup d'autres avec l'or & les diamans qui les environnent : elles étoient pour lors au nombre de huit cents dans le Béguinage.... Le cours à la mode est chez eux ce que le cours est chez nous. C'est-là que se

trouvent toutes les dames & les cavaliers, avec cette différence néanmoins, que toutes les dames sont d'un côté & les hommes de l'autre. Nous demeurâmes trois jours à Bruxelles avec bien du plaisir, & après avoir vu tout ce qu'il y avoit à voir dans la ville, nous en partîmes le 16 Mai, par le canal qui va à Anvers, & qui ne nous conduisit que jusqu'à .... où nous descendîmes du bateau, pour prendre des chariots qui nous devoient conduire à Malines, que nous voulions voir avant que d'arriver à Anvers.

Malines est appellée *la Jolie*, & non sans raison ; car il semble plutôt que ce soit une ville peinte que réelle, tant les rues en sont propres & bien pavées, & les bâtimens bien proportionnés. C'est en ce Parlement, le premier du Pays-Bas, où sont renvoyés tous les procès qui en appellent en ce lieu ; ce qui rend cette ville fort recommandable. Cette province est démembrée du reste des Pays-Bas, & c'est un Marquisat séparé. Tout le commun peuple travaille, comme par toute la Flandre, à faire des dentelles blanches, qu'on appelle de ce nom ; & le Béguinage, qui est le plus grand & le plus considérable de tous, n'est entretenu que par ce travail que les Béguines exercent, & dans lequel elles excellent. Ces Béguines sont des filles ou femmes dévotes, qui se retirent dans ce lieu autant de tems qu'elles veulent. Elles y ont chacune une petite maison séparée, où elles sont visitées de leurs parens. Il y en a même quelques-unes qui prennent des pensionnaires. Le lieu s'appelle *Béguinage*, & les portes s'en ferment tous les soirs de bonne heure. Il y a à Malines une Tour qui est fort estimée pour la hauteur, de laquelle on découvre extrêmement loin. De Malines où nous dînâmes ; nous fûmes coucher à Anvers, sur des cha-

riots établis pour partir tous les jours à certaine heure, & par le chemin le plus beau & le plus agréable que j'aie jamais fait.

Anvers, la premiere & la plus grande ville du Brabant, & à qui on pourroit donner des titres encore plus superbes, surpasse toutes les autres villes que j'aie vues, à l'exception de Naples, Rome, Venise, non seulement par la magnificence de ses bâtimens, par la pompe de ses Eglises, & par la largeur de ses rues spacieuses, mais aussi par les manieres de ses habitans, dont les plus polis tâchent à se conformer à nos manieres Françoises, & par les habits, & par la langue qu'ils se font gloire de posséder en perfection. La premiere chose que nous admirâmes en y entrant, ce fut la beauté de ses superbes remparts, qui tout couverts de grands arbres, forment une promenade la plus agréable du monde. Ils sont revêtus par-tout de pierres de taille, & arrosés d'un fossé d'eau vive qui court tout autour de la ville, & qui sert autant à l'embellir qu'à la défendre. La Cathédrale est fort bien bâtie, & le clocher, ouvrage des Anglois, est d'une délicatesse surprenante, mais qui pourroit peut-être quelque jour lui être funeste. On y voit des peintures admirables, & entre autres une Descente de croix de Rubens, qui peut passer pour une piece achevée.

L'Eglise des Jésuites ne cede en magnificence à pas une de toutes celles que j'aie vues en Italie, & est d'autant plus superbe, que le marbre dont elle est toute bâtie, y a été apporté de fort loin & avec une grande dépense. Toute la voûte est ornée de quadres de la main des plus excellens Maîtres. Il est aisé de juger de la magnificence de cette Eglise, quand on dira que le seul balustre de marbre qui ferme le maître autel,

coûte

coûte plus de quarante mille livres. Je ne crois pas auſſi qu'on puiſſe jamais voir un ouvrage plus achevé. Le marbre eſt manié ſi délicatement, qu'il ſemble qu'il ait quitté ſa dureté naturelle, pour prendre la forme qu'on lui a voulu donner, & ſe fléchir comme de la cire, ſuivant la volonté de l'ouvrier. La citadelle, renommée par toute l'Europe pour ſa régularité, eſt à cinq baſtions : elle eſt plus grande, plus forte, & incomparablement mieux faite que celle de Cambrai. Son eſplanade eſt tout-à-fait ſpacieuſe & d'une grande étendue, mieux entendue en cela que celle de Cambrai, de laquelle on peut approcher d'aſſez près étant toujours couvert ; ce qui en a beaucoup facilité la priſe. Nous y fûmes conduits par M. de Verproſt, & menés dans tous les endroits par un Officier, qui ne voulut pas permettre que nous allaſſions ſur les baſtions. Nous vîmes l'endroit par où les Hollandois voulurent la ſurprendre, lorſqu'ils firent de nuit une deſcente dans la riviere, & eſſayerent de paſſer le foſſé avec de petits bateaux que chaque homme pouvoit porter ſur ſon épaule : mais la ſentinelle ayant entendu du bruit, donna l'allarme ; ce qui fit que les Hollandois ayant manqué leur coup, ſe retirerent, & laiſſerent tous les bateaux & les inſtrumens, qu'on garde encore dans la citadelle, & qu'on nous fit voir comme des marques & des monumens de la victoire.

Nous nous embarquâmes à Anvers pour Roterdam. Nous laiſsâmes la Zélande à gauche, & paſsâmes à la vue de Berg-op-Zoom, qui appartient à M. le Comte d'Auvergne. Nous fûmes trois jours à notre navigation, & paſsâmes à la Brille. Cette place a fait bien de la diviſion pendant les troubles de Hollande, qui arriverent il y a environ cent ans.

Du tems de Philippe II, fils de Charles-Quint, les dix-sept Provinces étoient gouvernées par .... sœur de Charles-Quint, & par conséquent tante de l'Empereur, qui en étoit maître, & qui a voulu lever sur ces peuples certains droits nouveaux, & introduire parmi eux l'Inquisition. Les Hollandois s'opposerent à ces nouvelles déclarations; & le Prince d'Orange, soutenu du Comte de Horn, & de ... à la tête de la populace, firent des remontrances à la Gouvernante, & lui proposerent deux cents articles, sur lesquels ils vouloient qu'on leur donnât satisfaction. Cette femme, surprise de ce tumulte, se retourna vers un des premiers de son Conseil, qui lui dit, comme en se moquant, qu'elle ne devoit point se mettre en peine de ces gens qui n'étoient que des gueux; ce qui ayant été rapporté à ce peuple mutiné, il en devint si courroucé, qu'ils formerent entre eux un parti, qui depuis a été appellé le parti des Gueux. La Gouvernante cependant étant retournée en Espagne, & connoissant le naturel remuant des peuples des dix-sept Provinces, ne voulut pas s'y faire voir, qu'elle ne les contentât sur une partie des articles qu'ils demandoient; ce qui fit que Philippe II envoya le Duc d'Albe, qui depuis a tant fait de carnage, & a été cause de l'entiere rébellion de ces Provinces. On dit qu'il a fait mourir par la main du bourreau plus de dix-huit mille personnes. Il ne fut pas plutôt à Bruxelles qu'il y convoqua les Etats. Le Comte de Horn ne voulant point paroître chef de la sédition, y alla; mais le Prince d'Orange, craignant les Espagnols dont il se défioit, sortit des Etats pour ne point s'y trouver; & le Comte de Horn rencontrant le Prince d'Orange qui s'absentoit : *Adieu*, lui dit-il, *Prince sans terres;* à quoi le Prince répondit,

Adieu, *Comte sans tête*, comme en effet cela se trouva vrai ; & ayant été arrêté aux Etats, on lui fit sauter la tête, avec une quantité presque innombrable de gens qu'on croyoit suivre son parti, ou qui étoient suspects, étant un crime de lese-majesté parmi les Espagnols, d'être seulement suspect à son prince. Le Prince d'Orange voyant, par la mort du Comte de Horn & de ses adhérans, qu'il avoit très bien fait de se sauver, voulut encore songer à son salut ; & appuyant la faction des mécontens, il se mit à leur tête ; & après plusieurs combats où il eut toujours du dessous, il prit enfin la Brille, d'où le Duc d'Albe prétendit le chasser ; mais n'en ayant pu venir à bout, il donna occasion à ces tableaux que l'on a faits de lui, dans lesquels il est dépeint par dérision avec des lunettes sur le nez, parceque Brille en Hollandois signifie lunette. La Hollande se divise en sept Provinces-Unies, qui sont la Gueldre, la Hollande, la Zélande, Utrecht, la Frise, l'Overissel & Groningue.

Nous arrivâmes à minuit à Roterdam, & nous fûmes obligés de passer par-dessus les murailles pour entrer dans la ville, dont les portes étoient fermées. Cette ville est la seconde de tout le pays ; & il est aisé de juger de sa richesse par la quantité de vaisseaux qu'on y voit aborder de tous les pays, & qui empliſſent le canal de la ville, qui est extrêmement large. Cette ville est remarquable, par l'étendue de son commerce, & par la beauté de ses maisons, qui ont toutes la propreté qu'on remarque dans toutes les villes de Hollande. L'on voit au milieu d'une grande place la statue d'Erasme, qui étoit natif de cette ville, & qui a assez bien mérité de la République, pour avoir une statue en bronze sur le pont qui est au milieu de la

grande place. Nous partîmes de Roterdam sur les deux heures après midi par les barques, qui sont d'une commodité admirable par toute la Hollande. Elles partent toutes en différentes heures, & à une demi-heure l'une de l'autre; ce qui fait qu'à toutes les demi-heures du jour & de la nuit il part de ces commodités qui vont en cent endroits différens, & qui sont si ponctuelles, que le cheval est attelé à la barque lorsque l'heure est prête à sonner, & qu'à peine elle a frappé que le cheval marche. Nous passâmes à Delft, petite ville à deux lieues de la Haye, où nous vîmes le frere d'un de nos amis que nous avions laissé esclave en Alger. Nous entrâmes dans le principal Temple de la ville, où nous vîmes le tombeau du fameux Amiral Tromp. Nous arrivâmes le soir à la Haye, le plus beau & le premier village du monde. C'est le lieu où le Prince d'Orange fait sa résidence ordinaire. Il n'y étoit pas pour lors, & il étoit allé à une chasse générale qui se faisoit en Allemagne sur les terres de . . . avec le . . .

Le Prince d'Orange s'appelle Guillaume III de Nassau. Ces dernieres guerres ont servi à le rendre recommandable dans la Hollande, & à le faire déclarer Stadhouder, Capitaine général des armées des Provinces-Unies des Pays-Bas, & grand Amiral. Les Etats lui accordent pour cela une pension de cent mille francs, & font la dépense de toute sa maison. Quelques remuans lui ont voulu mettre en tête de se faire déclarer Souverain dans la Hollande, pendant qu'il étoit maître absolu de toutes les troupes : mais les plus politiques lui ont fait connoître premiérement la difficulté de son dessein, & entendre ensuite, que, quand il seroit assez heureux pour le mettre en exécution, il ne pourroit jamais se maintenir dans cette souveraineté, la Hollande étant

en pays qui périroit bientôt, si elle étoit gouvernée par un particulier, & si elle cessoit d'être république, à cause des grands frais qu'il faut renouveller continuellement pour la conservation du pays, & des grandes levées qu'un prince seroit obligé de faire sur ses sujets, que des républicains, qui se repaissent du titre spécieux de liberté, donnent avec plaisir, n'ayant tous pour but que la même chose; ce qui fait qu'il n'y a point de pays plus vexé d'impôts & de subsides que la Hollande: & ces peuples se flattent que, comme ce sont eux qui se les imposent, ils sont libres de se les ôter lorsqu'ils le veulent. Ce conseil, le plus sûr & le plus politique, fut suivi du Prince d'Orange qui s'en trouva bien.

Les Etats de Hollande se tiennent à la Haye, ce qui contribue beaucoup à sa magnificence. Les maisons des particuliers sont très belles, mais le palais du Prince n'a rien de remarquable; au contraire, il est étonnant de voir qu'il soit si mal logé, & qu'il y ait des bourgeois qui habitent des maisons plus superbes. Nous y vîmes les Chambres des Etats, dont il y en a une assez belle, & que M. Del.... disoit qu'il entreprendroit de faire dorer pour deux mille écus, quoique, par la supputation de tout le monde, il y dût entrer pour plus de dix mille écus d'or; mais il dit qu'il entendoit qu'on le lui fournît. M. Davaux y étoit pour lors Ambassadeur. Nous le vîmes en deuil à cause de la mort récente de M. le Chevalier de Mesme son beau-frere, que j'ai vu à Rome, & qui avoit été tué depuis peu d'un coup de pierre.

On voit en sortant du château une porte qui est proche le logis de Monsieur.... le lieu où se fit le massacre du Pensionnaire de With, qui fut tué par la populace au commencement de la guerre; tout cela

par les menées du Prince d'Orange, à cause qu'il avoit été fait depuis peu un Edit, par lequel il étoit défendu de reconnoître le Prince d'Orange pour Souverain, que le peuple vouloit reconnoître pour tel.

Le Prince Guillaume de Nassau, qui étoit à la tête des mécontens lorsqu'ils secouerent le joug Espagnol, se comporta si généreusement dans toute cette rébellion, qu'après avoir forcé l'Espagnol par la paix à reconnoître les Hollandois & leur République pour Souverains, ils se trouverent obligés de récompenser sa vaillance, en lui donnant le titre de Protecteur des Etats. Ce titre est dévolu à ses successeurs. Mais le Conseil des Provinces, & particuliérement les de With qui faisoient une faction particuliere, & qui en entraînerent d'autres avec eux, firent cet Edit perpétuel, par lequel ils déclaroient qu'on ne pourroit jamais proposer le Prince d'Orange pour Souverain, & le firent même signer au Prince d'Orange d'aujourd'hui, encore jeune. La guerre de France est arrivée sur ces entrefaites; & le peuple, appréhendant la domination des François, & croyant que, s'ils avoient le Prince d'Orange à la tête de leurs armées, ils feroient des merveilles, le proposerent: mais étant arrêtés par cet Edit perpétuel, ils éclaterent contre de With le Général des troupes, & le firent arrêter, l'accusant du crime de trahison & d'avoir voulu perdre l'Etat; mais n'ayant point trouvé de sujet pour le faire mourir, on se contenta de le bannir, pour satisfaire le peuple & la faction du Prince d'Orange. Son frere le Pensionnaire à la Haye pour les affaires de la province de Hollande, demanda la permission de le voir; mais en voulant entrer dans la prison, le peuple mutiné, soufrant impatiemment la vue d'un homme qui s'op-

poſoit à ſes menées, ſe rua deſſus lui, & l'aſſaſſina cruellement ſur la place : ils le traînerent un peu plus loin où ils le pendirent. Chacun accourut à ce ſpectacle, & le peuple étoit ſi animé, qu'il le coupa en pieces, dont chacun prit des morceaux de chair, qui ſe vendoient quelques jours après fort cher à ceux qui n'avoient pas eu le plaiſir d'aſſiſter à cette boucherie. Le peuple, qui eſt une bête féroce qui ſe porte toujours dans les extrémités, parcequ'il agit ſans raiſon, & qui eſt timide par excès ou impétueux à l'extrême, n'eſt pas à ſe repentir de cette action. Il reconnoît que cet Edit étoit fait pour ſon utilité, & la mort du Penſionnaire a été le premier échec qui ait été donné à la République.

Les Provinces Unies doivent, après le ciel, leur liberté aux Princes d'Orange, qui ont tant fait qu'ils ont obligé le Roi d'Eſpagne à la ſigner, & à les reconnoître pour peuples libres, indépendans de tout autre ; ce qui eſt une circonſtance fort remarquable. Guillaume premier cimenta de ſon ſang les fondemens de cette République. Maurice & Henri, ſes fils, en accrûrent la ſplendeur par le gain de pluſieurs batailles. Guillaume II égala les autres, mourut fort jeune, & laiſſa pour ſucceſſeur de ſes vertus, Guillaume III du nom, Prince d'Orange d'à préſent, fils de Guillaume II & de Marie Stuart, fille aînée de Charles I, Roi d'Angleterre, qui eut la tête coupée. Guillaume II eut, la trente-ſix ou trente-ſeptieme année de ſon âge, Guillaume III qui a épouſé la fille du Duc d'Yorck. Il ne vint au monde qu'après la mort de ſon pere, & il perdit à onze ans la Princeſſe Royale ſa mere, qui mourut à Londres de la petite vérole, de même que le feu Prince Guillaume ſon mari.

Tout le monde sait que la Hollande est un Etat purement républicain ; mais il faut dire quelque chose de plus particulier de son gouvernement.

Chaque ville est gouvernée par un Magistrat, des Bourguemestres & des Conseillers, & un Bailli dans les causes criminelles, qui exerce sa charge autant de tems qu'il plaît au Conseil, & qui juge absolument, dans les affaires criminelles, de la sentence des Bourguemestres. Au-dessus d'une certaine somme, on appelle à la Cour de la province, où chaque ville envoie un Conseiller.

Les Députés des villes composent les Etats de la province, & les Députés des provinces sont les Etats Généraux, établis pour les alliances, pour les traités, pour les levées des deniers, & pour ce qui regarde le bien de la République. Ces provinces sont aussi fortes l'une que l'autre : il est vrai que la province d'Amsterdam emporte ordinairement la balance, & fait tourner les choses du côté qu'elle veut. Cette ville seule passe pour une province. Il est aisé de conclure que la souveraineté ne réside point dans les Etats Généraux, qui ne sont rien autre chose que les Envoyés des villes pour proposer dans le Conseil les choses qu'elles veulent représenter.

La Haye est le lieu où la Noblesse de Hollande fait sa résidence ; il n'y en a guere de plus agréable dans le monde. Un grand bois de haute futaie, bordé de magnifiques palais d'un côté, & de l'autre de vastes & agréables prairies qui l'entourent, rendent son aspect un des plus rians de l'Europe. On voit devant le château un étang revêtu de pierres de taille : de hauts arbres qui le bordent, servent à embellir le palais du Prince. On va de la Haye à la mer en moins d'un

quart d'heure, par un chemin très agréable. Nous vîmes en y allant un chariot à voiles que le Prince d'Orange a fait faire, & nous entrâmes dans un lieu où l'on court à la bague sur des chevaux de bois. Nous allâmes voir une maison du Prince d'Orange à quelques lieues de la Haye, appellée Osnadin; c'est là où il passe une partie de l'année, & où il entretient quantité de bêtes extraordinaires. Nous y vîmes des vaches de Calicut très particulieres avec une bosse sur le dos, & quantité de cerfs.

Nous partîmes de la Haye & fûmes dîner à Leyden, qu'on appelle *Lugdunum Batavorum*, recommandable par son Université, par son Anatomie, & par la propreté de ses bâtimens; plus agréable à mon goût que pas une ville de Hollande. Nous y vîmes quantité de choses curieuses, entre autres un hipotomanes ou vache de mer, que les Hollandois ont apporté des Indes. On voit dans le cabinet anatomique plus de choses que n'en peut contenir un gros volume.

De Leyden nous allâmes à Amsterdam, & vîmes en passant Harlem, où nous remarquâmes une grande Eglise: nous arrivâmes le soir à Amsterdam. Cette ville des villes, si renommée dans tout l'univers, peut passer pour un chef-d'œuvre: les maisons y sont magnifiques, les rues spacieuses, les canaux extrêmement larges, bordés de grands arbres, qui venant à mêler leur verdure avec la diversité des couleurs dont les maisons sont peintes, forment l'aspect du monde le plus charmant. Cette ville paroît double: on la voit dans les eaux; & la réverbération des palais qu'on voit dans les canaux, fait de ces lieux un séjour enchanté. L'Hôtel-de-ville est sur le Dam: cet ouvrage pourroit passer pour un des plus beaux de l'Europe, si l'Archi-

recte n'avoit manqué dès le commencement, & eût fait quelque distinction de la porte avec les fenêtres, laquelle il faut chercher de tous les côtés, & bien souvent demander. Nous montâmes en haut, où nous vîmes quantité d'armes & un très beau carillon. Nous découvrîmes Utrecht du clocher. Ce fut le lieu où le Roi borna ses conquêtes. Le Spineus est une aussi plaisante invention que je sache : c'est là où l'on renferme toutes les filles de mauvaise vie, que l'on condamne pour un certain tems, & où elles travaillent. Il n'y a peut-être point de lieu, après Paris, où le libertinage soit plus grand qu'à Amsterdam : mais ce qui est de particulier, c'est qu'il y a de certains lieux où demeurent les accoupleuses, qui gardent chez elles un certain nombre de filles. On fait entrer le cavalier dans une chambre qui communique à plusieurs autres petites chambres dont vous payez les portes. Au-dessus sont le portrait & le prix de la personne qu'elle renferme ; c'est à vous à choisir : on ne fait point sortir l'original que vous n'ayez payé le prix de la taxe : tant pis pour vous si la copie a été flattée.

Le Raspeus est un autre lieu pour les mauvais garnemens, & pour les enfans dont les peres ne sauroient venir à bout : on les emploie à scier du bresil. Il y a dans la grande Eglise d'Amsterdam une chaîne d'un prix infini pour la délicatesse de son travail. On permet à Amsterdam, & par toute la Hollande, toutes sortes de Religions, excepté la Catholique : c'est un point de leur plus fine politique ; & ils savent bien que ce seroit un grand échec à leur liberté si les Catholiques y étoient soufferts, qui pourroient ensuite se rendre les maîtres. On y voit des Luthériens, des Calvinistes, des Arméniens, des Nestoriens, des Anabap-

tistes, & des Juifs qui y sont plus puissans qu'en aucun autre endroit de la terre. Leur Synagogue est incomparablement plus belle que celle de Venise, & ils y sont beaucoup plus puissans. La Maison des Indes, qui est hors la ville, marque bien qu'elle appartient aux plus riches négocians de l'Europe. On y bâtissoit un très beau vaisseau qui devoit, un mois après, faire le voyage des Indes. Nous allâmes voir les vaisseaux de guerre qui n'ont rien de beau, & je n'en vis pas un qui approchât de la beauté de nos vaisseaux. Ils ne veulent point de galerie à la poupe comme nous; ils croient que cela retarde la course du vaisseau : mais bien loin d'y apporter aucun défaut, je trouve que cela est d'une grande utilité pour les officiers, & d'un grand ornement au vaisseau. Nous logeâmes à Amsterdam chez Cellier, à la Place royale, dans le Kalverstraat. Nous connûmes M. de Resvic, des premieres familles de Hollande, & qui a fait une très belle dépense à ces dernieres guerres. Il nous fit voir Mademoiselle Hornia sa maitresse, héritiere de très grands biens, Catholique comme lui. Nous les vîmes ensemble à l'Opéra, à l'*Enlévement d'Hélene*. Nous apprîmes à la Comédie, que tout l'argent de la recette alloit aux pauvres, & que la ville entretenoit les Comédiens, à qui elle donne une certaine pension.

Je partis d'Amsterdam le 25 Mai 1681, & nous arrivâmes à Enchuyse le soir même, où, sans nous arrêter qu'autant de tems qu'il faut pour manger, nous remarquâmes que cette ville portoit trois harengs pour ses armes, à cause de la pêche considérable qui s'y fait de ce poisson. Nous frétâmes la nuit une barque à Vorkum, où nous arrivâmes le lendemain matin. Cette province s'appelle Nord-Hollande, & je ne crois pas

qu'au reste de la terre il puisse se trouver de plus jolies femmes. Les paysannes ont une beauté qui ne le cede point aux anciennes Romaines, & qui donne de l'amour à la premiere vue. Nous arrivâmes à Leuvarden, capitale de Frise, ville très jolie, qui reconnoît le Prince de Nassau pour son Gouverneur, n'ayant pas voulu donner sa voix élective pour le Prince d'Orange. Ce Prince peut avoir vingt-cinq ou vingt-six ans : il perdit son pere il y a environ dix-huit ans, à la septieme année de son âge. Ce Prince mourut par un accident funeste ; un pistolet qui se lâcha malheureusement, ôta en même tems un grand homme à l'Europe, & un généreux Gouverneur à la Frise. Il laissa une veuve illustre par sa beauté, par sa naissance & par son mérite, Albertine d'Orange, fille du Prince Henri & d'Amélie de Solmes. Ce Prince vécut sept ou huit jours après cet accident ; & les Frisons, en reconnoissance des bons services que leur avoit rendus le pere, offrirent d'abord le gouvernement au fils qui étoit en très bas âge, & à qui ils ne donnerent point d'autre gouverneur que la Princesse sa mere.

Nous quittâmes Leuvarden, & ayant marché toute la nuit, nous arrivâmes à la pointe du jour à Groningue, ville fort bien située, & qui s'est rendue recommandable dans les dernieres guerres, par le siége qu'elle soutint contre l'Evêque de Munster, qui s'y trouva en personne avec vingt-quatre mille hommes. Mais ses bonnes fortifications & la vigueur de ses habitans obligerent les assiégeans à lever le piquet après six semaines de siége, pendant lequel ils perdirent beaucoup de monde. De Groningue nous passâmes à Oldembourg, qui appartient présentement au Roi de Dannemarck. Cette ville a donné le nom à tout le comté. Il y a deux

bns qu'elle fut consumée par le feu du ciel. On commence à la rebâtir, & le Roi de Dannemarck y fait faire quelques fortifications. On y voit une corne d'abondance, qui a donné lieu de faire le conte d'une femme qui, sortant de terre, se présenta au Comte d'Oldembourg avec ce cornet à la main, plein d'une liqueur qu'il ne connoissoit pas. Ce Prince étoit pour lors à la chasse, éloigné des siens, & extrêmement altéré. Mais ne connoissant point cette liqueur, voyant une femme extraordinaire, il n'en voulut point tâter, & la répandit sur la croupe de son cheval. La force de ce breuvage emporta tout le poil aux endroits où il avoit touché.

Il n'y avoit que deux jours que le Roi étoit parti d'Oldembourg pour Copenhague. Le même jour nous nous trouvâmes au soir à Brême, république qui est environnée des terres de Suede & de Dannemarck. La ville est fort jolie, mais de si peu d'étendue, qu'à peine les remparts sont de ses terres. De Brême nous ne vîmes rien de remarquable jusqu'à Hambourg, où nous arrivâmes après cinq jours & cinq nuits de marche continuelle avec des chariots de poste. De Hambourg à Amsterdam on compte soixante milles, qui valent deux cents trente lieues de France.

Hambourg est une ville Anséatique, libre & impériale, qui, par sa bonne milice & ses fortifications régulieres, est en état de ne point appréhender quantité de Princes qui envient fort ce morceau, & particuliérement le Roi de Dannemarck à qui elle siéroit parfaitement bien. Ce Prince la bloqua pendant ces dernieres guerres avec vingt-cinq mille hommes; ayant vu les troupes auxiliaires qui lui venoient de toutes parts, il ne put rien entreprendre davantage. Il a cédé depuis

peu pendant son vivant toutes les prétentions qu'il pouvoit avoir sur cette ville, moyennant la somme de deux cents mille écus. Elle est gouvernée par quatre Bourguemestres & dix-huit Conseillers. Les femmes y sont très belles; elles se couvrent le visage à l'Espagnole. On professe la Religion Luthérienne dans cette ville, où on voit la cave du Pin de cent ans. Les Opéra n'y sont pas mal représentés; j'y ai trouvé celui d'Alceste très beau.

Tout le pays est très bon & très fertile en pâturages. Les chariots sont d'une commodité admirable; les chevaux en sont excellens, & courent continuellement.

De Hambourg nous partîmes pour Copenhague, qui en est éloigné d'environ cent vingt lieues. Nous vîmes à Pinnenberg, à trois milles de la ville, la Reine mere du Roi de Dannemarck, qui alloit aux eaux de Pirmont avec le Prince George son fils, & cadet du Roi. De Pinnenberg, à Ifloe, Rensburg, Flensburg, Assen, Niébury, Castor, Rostetil. Cette ville étoit autrefois la demeure des Rois de Dannemarck. On y voit encore leur sépulture. Celle de Christian I est belle. Nous y vîmes le modele de sa statue, & à peine y pus-je atteindre.

La Reine mere est de la Maison de Lunébourg. Elle alloit au camp trouver la jeune Reine, avec laquelle elle ne s'accommode pas bien, & ne reçoit point la visite des Ambassadeurs, parcequ'ils visent la jeune Reine devant elle.

Toutes ces villes sont assez jolies: les femmes y portent toutes sortes de paniers d'un osier très fin sur la tête. A Assen je perdis une valise.

Frédéric III a été le premier Roi sous lequel le

royaume soit devenu héréditaire : il fut aidé des bourgeois de Copenhague, qui ne pouvoient souffrir la tyrannie de la noblesse. Ils le favoriserent dans son entreprise, & le récompenserent de ses services. Les bourgeois & les paysans étoient si maltraités des nobles, qu'ils pouvoient tuer une personne en mettant un écu sur le corps du défunt. Frédéric ne voulut point leur ôter ce privilége ; mais il ordonna que quand un bourgeois ou un paysan tueroit un noble, il en mettroit deux.

Le cercueil qui enferme le corps de Frédéric III, dernier Roi de Dannemarck & pere du regnant, est très riche, couvert de quantité d'ouvrages d'argent.

Copenhague est situé sur la Mer Baltique fort avantageusement. Elle est frontiere du côté de la province de Chaune, & a soutenu le siége fort vigoureusement pendant deux ans contre le grand Gustave Adolphe, pere de la Reine Christine que nous avons vue à Rome. Les clochers de Sainte-Marie portent les marques de ce siége.

Le Louvre est un bâtiment fort commun, couvert de cuivre, qui fut autrefois la demeure des Evêques, quand les Rois tenoient leur cour à Rochild. L'écurie est belle & très longue, fort bien remplie de chevaux ; & le manége qui est auprès, est une piece assez curieuse. Ce fut où l'on fit le carousel, quand la Reine de Suede sortit de Copenhague.

Il n'y a donc rien de considérable à voir en cette ville pour les bâtimens, si vous en exceptez le palais de la Reine mere, le jardin du Roi, & celui du Duc de *Guldenleu ;* c'est ainsi que s'appellent tous les premiers bâtards des Rois de Dannemarck : ce mot veut dire *Lion doré :* & quand le Roi regnant a un Gul-

denleu, celui du défunt prend le titre de Haute Excellence.

Nous fûmes quatre jours & quatre nuits à faire cent vingt lieues, & nous arrivâmes à Copenhague le jeudi à porte ouvrante, où nous logeâmes au Krants.

Le Roi Frédéric III étoit Archevêque de Brême, & fut élu Roi par le décès de son aîné. Il eut six enfans, deux garçons & quatre filles; le Roi Christian, le Prince George. L'aînée des filles, Anne Sophie, a été mariée au Duc de Saxe George III; une autre au Duc de Holstein; la troisieme, Sophie Amélie, à Guillaume Palatin du Rhin, frere de Madame d'Orléans; & la quatrieme, la plus jeune, Ulrique Eléonore, au Roi de Suede.

Le Roi Christian V, à présent regnant, a cinq enfans: trois garçons; le Prince Frédéric, âgé de onze ans; le Prince Christian, de six; & le Prince Charles, d'un: deux filles; la premiere s'appelle Sophie, & l'autre.....

La Tour de l'Observatoire, sur laquelle un carosse peut monter, est une piece fort curieuse. Elle fut bâtie par Frédéric IV. Du haut de la Tour on découvre toute la ville, qui ne nous parut pas fort grande, mais presque de tous côtés environnée d'eau. On y voit un globe céleste de cuivre, fait de la main de Tycho-Brahé, Mathématicien fameux, originaire du pays.

La Bourse est un fort beau bâtiment qui fait face au Louvre. Son clocher est construit d'une maniere assez particuliere; quatre léfards dont les queues s'élevent en l'air, en forment la fleche. C'est là où se vendent toutes les curiosités, comme au Palais.

On voit dans le port les vaisseaux du Roi au nombre de cinquante ou soixante, dont l'Amiral est de cent

pieces de canon. Les Rois de Dannemarck n'ont jamais mis plus de vaisseaux en mer ; & la derniere bataille qu'ils remporterent sur les Suédois, leur a acquis un renom éternel.

L'Arsenal est garni de quantité de très belles pieces de canon : il y en a même d'acier fort poli, qui ont été faites en Moscovie. On voit au-dessus une salle pleine d'armes pour soixante mille hommes ; un chariot qui va de lui-même, & un autre dans les roues duquel il y a une horloge, qui sonne d'heure en heure par le mouvement des roues. Toutes les dépouilles que les Danois remporterent ces dernieres guerres sur les Suédois, s'y voient avec tout l'équipage des dix-sept vaisseaux qu'ils prirent pour une seule fois.

Le Cabinet du Roi est au-dessus de la Bibliotheque. Ce sont plusieurs chambres remplies de curiosités ; entre autres, une queue de cheval, qui est la marque d'autorité, & que les Bachas mettent devant leurs tentes lorsqu'ils sont à l'armée ; le Grand Seigneur, trois ; & le Visir, deux. Nous y vîmes une belle mandragore femelle ; les pantoufles d'une fille qui fut *taponata* sans en rien sentir ; l'ongle qu'on dit être de Nabuchodonosor ; & un des enfans de cette Comtesse de Flandre qui en mit au monde autant que de jours en l'an.

Le Roi est un Prince assez bien fait, qui se plaît à tous les exercices, comme la chasse & monter à cheval. Il est âgé de trente-quatre ans, & a épousé Charlotte Amélie, fille du Landgrave de Hesse.

Il n'y a point de langue plus propre à demander l'aumône que la Danoise ; il semble toujours qu'ils pleurent.

Les royaumes de Dannemarck & de Norwége appartiennent au même maître. Ils regardent au Levant le royaume de Suede, au Couchant l'Angleterre; au Nord ils ont la Mer Glaciale, & au Midi l'Allemagne, à laquelle ils sont attachés vers l'Isthme par le Duché de Holstein, cette partie présentement appellée Jutlande, que les anciens connoissoient sous le nom de Chersonese Cimbrique, entre l'Océan & la Mer Baltique.

Le Dannemarck est un pays très gras & très abondant, consistant en quantité d'isles, dont les plus renommées sont Zéland, Falster, Langeland, la Land, & Fune, renommée par cette derniere victoire qui sauva le royaume de sa perte totale, lorsque les Danois, secondés des Hollandois, défirent Charles Gustave dans cette isle, lequel avoit tenu deux ans Copenhague assiégée. Le Roi de Dannemarck est encore maître de l'isle d'Islande, qu'on croit être l'*ultima Thule* connue des anciens. Cette isle, malgré les neiges qui la couvrent, ne laisse pas d'avoir des montagnes brûlantes qui vomissent les feux & les flammes de leur sein, & auxquels les Poëtes comparent le sein de leur maitresse. Il y a des lacs fumans qui convertissent en pierre tout ce qu'on y jette, & plusieurs autres merveilles qui rendent cette isle recommandable. La Norwége s'étend tout le long de la côte de la mer, jusqu'au château de Wardhus qui est par-delà le cap du Nord, en approchant du côté de la Mer Blanche, sur laquelle est Archangel, port de mer de Moscovie. Cette étendue de terre lui a été laissée par le traité de paix fait entre Frédéric III & Charles Gustave, défunts Rois de Suede & de Dannemarck. La Groenlande lui

appartient auſſi ; mais cette terre n'eſt habitable que trois mois de l'année, que l'on choiſit pour la pêche de la baleine.

La Suede a été jointe à ces deux royaumes pluſieurs fois, par les alliances qui ſe faiſoient des Princes ou des Princeſſes de ces nations. Mais la Suede en a été entiérement ſéparée ſous Guſtave I du nom, chef de la famille de Vaſa, qui s'en fit couronner Roi l'an 1528, & y introduiſit la religion Luthérienne dans le même tems que Chriſtian III lui donnoit entrée dans le Dannemarck. Ce royaume a toujours été électif auſſi-bien que la Suede ; mais Frédéric III, après avoir ſoutenu quantité de guerres contre ſes voiſins, & avoir ſauvé l'Etat par ſa valeur & par ſa vigilance, fit déclarer le royaume ſucceſſif & héréditaire.

Frédéric III du nom, fils de Chriſtian IV, qui regna plus de ſoixante ans, & d'Anne Catherine, ſœur de Jean Sigiſmond, Electeur de Brandebourg, eſt pere du Roi d'à préſent, Chriſtian V. Il fut Archevêque de Brême avant qu'il parvînt à la couronne par la mort de ſon pere, & de ſon aîné qui le devança d'un an, & épouſa, l'an 1643, Sophie Amélie, fille de Georges, Duc de Brunſwick & Lunébourg, & d'Anne Eléonore, fille de Louis, Landgrave de Heſſe, chef de la branche de Darmſtadt. La derniere réunion de ces royaumes arriva en 1583, par le mariage de Haquin, fils de Magnus V, Roi de Suede, & d'Inſelburge, héritiere de Norwége, avec Marguerite, fille aînée de Walmar IV, Roi de Dannemarck.

La derniere ſéparation arriva, comme j'ai dit, en l'an 1528, au ſujet de la tyrannie que Chriſtian III

exerçoit contre les Suédois : il obligea ceux de Stokholm de lui donner des otages, & ne les en traitoit pas moins cruellement. Gustave de Vasa, qui étoit un des otages, se sauva en Suede, & se fit chef de ce peuple opprimé qui l'élut Roi, & secoua la domination du Roi de Dannemarck.

GÉNÉALOGIE DES ROIS DE SUEDE, DEPUIS GUSTAVE I.

GUSTAVE I. DE VASA.

Jean III, qui épousa une Jagellon.

Charles IX.

Sigismond, Roi de Suede & de Pologne.

Gustave Adolphe.

Catherine de Vasa, qui épousa Jean Casimir, Comte Palatin du Rhin, de la branche des Deux-Ponts.

Christine, qui abdiqua le royaume en 1644.

Charles Gustave X, qui épousa Hedwige Eléonore, fille du Duc de Holstein.

Le Prince Adolphe.

Marguerite Eléonore, qui a épousé Magnus-Gabriel de la Gardie-Ristrosse.

Charles XI, à présent regnant, a épousé Ulrique Eléonore, sœur du Roi de Dannemarck, de qui il a eu une fille pour premier enfant, en Juillet 1681.

Nous apprîmes en Dannemarck ce que c'étoit qu'un Virſchat. M. l'Ambaſſadeur prit lui-même la peine de nous en informer, & de nous dire que ces divertiſſemens ſe faiſoient ordinairement l'hiver, pendant lequel tems le Roi, voulant ſe divertir, ordonne un Virſchat dans toute ſa Cour, & ſe met lui-même de la partie.

Toute la Cour paroît en différens métiers, avec des habits conformes à l'art que chacun profeſſe, & que le ſort lui a donné. Le Roi de Dannemarck y parut la derniere fois en charbonnier, & on nous dit que rien n'étoit ſi plaiſant que cette ſorte de maſcarade. Elle ne ſe pratique pas ſeulement en Dannemarck, mais auſſi en Suede, & par toute l'Allemagne.

Il eſt à remarquer que la Juſtice eſt parfaitement bien adminiſtrée en Dannemarck, & qu'il ſe tient tous les ans une chambre établie pour juger en dernier reſſort tous les procès du Royaume, & qui ne finit point qu'elle ne les ait tous terminés.

La garde du Roi de Dannemarck eſt de Drabans, à pied & à cheval, habillés de bleu doublé de jaune, & une grande caſaque de même. Le Roi a toujours quarante mille hommes, que les Provinces lui entretiennent en paix & en guerre; & les plus riches en fourniſſent deux, l'un de cavalerie & l'autre d'infanterie.

DE LA SUEDE.

Ce que nous appellons préſentement Suede, étoit autrefois appellée Scandie ou Scandinavie, qui n'eſt pour ainſi dire qu'une preſqu'iſle, qui s'étend entre l'Océan & la Mer Baltique, & le Golfe Bothnique.

Cette Province n'eſt pas des plus fertiles partout. La Laponie eſt la ſtérilité même; & ce peuple, que j'ai eu

la curiosité d'aller voir au bout du monde, est entierement abandonné de la nourriture du corps & de l'ame, n'ayant ni le pain matériel, ni l'évangélique. Mais la Gothie & l'Ostrogothie sont des pays qu'on peut comparer à la France pour leur fertilité ; & la terre y est si bonne, qu'elle donne en trois mois ce qu'elle produit en neuf en d'autres endroits. Les autres lieux où l'on force la nature pour l'obliger à nourrir les habitans, sont la Schaune, la Schanmolande, l'Angermanie, la Finlande ; & c'est dans ces lieux où la nature, refusant la fertilité des plaines, accorde l'abondance des forêts que les habitans brûlent l'hiver, pour semer l'été prochain du grain sur les cendres, qui y vient en perfection, & en moins de tems que par-tout ailleurs.

Les Suedois sont naturellement braves gens ; & sans parler des Goths & des Vandales, qui franchissant les Alpes & les Pyrénées, se rendirent maîtres de l'Italie & de l'Espagne, considérons de nos jours un Gustave Adolphe, l'honneur des Conquérans, suivi de très peu de Suédois, qui passa victorieux toute l'Allemagne comme un éclair, & qui fit ressentir à tous les Princes la valeur de ses armes. Voyons un Charles Gustave, dernier roi de ce pays, qui réduisit les Danois ses plus fiers ennemis à se retirer dans leur ville capitale, qui leur restoit seule de tout le royaume, où il les assiégea pendant deux ans ; qui après plusieurs batailles vint finir ses jours à Gottenbourg d'une fièvre, à l'âge de trente-sept ans, le 12 Février 1660.

Ce Prince, qui n'a jamais fait que des merveilles, obligea aussi le ciel à le seconder & à le secourir, & à faire des miracles pour lui. Il affermit les eaux du Belt pour lui donner occasion d'entreprendre une action hé-

roïque. Charles VII fit passer toutes ses troupes sur une mer glacée de deux lieues de large, avec tout le canon, & y campa plusieurs jours avec une intrépidité de cœur qui surprenoit tous les autres, & qui lui étoit naturelle. Si ce Prince étoit grand guerrier, il ne fut pas moins politique; & il le fit bien voir pendant le gouvernement de la Reine Christine, qui, s'amusant à consulter quantité de Savans, qu'elle faisoit venir de toutes parts, & qui ne lui apprenoient pas l'art de regner, lui donna occasion de captiver l'esprit de tous les Sénateurs, rebutés du gouvernement de cette Reine, qu'ils obligerent à abdiquer le royaume entre ses mains.

Le grand Gustave Adolphe n'a-t-il pas montré le chemin à ce digne successeur? Et après avoir mené une vie toute héroïque & toute guerriere, il la finit dans le champ de la victoire, & au milieu de ses armées, d'un coup de mousquet, qui ôta à l'Europe son plus grand conquérant.

La Reine Christine a été un digne rejetton de ce grand Prince; cette Princesse avoit l'ame toute royale, & a épuisé toutes les louanges des grands hommes. Elle auroit regné plus long-tems, si elle eût été plus maîtresse d'elle-même; & la jalousie qu'elle excita parmi les Sénateurs, qui voyoient impatiemment les dernieres faveurs qu'elle accordoit au *Ristrosse*, dont elle eut des enfans, lui ôta la couronne de dessus la tête. Elle changea de Religion, à la persuasion d'un Ambassadeur d'Espagne, qui lui promit qu'elle épouseroit le Roi son maître, si elle vouloit se faire Catholique. Elle est demeurée à Rome presque tout le tems qu'elle a quitté le sceptre, où elle s'entretenoit de dix mille écus de pension, que le Pape lui donnoit tous les ans, jusqu'à ce que le Roi de France l'ait fait rentrer dans tous

ses

ſes biens. Elle s'étoit réſervé les iſles fertiles d'Aland & de Gotland, qui ſont ſur la Mer Baltique; mais elle les a échangées depuis peu contre le territoire de Horcopin en Oſtrogothie.

Charles XI, à préſent régnant, eſt fils de Charles Guſtave, Comte Palatin, de la Maiſon de Deux-Ponts, & de Hédwige Eléonore, fille puînée du Duc de Holſtein. C'eſt un Prince qui ne dément point la généroſité de ſes ancêtres; & ſon port fier & royal fait aſſez voir qu'il eſt du Sang des illuſtres Guſtaves. Les inclinations de ce Prince ſont toutes martiales; & n'ayant plus d'ennemis à combattre, ſa plus grande occupation eſt d'aller à la chaſſe aux ours. Cette chaſſe ſe fait mieux en hiver qu'en été; & lorſque quelque payſan a découvert leurs paſſages, par les traces qui ſont imprimées dans la neige, il en donne avis au grand Veneur, qui y conduit le Roi. L'ours eſt un animal intrépide, il ne fuit point à l'aſpect de l'homme, mais il paſſe ſon chemin ſans ſe détourner. Quand on l'apperçoit aſſez proche, il faut deſcendre de cheval, & l'attendre juſqu'à ce qu'il ſoit fort près de vous, & vous le faire lever ſur ſes pattes de derriere, par un coup de ſifflet que vous donnez; c'eſt le tems qu'il faut prendre pour le tirer, & il eſt fort dangereux de ne le pas bleſſer mortellement; car il vient de furie ſe jetter ſur le chaſſeur, & l'embraſſant des pattes de devant, il l'étouffe ordinairement; c'eſt pourquoi il faut avoir encore un piſtolet, pour lui lâcher à bout portant, & un épieu pour la derniere extrémité. Nous en vîmes un à Stockolm, que le Roi avoit tué lui-même, en ſecourant ſon favori Vaqmeſter, qui en étoit preſque étouffé. Cet animal eſt couché trois ou quatre mois de l'année, & ne prend pour lors aucune nourriture qu'en ſuçant

sa patte. Le Roi a toujours autour de lui trois ou quatre petits ours, à qui on coupe les dents & les ongles tous les mois.

J'ai connu à Copenhague M. de Martangis, Ambassadeur, qui me fit mille amitiés. Je jouai plusieurs fois avec lui. Il me mena chez Madame la Comtesse de Rantzau, dont le mari a été Ambassadeur en France; j'y soupai avec les belles Dames de Revinseleau & Grabe, deux sœurs, dont la derniere peut passer pour un chef-d'œuvre de beauté. J'y vis aussi Madame de Ratelan, & M. du Boineau, Rochélois, Capitaine de vaisseau de Roi, qui avoit quitté le service à cause de la religion.

Je partis de Copenhague pour Stockolm le premier Juillet. Nous vîmes Fédérisbourg, le lieu de plaisance du Roi, qu'on peut appeller *le Versailles du Dannemarck*. La Chapelle en est magnifique, la Chaire & le Tabernacle, & quantité d'autres figures, sont d'argent massif: mais ce qui me parut de plus curieux, fut une Orgue d'ivoire de sculpture, qu'on dit avoir coûté quatre-vingt mille écus. L'Oratoire du Roi, qui est derriere la Chapelle, & d'où il entend le Service, est un lieu où l'on n'a rien épargné pour le rendre magnifique. On nous mena par tous les appartemens du château, & nous n'y remarquâmes rien de beau que la grande salle qui est au haut, dont on peut admirer le lambris: la variété des couleurs forme un aspect magnifique, & contente admirablement la vue.

De Fédérisbourg nous vînmes coucher à Elsénœur, où est le Détroit du Sund; c'est là que tous les vaisseaux paient au Roi de Dannemarck. Les vaisseaux Suédois sont exempts de payer aucun tribut; ce qui fait que la plupart des vaisseaux prennent banniere Suédoise, qui

est de bleu avec une croix jaune. Ce passage est gardé d'un bon château ; mais je ne crois pas qu'il soit bien difficile d'y passer sans rien payer. Nous couchâmes là chez l'Agent du Roi de France, qui est Irlandois. Nous passâmes le lendemain à Helsimbourg avec un vent contraire. Cette ville a soutenu dans ces dernieres guerres assez long-tems contre les efforts des Danois ; il y périt plus de six mille hommes en huit jours de tems. Ils la prirent enfin ; mais ils l'ont rendue, comme toutes les autres places qu'ils avoient prises à la couronne de Suede.

Nous vîmes en passant Ryga, Engelholm, la Holm, Halmstad, ville fortifiée & recommendable par la derniere bataille que le Roi de Suede y donna. Ce fut là le premier combat qu'il soutint, & la premiere victoire qu'il remporta, aidé de M. de Feuquieres, Lieutenant Général des armées du Roi, & Ambassadeur auprès du Roi de Suede. Ce fut dans cette même bataille que ce jeune Roi se laissant emporter à son courage, & se croyant suivi de son régiment de Drabans, qui sont ses gardes, avec lesquels il se croit invincible, s'avança seul au milieu de l'armée ennemie, cherchant par-tout le Roi de Dannemarck, & l'appellant à haute voix ; & ne le trouvant point, il se mit à la tête d'un régiment ennemi qu'il trouva sans Capitaine, faisant le commandement en Allemand, comme toutes les nations du Nord, & le conduisit au milieu de son armée où il fut haché en pieces.

De Halmstad nous allâmes à Jénycopin, dont la situation sur le bord du Veser, lac qui a huit lieues d'étendue, est admirable. On va ensuite à Grenna, Norcopin, Lincopin, Nycopin, Vellit ; & nous arrivâmes à Stockolm le lundi à onze heures du soir,

ayant été six jours à marcher continuellement, & le jour & la nuit, par des rochers & des bois de pin & d'espiéras, qui forment la plus belle vue du monde. Nous fîmes ce chemin dans un chariot que nous achetâmes quatre écus à Drasé, & nous remarquâmes les maisons des payſans, qui sont faites à la Moscovite, avec des arbres entrelacés. Ces gens ont quelque chose de sauvage; l'air & la situation du pays leur inspirent cette maniere.

Le mille de Suede a 6600 toises, & celui de France 2600.

Stockolm est une ville que sa situation particuliere rend admirable. Elle se trouve située presque au milieu de la Mer Baltique, au commencement du Golfe Bothnique. Son abord est assez difficile, à cause de la quantité de rochers qui l'environnent; mais du moment que les vaisseaux sont une fois dans le port, ils sont plus en sûreté qu'en aucun endroit du monde: ils y demeurent sans ancre, & s'approchent jusques aux murs des maisons. Stockolm est la ville de la Mer Baltique du plus grand commerce, & comme cette mer n'est navigable que six mois de l'année, rien n'est plus superbe que la quantité de vaisseaux qui se voient dans son port, depuis le mois d'Avril jusqu'au mois d'Octobre.

Si-tôt que nous fûmes arrivés à Stockolm, nous allâmes saluer M. de Feuquieres, Lieutenant-Général des armées du Roi, qui y étoit Ambassadeur depuis dix ans. Il nous reçut avec tout l'accueil possible, & nous mena le lendemain baiſer la main du Roi. Ce Prince, âgé de vingt-cinq ans, est fils de.... Prince de Holstein, entre les mains duquel la Reine Christine, fille de Adolphe, dernier Roi de la Maison de Vasa, laissa la

couronne de Suede, lorsqu'elle voulut se défaire du gouvernement, & changer de religion.

Son humeur est toute martiale; les exercices de la guerre & de la chasse lui sont familiers, & il n'a pas de plus grand plaisir que celui qu'il prend dans ces travaux. Nous eûmes l'honneur de l'entretenir pendant près d'une heure, & le plaisir de le contempler tout à notre aise. Il est d'une taille bien proportionnée: son port est fier, & tout en est royal: il épousa il y a environ un an..... fille de Fédéric III, & sœur du Roi de Dannemarck à présent regnant. Ces deux personnes royales ont toujours eu entr'elles un rapport & une sympathie extraordinaire, qu'il étoit aisé de voir. La nature les avoit de tout tems formées l'une pour l'autre.

Le Prince ne rencontroit jamais personne qui pût lui donner des nouvelles de la Princesse, qu'il n'en demandât d'assez particulieres, pour faire connoître qu'il y avoit toujours dans ses demandes plus d'amour que de curiosité; & la Princesse s'inquiétoit toujours si exactement du Prince, qu'on remarquoit aisément qu'elle aimoit moins des nouvelles du Prince que le Prince même.

L'on fit, pendant notre séjour à Stockolm, de grandes réjouissances pour la naissance d'une Princesse. Nous fûmes présens à la cérémonie de son *Baptême*. Il y eut table ouverte, & le Roi, pour marquer sa joie, entreprit de soûler toute la Cour, & se fit lui-même plus gaillard qu'à l'ordinaire. Il les excitoit lui-même en leur disant, *qu'un Cavalier n'étoit pas brave, lorsqu'il ne suivoit pas son Roi.* Il parloit le peu de François qu'il savoit à tout le monde, & je remarquai que c'étoit le seul de sa Cour qui le parloit le moins. Tous

les Cavaliers Suédois se font une gloire particuliere de bien parler notre langue. Le Comte de Stembok, grand Maréchal du royaume, le *Ristrosse* ou Viceroi, Comte de la Gardie, le grand Tréforier Steint-Bielke, le Comte Cunifmar, tous ces gens-là parlent auffi-bien François que des François mêmes. L'Envoyé d'Angleterre fit des merveilles dans cette débauche, c'eft-à-dire, qu'il fe foûla le premier. L'Envoyé de Dannemarck, qui avoit tenu la Princeffe au nom du Roi fon maître, le fuivit de bien près, & ne raifonna guère. Après lui toute la compagnie n'en fit pas moins. Les Dames furent auffi de la partie, les deux belles filles du *Ristrosse* tenoient les bouts du poële qui couvroit l'enfant. Elles s'y firent diftinguer par-deffus toutes les autres Dames, par leur beauté & leur bonne grace. Nous allâmes quelques jours après chez le Comte de la Gardie à Carsbéry, palais aſſez régulier, & que fa fituation au milieu des roches & fur le bord du lac, rend un des plus beaux de la Suede; le Roi de Suede l'a voulu acheter pour en faire préfent à la Reine. Le maître de cette maifon, qui eft aſſurément un des grands Seigneurs du royaume, a été depuis quatre mois fort maltraité de la réduction, comme quantité d'autres. Il a perdu plus de quatre-vingt mille écus par cette réunion de biens au domaine.

Les bâtimens de Stockolm font aſſez fomptueux; l'on peut remarquer entr'autres la maifon de la nobleffe, le palais du *Ristrosse*, celui du grand Tréforier, & quantité d'autres. Je devrois avoir parlé du Louvre avant tous les autres édifices: mais s'il eft vrai qu'il eft le premier de la ville, à cauſe de la perſonne qui l'habite, on peut dire que ce n'eſt que par-là & par la quantité de ſon logement, qu'il eſt recommen-

dable. Il y a quelques salles qui sont meublées assez magnifiquement ; mais elles ne sont point disposées pour faire un palais, & on ne sait de quelle figure elles sont.

Nous vîmes pendant notre séjour une exécution de deux valets, qui s'étoient trouvés à l'assassinat d'un Gentilhomme que leurs maîtres avoient fait. Ils n'étoient pas les plus coupables, mais ils furent les plus malheureux. Nous admirâmes la constance & l'intrépidité de ces gens allant au supplice. Ils ne sembloient point émus, & parloient indifféremment avec toutes les personnes qu'ils rencontroient. L'un d'eux étoit marié, & sa femme le soutenoit d'une main, & le Ministre de l'autre.

Nous connûmes à Stockolm M. de Feuquieres, Ambassadeur ; M. de la Piquetiere, homme savant & fort curieux ; M. le Vasseur, Secrétaire de l'ambassade, fils d'un Avocat, rue Quinquempoix ; M. de la Chenêts, & le P. Archange, Carme & aumônier de M.... Là nous vîmes M. Bax, Corsaire, qui demeuroit à Stockolm, pour le recouvrement des deniers d'une vente qu'il avoit faite au Roi, de quelques prises sur les Danois & les Lubéquois, déclarées bonnes.

A l'auberge chez Virchal, Normand, Messieurs de Saint-Leu, la Neuville, Grand'Maison, Ecuyer de M. le Comte Charles Ocstiern ; Coiffard, Chirurgien, &....

La Mine de Coperbéryt est ce qu'il y a de plus curieux en Suede, & qui fait toute la richesse du pays. Quoiqu'il s'y trouve beaucoup de Mines, celle-là a toujours été la plus estimée ; & on ne se souvient point du tems qu'elle a été ouverte : elle est à quatre journées de Stockolm. On découvre cette Mine long-tems

avant que d'y être, par la fumée qui en sort de toutes parts, & qui la fait plutôt paroître la boutique de Vulcain que la demeure des hommes. On ne voit de tous côtés que fourneaux, que feux, que charbon, que soufre, & que Cyclopes, qui achevent de perfectionner ce tableau infernal. Mais descendons dans cet abîme pour en mieux concevoir l'horreur. On nous conduisit d'abord dans une chambre où nous changeâmes d'habits, & prîmes chacun un bâton ferré pour nous soutenir dans les endroits les plus dangereux. De-là nous entrâmes dans la Mine par une bouche d'une longueur & d'une profondeur épouvantables, qui empêchoient de voir les gens qui travailloient dans le fond, dont les uns élevoient des pierres, d'autres faisoient sauter des terres; quelques uns détachoient le roc du roc par des feux apprêtés pour cela : enfin, tous avoient leur emploi différent. Nous descendîmes dans ce fond par quantité de dégrés qui y conduisoient, & nous commençames alors à connoître que nous n'avions encore rien fait, & que ce n'étoit là qu'une préparation à de plus grands travaux. En effet, nos guides allumerent alors des flambeaux de bois de sapin, qui perçoient à peine les épaisses ténebres qui regnoient dans ces lieux souterrains, & ne donnoient de jour qu'autant qu'il en falloit pour distinguer tous les objets affreux qui se présentoient à la vue. L'odeur du soufre vous étouffe, la fumée vous aveugle, le chaud vous tue : joignez à cela le bruit des marteaux qui retentissent dans ces cavernes, la vue de ces spectres nus comme la main & noirs comme des démons; & vous avouerez avec moi qu'il n'y a rien qui donne une plus forte idée de l'enfer, que ce tableau vivant, peint des plus sombres & des plus noires couleurs qu'on se puisse imaginer.

Nous descendîmes plus de deux lieues dans terre par des chemins épouvantables, tantôt sur des échelles tremblantes, tantôt sur des planches légeres, & toujours dans de continuelles appréhensions. Nous apperçûmes dans notre chemin quantité de pompes & des machines assez curieuses pour élever les eaux, mais nous ne pûmes les examiner à cause de l'extrême fatigue dans laquelle nous nous trouvions : nous apperçûmes seulement quantité de ces malheureux qui travailloient à ces pompes. Nous allâmes jusqu'au fond avec beaucoup de peine ; mais quand il fallut remonter, *superasque evadere ad auras*, ce fut avec des peines incomparables que nous regagnâmes la premiere hauteur, où il fallut nous jetter contre terre pour reprendre un peu haleine, que le soufre nous avoit coupée. Nous arrivâmes, par le secours de quelques gens qui nous prirent par-dessous les bras, à la bouche de la Mine. Ce fut là que nous commençâmes à respirer avec autant de plaisir que feroit une ame qui sortiroit du purgatoire ; & nous commencions à reprendre un peu de vigueur, quand un objet pitoyable se présenta devant nous. On reportoit en haut un pauvre malheureux qui venoit d'être écrasé d'une pierre qui étoit tombée sur lui. Cela arrive tous les jours ; & les pierres les plus petites venant à tomber d'une hauteur extraordinaire, font le même effet que les plus grosses. Il y a toujours sept ou huit cents hommes qui travaillent dans cet abîme : ils gagnent seize sous par jour ; & il y a presque autant de piqueurs, qui ont une hache à la main pour marque de commandement. Je ne sais si l'on doit avoir plus de compassion du sort de ces malheureux, que de l'aveuglement des hommes, qui, pour entretenir leur luxe & assouvir leur avarice, déchirent

les entrailles de la terre, confondent les élémens, & renverſent toute la nature. Boëce avoit bien raiſon de dire, en ſe plaignant des mœurs de ſon tems :

Heu ! primus quis fuit ille
Auri qui pondera tecti,
Gemmasque latere volentes,
Pretioſa pericula fodit ?

En effet, y a-t-il rien de plus inhumain que d'expoſer tant de gens dans de ſi précieux périls ? Pline dit que les Romains, qui avoient plus beſoin d'hommes que d'or, ne vouloient point permettre qu'on ouvrît des mines qu'on avoit découvertes en Italie, pour ne pas expoſer la vie de leurs peuples ; & les malheureux qui ont mérité la mort, ne peuvent être plus rigoureuſement punis qu'en les laiſſant vivre pour être obligés de creuſer tous les jours leurs tombeaux. On trouve dans cette Mine du ſoufre vif, du vitriol bleu & verd, & des octadres ; ce ſont des pierres tachées naturellement en forme pyramidale de l'un & de l'autre côté.

De Coperbéryt nous vînmes à une Mine d'argent qu'on voit à Salsbéryt, petite ville à deux journées de Stockolm, dont l'aſpect eſt un des plus riants qui ſoit en ce lieu. Nous allâmes le lendemain à la Mine, qui en eſt diſtante d'un quart de mille. Cette Mine a trois larges bouches, dans leſquelles on ne voit point de fond. La moitié d'un tonneau ſoutenue d'un cable ſert d'eſcalier pour deſcendre dans cet abîme : il monte & deſcend par une même machine aſſez curieuſe, que l'eau fait tourner de l'un & de l'autre côté. La grandeur du péril où l'on eſt ſe conçoit aiſément quand on ſe voit ainſi deſcendre, n'ayant

qu'un pied dans cette machine, la vie dépendant de la force ou de la foiblesse d'un cable. Un satellite noir comme un démon, tenant à la main une torche de poix & de résine, descend avec vous, & chante pitoyablement un air dont le chant lugubre semble être fait exprès pour cette descente infernale. Quand nous fûmes vers le milieu, nous fûmes saisis d'un grand froid, qui, joint aux torrens qui tomboient sur nous de toutes parts, nous fit sortir du profond assoupissement dans lequel nous semblions être en descendant dans ces lieux souterrains. Nous arrivâmes enfin, après une demi-heure de marche, au fond de ce premier gouffre; là, nos craintes commencerent à se dissiper: nous ne vîmes plus rien d'affreux, au contraire tout brilloit dans ces régions profondes. Nous descendîmes encore fort avant sous terre, sur des échelles extrêmement hautes, pour arriver dans un sallon qui est dans l'enceinte de cette caverne, soutenu de plusieurs colonnes du précieux métal dont tout étoit revêtu. Quatre galeries spacieuses y viennent aboutir; & la lueur des feux qui brilloient de toutes parts, & qui venoient frapper sur l'argent des voûtes, & sur un clair ruisseau qui couloit à côté, ne servoit pas tant à éclairer les travaillans, qu'à rendre ce séjour plus magnifique que le palais de Pluton, qu'on nous met au centre de la terre, où le Dieu des richesses a déployé tous ses trésors. On voit sans cesse dans ces galeries des gens de toutes les nations, qui recherchent avec tant de peine ce qui fait le plaisir des autres hommes. Les uns tirent des chariots, les autres roulent des pierres, & d'autres arrachent le roc du roc. C'est une ville sous une autre ville: là il y a des maisons, des cabarets, des écuries & des chevaux; & ce qu'il y a de

plus admirable, c'eſt un moulin qui tourne continuellement dans le fond de ce gouffre, & qui ſert à élever les eaux qui ſont dans la mine. On remonte dans la même machine pour aller voir les différentes opérations pour faire l'argent.

On appelle ſtuf les premieres pierres qu'on tire de la Mine, leſquelles on fait ſécher dans un fourneau qui brûle lentement, & qui ſépare l'antimoine, l'arſénic & le ſoufre d'avec la pierre, le plomb & l'argent qui reſtent enſemble. Cette premiere opération eſt ſuivie d'une autre, & ces pierres ſéchées ſont jettées dans des trous pour y être pilées & réduites en limon, par le moyen de quantité de gros marteaux que l'eau fait agir : cette boue eſt délayée dans une eau qui coule inceſſamment ſur une groſſe toile miſe en glacis, qui emportant tout ce qu'il y a de terreſtre & de groſſier, retient le plomb & l'argent dans le fond, d'où on le tire pour le jetter pour la troiſieme fois dans des fourneaux qui ſéparent l'argent d'avec le plomb qui ſort en écume.

Les Eſpagnols du Potoſi ne s'arrêtent plus à toutes les différentes fontes pour purifier l'argent & le rendre malléable, depuis qu'ils ont trouvé la maniere de l'affiner avec le vif-argent, qui eſt l'ennemi mortel de tous les autres métaux, qu'il détruit, excepté l'or & l'argent, qu'il ſépare de tout ce qu'ils ont de terreſtre pour s'unir entiérement à eux On trouve du mercure dans cette Mine ; & ce métal, quoique quelques-uns ne lui donnent pas ce nom, parcequ'il n'eſt pas malléable, eſt peut-être un des plus rares effets de la nature ; car étant liquide & coulant de lui-même, il eſt la choſe du monde la plus peſante, & ſe convertit en la plus légere & ſe réſout en fumée, qui venant à ren-

contrer un corps dur ou une région froide, s'épaissit aussitôt, & reprend sa premiere forme sans pouvoir jamais être détruit.

La personne qui nous conduisit dans la Mine, & qui en étoit intendant, nous fit voir ensuite chez lui quantité de pierres curieuses qu'il avoit ramassées de toutes parts. Il nous fit voir un gros morceau de cette pierre ductile qui blanchit dans le feu loin de se consumer, & dont les Romains se servoient pour brûler les corps de leurs défunts. Il nous assura qu'il l'avoit trouvée dans cette même Mine, & nous fit présent à chacun d'un petit morceau, que par grace spéciale il en détacha.

Nous partîmes le même jour de cette petite ville pour aller à Upsal, où nous arrivâmes le lendemain d'assez bonne heure. Cette ville est la plus considérable de toute la Suede, pour son Académie & pour sa situation; c'est là où tous ceux qui veulent embrasser l'état ecclésiastique vont étudier : & la politique de ce royaume défend aux Nobles d'entrer dans cet état, afin de maintenir toujours le nombre des Gentilshommes qui peuvent servir plus utilement ailleurs.

Nous vîmes la Bibliotheque qui n'a rien de considérable, que le *Codex Argenteus* manuscrit, écrit en lettres gothiques d'argent par un Evêque nommé *Ulphila*, qui demeuroit dans la Mysie ou dans l'Asie mineure. Ce livre fut trouvé dans le sac de Prague, & enlevé par le Comte de Conismarck, qui en fit présent à la Reine Christine.

La suite d'Upsal se peut voir dans la relation qui est à la fin de mon voyage de Laponie, parcequ'en revenant je fis ce chemin.

Nous vîmes aussi à Stockolm un Envoyé du Kham

des petits Tartares, autrement Tartares de Crimée ou Précopites, qui habitent l'ancienne Cherſoneſe Taurique, & le pays qui s'étend entre le Boriſthène & le Tanaïs. Ce Prince donne des récompenſes qui ne lui coûtent gueres; & des lettres d'Envoyé aux Princes Chrétiens ſont ſes graces les plus ſpéciales. J'étois préſent quand l'Envoyé eut audience; le Roi étoit dans un fauteuil au milieu de ſa Cour. L'Envoyé fit ſa harangue mal, ſans même regarder le Roi: il lui préſenta cinq ou ſix lettres pliées en long, & enveloppées dans du taffetas. L'une étoit du Kham, l'autre de la femme d'un de ſes freres, & une du grand Miniſtre. Il offrit quelques chevaux Tartares aſſez mal faits, mais d'une vigueur inconcevable. Le Roi fit répondre qu'il les acceptoit s'ils venoient de leur Seigneur, ce qu'ils aſſurerent, & baiſerent la main du Roi en la mettant ſur leur tête: cinq ou ſix gueux étoient à ſa ſuite, & jamais on ne vit rien de plus miſérable.

Nota. Les villes de Brême, de Hambourg & de Lubek, qui ſont villes Impériales, avec les Ducs de Meckelbourg, de Holſtein-de-Sel, de Lunebourg, Hanover, & généralement toute la Maiſon de Brunſwik, forment la Baſſe-Saxe, qui ſont le cercle que l'on appelle le cercle de la Baſſe-Saxe, & ont voix dans toutes les Dietes de l'Empire.

Luther eſt enterré à Wittemberg. Il ſe pêche quantité de ſardines depuis cette iſle juſqu'à Breſſe, & un Capitaine de vaiſſeau chargea quantité d'œufs de cabillaux pour ſervir à cette pêche, dont le poiſſon eſt fort friand.

Un tonneau, en fait de marine, ſignifie deux milliers peſant.

Le grand Louis tire ſix braſſes d'eau.

Un canon de trente-six livres de balle pese six milliers, & le millier de fonte coûte mille livres.

Il faut remarquer à la chasse de l'ours, qu'elle se fait aussi en Pologne de plusieurs manieres. Comme il n'y a rien de si délicat que les pattes d'ours qu'on sert à la table des Rois, il n'y a point aussi de chasse à laquelle les Gentilshommes prennent plus de plaisir. Il est dangereux de manquer son coup, car l'ours frappé retourne, comme il a été dit plus haut, sur le chasseur, & l'étouffe des pattes de devant. Il nous fut dit par un Gouverneur d'une province de la Prusse, qu'un de ses parens avoit eu depuis peu le bras rompu à la chasse d'un ours, & le cou tordu, dont il mourut. Les paysans les chassent autrement; ils savent l'endroit, & ils y vont les attaquer avec un couteau à la main. Lorsque l'ours vient à eux, ils lui mettent dans la gueule la main gauche entortillée de beaucoup de linges, & de l'autre les éventrent. Une autre façon n'est pas si périlleuse. L'ours est extrêmement friand du miel que les abeilles font dans des troncs d'arbres; il monte, attiré par l'odeur de la proie, au sommet des arbres les plus élevés. Les paysans mettent de l'eau-de-vie parmi ce miel, & l'ours, qui trouve cette nourriture agréable, en prend tant que la force du brandevin l'enivre & le fait tomber; le paysan alors le trouve étendu sans force, & n'a pas grande peine à s'en rendre le maître.

L'Electeur de Brandebourg s'appelle..... Il a un fils âgé de quinze ans, qu'on appelle Kurt-Prince. Il est de la Religion Calviniste. L'ambre se trouve sur ses terres dans la Prusse Ducale; car la Royale appartient au Roi de Pologne. Elle lui rapporte plus de vingt-cinq mille écus par mois. Il afferme la pêche de

l'ambre de soixante à quatre-vingt mille écus. Il y a des gardes à cheval qui gardent la côte. Lorsque le vent est grand, c'est alors qu'on le trouve en plus grande abondance. Il est mou avant qu'il soit sorti de la mer, & l'on peut y imprimer un cachet. Il y en a plusieurs morceaux dans lesquels on trouve des mouches. Cette pêche s'étend depuis Dantzick jusqu'à Memel.

L'élan est un animal plus haut qu'un cheval, & d'un poil tirant sur le blanc. Il porte un bois comme un daim, & a le pied de même, fort long. Il a la levre de dessous pendante, & a une bosse sur le cou comme un chameau; il se bat contre les chiens qui le poursuivent, des pieds de devant dans lesquels il a une grande force.

Le fils de l'Electeur de Brandebourg a épousé depuis un an la fille du Prince Bogeslas de Ratzevil, Duc de Sutck & de Kopil de Bitze, & de Dubniki, de l'illustre famille des Ratzevils, descendus des anciens Princes de Lithuanie, & depuis plus de trois siecles Princes de l'Empire. Il étoit fils du Prince Janallius, de la branche noire, que son mauvais destin porta à se rendre chef de parti contre son Roi, mais qui rentra bientôt en grace; & d'Elisabeth Sophie, fille de Jean Georges, Electeur de Brandebourg, mariée depuis à Jules Henri, Duc de Saxe-Lawembourg: il étoit Gouverneur de la Prusse Ducale.

Cette jeune Princesse a toujours été élevée à la cour de Brandebourg: le .... lui a fait la cour, & a dépensé beaucoup d'argent auprès d'elle; mais l'Electeur n'a pas voulu laisser sortir plus de huit cents mille livres de rente hors de ses Etats. Les Polonois en mur-

murent tous les jours, parcequ'il y avoit un traité que cette Princesse n'épouseroit qu'un Polonois. Celui qui lui faisoit la cour a perdu l'esprit de dépit.

Le pere du grand Duc de Moscovie s'appelloit Frédéric Alexandre, & celui d'à présent Alexandre Michaël, ou Michaël Fédérowits Michel, fils de Pierre.

Le Prince de Transilvanie s'appelle Apaty, paie quatre-vingt mille écus de tribut au Turc, n'aime qu'à boire. Requili gouverne l'Etat, Téléchi est Général des rébelles. La capitale de Transilvanie est Cujuar ou Albejur.

M. Acakias a été Résident auprès de ce Prince, pour entretenir la faction des rebelles.

Les armes de l'Eglise sont deux clefs couronnées d'une tiare; celles de l'Empereur, un aigle à deux têtes; celles de France, trois fleurs de lis; celles d'Espagne, deux châteaux & deux lions écartelés; de Portugal, cinq écussons chargés de besans, qui représentent les deniers dont Notre-Seigneur fut vendu. L'Angleterre a trois léopards; la Suede, trois couronnes; le Dannemarck, trois lions; la Pologne, un aigle ses aîles ouvertes; la Moscovie, un cavalier armé, tenant la lance en arrêt, & un dragon à ses pieds; & celles du grand Turc, un croissant.

Le Pape se dit Innocent II, par la grace de Dieu, Evêque, Serviteur des Serviteurs de Dieu: l'Empereur, Ignace Léopold III, par la grace de Dieu, Empereur des Romains, Roi de Hongrie, de Bohême, de Croatie, de Dalmatie & d'Esclavonie; Archiduc d'Autriche; Duc de Bourgogne, de Stirie, de Carinthie & de Carniol; Comte de Tirol: le Roi de France, Louis XIV, par la grace de Dieu, Roi de France & de

Navarre : le Roi d'Eſpagne, Charles II, par la grace de Dieu, Roi des Eſpagnes & des Indes, de Caſtille, de Léon, d'Arragon, de Grenade, de Séville, de Tolede, de Cordoue, de Murcie, de Jaen, de Majorque & Minorque, de Sardaigne & de Corſe, d'Algezir, de Gibraltar, des Iſles Canaries, des Iſles de Terre-ferme, de la Mer Océane ; Archiduc d'Autriche ; Duc de Bourgogne ; Lothier de Brabant, de Milan, de Limbourg, de Luxembourg & de Gueldres, & Comte de Talsbourg, de Flandres, d'Artois, de Bourgogne, du Tirol, de Barcelone, de Hainault, de Hollande, de Zélande, de Namur, de Zufpau ; Marquis du Saint Empire ; Seigneur de Friſe, de Salins, du Milanès, des cités, villes & pays d'Utrecht, d'Over-Iſſel, de Groningue, Seigneur de Biſcaie, de Molma ; Duc d'Athenes ma patrie ; Marquis d'Oriſtant & de Gaſiano : le Roi d'Angleterre, Charles II, par la grace de Dieu, Roi de la Grande-Bretagne & d'Irlande : le Roi de Dannemarck, Roi de Norwége, des Goths & des Vandales : le Roi de Suede, Charles II, par la grace de Dieu, Roi de Suede, de Dannemarck, de Norwége, des Goths & des Vandales : le Duc de Moſcovie, par la grace de Dieu, Grand-Seigneur, Czar & Grand Duc, Conſervateur de toutes les Ruſſies ; Prince d'Uladimir, Moſcow, Novogorod ; Czar de Caſtan, Czar d'Aſtracan, Czar de Sibérie ; Seigneur de Pleſcou ; Grand Duc de Tuerſchi, Jugreſchi, Périnſchi, Varſchi, Palgarſchi, & Seigneur & Grand Duc de Novogorod aux Pays-Bas ; Commandeur de Rooſanſchi, Roſtoſchi, Gerelapſchi, Beloſerchi, Udorſchi, Obdorſchi, Condinel & par tout le Nord ; Seigneur d'Iverie ; Czar de Karlalinſely & Igruſinſchi ; Prince des pays

de Kabardinſchi, Cyrcaſchi & Jorſchi; Seigneur & Dominateur de pluſieurs autres Seigneuries: le Roi de Pologne, Jean III, par la grace de Dieu, Roi de Pologne; Grand Duc de Lithuanie, de Ruſſie, de Pruſſe & Mazovie, Samogitie, Livonie, Smolenſco, & de Cernicovie.

Le Grand-Seigneur, Mahomet IV, ſe dit légitime Diſtributeur des couronnes de l'univers, & Maître incommutable de mille autres peuples, nations & générations qui repoſent à l'ombre & ſous le ſacré bois de notre lance; deſtiné Libérateur de ceux qui gémiſſent & ſont encore ſous le joug de l'oppreſſion infidelle, & qui n'attendent avec impatience que l'heure & le bonheur de notre domination; Propriétaire des céleſtes cités de la Meque & de Médine; Gardien perpétuel de Jéruſalem la ſainte & de ſon ſépulcre; Empereur de Conſtantinople & de Trébizonde; Roi de Hongrie en Europe, de Memphis en Afrique, & de Bagdat en Aſie, enſemble de ſoixante & dix autres royaumes effectifs; Roi de la Mer Méditerranée, des Mers Blanche, Noire & Rouge, Helleſpontique, Méotique & Archipélagique; grand Amiral de l'Océan, & poſſeſſeur des plus célebres Promontoires, Caps, Côtes, Golfes, Fleuves & Rivieres du monde; Prince en Géorgie; abſolu en Barbarie, Tartarie, Coſatie, & en mille autres régions; Commandant à la Porte de Fer, Villes adjacentes & lieux circonvoiſins; fidele refuge & parfait aſile des autres Empereurs, Rois, Princes, Républiques & Seigneuries; redouté ou chéri par-tout, Souverain du cœur de la terre; unique Favori du Ciel, & ſon divin Porte-enſeigne en terre, &c.

L'Empereur a épouſé une des filles de Philippe IV,

Roi d'Espagne ; le Roi de France, la fille aînée d'une autre femme du même Philippe ; le Roi d'Espagne, la fille de M. le Duc d'Orléans ; le Roi de Portugal, la fille du Duc de Nemours ; le Roi de Suede, la fille du Roi de Dannemarck. Le Roi de Dannemarck a épousé Charlotte Amélie, fille du Landgrave de Hesse ; le Grand Duc de Moscovie, la fille d'un Marchand de son Etat. Le Grand-Seigneur n'épouse point ; mais la premiere qui met au monde un enfant mâle, est la Sultane.

RÉFLEXIONS.

Il est ordinaire aux Voyageurs qui passent les mers de faire naître des orages, & tout ce qui n'est point calme est pour eux une tempête continuelle, qui brise leurs vaisseaux contre le firmament, & tantôt les jette jusques dans les enfers ; ce sont les manieres de parler de quelques-uns. Pour moi, sans amplifier les choses, je vous dirai que la Mer Baltique est célebre en naufrages, & qu'il est rare d'y passer pendant l'automne, sans être pris du mauvais tems ; car elle n'est point navigable l'hiver. Nous avons été obligés de relâcher en cinq ou six endroits ; & ce passage, qu'on fait ordinairement en trois ou quatre jours, nous a retenus plus long-tems.

Ces disgraces ont servi à quelque chose, & le tems que nous sommes demeurés à l'ancre, n'a pas été le plus mal employé de ma vie. J'allois tous les jours passer quelques heures sur des rochers escarpés, où la hauteur des précipices & la vue de la mer n'entretenoient pas mal mes rêveries. Ce fut dans ces conversations intérieures que je m'ouvris tout entier à moi-

même, & que j'allois chercher dans les replis de mon cœur les sentimens les plus cachés & les déguisemens les plus secrets, pour me mettre la vérité devant les yeux sans fard, telle qu'elle étoit en effet. Je jettai d'abord la vue sur les agitations de ma vie passée, les desseins sans exécution, les résolutions sans suite, & les entreprises sans succès. Je considérai l'état de ma vie présente; les voyages vagabonds, les changemens de lieux, la diversité des objets, & les mouvemens continuels dont j'étois agité. Je me reconnus tout entier dans l'un & dans l'autre de ces états, où l'inconstance avoit plus de part que toute autre chose, sans que l'amour-propre vînt flatter le moindre trait qui empêchât de me reconnoître dans cette peinture. Je jugeai sainement de toutes choses. Je conçus que tout cela étoit directement opposé à la société de la vie qui consiste uniquement dans le repos, & que cette tranquillité d'ame si heureuse se trouve dans une douce profession, qui nous arrête, comme l'ancre fait un vaisseau retenu au milieu de la tempête. Tous ces desseins vagues, ces vues qui s'étendent sur l'avenir, les chimeres, les imaginations de fortune, sont des fantômes qui nous abusent, que nous prenons plaisir de nous former, & avec lesquels notre esprit nous joue. Tous les obstacles que l'ambition fait naître, loin de nous arrêter, doivent nous faire défier de nous-mêmes, & nous faire appréhender davantage.

Vous savez, Monsieur, comme moi, que le choix d'un état est ce qu'il y a de plus difficile dans la vie; c'est ce qui fait qu'il y a tant de gens qui n'en embrassent aucun, & qui demeurent dans une indolence continuelle, ne vivent pas comme ils voudroient, mais

comme ils ont commencé, soit par la crainte des fâcheux évenemens, soit par l'amour de la molleſſe & la fuite du travail, ou pour quelques autres raiſons.

Il y en a d'autres qu'un échec ne fixe pas entierement; & ſe laiſſant toujours emporter à cette legéreté qui leur eſt naturelle, pour être dans le port, ils n'en ſont pas plus en repos. Ce ſont de nouveaux deſſeins qui les agitent, & de nouvelles idées de fortune qui les tourmentent. Ces gens ne changent que pour le plaiſir de changer, & par une inconſtance naturelle; & ce qu'ils ont quitté leur plaît toujours infiniment davantage que ce qu'ils ont pris. Toute la vie de ces perſonnes eſt une continuelle agitation, & ſi on les voit quelquefois ſe fixer ſur la fin de leurs jours, ce n'eſt pas la haine du changement qui les retire, mais la lenteur de la vieilleſſe, incapable de mouvement, qui les empêche de rien entreprendre: ſemblables à ces gens inquiets qui ne peuvent dormir, & qui, à force de ſe tourner, trouvent enfin le repos que la laſſitude leur procure.

Je ne ſais lequel de ces deux états eſt le plus à plaindre, mais je ſais qu'ils ſont tous deux extrêmement fâcheux. De-là viennent ces déréglemens de l'ame, ces paſſions immodérées qui font qu'on ſouhaite plus qu'on ne peut ou qu'on n'oſe entreprendre; qu'on craint tout, qu'on eſpere tout, & qu'on cherche ailleurs un bonheur qu'on ne peut trouver que chez ſoi. De-là viennent ces ennuis, ces dégoûts de ſoi-même, ces impatiences de ſon oiſiveté, ces plaintes qu'on fait de ce qu'on n'a rien à faire. Tout déplaît, la compagnie eſt à charge, la ſolitude eſt affreuſe, la lumiere fait

peine, les ténébres affligent, l'agitation laſſe, le repos endort, le monde eſt odieux, & l'on devient enfin inſupportable à ſoi même. Il n'y a rien, que ces ſortes de perſonnes ne veuillent, & la prévention qu'ils ont d'eux-mêmes, les pouſſe à tout entreprendre. L'ambition leur fait tout trouver poſſible, mais le courage leur manque, & leur irréſolution les arrête. L'élévation des autres, qu'ils ont continuellement devant les yeux, ſert tantôt à entretenir leurs vagues deſſeins, & à fomenter leur ambition, & tantôt à les expoſer en proie à la jalouſie. Ils ſouffrent impatiemment la fortune des autres, ils ſouhaitent leur abaiſſement, parcequ'ils n'ont pû s'élever; & la deſtruction de leur fortune, parcequ'ils déſeſperent d'en faire une pareille.

Ces gens accuſent continuellement la cruauté de leur mauvaiſe fortune, ſe plaignant toujours de la dureté du ſiecle, & de la dépravation du genre humain: ils entreprennent des voyages de long cours, ils s'arrachent de leur patrie, & cherchent des climats qu'un autre ſoleil échauffe; tantôt ils ſe commettent à l'inclémence de la mer, & tantôt rebutés, ou de ſon calme, ou de ſes orages, ils ſe remettent ſur la terre. Aujourd'hui la molleſſe de l'Italie leur plaît, & ils n'y ſont pas plutôt, qu'ils regrettent la France avec tous ſes plaiſirs. Sortons de la ville, dira l'un, la vertu y eſt opprimée, le vice & le luxe y regnent, & je ne ſaurois plus y ſupporter le bruit. Retournons à la ville, dira-t-il bientôt après, je languis dans la ſolitude: l'homme n'eſt pas né pour vivre avec les bêtes, & il y a trop long-tems que je n'entends plus ce doux fracas qui ſe trouve dans la confuſion de la ville; un voyage

n'eſt pas plutôt fini qu'il en entreprend un autre. Ainſi ſe fuyant toujours lui-même, il ne peut s'éviter, il porte toujours avec lui ſon inconſtance ; & la ſource de ſon mal eſt dans lui-même, ſans qu'il la connoiſſe.

VOYAGE DE LAPONIE,

PAR REGNARD.

Les voyages ont leurs travaux comme leurs plaisirs; mais les fatigues qui se trouvent dans cet exercice, loin de nous rebuter, accroissent ordinairement l'envie de voyager. Cette passion, irritée par les peines, nous engage insensiblement à aller plus loin que nous ne voudrions; & l'on sort souvent de chez soi pour n'aller qu'en Hollande, qu'on se trouve, je ne sais comment, jusqu'au bout du monde. La même chose m'est arrivée, Monsieur: j'appris à Amsterdam que la Cour de Dannemarck étoit à Oldembourg, qui n'en est qu'à trois journées; j'eusse témoigné beaucoup de mépris pour cette Cour, & bien peu de curiosité, si je n'eusse été la voir.

Je partis donc pour Oldembourg; mais le hasard qui me vouloit conduire plus loin, en avoit fait partir le Roi deux jours avant que j'y arrivasse. On me dit que je le trouverois encore à Altena, qui est à une portée de mousquet de Hambourg. Je crus être obligé d'honneur à poursuivre mon dessein, & à faire encore deux ou trois jours de marche pour voir ce que je souhaitois. De plus Hambourg est une ville Anséatique, fameuse pour le commerce qu'elle entretient avec toute la terre, & recommandable par ses fortifications & son gouvernement. J'y devois rencontre-

la Cour de Dannemarck ; je n'y vis cependant qu'une partie de ce que je voulois voir. Je n'y trouvai que la Reine mere & le Prince George son fils, qui alloient aux eaux de Pyrmond. Je vis Hambourg dont je fus fort content ; mais après avoir tant fait de chemin pour voir le Roi, je crus devoir l'aller chercher dans la ville capitale où je devois infailliblement le trouver. J'entrepris le voyage de Copenhague. M. l'Ambassadeur me présenta au Roi, j'eus l'honneur de lui baiser la main, & de l'entretenir quelque tems. Le séjour que je fis à Copenhague me fut infiniment agréable, & j'y trouvai les Dames si spirituelles, & si bien faites, que j'aurois eu bien de la peine à les quitter, si on ne m'eût assuré que j'en trouverois en Suede d'aussi aimables. L'extrême envie que j'avois de voir aussi le Roi de Suede, m'engagea à partir pour aller à Stockolm. Nous eûmes l'honneur de saluer le Roi, & de l'entretenir pendant une heure entiere. Ayant connu que nous voyagions pour notre curiosité, il nous dit que la Laponie méritoit d'être vue par les curieux, tant par sa situation, que pour les habitans, qui y vivent d'une maniere tout-à-fait inconnue au reste des Européens, & commanda même au Comte Steinbielk grand Trésorier, de nous donner toutes les recommandations nécessaires, si nous voulions faire ce voyage. Le moyen, Monsieur, de résister au conseil d'un Roi, & d'un grand Roi, comme celui de Suede ? Ne peut-on pas avec son aveu entreprendre toutes choses ? Et peut-on être malheureux dans une entreprise qu'il a lui-même conseillée, & dont il a souhaité le succès ? Les avis des Rois sont des commandemens ; cela fut cause qu'après avoir mis ordre à toutes choses, nous mîmes à la voile pour *Torno*

le mercredi 23 Juillet 1681, sur le midi, après avoir salué Monsieur Steinbielk grand Tréforier, qui, suivant l'ordre qu'il avoit reçu du Roi son maître, nous donna des recommandations pour les Gouverneurs des Provinces par où nous devions passer.

Nous fûmes portés d'un Sud-Oueſt jusqu'à Vacsol, où l'on visite les vaisseaux. Nous admirâmes en y allant la bisarre situation de Stockolm. Il est presque incroyable qu'on ait choisi un lieu comme celui où l'on voit cette ville, pour en faire la capitale d'un royaume aussi grand que celui de Suede. On dit que les Fondateurs de cette ville, cherchant un lieu pour la faire, jetterent un bâton dans la mer, dans le dessein de la bâtir au lieu où il s'arrêteroit: ce bâton s'arrêta où l'on voit présentement cette ville, qui n'a rien d'affreux que sa situation; car les bâtimens en sont fort superbes, & les habitans fort civils.

Nous vîmes la petite Isle d'Aland à quarante milles de Stockolm; cette isle est très fertile & sert de retraite aux Elans qui y passent de Livonie & de Carélie, lorsque l'hiver leur fait un passage sur les glaces. Cet animal est de la hauteur d'un cheval, & d'un poil tirant sur le blanc: il porte un bois comme un Daim, & a le pied de même fort long; mais il le surpasse en legéreté & en force, dont il se sert contre les loups, avec lesquels il se bat souvent. La peau de cet animal appartient au Roi; & les payſans sont obligés, sous peine de la vie, de la porter au Gouverneur.

En quittant cette Isle nous perdîmes la terre de vue, & ne la revîmes que le vendredi matin à la hauteur d'Hernen ou Hernesante, éloignée de Stockolm de cent milles, qui valent trois cents lieues de France; &

le vent demeurant toujours extrêmement violent ; nous ne fûmes pas long-tems à découvrir les Isles de Ulfen, Schagen, & Goben ; en sorte que, le samedi matin, nous trouvâmes que nous avions laissé l'Angermanie, & que nous étions à la hauteur de *Urna*, premiere ville de Laponie, qui prend son nom du fleuve qui l'arrose. Cette ville donne son nom à toute la province qu'on appelle *Urna Lapmark*. Elle se trouve au trente-huitieme degré de longitude, & au soixante cinquieme onze minutes de latitude, éloignée de Stockolm de cent cinquante milles, faisant environ quatre cents cinquante lieues Françoises.

Nous découvrîmes le samedi les isles de *Quercken* ; & le vent, continuant toujours Sud-Oueſt, nous fit voir sur le midi la petite isle de *Ratan*, & sur les quatre heures du même jour, nous nous trouvâmes à la hauteur du cap *Burockluben*.

Quand nous eûmes passé ce petit cap, nous perdîmes la terre de vue, & le dimanche matin, le vent s'étant tenu au Sud toute la nuit, nous nous trouvâmes à la hauteur de *Molhurn*, petite Isle à huit milles de *Torno*. Il en sortit des pêcheurs dans une petite barque, aussi mince que j'en aie vû de ma vie, dont les planches étoient cousues ensemble à la mode des Russes. Ils nous apporterent du *Strumelin*, & nous leur donnâmes du biscuit & de l'eau-de-vie, avec quoi ils s'en retournerent fort contents.

Le vent demeurant toujours extrêmement favorable, nous arrivâmes à une lieue de *Torno*, où nous mouillâmes l'ancre.

Il est assez difficile de croire qu'on ait pû faire un aussi long chemin que celui que nous fîmes en quatre jours de tems. On compte de Stockolm à *Torno*, deux

cents milles de Suede par mer, qui valent six cents lieues de France, & nous fîmes tout ce chemin avec un vent de Sud & Sud-Sud-Oueſt, ſi favorable & ſi violent, qu'étant partis le mercredi à midi de Stockolm, nous arrivâmes à la même heure le dimanche ſuivant, ſans avoir été obligés de changer les voiles pendant tout le voyage.

Torno eſt ſitué à l'extrémité du golfe Bothnique, au quarante-deuxieme degré vingt-ſept minutes de longitude, & au ſoixante-ſept de latitude. C'eſt la derniere ville du monde du côté du Nord; le reſte juſqu'au cap n'étant habité que par des Lapons, gens ſauvages, qui n'ont aucune demeure fixe.

C'eſt en ce lieu où ſe tiennent les foires de ces Nations Septentrionales pendant l'hiver, lorſque la mer eſt aſſez glacée pour y venir en traîneau. C'eſt pendant ce tems qu'on y voit de toutes ſortes de Nations du Nord, des Ruſſes, des Moſcovites, des Finlandois, & des Lapons de tous les trois royaumes, qui y viennent enſemble ſur des neiges & ſur des glaces, dont la commodité eſt ſi grande qu'on peut facilement, par le moyen des traîneaux, aller en un jour de Finlande en Laponie, & traverſer ſur les glaces le ſein Bothnique, quoiqu'il ait dans les moindres endroits trente ou quarante milles de Suede. Le trafic de cette ville eſt en poiſſons qu'ils envoient fort loin, & la riviere de *Torno* eſt ſi fertile en ſaumons & en brochets, qu'elle peut en fournir à tous les habitans de la mer Baltique. Ils ſalent les uns pour les tranſporter, & fument les autres dans des *Baſſes-touches* qui ſont faits comme des bains. Quoique cette ville ne ſoit proprement qu'un amas de cabanes de bois, elle ne laiſſe pas de payer tous les ans deux mille *dalles* de

cuivre, qui font environ mille livres de notre monnoie.

Nous logeâmes chez le patron de la barque, qui nous avoit amenés de Stockolm. Nous ne trouvâmes pas sa femme chez lui, elle étoit allée à une foire qui se faisoit à dix ou douze lieues de là, pour troquer du sel & de la farine, contre des peaux de *rhennes*, de petits-gris & autres; car tout le commerce de ce pays se fait ordinairement en troc; & les Russes & les Lapons ne font guères de marchés autrement.

Nous allâmes le jour suivant lundi pour voir *Joannes Tornæus*, homme docte, qui a tourné en Lapon tous les Pseaumes de David, & qui a écrit leur histoire. C'étoit un Prêtre de la campagne: il étoit mort depuis trois jours, & nous le trouvâmes étendu dans son cercueil avec des habits conformes à sa profession, & qu'on lui avoit fait faire exprès; il étoit fort regretté dans le pays, & avoit voyagé dans une bonne partie de l'Europe.

Sa femme étoit d'un autre côté couchée sur son lit, qui témoignoit, par ses soupirs & par ses pleurs, le regret qu'elle avoit d'avoir perdu un tel mari; quantité d'autres femmes ses amies environnoient le lit, & répondoient par leurs gémissemens à la douleur de la veuve.

Mais ce qui consoloit un peu, dans une si grande affliction & une tristesse si générale, c'étoit quantité de grands pots d'argent faits à l'antique, pleins, les uns de vins de France, d'autres de vins d'Espagne, & d'autres d'eau-de-vie, qu'on avoit soin de ne pas laisser long-tems vuides. Nous tâtâmes de tout, & la veuve interrompoit souvent ses soupirs pour nous presser de boire; elle nous fit même apporter du ta-

bac, dont nous ne voulûmes pas prendre. On nous conduisit ensuite au Temple dont le défunt étoit Pasteur, où nous ne vîmes rien de remarquable ; & prenant congé de la veuve, il fallut encore boire à la mémoire du défunt, & faire, Monsieur, ce qui s'appelle *libare manibus*.

Nous allâmes ensuite chez une personne qui étoit en notre compagnie : la mere nous reçut avec toute l'affection possible ; & ces gens, qui n'avoient jamais vû de François, ne savoient comment nous témoigner la joie qu'ils avoient de nous voir en leur pays.

Le mardi on nous apporta quantité de fourures à acheter, de grandes couvertures fourées de peaux de lievre blanc, qu'on vouloit donner pour un écu. On nous montra aussi des habits de Lapons, faits des peaux de jeunes rhennes, avec tout l'équipage, les bottes, les gants, les souliers, la ceinture & le bonnet. Nous allâmes le même jour à la chasse autour de la maison : nous trouvâmes quantité de bécasses sauvages, & autres animaux inconnus en nos pays, & nous nous étonnâmes que les habitans, que nous rencontrions dans le chemin, ne nous fuyoient pas moins que le gibier.

Le mercredi nous reçumes visite des Bourguemestres de la ville, & du Bailli, qui nous firent offre de service en tout ce qui seroit en leur pouvoir. Ils nous vinrent prendre après le dîné dans leurs barques, & nous menerent chez le Prêtre de la ville, gendre du défunt *Tornæus*.

Ce fut-là où nous vîmes pour la premiere fois un traîneau Lapon, dont nous admirâmes la structure. Cette machine, qu'ils appellent *pulea*, est faite comme un petit canot, élevée sur le devant pour fendre

la neige avec plus de facilité. La proue n'eſt faite que d'une ſeule planche, & le corps eſt compoſé de pluſieurs morceaux de bois qui ſont couſus enſemble avec de gros fil de rhenne, ſans qu'il y entre un ſeul clou, & qui ſe réuniſſent ſur le devant à un morceau de bois aſſez fort, qui regne tout du long par-deſſus, & qui, excédant le reſte de l'ouvrage, fait le même effet que la quille d'un vaiſſeau. C'eſt ſur ce morceau de bois que le traîneau gliſſe, & comme il n'eſt large que de quatre bons doigts, cette machine roule continuellement de côté & d'autre : on ſe met dedans juſqu'à la moitié du corps comme dans un cercueil; l'on vous y lie, en ſorte que vous êtes entierement immobile, & l'on vous laiſſe ſeulement l'uſage des mains, afin que d'une vous puiſſiez conduire la rhenne, & de l'autre vous ſoutenir lorſque vous êtes en danger de tomber. Il faut tenir ſon corps dans l'équilibre; ce qui fait qu'à moins d'être accoutumé à cette maniere de courir, on eſt ſouvent en danger de la vie, & principalement lorſque le traîneau deſcend des rochers les plus eſcarpés, ſur leſquels vous courez d'une ſi horrible vîteſſe, qu'il eſt impoſſible de ſe figurer la promptitude de ce mouvement, à moins de l'avoir expérimenté. Nous ſoupâmes ce même ſoir en public avec le Bourgueméſtre; tous les habitans y coururent en foule pour nous voir manger. Nous arrêtâmes ce même ſoir notre départ pour le lendemain, & prîmes un truchement.

Le jeudi dernier Juillet, nous partîmes de *Torno* dans un petit bateau Finlandois, fait exprès pour aller dans ce pays : ſa longueur peut être de douze pieds, & ſa largeur de trois. Il ne ſe peut rien voir de ſi bien travaillé, ni de ſi léger, en ſorte que deux ou trois

hommes peuvent porter facilement ce bâtiment, lorſqu'ils ſont obligés de paſſer les cataractes du fleuve, qui ſont ſi impétueuſes, qu'elles roulent des pierres d'une groſſeur extraordinaire. Nous fûmes obligés d'aller à pied preſque tout le reſte de la journée, à cauſe des torrens qui tomboient des montagnes, & d'un vent impétueux qui faiſoit entrer l'eau dans le bateau avec une telle abondance, que ſi l'on n'eût été extrêmement prompt à la vuider, il eût été bientôt rempli. Nous allâmes le long de la riviere toujours chaſſant; nous tuâmes quelques pieces de gibier, & nous admirâmes la quantité de canards, d'oies, de courlis, & de pluſieurs autres oiſeaux que nous rencontrions à chaque pas. Nous ne fîmes pas ce jour-là tout le chemin que nous avions déterminé de faire, à cauſe d'une pluie violente qui nous ſurprit & nous obligea de paſſer la nuit dans une maiſon de payſan, à une lieue & demie de *Torno*.

Nous marchâmes tout le vendredi ſans nous repoſer, & nous fûmes depuis quatre heures du matin juſqu'à la nuit à faire trois milles : ſi l'on peut appeller la nuit un tems où l'on voit toujours le ſoleil, ſans que l'on puiſſe faire aucune diſtinction du jour au lendemain.

Nous fîmes plus de la moitié du chemin à pied, à cauſe des torrens effroyables qu'il fallut ſurmonter. Nous fûmes même obligés de porter notre bateau pendant quelque eſpace de chemin, & nous eûmes le plaiſir de voir en même tems deſcendre deux perites barques au milieu de ces cataractes. L'oiſeau le plus vîte & le plus léger, ne peut aller de cette impétuoſité, & la vue ne peut ſuivre la courſe de ces bâtimens qui ſe dérobent aux yeux, & s'enfoncent tantôt dans

les vagues, où ils semblent ensévelis, & tantôt se relevent d'une hauteur surprenante. Pendant cette course rapide le pilote est debout, & emploie toute son industrie à éviter des pierres d'une grosseur extraordinaire, & à passer au milieu des rochers, qui ne laissent justement que la largeur du bateau, & qui briseroient ces petites chaloupes en mille pieces, si elles y touchoient le moins du monde.

Nous tuâmes ce jour-là dans les bois deux faisandeaux, trois canards, & deux sarcelles, sans nous éloigner de notre chemin, pendant lequel nous fûmes extrêmement incommodés des moucherons qui sont la peste de ce pays, & qui nous firent désespérer. Les Lapons n'ont point d'autre remede contre ces maudits animaux, que d'emplir de fumée le lieu où ils demeurent; & nous remarquâmes sur le chemin, que pour garantir leur bétail de ces bêtes importunes, ils allument un grand feu dans les endroits où paissent leurs vaches (que nous trouvâmes toutes blanches), à la fumée duquel elles se mettent, & chassent ainsi les moucherons qui n'y sauroient durer.

Nous fîmes la même chose, & nous nous enfumâmes, lorsque nous fûmes arrivés chez un Allemand qui est depuis trente ans dans le pays, & qui reçoit le tribut des Lapons pour le Roi de Suede. Il nous dit que ce peuple étoit obligé de se trouver en un certain lieu qu'on lui assigne l'année précédente, pour apporter ce qu'il doit, & qu'on prenoit ordinairement le tems de l'hiver, à cause de la commodité qu'il donne aux Lapons de venir sur les glaces par le moyen de leurs rhennes. Le tribut qu'ils paient est peu de chose; & c'est une politique du Roi de Suede, qui pour tenir toujours ces peuples tributaires à sa couron-

ne, ne les charge que d'un médiocre impôt, de peur que les Lapons, qui n'ont point de demeure fixe, & à qui toute l'étendue de la Laponie sert de maison, n'aillent sur les terres d'un autre pour éviter les vexations du Prince de qui ils seroient trop surchargés. Il y a pourtant de ces peuples qui paient plusieurs tributs à différens Etats, & quelquefois un Lapon sera tributaire du Roi de Suede, de celui de Dannemarck, & du Grand Duc de Moscovie. Ils paieront au premier, parcequ'ils demeurent sur ses Etats; à l'autre, parcequ'il leur permet de pêcher du côté de la Norwége qui lui appartient; & au troisieme, à cause qu'ils peuvent aller chasser sur ses terres.

Il ne nous arriva rien d'extraordinaire pendant tout le chemin que nous fîmes le samedi; mais si-tôt que nous fûmes arrivés chez un paysan, nous nous étonnâmes de trouver tout le monde dans les bains. Ces lieux, qu'ils appellent *basses-touches* ou bains, sont faits de bois, comme toutes leurs maisons. On voit au milieu de ce bain un gros amas de pierres, sans qu'ils aient observé aucun ordre en le faisant, que d'y laisser un trou au milieu, dans lequel ils allument du feu. Ces pierres étant une fois échauffées, communiquent la chaleur à tout le lieu; mais ce chaud s'augmente extrêmement lorsque l'on vient à jetter de l'eau dessus les cailloux, qui renvoyant une fumée étouffante, font que l'air qu'on respire dans ces bains est tout de feu. Ce qui nous surprit beaucoup, fut qu'étant entrés dans ce bain, nous y trouvâmes ensemble filles & garçons, meres & fils, freres & sœurs, sans que ces femmes nues eussent peine à supporter la vue des personnes qu'elles ne connoissoient point. Mais nous nous étonnâmes davantage

de voir de jeunes filles frapper d'une branche des hommes & des garçons nus. Je crus d'abord que la nature, affoiblie par de grandes sueurs, avoit besoin de cet artifice pour faire voir qu'il lui restoit encore quelque signe de vie; mais on me détrompa bien-tôt, & je sus que cela se faisoit afin que ces coups réitérés ouvrant les pores, aidassent à faire faire de grandes évacuations. J'eus de la peine ensuite à concevoir comment ces gens sortant nus de ces bains tout de feu, alloient se jetter dans une riviere extrêmement froide, qui étoit à quelques pas de la maison, & je conçus qu'il falloit que ces gens fussent d'un fort tempérament, pour pouvoir résister aux effets que ce prompt changement du chaud au froid pouvoit causer.

Vous n'auriez jamais cru, Monsieur, que les Bothniens, gens extrêmement sauvages, eussent imité les Romains dans leur luxe & dans leurs plaisirs. Mais vous vous étonnerez encore davantage, quand je vous aurai dit que ces mêmes gens, qui ont des bains chez eux, comme les Empereurs, n'ont pas de pain à manger. Ils vivent d'un peu de lait, & se nourrissent de la plus tendre écorce qui se trouve au sommet des pins. Ils la prennent lorsque l'arbre jette sa seve, & après l'avoir exposée quelque tems au soleil, ils la mettent dans de grands paniers sous terre, sur laquelle ils allument du feu, qui lui donne une couleur & un goût assez agréable. Voilà, Monsieur, quelle est pendant toute l'année la nourriture de ces gens, qui cherchent avec soin les délices du bain, & qui peuvent se passer de pain.

Nous fûmes assez heureux à la chasse le dimanche, nous rapportâmes quantité de gibier; mais nous ne

vîmes rien qui mérite d'être écrit, qu'une paire de ces longues planches de bois de sapin, avec lesquelles les Lapons courent d'une si extraordinaire vîtesse, qu'il n'est point d'animal, si prompt qu'il puisse être, qu'ils n'attrapent facilement, lorsque la neige est assez dure pour les soutenir.

Ces planches extrêmement épaisses, sont de la longueur de deux aunes, & larges d'un demi-pied; elles sont relevées en pointe sur le devant, & percées au milieu dans l'épaisseur, qui est assez considérable en cet endroit, pour pouvoir y passer un cuir qui tient les pieds fermes & immobiles. Le Lapon qui est dessus, tient un long bâton à la main, où d'un côté est attaché un rond de bois, afin qu'il n'entre pas dans la neige, & de l'autre un fer pointu. Il se sert de ce bâton pour se donner le premier mouvement, pour se soutenir en courant, pour se conduire dans sa course, & pour s'arrêter quand il veut; c'est aussi avec cette arme qu'il perce les bêtes qu'il poursuit, lorsqu'il en est assez près.

Il est assez difficile de se figurer la vitesse de ces gens, qui peuvent avec ces instrumens surpasser la course des bêtes les plus vîtes; mais il est impossible de concevoir comment ils peuvent se soutenir en descendant les fonds les plus précipités, & comment ils peuvent monter les montagnes les plus escarpées. C'est pourtant, Monsieur, ce qu'ils font avec une adresse qui surpasse l'imagination, & qui est si naturelle aux gens de ce pays, que les femmes ne sont pas moins adroites que les hommes à se servir de ces planches. Elles vont visiter leurs parens, & entreprennent de cette maniere les voyages les plus difficiles & les plus longs.

Le lundi ne fut remarquable que par la quantité de gibier que nous vîmes, & que nous tuâmes; nous avions ce jour-là plus de vingt pieces dans notre dépense : il est vrai que nous achetâmes cinq ou six canards de quelques payſans qui venoient de les prendre. Ces gens n'ont point d'autres armes pour aller à la chasse, que l'arc ou l'arbalête. Ils se servent de l'arc contre les plus grandes bêtes, comme les ours, les loups & les rhennes sauvages; & lorsqu'ils veulent prendre des animaux moins considérables, ils emploient l'arbalête, qui ne differe des nôtres que par la grandeur. Les habitans de ce pays sont si adroits à se servir de ces armes, qu'ils sont sûrs de frapper le but d'aussi loin qu'ils le peuvent voir. L'oiseau le plus petit ne leur échappe pas; il s'en trouve même quelques-uns qui donneront dans la tête d'une aiguille. Les flèches dont ils se servent sont différentes; les unes sont armées de fer ou d'os de poisson, & les autres sont rondes, de la figure d'une boule coupée par la moitié. Ils se servent des premieres pour l'arc lorsqu'ils vont aux grandes chasses, & des autres pour l'arbalête quand ils rencontrent des animaux qu'ils peuvent tuer sans leur faire une plaie si dangereuse. Ils emploient ces mêmes fleches rondes contre les petits gris, les martes & les hermines, afin de conserver les peaux entieres; & parcequ'il est difficile qu'il n'y reste la marque que le coup a laissée, les plus habiles ne manquent jamais de les toucher où ils veulent, & les frappent ordinairement à la tête, qui est l'endroit de la peau le moins estimé.

Nous arrivâmes le mardi à *Kones*, & nous y restâmes le mercredi pour nous reposer, & voir travailler aux forges de fer & de cuivre qui sont en ce lieu. Nous

admirâmes les manieres de fondre ces métaux, & de préparer le cuivre avant qu'on en puisse faire des pelottes, qui sont la monnoie du pays, lorsqu'elle est marquée du coin du Prince. Ce qui nous étonna le plus, ce fut de voir un de ces forgerons approcher de la fournaise, & prendre avec sa main du cuivre que la violence du feu avoit fondu comme de l'eau, & le tenir ainsi quelque tems. Rien n'est plus affreux que ces demeures; les torrens qui tombent des montagnes, les rochers & les bois qui les environnent, la noirceur & l'air sauvage de ces forgerons, tout contribue à former l'horreur de ce lieu. Ces solitudes affreuses ne laissent pas d'avoir leur agrément, & de plaire quelquefois autant que les lieux les plus magnifiques; & ce fut au milieu de ces roches que je laissai couler ces vers, d'une veine qui avoit été long-tems stérile.

Tranquilles & sombres Forêts,
Où le soleil ne luit jamais
Qu'au travers de mille feuillages,
Que vous avez pour moi d'attraits!
Et qu'il est doux, sous vos ombrages,
De pouvoir respirer en paix!

Que j'aime à voir vos chênes verds,
Presque aussi vieux que l'univers,
Qui, malgré la nature émue,
Et ses plus cruels aquilons,
Sont aussi sûrs près de la nue,
Que les épis dans les sillons!

Et vous, impétueux Torrens,
Qui sur les roches murmurans,

Roulez vos eaux avec contrainte ;
Que le bruit que vous excitez
Cause de respect & de crainte
A tous ceux que vous arrêtez !

Quelquefois vos rapides eaux,
Venant arroser les roseaux,
Forment des étangs pacifiques,
Où les plongeons & les canards,
Et tous les oiseaux aquatiques,
Viennent fondre de toutes parts.

D'un côté l'on voit des poissons
Qui, sans craindre les hameçons,
Quittent leurs demeures profondes,
Et pour prendre un plaisir nouveau,
Las de folâtrer dans les ondes,
S'élancent & sautent sur l'eau.

Tous ces édifices détruits,
Et ces respectables débris
Qu'on voit sur cette roche obscure,
Sont plus beaux que les bâtimens
Où l'or, l'azur & la peinture
Forment les moindres ornemens.

Le tems y laisse quelques trous,
Pour la demeure des hiboux ;
Et les bêtes d'un cri funeste,
Les oiseaux sacrés à la nuit,
Dans l'horreur de cette retraite
Trouvent toujours un sûr réduit.

Nous partîmes le jeudi de ces forges, pour aller à d'autres qui en sont éloignées de dix-huit milles de

Suede, qui valent environ cinquante lieues de France. Nous nous servîmes toujours de la même voie, n'y en ayant point d'autre dans le pays, & continuâmes notre chemin au Nord sur la riviere. Nous apprîmes qu'elle changeoit de nom, & que les habitans l'appelloient *Wilnama Suanda*. Nous passâmes toute la nuit sur l'eau, & nous arrivâmes le lendemain vendredi dans une pauvre cabane de payſan, dans laquelle nous ne trouvâmes personne. Toute la famille, qui consistoit en cinq ou six personnes, étoit dehors; une partie étoit dans les bois, & l'autre étoit allée à la pêche du brochet. Ce poisson, qu'ils sechent, leur sert de nourriture toute l'année: ils ne le prennent point avec des rêts, comme on fait les autres; mais en allumant du feu sur la proue de leur petite barque, ils attirent le poisson à la lueur de cette flamme, & le harponnent avec un long bâton armé de fer, de la maniere qu'on nous représente un trident. Ils en prennent en quantité, & d'une grosseur extraordinaire: & la nature, comme une bonne mere, leur refusant la fertilité de la terre, leur accorde l'abondance des eaux.

Plus l'on avance dans le pays, & plus la misere est extrême: on ne connoît pas l'usage du bled; les os de poisson, broyés avec l'écorce des arbres, leur servent de pain; & malgré cette méchante nourriture, ces pauvres gens vivent dans une santé parfaite. Ne connoissant point de médecins, il ne faut pas s'étonner s'ils ignorent aussi les maladies, & s'ils vont jusqu'à une vieillesse si avancée, qu'ils passent ordinairement cent ans, & quelques-uns cent cinquante.

Nous ne fîmes le samedi que fort peu de chemin, étant restés tout le jour dans une petite maison, qui est la derniere qui se rencontre dans le pays. Nous eûmes

différens plaisirs pendant le tems que nous séjournâmes dans cette cabane. Le premier fut de nous occuper tous à différens exercices aussitôt que nous fûmes arrivés. L'un coupoit un arbre sec dans le bois prochain, & le traînoit avec peine au lieu destiné ; l'autre, après avoir tiré le feu d'un caillou, soufflоit de tous ses poumons pour l'allumer ; quelques-uns étoient occupés à accommoder un agneau qu'ils venoient de tuer ; & d'autres, plus prévoyans, laissant ces petits soins, pour en prendre de plus importans, alloient chercher sur un étang voisin, tout couvert de poisson, quelque chose pour le lendemain. Ce plaisir fut suivi d'un autre ; car sitôt qu'on se fut levé de table, on fut d'avis, à cause des nécessités pressantes, d'ordonner une chasse générale. Tout le monde se prépara pour cela ; & ayant pris deux petites barques & deux paysans avec nous, nous nous abandonnâmes sur la riviere à notre bonne fortune. Nous fîmes la chasse la plus plaisante du monde, & la plus particuliere. Il est inouï qu'on se soit jamais servi en France de bâtons pour chasser ; mais il n'en est pas de même dans ce pays : le gibier y est si abondant, qu'on se sert de fouet & même de bâton pour le tuer. Les oiseaux que nous prîmes davantage, ce fut des plongeons ; & nous admirions l'adresse de nos gens à les attraper. Ils les suivoient par-tout où ils les voyoient ; & lorsqu'ils les appercevoient nageant entre deux eaux, ils lançoient leur bâton, & leur écrasoient la tête dans le fond de l'eau avec tant d'adresse, qu'il est difficile de se figurer la promptitude avec laquelle ils font cette action. Pour nous, qui n'étions point faits à ces sortes de chasses, & de qui les yeux n'étoient pas assez fins pour percer jusques dans le fond de la riviere, nous frappions au hasard dans les en-

droits où nous voyions qu'ils frappoient, & sans autres armes que des bâtons ; & nous fîmes tant, qu'en moins de deux heures nous nous vîmes plus de vingt ou vingt-cinq pieces de gibier. Nous retournâmes à notre petite habitation fort contens d'avoir vu cette chasse, & encore plus de rapporter avec nous de quoi vivre pendant quelque tems. Une bonne fortune, comme une mauvaise, vient rarement seule ; & quelques payſans ayant appris la nouvelle de notre arrivée, qui s'étoit répandue bien loin dans le pays, en partie par curiosité de nous voir, & en partie pour avoir de notre argent, nous apporterent un mouton, que nous achetâmes cinq ou six sous, & qui accrut nos provisions de telle sorte, que nous nous crûmes assez munis pour entreprendre trois jours de marche, pendant lesquels nous ne devions trouver aucune maison. Nous partîmes donc le dimanche du matin, c'est-à-dire à dix heures ; car le soin que nous avions de nous reposer, faisoit que nous ne nous mettions gueres en chemin avant ce tems.

Nous nous étonnâmes que, quoique nous fussions si avant dans le Nord, nous ne laissions pas de rencontrer quantité d'hirondelles ; & ayant demandé aux gens du pays qui nous conduisoient, ce qu'elles devenoient l'hiver, & si elles passoient dans les pays chauds, ils nous assurerent qu'elles se mettoient en pelotons, & s'enfonçoient dans la bourbe qui est au fond des lacs ; qu'elles attendoient là que le soleil, reprenant sa vigueur, allât dans le fond de ces marais leur rendre la vie que le froid leur avoit ôtée. La même chose m'avoit été dite à Copenhague par M. l'Ambassadeur, & à Stockolm par quelques personnes ; mais j'avois toujours eu beaucoup de peine à croire que ces animaux pussent vivre plus de six mois ensévelis dans la terre,

sans aucune nourriture. C'est pourtant la vérité ; & cela m'a été confirmé par tant de gens, que je ne saurois plus en douter. Nous logeâmes ce jour-là à *Coctuanda*, où commence la Laponie ; & le lendemain lundi, après avoir fait quatre milles, nous vînmes camper sur le bord de la riviere, où il fallut coucher *sub dio*, & où nous fîmes des feux épouvantables, pour nous garantir de l'importunité des moucherons. Nous fîmes un grand retranchement rond, de quantité de gros arbres secs, & de plus petits pour les allumer : nous nous mîmes au milieu, & fîmes le plus beau feu que j'aie vu de ma vie. On auroit pu assurement charger un de ces grands bateaux qui viennent à Paris, du bois que nous consumâmes, & il s'en fallut peu que nous ne missions le feu à toute la forêt. Nous demeurâmes au milieu de ces feux toute la nuit, & nous nous mîmes en chemin le lendemain matin mardi, pour aller aux Mines de cuivre, qui n'étoient plus éloignées que de deux lieues. Nous prîmes notre chemin à l'Ouest sur une petite riviere nommée *Longasiochi*, qui formoit de tems en tems des payſages les plus agréables que j'aie jamais vus : & après avoir été souvent obligés de porter notre bateau faute d'eau, nous arrivâmes à *Swapavara* ou *Suppawahara*, où sont les Mines de cuivre. Ce lieu est éloigné d'une lieue de la riviere, & il fallut faire tout ce chemin à pied.

Nous fûmes extrêmement réjouis à notre arrivée, d'apprendre qu'il y avoit un François dans ce lieu. Vous voyez, Monsieur, qu'il n'y a point d'endroit, si reculé qu'il puisse être, où les François ne se fassent jour. Il y avoit près de trente ans qu'il travailloit aux Mines ; il est vrai qu'il avoit plus l'air d'un sauvage

que d'un homme : il ne laissa pas de nous servir beaucoup, quoiqu'il eût presque oublié sa Langue, & il nous assura que, depuis qu'il étoit en ce lieu, bien loin d'y avoir vu des François, il n'y étoit venu aucun étranger plus voisin, qu'un Italien qui passa il y a environ quatorze ans, & dont on n'a plus entendu parler depuis. Nous fîmes en sorte tout doucement que cet homme reprît un peu sa langue naturelle, & nous apprîmes de lui bien des choses que nous eussions eu de la peine à savoir d'un autre que d'un François.

Ces mines de *Swapavara* sont à trente milles de *Torno*, & à quinze milles de *Konges* ; (il faut toujours prendre trois lieues de France pour un mille de Suede). Elles furent ouvertes il y a environ vingt-sept ans par un Lapon, nommé..... à qui l'on a fait une petite rente de quatre écus, & de deux tonneaux de farine ; il est aussi exempt de toute contribution. Ces Mines ont été autrefois mieux entretenues qu'elles ne sont ; il y avoit toujours cent hommes qui y travailloient ; mais présentement à peine en voit-on dix ou douze. Le cuivre qui s'y trouve est pourtant le meilleur qui soit en toute la Suede ; mais le pays est si déserr & si épouvantable, qu'il y a peu de personnes qui y puissent rester. Il n'y a que les Lapons qui demeurent pendant l'hiver autour de ces Mines, & l'été ils sont obligés d'abandonner le pays, à cause du chaud, & des moucherons que les Suédois appellent *Alcaneras*, qui sont pires mille fois que toutes les plaies d'Egypte. Ils se retirent dans les montagnes proche de la mer Occidentale, pour avoir la commodité de pêcher, & pour trouver plus facilement de la nourriture à leurs rhennes, qui ne vivent que d'une petite mousse blanche & tendre, qui

se trouve l'été sur les monts *Sellices*, qui séparent la *Norvége* de la *Laponie*, dans les pays les plus Septentrionaux.

Nous allâmes le lendemain mercredi voir les Mines qui étoient éloignées d'une bonne demi-lieue de notre cabane. Nous admirâmes les travaux & les abîmes ouverts qui pénétroient jusqu'au centre de la terre, pour aller chercher, près des enfers, de la matiere au luxe & à la vanité. La plûpart de ces trous étoient pleins de glaçons, & il y en avoit qui étoient revêtus depuis le bas jusqu'en haut d'un mur de glace si épais, que les pierres les plus grosses que nous prenions plaisir à jetter contre, loin d'y faire quelque brêche, ne laissoient pas même la marque où elles avoient touché, & lorsqu'elles tomboient dans le fond, on les voyoit rebondir & rouler sans faire la moindre ouverture à la glace. Nous étions pourtant alors dans les plus fortes chaleurs de la canicule; mais ce qu'on appelle ici un été violent, peut passer en France pour un très rude hiver.

Toute la roche ne fournit pas par-tout le métal; il faut chercher les veines, & lorsqu'on en a trouvé quelqu'une, on la suit avec autant de soin qu'on a eu de peine à la découvrir. On se sert pour cela, ou du feu pour amollir le rocher, ou de la poudre pour le faire sauter. Cette derniere maniere est beaucoup plus pénible; mais elle fait incomparablement plus d'effet. Nous prîmes des pierres de toutes les couleurs, de jaunes, de bleues, de vertes, de violettes; & ces dernieres nous parurent les plus pleines de métal & les meilleures.

Nous fîmes l'épreuve de quantité de pierres d'aimant que nous trouvâmes sur la roche; mais elles

avoient perdu presque toute leur force par le feu qu'on avoit fait au-dessus ou au-dessous ; ce qui fit que nous ne voulûmes point nous en charger, & que nous différâmes d'en prendre à la Mine de fer, à notre retour. Après avoir considéré toutes les machines & les pompes qui servent à élever l'eau, nous contemplions à loisir toutes les montagnes couvertes de neiges, qui nous environnoient. C'est sur ces roches que les Lapons habitent l'hiver ; ils les possédent en propre depuis la division de la Laponie, qui fut faite du tems de Gustave Adolphe, pere de la Reine Christine. Ces terres & ces montagnes leur appartiennent, sans que d'autres puissent s'y établir ; & pour marque de leur propriété, ils ont leurs noms écrits sur quelques pierres ou sur quelques endroits de la montagne qu'ils ont eue en propriété, ou qu'ils ont habitée ; tels sont les rochers de *Lupawara*, *Kerquerol*, *Kilavara*, *Lung*, *Dondere*, ou *roche du Tonnerre*, qui ont donné le nom aux familles des Lapons qui y habitent, & qu'on ne connoît dans le pays que par les surnoms qu'ils ont pris de ces roches. Ces montagnes ont quelquefois sept ou huit lieues d'étendue ; & quoiqu'ils demeurent toujours sur la même roche, ils ne laissent pas de changer fort souvent de place, lorsque la nécessité le demande, & que les rhennes ont consumé toute la mousse qui étoit autour de leur habitation. Quoique certains Lapons aient pendant l'hiver certaines terres fixes, il y en a beaucoup davantage qui courent toujours, & desquels on ne sauroit trouver l'habitation ; ils sont tantôt dans les bois, & tantôt proche des lacs, selon qu'ils ont besoin de pêcher ou de chasser ; & on ne les voit que lorsqu'ils viennent l'hiver aux foires, pour troquer leurs peaux, contre

autre chose dont ils ont besoin, & pour apporter le tribut qu'ils paient au Roi de Suede, dont ils pourroient facilement s'exempter, s'ils ne vouloient pas se trouver à ces foires. Mais la nécessité qu'ils ont de fer, d'acier, de corde, de couteaux, & autres, les oblige à venir en ces endroits, où ils trouvent ce dont ils ont besoin. Le tribut qu'ils paient est d'ailleurs fort peu de chose. Les plus riches d'entre eux, quand ils auroient mille ou douze cents rhennes, comme il s'en rencontre quelques-uns, ne paient ordinairement que deux ou trois écus tout au plus.

Après que nous nous fûmes amplement informés de toutes ces choses, nous reprîmes le chemin de notre cabane, & nous vîmes en passant les forges où l'on donne la premiere fonte au cuivre. C'est là qu'on sépare ce qu'il y a de plus grossier; lorsqu'il a été assez long-tems dans le creuset pour pousser dehors toutes ses impuretés, avant que de trouver le cuivre qui est au fond, on leve plusieurs feuilles qu'ils appellent *rosettes*, dans lesquelles il n'y a que la moitié de cuivre, & qu'on remet ensuite au fourneau pour en ôter tout ce qu'il y a de terrestre; c'est la premiere façon qu'on lui donne là; mais il faut qu'il passe à *Konges* encore trois fois au feu pour le purifier tout-à-fait, & le rendre en état de prendre sous le marteau la forme qu'on veut lui donner.

Le jeudi, le Prêtre des Lapons arriva avec quatre de sa Nation, pour se trouver le lendemain à un des jours des prieres établies par toute la Suede, pour remercier Dieu des victoires que les Suédois ont remportées ces jours-là.

Ce furent les premiers Lapons que nous vîmes, & dont la vue nous réjouit tout-à-fait. Ils venoient troquer

quer du poiſſon pour du tabac. Nous les conſidérâmes depuis la tête juſqu'aux pieds : ces hommes ſont faits tout autrement que les autres. La hauteur des plus grands n'excede pas trois coudées ; & je ne vois pas de figure plus propre à faire rire. Ils ont la tête groſſe, le viſage large & plat, le nez écraſé, les yeux petits, la bouche large, une barbe épaiſſe qui leur pend ſur l'eſtomach. Tous leurs membres ſont proportionnés à la petiteſſe du corps ; les jambes ſont déliées, les bras longs ; & toute cette petite machine ſemble remuer par reſſorts. Leur habit d'hiver eſt d'une peau de rhenne, faite comme un ſac, deſcendant ſur les genoux & retrouſſée ſur les hanches, d'une ceinture de cuir ornée de petites plaques d'argent, les ſouliers, les bottes & les gants de même ; ce qui a donné lieu à pluſieurs Hiſtoriens de dire qu'il y avoit des hommes vers le Nord, velus comme des bêtes, & qui ne ſe ſervoient point d'autres habits que ceux que la nature leur avoit donnés. Ils ont toujours une bourſe des parties de rhenne qui leur pend ſur l'eſtomach, dans laquelle ils mettent une cuiller. Ils changent cet habillement l'été, & en prennent un plus léger, qui eſt ordinairement de la peau des oiſeaux qu'ils écorchent, pour ſe garantir des moucherons. Ils ne laiſſent pas d'avoir par-deſſus un ſac de groſſe toile, ou d'un drap gris-blanc qu'ils mettent ſur leur chair ; car l'uſage du linge leur eſt tout à fait inconnu.

Ils couvrent leur tête d'un bonnet qui eſt ordinairement fait de la peau d'un oiſeau gros comme un canard, qu'ils appellent *Loom*, qui veut dire en leur langue, *Boiteux*, à cauſe que cet oiſeau ne ſauroit marcher : ils le tournent de maniere que la tête de

l'oiseau excede un peu le front & que les aîles leur tombent sur les oreilles.

Voilà, Monsieur, la description de ce petit *animal* qu'on appelle *Lapon ;* & l'on peut dire qu'il n'y en a point, après le singe, qui approche plus de l'homme. Nous les interrogeâmes sur plusieurs choses dont nous voulions nous informer, & nous leur demandâmes particulierement l'endroit où nous pourrions trouver de leurs camarades. Ces gens nous instruisirent sur tout, & nous dirent que les Lapons commençoient à descendre des montagnes qui sont vers la mer Glaciale, d'où le chaud & les mouches les avoient chassés, & se répandoient vers le lac *Tornotracs*, d'où le fleuve *Torno* prend sa source, pour y pêcher quelque-tems, jusqu'à ce qu'ils pussent vers la Saint Barthelemi se rapprocher tout-à-fait des montagnes de *Swapavara Kilavan*, & autres où le froid commençoit à se faire sentir pour y passer le reste de l'hiver. Ils nous assurerent que nous ne manquerions pas d'en trouver-là des plus riches ; & que pendant sept ou huit jours que nous serions à y aller, les Lapons emploieroient ce tems pour y venir. Ils ajouterent que pour eux ils étoient demeurés pendant tout l'été aux environs de la Mine & des lacs qui sont autour, ayant trouvé assez de nourriture pour quinze ou vingt rhennes qu'ils avoient chacun, & étant trop pauvres pour entreprendre un voyage de quinze jours, pour lequel il falloit prendre des provisions qu'ils n'étoient pas en état de faire, à cause qu'ils ne pouvoient vivre éloignés des étangs qui leur fournissoient chaque jour leur nourriture.

Le vendredi 15 Août il fit un grand froid, & il neigea sur les montagnes voisines. Nous eûmes une

longue conversation avec le Prêtre, lorsqu'il eût fini les deux sermons qu'il fit ce jour-là, l'un en Finlandois, & l'autre en Lapon. Il parloit heureusement pour nous assez bon latin, & nous l'interrogeâmes sur toutes les choses qu'il pouvoit le mieux connoître, comme sur le baptême, le mariage, & les enterremens. Il nous dit au sujet du premier, que tous les Lapons étoient Chrétiens & baptisés; mais que la plûpart ne l'étoient que pour la forme seulement, & qu'ils retenoient tant de choses de leurs anciennes superstitions, qu'on pouvoit dire qu'ils n'avoient que le nom de Chrétiens, & que leur cœur étoit encore payen.

Les Lapons portent leurs enfans au Prêtre pour les baptiser quelque tems après qu'ils sont nés; si c'est en hiver, ils les portent avec eux dans leurs traîneaux; & si c'est en été, ils les mettent sur des rhennes dans leurs berceaux pleins de mousse, qui sont faits d'écorce de bouleau, & d'une maniere toute particuliere. Ils font ordinairement présent au Prêtre d'une paire de gants, bordés en de certains endroits de plumes de *Loom*, qui sont violettes, marquetées de blanc, & d'une très belle couleur. Si-tôt que l'enfant est baptisé, le pere lui fait présent d'une rhenne femelle, & tout ce qui provient de cette rhenne, qu'ils appellent *Pannikeis*, soit en lait, fromage & autres denrées, appartient en propre à la fille, & c'est ce qui fait sa richesse lorsqu'elle se marie. Il y en a qui font encore présent à leurs enfans d'une rhenne lorsqu'ils apperçoivent sa premiere dent, & toutes les rhennes qui viennent de celle-là, sont marquées d'une marque particuliere, afin qu'elles puissent être distinguées des autres. Ils changent le nom de baptême aux enfans,

lorsqu'ils ne sont pas heureux ; & le premier jour de leurs noces, comme tous les autres, ils couchent dans la même cabane, & caressent leurs femmes devant tout le monde.

Il nous dit, touchant le mariage, que les Lapons marioient leurs filles assez tard, quoiqu'elles ne manquassent pas de partis, lorsqu'elles étoient connues dans le pays pour avoir quantité de rhennes provenues de celles que leur pere leur a données à leur naissance & à leur premiere dent ; car c'est-là tout ce qu'elles emportent avec elles : & le gendre bien-loin de recevoir quelque chose de son beau-pere, est obligé d'acheter la fille par des présens. Ils commencent ordinairement au mois d'Avril à faire l'amour, comme les oiseaux.

Lorsque l'amant a jetté les yeux sur quelque fille qu'il veut avoir en mariage, il faut qu'il fasse état d'apporter quantité d'eau-de-vie, lorsqu'il vient faire la demande avec son pere, ou son plus proche parent. On ne fait point l'amour autrement en ce pays : & on ne conclut jamais de mariage qu'après avoir vuidé plusieurs bouteilles d'eau-de-vie, & fumé quantité de tabac. Plus un homme est amoureux, & plus il apporte d'eau-de-vie ; & il ne peut, par d'autres marques, témoigner plus fortement sa passion. Ils donnent un nom particulier à cette eau-de-vie que l'amant apporte aux accords, & ils l'appellent la bonne arrivée du vin, ou *Soubbouvin*, *le vin des Amans*. C'est une coutume chez les Lapons d'accorder leurs filles long-tems avant de les marier : ils font cela afin que l'amoureux fasse durer ses présens ; & s'il veut venir à bout de son entreprise, il faut qu'il ne cesse point d'arroser son

amour de ce breuvage si chéri. Enfin lorsqu'il a fait les choses honnêtement pendant un an ou deux, quelquefois on conclut le mariage.

Les Lapons avoient autrefois une maniere de marier toute particuliere lorsqu'ils étoient encore tout-à-fait ensévelis dans les ténebres du Paganisme, & qui ne laisse pas encore d'être observée de quelques-uns. On ne menoit point les parties devant le Prêtre ; mais les parens les marioient chez eux sans autre cérémonie, que par l'excussion du feu qu'ils tiroient d'un caillou. Ils croient qu'il n'y a point de figure plus mystérieuse, & plus propre pour nous représenter le mariage ; car comme la pierre renferme en elle-même une source de feu qui ne paroît que lorsqu'on l'approche du fer ; de même, disent-ils, il se trouve un principe de vie caché dans l'un & l'autre sexe, qui ne se fait voir que lorsqu'ils sont unis.

Je crois, Monsieur, que vous ne trouverez pas que ce soit fort mal raisonner pour des Lapons ; & il y a bien des gens, & plus subtilisés, qui auroient de la peine à donner une comparaison plus juste. Mais je ne sais si vous jugerez que le raisonnement suivant soit de la même force.

J'ai déja dit que lorsqu'une fille est connue dans le pays pour avoir quantité de rhennes, elle ne manque point de partis ; mais je ne vous avois pas dit, Monsieur, que cette quantité de bien étoit tout ce qu'ils demandoient dans une fille, sans se mettre en peine si elle étoit avantagée de la nature, ou non ; si elle avoit de l'esprit, ou si elle n'en avoit point, & même si elle étoit encore pucelle, ou si quelqu'autre avant lui avoit reçu des témoignages de sa tendresse. Mais ce que vous admirerez davantage, & qui m'a surpris le pre-

mier ; c'eſt que ces gens, bien loin de ſe faire un monſtre de cette virginité, croient que c'eſt un ſujet parmi eux de rechercher de ces filles avec tant d'empreſſement, que, toutes pauvres qu'elles ſont bien ſouvent, ils les préferent à des riches qui ſeroient encore pucelles, ou qui paſſeroient du moins pour telles parmi eux. On doit pourtant faire cette diſtinction, Monſieur, qu'il faut que ces filles dont nous parlons aient accordé cette faveur à des étrangers qui vont l'hiver faire marchandiſe, & non pas à des Lapons ; c'eſt de-là qu'ils inferent que, puiſqu'un homme qu'ils croient plus riche, & de meilleur goût qu'eux, a bien voulu donner des marques de ſon amour à une fille de leur nation, il faut qu'elle ait un mérite ſecret qu'ils ne connoiſſent pas, & dont ils doivent ſe bien trouver dans la ſuite. Ils ſont ſi friands de ces ſortes de morceaux, que lorſqu'ils viennent quelquefois pendant l'hiver à la ville de *Torno*, & qu'ils trouvent une fille groſſe, non ſeulement ils oublient leurs intérêts, en voulant la prendre ſans bien, mais même, lorſqu'elle fait ſes couches, ils l'achetent des parens autant que leurs facultés le leur peuvent permettre.

Je connois bien des perſonnes, Monſieur, qui ſeroient aſſez charitables pour faire ainſi la fortune de quantité de pauvres filles, & qui ne demanderoient pas mieux que de leur procurer, ſans qu'il leur en coûtât beaucoup de peine, des partis avantageux. Si cette mode pouvoit venir en France on ne verroit pas tant de filles demeurer ſi long-tems dans le célibat. Les peres de qui les bourſes ſont nouées d'un triple nœud, n'en ſeroient pas ſi embarraſſés, & elles auroient toujours un moyen tout prêt de ſortir de la

captivité où elles sont. Mais je ne crois pas, Monsieur, quoi que puissent faire les papas, qu'elle s'y introduise si-tôt. On est trop infatué de ce mot d'*honneur*, on s'en est fait un fantôme qu'il est présentement trop mal aisé de détruire.

Comme les Lapons ignorent naturellement presque toutes les maladies, ils n'ont point voulu s'en faire d'eux-mêmes, comme nous. La jalousie & la crainte du cocuage ne les troublent point. Ces maux, qui possédent tant de personnes parmi nous, sont inconnus chez eux, & je ne crois pas même qu'il y ait un mot dans leur langue pour exprimer celui de *Cocu*; & l'on peut dire plaisamment avec cet Espagnol, en parlant des siecles passés, & de celui dans lequel nous vivons:

Passò lo de oro
Passò lo de plata,
Passò lo de hierro.
Vive lo de cuerno.

Et tandis que ces gens-là font revivre le siecle d'or, nous nous en faisons un de *cornes*. En effet, Monsieur, vous allez voir parmi eux ce que je crois qu'on voyoit du tems de Saturne; c'est-à dire, une communauté de biens qui vous surprendra. Vous avez vû les Lapons être ce que nous appellons *Cocus* avant le Sacrement, & vous allez voir qu'ils ne le sont pas moins après.

Quand le mariage est consommé, le mari n'emmene pas sa femme, mais il demeure un an avec son beau-pere, au bout duquel tems il va établir sa famille où bon lui semble, & emporte avec lui tout ce qui appartient à sa femme. Les présens même qu'il a faits à son beau-pere, au tems des accords, lui sont rendus,

& les parens reconnoiſſent ceux qui leur ont été faits par quelques rhennes, ſuivant leur pouvoir.

Je vous ai marqué, Monſieur, que les étrangers ont en ce pays un grand privilége, qui eſt d'honorer les filles de leur approche. Ils en ont un autre qui n'eſt pas moins conſidérable, qui eſt de partager avec les Lapons, leurs lits & leurs femmes. Quand un étranger vient dans leurs cabanes, ils le reçoivent le mieux qu'ils peuvent, & penſent le régaler parfaitement, s'ils ont un verre d'eau-de-vie à lui donner; mais après le repas, quand la perſonne qu'ils reçoivent eſt de conſidération, & qu'ils veulent lui faire chere entiere, ils font venir leurs femmes & leurs filles, & tiennent à grand honneur que vous agiſſiez avec elles, comme ils feroient eux-mêmes: pour les femmes & les filles, elles ne font aucune difficulté de vous accorder tout ce que vous pouvez ſouhaiter, & croient que vous leur faites autant d'honneur qu'à leurs maris ou à leurs peres.

Comme cette maniere d'agir me ſurprit étrangement, & n'ayant pû juſqu'à préſent l'éprouver moi-même, je m'en ſuis informé le plus exactement qu'il m'a été poſſible, & par quantité d'hiſtoires de cette nature. Je vous en dirai donc ce qu'on m'a aſſuré être véritable.

Ce François que nous trouvâmes aux mines de *Swapavara*, homme ſimple, & que je ne crois pas capable de controuver une hiſtoire, nous aſſura que, pour faire plaiſir à quantité de Lapons, il les avoit ſoulagés du devoir conjugal; & pour nous faire voir combien ces gens lui avoient fait d'inſtances pour le faire condeſcendre à prendre cette peine, il nous dit qu'un jour après avoir bû quelques verres d'eau-de-vie

avec un Lapon, il fut sollicité par cet homme de coucher avec sa femme, qui étoit là présente avec toute sa famille; & que, sur le refus qu'il en fit, s'excusant du mieux qu'il pouvoit, le Lapon ne trouvant pas ses excuses valables, prit sa femme & le François, & les ayant jettés tous deux sur le lit, sortit de la chambre & ferma la porte à la clef, conjurant le François, par tout ce qu'il put alléguer de plus fort, qu'il lui plût faire en sa place comme il faisoit lui-même.

L'histoire qui arriva à *Johannes Tornæus*, Prêtre des Lapons, dont j'ai déja parlé, n'est pas moins remarquable. Elle nous fut dite par ce même Prêtre qui avoit été long-tems son Vicaire dans la Laponie, & qui avoit vécu sous lui près de quinze ans: il la tenoit de lui-même. Un Lapon, nous dit-il, des plus riches & des plus considérés qui fussent dans la Laponie de *Torno*, eut envie que son lit fût honoré de son Pasteur; il ne crut point de meilleur moyen pour multiplier ses troupeaux & pour attirer la bénédiction du ciel sur toute sa famille; il le pria plusieurs fois de lui vouloir faire cet honneur. Mais le Pasteur, par conscience ou autrement, n'en voulut rien faire, & lui représentoit toujours que ce n'étoit pas le plus sûr moyen pour s'attirer un Dieu propice. Le Lapon n'entroit point dans tout ce que le Pasteur lui pouvoit dire; & un jour qu'il le rencontra seul, il le conjura à genoux & par tout ce qu'il y avoit de plus saint parmi les Dieux qu'il adoroit, de ne lui pas refuser la grace qu'il lui demandoit; & ajoutant les promesses aux prieres, il lui présenta six écus, & s'offrit de les lui donner, s'il vouloit s'abbaisser jusqu'à coucher avec sa femme. Le bon Pasteur songea quelque tems s'il pouvoit le faire en conscience, & ne voulant pas refuser ce pauvre

homme, il trouva qu'il valoit encore mieux le faire cocu & gagner son argent, que de le désespérer.

Si cette aventure ne nous avoit pas été racontée par le même Prêtre qui étoit alors son disciple, & qui étoit présent, je ne pourrois jamais la croire; mais il nous l'assura d'une maniere si forte, que je ne puis en douter, connoissant d'ailleurs le naturel du pays.

Cette bonne volonté, que les Lapons ont pour leurs femmes, ne s'étend pas seulement à l'égard de leurs Pasteurs, mais aussi sur tous les étrangers, suivant ce qu'on en a dit, & comme nous voulons le prouver.

Je ne vous dis rien, Monsieur, d'une fille à qui le Baillif de Laponie, qui est celui qui reçoit le tribut pour le Roi, avoit fait un enfant. Un Lapon l'acheta pour en faire sa femme, de celui qui l'avoit déshonorée, sans autre raison que parcequ'elle avoit sû captiver les inclinations d'un étranger. Toutes ces choses sont si fréquentes en ce pays, que, pour peu qu'on vive parmi les Lapons, on ne manque pas d'en être bien-tôt convaincu par sa propre expérience.

Ils lavent leurs enfans, dans un chauderon, tous les jours trois fois, jusqu'à ce qu'ils aient un an; & après, trois fois par semaine. Ils ont peu d'enfans, & il ne s'en trouve presque jamais six dans une famille. Lorsqu'ils viennent au monde, ils les lavent dans la neige jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus respirer, & pour lors ils les jettent dans un bain d'eau chaude; je crois qu'ils font cela pour les endurcir au froid. Si-tôt que la mere est délivrée, elle boit un grand coup d'huile de baleine, & croit que cela lui est d'un secours considérable. Il est aisé de connoître dans le berceau de quel sexe est l'enfant. Si c'est un garçon, ils suspen-

dent au-dessus de sa tête un arc, des fléches, ou une lance, pour leur apprendre, même dans le berceau, ce qu'ils doivent faire le reste de leur vie, & leur faire connoître qu'ils doivent se rendre adroits dans leur exercice. Sur le berceau des filles on voit des aîles de la *Jopos*, qu'ils appellent *Rippa*, avec les pieds & le bec, pour leur insinuer dès l'enfance la propreté & l'agilité. Quand les femmes sont grosses, on frappe le tambour pour savoir ce qu'elles auront. Elles aiment mieux des filles, parcequ'elles reçoivent des présens en les mariant, & qu'on est obligé d'acheter les femmes.

Les maladies, comme j'ai déja marqué, sont presque toutes inconnues aux Lapons, & s'il leur en arrive quelqu'une, la nature est assez forte pour les guérir d'elle-même; & sans l'aide des Médecins ils recouvrent bien-tôt la santé. Ils usent pourtant de quelques remedes, comme de la *racine de mousse*, qu'ils nomment *Jeesi*, ou ce qu'on appelle *Angélique pierreuse*. La résine, qui coule des sapins, leur fait des emplâttes, & le fromage de rhenne est leur onguent divin. Ils s'en servent diversement: ils ont du fiel de loup qu'ils délaient dans de l'eau-de-vie avec de la poudre à canon. Lorsque le froid leur a gelé quelque partie du corps, ils étendent le fromage coupé par tranches sur la partie malade, ils en reçoivent du soulagement. La seconde maniere d'employer le fromage pour les maux extérieurs ou intérieurs, est de faire entrer un fer rouge dans le fromage, qui distille par cet ardeur une espece d'huile, de laquelle ils se frottent à l'endroit où ils souffrent, & le remede est toujours suivi d'un succès & d'un effet merveilleux. Il conforte la poitrine, emporte la toux, & est bon pour toutes les con-

tusions ; mais la maniere la plus ordinaire pour les plaies plus dangereuses, c'est le feu. Ils appliquent un charbon tout rouge sur la blessure, & le laissent le plus long-tems qu'ils peuvent, afin qu'il puisse consumer tout ce qu'il y a d'impur dans le mal. Cette coutume est celle des Turcs, ils ne trouvent point de remede plus souverain.

Ceux qui sont assez heureux en France & en d'autres lieux, pour arriver à une extrême vieillesse, sont obligés de souffrir quantité d'incommodités, qu'elle traîne avec elle ; mais les Lapons en sont entierement exempts, & ils ne ressentent pour toutes infirmités dans cet état, qu'un peu de diminution de leur vigueur ordinaire. On ne sauroit même distinguer les vieillards d'avec les jeunes, & on voit rarement des têtes blanches en ce pays : ils retiennent toujours leur même poil qui est ordinairement roux. Mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'on rencontre peu de vieillards qui ne soient aveugles. Leur vue, déja affoiblie par le défaut de la nature, ne peut plus supporter ni l'éclat de la neige, dont la terre est presque toujours couverte, ni la fumée continuelle causée par le feu qui est toujours allumé au milieu de leur cabane, & qui les aveugle sur la fin de leurs jours.

Lorsqu'ils sont malades ils ont coutume de jouer du tambour, dont je parlerai ci-après, pour connoître si la maladie doit les conduire à la mort ; & lorsqu'ils croient être persuadés du succès fâcheux, & que le malade commence à tirer à sa fin, ils se mettent autour de son lit, & pour faciliter à son ame le passage à l'autre monde, ils font avaler à l'agonisant ce qu'ils peuvent d'eau-de-vie, en boivent autant qu'ils en ont, pour se consoler de la perte qu'ils font de leur

ami, & pour s'exciter à pleurer. Il n'eſt pas plutôt mort qu'ils abandonnent la maiſon, & la détruiſent même, de crainte que ce qui reſte de l'ame du défunt, que les anciens appelloient Mânes, ne leur faſſe du mal. Leur cercueil eſt fait d'un arbre creuſé, ou bien de leur traîneau, dans lequel ils mettent ce que le défunt avoit de plus cher, comme ſon arc, ſes fleches, ſa lance, afin que, ſi un jour il retourne à la vie, il puiſſe exercer ſa même profeſſion. Il y en a même de ceux qui ne ſont que cavalierement Chrétiens, qui confondent le Chriſtianiſme avec leurs anciennes ſuperſtitions; & entendant dire à leurs Paſteurs que nous devons un jour reſſuſciter, mettent dans le cercueil du défunt une hache, un caillou, & un fer pour faire du feu (les Lapons ne voyagent point ſans cet équipage); afin que, lorſque le défunt reſſuſcitera, il puiſſe abattre les arbres, applanir les rochers, & brûler tous les obſtacles qui pourroient ſe rencontrer ſur le chemin du ciel. Vous voyez, Monſieur, que, malgré leurs erreurs, ces gens y tendent de tout leur pouvoir, ils y veulent arriver de gré ou de force, & l'on peut dire, *his per ferrum & ignes ad cœlos graſſari conſtitutum*, & qu'ils prétendent par le fer & par le feu emporter le royaume des Cieux.

Ils n'enterrent pas toujours les défunts dans les cimetieres, mais bien ſouvent dans les forêts ou dans les cavernes. On arroſe le lieu d'eau-de-vie; tous les aſſiſtans en boivent, & trois jours après l'enterrement on tue la rhenne qui a conduit le mort au lieu de ſa ſépulture, & on en fait un feſtin à tous ceux qui ont été préſens. On ne jette point les os, mais on les garde avec ſoin pour les enterrer à côté du défunt. C'eſt dans ce repas qu'on boit le *Paligavin*, c'eſt-à-dire, *l'eau-*

de-vie bienheureuſe, parcequ'on la boit en l'honneur d'une perſonne qu'ils croient bienheureuſe.

Les ſucceſſions ſe font à-peu-près comme en Suede, la veuve prend la moitié ; & ſi le défunt a laiſſé un garçon & une fille, le garçon prend les deux tiers du bien, & laiſſe l'autre à ſa ſœur.

Nous étions au plus fort de cette converſation, quand on nous vint avertir qu'on appercevoit ſur le haut de la montagne des Lapons qui venoient avec des rhennes. Nous allâmes au-devant d'eux pour avoir le plaiſir de contempler leur équipage & leur marche ; mais nous ne rencontrâmes que trois ou quatre perſonnes, qui apportoient ſur des rhennes des poiſſons ſecs pour vendre à *Swapavara*. Il y a long-tems, Monſieur, que je vous parle de *rhennes*, ſans vous avoir fait la deſcription de cet animal, dont on nous a tant parlé autrefois. Il eſt juſte que je ſatisfaſſe préſentement votre curioſité, comme je contentai pour lors la mienne.

Rheen eſt un mot Suédois dont on a appellé cet animal, ſoit à cauſe de ſa propreté, ſoit à cauſe de ſa légéreté. Car *rhen* ſignifie *net*, & *renna* veut dire *courir* en cette langue. Les Romains n'avoient aucune connoiſſance de cet animal, & les Latins récents l'appellent *rangifer*. Je ne puis vous en dire d'autre raiſon, ſinon que je crois que les Suédois ont pû avoir autrefois appellé cette bête *rangi*, auquel mot on auroit ajouté *fera*, comme qui diroit *bête nommée rangi*. Comme je ne voudrois pas dire que le bois de ces animaux, qui s'étend en forme de grands rameaux, ait donné lieu de les appeller ainſi, puiſqu'on auroit auſſi-tôt dit *ramifer* que *rangifer* ; quoi qu'il en ſoit, il eſt conſtant, Monſieur, que, bien que cette bête

soit presque semblable à un cerf, elle ne laisse pas d'en différer en quelque chose. La rhenne est plus grande, mais le bois est tout différent; il est élevé fort haut & se courbe vers le milieu, faisant une forme de cercle sur la tête, qui est velue depuis le bas jusqu'en haut, de la couleur de la peau, & est plein de sang partout; en sorte qu'en le pressant fort avec la main, on s'apperçoit par l'action de l'animal, qu'il sent de la douleur dans cette partie. Mais ce qu'il y a de particulier, & qu'on ne voit en aucun autre animal, c'est la quantité de bois dont la nature l'a pourvû pour se défendre contre les bêtes sauvages. Les cerfs n'ont que deux bois, d'où sortent quantité de dagues, mais les rhennes en ont un autre sur le milieu du front, qui fait le même effet que celle qu'on peint sur la tête des licornes, & deux autres qui s'étendant sur ses yeux tombent sur sa bouche. Toutes ces branches néanmoins sortent de la même racine, mais elles prennent des routes & des figures différentes; ce qui leur embarrasse tellement la tête, qu'elles ont de la peine à paître, & qu'elles aiment mieux arracher les boutons des arbres, qu'elles peuvent prendre avec moins de difficulté.

La couleur de leur poil est plus noire que celle du cerf, particulierement quand elles sont jeunes, & pour lors elles sont presque noires comme les rhennes sauvages, qui sont toujours plus fortes, plus grandes & plus noires que les domestiques.

Quoiqu'elles n'aient pas les jambes si menues que le cerf, elles ne laissent pas de le surpasser en légéreté. Leur pied est extrêmement fendu & presque rond; mais ce qui est de remarquable dans cet animal, c'est que tous ses os, & particulierement les articles des

pieds, craquent comme si on remuoit des noix, & font un cliquetis si fort, qu'on entend cet animal presque d'aussi loin qu'on le voit. L'on remarque aussi dans les rhennes, que, quoiqu'elles aient le pied fendu, elles ne ruminent point, & qu'elles n'ont point de fiel, mais une petite marque noire dans le foie, sans aucune amertume.

Au reste, quoique ces bêtes soient d'une nature sauvage, les Lapons ont si bien trouvé le moyen de les apprivoiser, & de les rendre domestiques, qu'il n'y a personne dans le pays, qui n'en ait des troupeaux comme des moutons. On ne laisse pas d'en trouver dans les bois grande quantité de sauvages, & c'est à celles-là que les Lapons font une chasse cruelle, tant pour avoir leur peau, qui est beaucoup plus estimée que celle des rhennes domestiques, que pour la chair qui est beaucoup plus délicate. Il y a même de ces animaux qui sont à demi-sauvages & domestiques, & les Lapons laissent aller dans les bois leurs rhennes femelles, dans le tems que ces animaux sont en chaleur; & celles qui proviennent de cette conjonction ont un nom particulier; ils les appellent *kattaigiar*, & elles deviennent beaucoup plus grandes & plus fortes que les autres, & plus propres pour le traîneau.

La Laponie ne nourrit point d'autres animaux domestiques que les rhennes; mais on trouve dans ces bêtes seules autant de commodités qu'on en rencontre dans toutes celles que nous nourrissons. Ils ne jettent rien de cet animal; ils emploient le poil, la peau, la chair, les os, la moelle, le sang & les nerfs, & ils mettent tout en usage.

La peau leur sert pour se garantir des injures de l'air. En hiver ils s'en servent avec le poil, & en été ils

ont des peaux dont ils l'ont fait tomber. La chair de cet animal eſt pleine de ſuc, graſſe & extrêmement nourriſſante, & les Lapons ne mangent point d'autre viande que de celle de rhennes. Les os leur ſont d'une utilité merveilleuſe pour faire des arbalêtes & des arcs, pour armer leurs fléches, pour faire des cuillers, & pour orner tous les ouvrages qu'ils veulent faire. La langue & la moelle des os eſt ce qu'ils ont de plus delicat parmi eux, & les amans portent de ces mets à leurs maîtreſſes, comme les plus exquis, qu'ils accompagnent ordinairement de chair d'ours & de caſtor. Ils en boivent ſouvent le ſang, mais il ſe conſerve plus ordinairement dans la veſſie de cet animal, qu'ils expoſent au froid, & le laiſſent condenſer & prendre un corps en cet état. Et lorſqu'ils veulent faire du potage, ils en coupent ce qu'ils ont de beſoin, & le font bouillir avec du poiſſon. Ils n'ont point d'autres fils que ceux qu'ils tirent des nerfs, qu'ils filent, ſur la joue de ces animaux. Ils ſe ſervent des plus fins pour faire leurs habits, & ils emploient les plus gros pour coudre enſemble les planches de leurs barques. Ces animaux ne fourniſſent pas ſeulement aux Lapons de quoi ſe vêtir & de quoi manger, ils leur donnent auſſi de quoi boire. Le lait de rhenne eſt le ſeul breuvage qu'ils aient, & parcequ'il eſt extrêmement gras & tout-à-fait épais, ils ſont obligés d'y mêler preſque la moitié d'eau. Ils ne tirent de ce lait que demi-ſeptier par jour des meilleures rhennes, qui ne donnent même du lait que lorſqu'elles ont un veau. Ils en font des fromages très nourriſſans, & les pauvres gens qui n'ont pas le moyen de tuer leurs rhennes pour manger, ne ſe ſervent point d'autre nourriture. Ces fromages ſont

gras & d'une odeur assez forte, mais ils sont fades, comme étant faits & mangés sans sel.

La plus grande commodité qu'on retire des rhennes, c'est pour faire voyage & pour porter les fardeaux. Nous avions tant de fois entendu parler avec étonnement de la maniere dont les Lapons se servent de ces animaux pour marcher, que nous voulûmes dans le moment satisfaire notre curiosité, & voir ce que c'est qu'une rhenne attelée à un traîneau. Nous fîmes dans le moment venir une de ces machines, que les Lapons appellent *Pulaka*, & que nous nommons traîneau, dont j'ai fait la description ci-devant. Nous fîmes attacher la rhenne sur le devant, de la distance que sont ordinairement les chevaux, à ce morceau de bois dont j'ai parlé, qu'ils appellent *Jocolaps*. Elle n'a pour collier qu'un morceau de peau où le poil est resté, d'où descend vers le poitrail un trait qui lui passe sous le ventre entre les jambes, & va s'attacher à un trou qui est sur le devant du traîneau. Le Lapon n'a pour guide qu'une seule corde attachée à la racine du bois de l'animal, qu'il jette diversement sur le dos de la bête, tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, & lui fait connoître le chemin en la tirant du côté qu'elle doit tourner.

Nous allâmes ce jour là, pour la premiere fois, dans ces traîneaux avec un plaisir incroyable, & c'est dans cette voiture, que l'on fait en peu de tems un chemin considérable. On avance avec plus ou moins de diligence, suivant que la rhenne est plus ou moins vive & vigoureuse. Les Lapons en nourrissent exprès de bâtardes, qui sont produites d'un mâle sauvage & d'une femelle domestique, comme je vous ai déja dit, &

celles-là sont beaucoup plus vîtes que les autres, & plus propres pour le voyage. Zieglerus dit, qu'une rhenne peut en un jour changer trois fois d'horiſon, c'eſt-à-dire, joindre trois fois le ſigne qu'on aura découvert le plus éloigné. Cet eſpace de chemin, quoique très conſidérable & fort bien exprimé, ne donne pas bien à connoître la diligence que peut faire une rhenne. Les Lapons la déſignent mieux, en diſant qu'on peut faire vingt milles de Suede, ou cinquante lieues, en ne comptant que deux lieues & demie de France pour un mille de Suede. Les milles de Suede ſont de 6600 toiſes, & les lieues de France de 2600 toiſes; cependant ordinairement le mille de Suede paſſe pour trois lieues de France. Cette ſupputation ſatisfait plus que l'autre. Mais comme on étend le jour autant qu'on veut, & que les Lapons ne diſtinguent point ſi c'eſt le jour naturel de vingt-quatre heures, ou la journée que fait un Voyageur, il eſt plus à propos, pour donner à comprendre ce qu'une rhenne peut faire par heure, au moins autant que je l'ai remarqué par la ſupputation qui précede, & par ma propre expérience, de dire qu'un bon rhenne entier, comme ſont ceux qui ſe rencontrent dans la Laponie *Kimi lapmarch*, qui ſont renommés pour les plus vîtes & les plus vigoureux, peut faire par heure, étant pouſſé, ſix lieues de France, encore faut-il pour cela que la neige ſoit fort unie & fort gelée; il eſt vrai qu'il ne peut pas réſiſter longtems à ce travail, & il faut qu'il ſe repoſe après ſept ou huit heures de fatigue. Ceux qu'on veut ménager davantage, ne feront pas tant de chemin, mais dureront auſſi plus long-tems. Ils réſiſteront au travail pendant douze ou treize heures, au bout deſquelles il eſt néceſſaire qu'ils ſe repoſent un jour ou

deux, si l'on ne veut pas qu'ils crevent au traîneau.

Ce chemin, comme vous voyez, Monsieur, est très considérable, & s'il y avoit des postes de rhennes établies en France, il ne seroit pas bien difficile d'aller de Paris à Lyon en moins de vingt-six heures. La diligence seroit belle; mais quoiqu'il semble que cette maniere de voyager soit fort commode, on en seroit beaucoup plus fatigué. Les sauts qu'il faut faire, les fossés qu'il faut franchir, les pierres sur lesquelles il faut passer, & le travail continuel nécessaire pour s'empêcher de verser, & pour se relever quand on est tombé, feroit qu'on aimeroit beaucoup mieux aller plus doucement, & essuyer moins de risques.

Quoique ces animaux se laissent assez facilement conduire, il s'en trouve néanmoins beaucoup de rétifs, & qui sont presque indomptables; en sorte que, lorsque vous les poussez trop vite, ou que vous voulez leur faire faire plus de chemin qu'ils ne veulent, ils ne manquent pas de se retourner, & se dressant sur leurs pieds de derriere, ils viennent fondre avec une telle furie sur celui qui est dans le traîneau, qui ne peut, ni se défendre, ni sortir, à cause des liens qui l'embarrassent, qu'ils lui cassent souvent la tête, & le tuent quelquefois avec leurs pieds de devant, desquels ils sont si forts, qu'ils n'ont point d'autres armes pour se défendre contre les loups. Les Lapons, pour se parer des insultes de ces animaux, n'ont point d'autre remède que de se tourner contre terre, & de se couvrir de leur traîneau, jusqu'à ce que leur colere soit un peu appaisée.

Ils ont encore une autre sorte de traîneau, beaucoup plus grand & fait d'une autre maniere, qu'ils appellent *Racdakeris*. Ils s'en servent pour aller cher-

cher leur bois, & pour transporter leurs biens, lorsqu'ils changent d'habitation.

Voilà, Monsieur, la maniere dont les Lapons voyagent l'hiver, lorsque la neige couvre entierement toute la terre, & que le froid a fait une croûte glissante par-dessus. L'été il faut qu'ils aillent à pied, car les rhennes ne sont pas assez forts pour les porter; & ils ne les attelent point à des chariots, dont l'usage leur est tout-à-fait inconnu, à cause de l'âpreté des chemins; ils ne laissent pas de porter des fardeaux, & les Lapons prennent une forte écorce de bouleau, qu'ils courbent en forme d'arc, & mettent sur la largeur ce qu'ils ont à porter, qui n'excéde pas de chaque côté le poids de quarante livres. C'est de cette maniere qu'ils portent pendant l'été leurs enfans baptiser, & qu'ils suivent derriere.

La nourriture la plus ordinaire des rhennes est une petite mousse blanche, extrêmement fine, qui croît en abondance par toute la Laponie; & lorsque la terre est toute couverte de neige, la nature donne à ces animaux un instinct pour connoître sous la neige l'endroit où elle peut être, & aussi-tôt ils la découvrent en faisant un grand trou dans la neige avec les pieds de devant, & ils font cela d'une viteſſe incroyable: mais quand le froid a si fort endurci la neige, qu'elle est aussi dure que la glace même, les rhennes mangent pour lors une certaine mousse faite comme une toile d'araignée, qui pend des pins, & que les Lapons appellent *Luar*.

Je pense déja avoir dit que les rhennes n'ont de lait que lorsqu'elles ont un veau, qui tette pendant trois mois, & si-tôt que le veau est mort, elles n'ont plus de lait. Ils leur mettent des coccons de pin, lors-

qu'ils veulent qu'ils mangent ; & quand ils tettent & qu'ils piquent leur mere, elle leur donne des coups de cornes.

L'on dit de ces animaux qu'on leur parle à l'oreille, si l'on veut qu'ils aillent d'un côté ou d'un autre ; cela est entierement faux : ils vont presque toujours avec un conducteur qui en conduit six après lui, & s'il arrive que quelqu'un veuille faire voyage en quelque endroit, s'il peut trouver un rhenne de renvoi qui soit du pays où il veut aller, il n'aura besoin d'aucun guide, & le rhenne le menera à l'endroit où il veut aller, quoiqu'il n'y ait aucun chemin tracé, & que la distance soit de plus de quarante lieues.

Le samedi nous nous mîmes en chemin pour aller à pied au logis du Prêtre, qui étoit éloigné de cinq milles, pour prendre ensuite notre chemin au Nord-Ouest, & aller à *Tornotresch*, où nous devions trouver les Lapons que nous cherchions. Nous ne fûmes pas plutôt hors de *Swapavara*, que nous trouvâmes de quoi souper, nous tuâmes trois ou quatre oiseaux qu'on appelle en ce pays *fiælripa*, ou *oiseau de montagne*, & que les Grecs appelloient *lagopos* ou *pied-velu*. Il est de la grosseur d'une poule, & pendant l'été a le plumage du faisan, mais tirant plus sur le brun, & est distingué en certains endroits de marques blanchâtres. L'hiver il est tout blanc. Le mâle imite, en volant, le bruit d'un homme qui riroit de toute sa force. Il se repose rarement sur les arbres. Au reste, je ne sais point de gibier dont le goût soit si agréable. Il a ensemble & la délicatesse du faisan & la finesse de la perdrix : on en trouve en quantité sur les montagnes de ce pays.

A deux milles de *Swapavara* nous rencontrâmes la

barque des Lapons à qui nous avions parlé le jour précédent, & qui devoient nous conduire à *Tornotresch*. Ils avoient pêché toute la nuit, & nous apporterent des truites saumonées fort excellentes, qu'ils appellent en ce pays *ærlax*. De là, continuant notre chemin par eau, nous vînmes camper sur une petite hauteur. Nous passâmes la nuit au milieu des bois, dont nous nous trouvâmes bien; car le froid fut extrêmement violent, & nous fûmes obligés de faire un si beau feu pour nous garantir des bêtes, & particulierement des ours, que ce jour-là nous mîmes le feu à la forêt: on oublia de l'éteindre en partant, & il prit avec tant de violence, excité par une horrible tempête qui s'éleva, que revenant quinze jours après, nous le trouvâmes encore allumé en certains endroits de la forêt, où il avoit brûlé avec bien du succès; mais cela ne faisoit mal à personne, & les incendiaires ne sont point punis en ce pays.

Nous ne fîmes qu'un demi-mille le dimanche à cause des torrens & d'un vent impétueux qui nous terrassoit à tous momens, & pendant le tems que nous fûmes à faire ce chemin à pied, nous n'avancions pas quatre pas sans voir ou sans entendre tomber des pins d'une grosseur extrême, qui causoient, en tombant, un bruit épouvantable qui retentissoit par toute la forêt. Cette tempête, qui dura tout le jour & toute la nuit, nous obligea de rester, & de passer cette nuit, comme nous avions fait la précédente, avec d'aussi grands feux, mais plus de précaution, pour ne pas porter l'incendie par tout où nous passions; ce qui faisoit dire à nos bateliers qu'il ne faudroit que quatre François, pour brûler en huit jours tout le pays.

Le lendemain lundi, las d'être exposés à la bise sans

avancer, nous ne laissâmes pas, malgré la tempête qui duroit encore, de nous mettre en chemin sur un lac qui paroissoit une mer agitée, tant les vagues étoient hautes; & après quatre ou cinq heures de travail pour faire trois quarts de mille, nous arrivâmes à l'Eglise des Lapons où demeuroit le Prêtre.

Cette Eglise s'appelle *Chucasdes*, & c'est le lieu où se tient la foire des Lapons pendant l'hiver, où ils viennent troquer les peaux de rhennes, d'hermines, de martes & de petit-gris, contre de l'eau-de-vie, du tabac, du *Valmar*, qui est une *espece de gros drap*, dont ils se couvrent, & duquel ils entourent leurs cabanes. Les marchands de *Torno* & du pays voisin ne manquent pas de s'y trouver pendant ce tems, qui dure depuis la conversion de Saint Paul, en Janvier, jusqu'au 2 de Février. Le Baillif des Lapons, & le Juge, s'y rendent en personne; l'un, pour recevoir les tributs qu'ils donnent au Roi de Suede, & l'autre pour terminer les différends qui pourroient être parmi eux, & punir les coupables & les fripons, quoiqu'il s'en rencontre rarement; car ils vivent entre eux dans une grande confiance, sans qu'on ait entendu jamais parler de voleurs, qui auroient pourtant de quoi faire facilement leurs affaires, les cabanes pleines de plusieurs choses restant toutes ouvertes, lorsqu'ils vont l'été en *Norvége*, où ils demeurent trois ou quatre mois. Ils laissent au milieu des bois, sur le sommet d'un arbre qu'ils ont coupé, toutes les munitions nécessaires; & on entend rarement parler qu'ils aient été volés. Le Pasteur, comme vous pouvez croire, Monsieur, ne s'éloigne pas dans ce tems, & c'est pour lors qu'il reçoit les dixmes, de peaux de rhennes, de fromage, de gants, de souliers & autres choses,

suivant

suivant le pouvoir de ceux qui lui font des présens.

Les Lapons les plus Chrétiens ne se contentent pas de donner à leurs Pasteurs, ils font aussi des offrandes à l'Eglise. Nous avons vu quantité de peaux de petits gris, qui pendoient devant l'Autel; & quand ils veulent détourner quelque maladie qui afflige leurs troupeaux, ou demander à Dieu leur prospérité, ils portent des peaux de rhennes à l'Eglise, & les étendent sur le chemin qui conduit à l'Autel, par où il faut nécessairement que le Prêtre passe; & ils croient ainsi s'attirer la bénédiction du Ciel. Les Prêtres ont beaucoup d'affaires pendant ce tems; car, comme la plupart ne viennent que cette fois à l'Eglise pendant toute l'année, il faut faire pendant huit ou quinze jours tout ce qu'on feroit ailleurs en une année. C'est dans ce tems que la plus grande partie font baptiser les enfans, & qu'ils enterrent les corps de ceux qui sont morts pendant l'été: car lorsqu'il meurt quelqu'un dans le tems qu'ils sont vers la Mer Occidentale, ou dans quelque autre endroit de la Laponie, comme ils ne sauroient apporter les corps à cause de la difficulté des chemins, & qu'ils n'ont point de commodité pour les transporter, ils les enterrent sur le lieu où ils sont morts, dans quelque caverne ou sous quelques pierres, pour les déterrer l'hiver, lorsque la neige leur donne la commodité de les porter à l'Eglise. D'autres, pour éviter que les corps ne se corrompent, les mettent dans le fond de l'eau, dans leur cercueil, qui est, comme j'ai déja dit, d'un arbre creux ou de leur traîneau, & ne les tirent point que pour les porter au cimetiere. Ils font aussi leurs mariages pendant la foire: comme tous leurs amis sont présens à cette action, ils

la different ordinairement jusqu'à ce tems, pour la rendre plus solemnelle, & se divertir davantage.

Les marchandises que les Lapons apportent à ces foires, sont des rhennes, & des peaux de ces animaux : ils y débitent aussi des peaux de renards, noires, rouges & blanches ; de loutres, *gulonum*, de martres, de castors, d'hermines, de loups, de petits gris & d'ours ; des habits de Lapons, des bottes, des gants & des souliers, de toutes sortes de poissons secs, & des fromages de rhennes.

Ils échangent cela contre de l'eau-de-vie, de gros draps, de l'argent, du cuivre, du fer, du soufre, des aiguilles, des couteaux, & des peaux de bœufs, qui leur sont apportées par les Moscovites. Leurs marchandises ont toujours le même prix ; une rhenne ordinaire se donne pour la valeur de deux écus ; quatre peaux vont pour une rhenne ; un *limber* de petits-gris, composé de quarante peaux, est estimé la valeur d'un écu ; une peau de martre autant ; celle d'ours se donne pour autant, & trois peaux blanches de renard ne coûtent pas davantage. Le prix des marchandises est limité de même ; une demi-aune de drap est estimée un écu ; une pinte d'eau-de-vie autant ; une livre de tabac vaut le même prix : & quand on veut acheter des choses qui coûtent moins, le marché se fait avec une, deux, ou trois peaux de petits-gris, suivant que la chose est estimée.

Tous ces marchés ne se font plus avec la même franchise qu'ils se faisoient autrefois ; & comme les Lapons, qui agissoient avec fidélité, se sont vus trompés, la crainte qu'ils ont de l'être encore, les met sur leurs gardes à tel point, qu'ils trompent plutôt eux-mêmes, qu'ils ne sont trompés.

Il n'y a rien qui faſſe mieux voir le peu de Chriſtianiſme qu'ont la plupart des Lapons, que la répugnance qu'ils ont d'aller à l'Egliſe pour entendre le Prêtre, & pour aſſiſter à l'Office. Il faut que le Bailli ait ſoin de les y faire aller par force, en envoyant des gens dans leurs cabanes pour voir s'ils y ſont. Il y en a qui, pour s'exempter d'y aller, lui donnent de l'argent: quelques-uns croient pouvoir ſe diſpenſer d'aſſiſter à la predication, en diſant qu'ils y étoient l'année paſſée; & d'autres s'imaginent avoir une excuſe légitime de s'abſenter, en diſant qu'ils ſont d'une autre Egliſe à laquelle ils ont été. Cela fait voir clairement qu'ils ne ſont Chrétiens que par force, & qu'ils n'en donnent des marques que lorſqu'on les contraint de le faire.

Nous fûmes occupés le reſte de ce jour, & toute la matinée du mardi, à graver ſur une pierre des monumens éternels, qui devoient faire connoître à la poſtérité, que trois François n'avoient ceſſé de voyager qu'où la terre leur avoit manqué, & que, malgré les malheurs qu'ils avoient eſſuyés, & qui auroient rebuté beaucoup d'autres qu'eux, ils étoient venus planter leur colomne au bout du monde, & que la matiere avoit plutôt manqué à leurs travaux, que le courage à les fouffrir. L'inſcription étoit telle:

Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem
Hauſimus, Europamque oculis luſtravimus omnem;
Caſibus & variis acti terrâque marique,
Hîc tandem ſtetimus, nobis ubi defuit Orbis.

DE FERCOURT, DE CORBERON, REGNARD.
18 *Auguſti* 1681.

Nous gravâmes ces vers sur la pierre & sur le bois ; & quoique le lieu où nous étions ne fût pas le véritable endroit pour les mettre, nous y laissâmes pourtant ceux que nous avions gravés sur le bois, qui furent mis dans l'Eglise au-dessus de l'autel. Nous portâmes les autres avec nous, pour les mettre au bout du lac de *Tornotresch*, d'où l'on voit la Mer Glaciale, & où finit l'univers.

Lorsque les Lapons qui devoient nous conduire & nous montrer le chemin, furent arrivés de chez eux, où ils étoient allés pour prendre quelques petites provisions, consistant en sept ou huit fromages de rhennes & quelques poissons secs, nous partîmes de chez les Prêtres sur les cinq heures du soir, & vînmes nous reposer à un torrent impétueux qu'ils appellent *Vaccho*, où nous arrivâmes à une heure après minuit. Nous eûmes le plaisir, tout le long du chemin, de voir le coucher & l'aurore du soleil en même tems. Il se coucha ce jour-là à onze heures, & se leva à deux, sans qu'on cessât de voir aussi clair qu'en plein midi. Mais lorsque les jours sont les plus longs, c'est-à-dire, trois semaines avant la Saint Jean, & trois semaines après, on le voit continuellement pendant tout ce tems, sans qu'au plus bas de sa course il touche la pointe des plus hautes montagnes. On est aussi, pendant les plus courts jours de l'hiver, deux mois entiers sans le voir, & l'on monte à la Chandeleur sur le sommet des montagnes pour le regarder poindre pendant un moment. La nuit n'est pourtant pas continuelle ; & sur le midi il paroît un petit crépuscule qui dure environ deux heures. Les Lapons, aidés de cette lumiere & de la réverbération de la neige dont la terre est couverte, prennent ce tems pour aller à la chasse & à la pêche, qu'ils ne fi-

nissent point, quoique les rivieres & les lacs soient gelés par-tout, & en quelques endroits de la hauteur d'une pique : mais ils font des trous dans la glace, d'espace en espace, & poussent, par le moyen d'une perche qui va dessous cette glace, leurs filets de trou en trou, & les retirent de même. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que bien souvent ils rapportent dans des filets, des hirondelles qui se tiennent avec leurs pattes à quelque petit morceau de bois. Elles sont comme mortes lorsqu'on les tire de l'eau, & n'ont aucun signe de vie ; mais lorsqu'on les approche du feu, & qu'elles commencent à sentir la chaleur, elles se remuent un peu, puis secouent leurs aîles, & commencent à voler comme elles font en été. Cette particularité m'a été confirmée par tous ceux à qui je l'ai demandée.

Nous nous mîmes le mercredi matin en chemin, & après avoir passé de l'autre côté du torrent, nous fîmes une petite lieue à pied. Nous rencontrâmes dans notre chemin une cabane de Lapon, faite de feuilles & de gazon : toutes ses hardes étoient derriere sa cabane sur des planches ; elles consistoient en quelques peaux de rhennes, quelques outils pour travailler, & plusieurs filets qui pendoient sur une perche. Après avoir tout examiné, nous poursuivîmes notre route à l'Oüest, dans les bois, sans suivre aucun chemin. Nous trouvâmes dans le milieu un magasin de Lapon, construit sur quatre arbres qui faisoient un espace quarré. Tout cet édifice, couvert de planches, étoit appuyé sur ces quatre morceaux de bois, qui sont ordinairement de sapin, dont les Lapons ôtent l'écorce, afin que particuliérement les loups & les ours ne puissent monter sur ces arbres, qu'ils frottent de graisse & d'huile de poisson.

C'eſt dans ce magaſin que les Lapons ont toutes leurs richeſſes, qui conſiſtent en poiſſon ſec ou en chair de rhennes. Ces garde-mangers ſont au milieu des bois, à deux ou trois lieues de l'endroit où le Lapon a ſon habitation : le même en aura quelquefois deux ou trois en différens endroits. C'eſt pourquoi, comme ils ſont expoſés continuellement à la fureur des bêtes, ils emploient toute leur adreſſe pour rendre leurs efforts vains ; mais il arrive bien ſouvent, quoi qu'ils puiſſent faire, que les ours détruiſent tout le travail d'un Lapon, & mangent en un jour tout ce qu'il aura amaſſé pendant une année entiere, ainſi qu'il arriva à un certain que nous trouvâmes ſur le lac de *Tornotreſch*, & que nous rencontrâmes à notre retour, fort déſolé de ce que les ours avoient détruit ſon magaſin, & dévoré tout ce qui étoit dedans.

Ils ont encore une autre ſorte de réſervoir qu'ils appellent *Nalla*, qui eſt pourtant comme les autres au milieu des bois ; mais qui n'eſt que ſur un ſeul pivot. Ils coupent un arbre de la hauteur de ſix ou ſept pieds, & mettent ſur le tronc deux morceaux de bois en croix, ſur leſquels ils établiſſent ce petit édifice, qui fait le même effet que le colombier, & qu'ils couvrent de planches. Ils n'ont d'autre échelle pour monter à ce réſervoir qu'un tronc d'arbre dans lequel ils creuſent comme des eſpeces de degrés. Après avoir encore marché environ une demi-heure, nous arrivâmes ſur le bord du lac, où nous trouvâmes un petit Lapon, extrêmement vieux, avec ſon fils qui alloit à la pêche. Nous l'interrogeâmes ſur quantité de choſes, & particulierement ſur ſon âge, qu'il ne ſavoit pas : ignorance ordinaire aux Lapons, qui preſque tous n'ont pas même le ſouvenir de l'année dans la-

quelle ils vivent, & qui ne connoiſſent les tems que par la ſucceſſion de l'hiver à l'été. Nous lui donnâmes du tabac & de l'eau-de-vie ; & il nous dit que nous ayant apperçus de ſa cabane, il s'étoit ſauvé dan le bois d'où il pouvoit pourtant nous voir, & qu'ayant reconnu que nous ne lui avions fait aucun dommage, & que nous n'avions emporté aucune choſe, il s'étoit haſardé à ſortir de ſon fort pour vaquer à ſon travail. Le bon traitement que nous fîmes à ce pauvre homme en tabac & en eau-de-vie, qui eſt le plus grand régal qu'on puiſſe faire aux Lapons, fit qu'il nous promit de nous mener chez lui à notre retour, & qu'il nous feroit voir ſes rhennes au nombre de ſoixante & dix ou quatre-vingts, & tout ſon petit ménage.

Nous paſſâmes outre, & allâmes paſſer la nuit dans la cabane d'un Lapon qui étoit à l'endroit où le lac commence à former le fleuve. Il y a long-tems, Monſieur, que je vous parle des maiſons des Lapons, ſans vous en avoir fait la deſcription ; il faut contenter votre curioſité.

Les Lapons n'ont aucune demeure fixe, mais ils vont d'un lieu à un autre, emportant avec eux tout ce qu'ils ont. Ce changement de place ſe fait ou pour la commodité de la pêche dont ils vivent, ou pour la nourriture de leurs rhennes, qu'ils cherchent ailleurs lorſqu'elle eſt conſommée dans l'endroit où ils vivoient. Ils ſe mettent ordinairement pendant l'été ſur le bord des lacs, à l'endroit où ſont les torrens, & l'hiver ils s'enfoncent davantage dans les bois, aux endroits où ils croient trouver de quoi chaſſer. Ils n'ont pas de peine à déménager promptement ; en un quart-d'heure ils ont plié toute leur maiſon, & char-

gent tous leurs uſtenſiles ſur des rhennes qui leur ſont d'un merveilleux ſecours ; ils en ont en cette occaſion cinq ou ſix ſur leſquelles ils mettent deſſus tout leur bagage, comme nous faiſons ſur nos chevaux, & les enfans qui ne ſauroient marcher. Ces rhennes vont les unes après les autres ; la ſeconde eſt attachée d'une longue courroie au col de la premiere ; & la troiſieme eſt liée à la ſeconde, ainſi du reſte. Le pere de famille marche derriere ces rhennes, & précede tout le reſte de ſon troupeau qui le ſuit, comme on voit les moutons ſuivre le Berger. Quand on eſt arrivé en un lieu propre pour demeurer, l'on décharge les bêtes, & l'on commence à bâtir la maiſon. Ils élevent quatre perches qui ſont le ſoutien de tout leur bâtiment. Ces bâtons ſont percés à l'extrémité d'en haut, & joints enſemble d'un autre ſur lequel ſont appuyées quantité d'autres perches qui forment tout l'édifice, & ſont le même effet que feroit une cloche. Toutes ces perches ſervent à ſoutenir une groſſe toile qu'ils appellent *Woaldmar*, qui fait enſemble & les murailles & le fort de la maiſon. Les plus riches emploient une double couverture pour ſe mieux garantir des pluies & des vents, & les pauvres ſe ſervent de gazon. Le feu eſt au milieu de la cabane, & la fumée ſort par un trou qu'ils laiſſent pour cela au ſommet. Ce feu eſt continuellement allumé pendant l'hiver & pendant l'été ; ce qui fait que la plûpart des Lapons perdent la vue lorſqu'ils arrivent ſur l'âge. La crémaillere pend du haut du toît ſur le feu, quelques-unes ſont faites de fer ; mais la plûpart ſont d'une branche de bouleau, au bout de laquelle il y a un crochet. On voit toujours un chauderon qui pend ſur le feu, & particulierement l'hiver lorſqu'ils font fondre

la neige ; & lorſque quelqu'un veut boire, il prend de la neige dans une grande cuiller, & l'arroſe de cette eau bouillante, juſqu'à ce qu'elle ſoit entierement fondue. Le plancher de leur cabane eſt fait de branches de bouleau ou de pins, qu'ils jettent en confuſion pour leur ſervir de lit. Voilà, Monſieur, quelles ſont les habitations des Lapons. Là ſont les vieux comme les jeunes, les hommes & les femmes, les peres & les enfans. Ils couchent tous enſemble ſur des peaux de rhennes, tous nus, ce qui occaſionne bien ſouvent des déſordres fort dangereux. La porte de la cabane eſt extrêmement étroite, & ſi baſſe qu'il y faut entrer à genoux ; ils la tournent ordinairement au midi, afin d'être moins expoſés au vent du Nord.

Il y a encore une autre ſorte de cabane qui eſt fixe, & qu'ils font de figure hexagone, avec des pins qu'ils emboîtent les uns ſur les autres, & dont les tentes ſont bouchées de mouſſe. Celles-là appartiennent aux plus riches, qui ne laiſſent pas de changer de demeure comme les autres, mais qui reviennent toujours au bout de quelque tems au même endroit, qui eſt ordinairement ſur le bord des cataractes, qui apportent une grande commodité pour la pêche.

Ce fut dans une de ces cabanes que nous paſſâmes la nuit. Elle n'étoit couverte que de branches entrelacées, qui ſoutenoient de la mouſſe. Nous y rencontrâmes deux Lapons que nous ſaluâmes en leur donnant la main, & leur diſant *Pouriſt*, qui eſt la ſalutation Lapone, qui veut dire *bien venu*. Ces pauvres gens nous ſaluerent de même, & nous rendirent le ſalut par le mot de *Pouriſt oni*, *ſoyez bien venu auſſi*. Ils accompagnerent ces mots de leur révérence ordinaire, qu'ils font à la mode des Moſcovites, en fléchiſſant les deux

genoux. Nous ne manquâmes pas, pour faire connoissance, de leur donner de l'eau-de-vie de cinq ou six sortes; de maniere qu'en ayant trop pris pour leur tête, & la cervelle commençant à leur tourner, un d'eux voulut faire le sorcier, & prit son tambour. Comme cet article est le point de leur superstition le plus essentiel, vous voulez bien, Monsieur, que je vous parle de leur Religion.

Tout le monde sait que les peuples les plus voisins du Septentrion ont toujours été adonnés à l'idolâtrie & à la magie. Les Finlandois y ont excellé par-dessus tous les autres; & on les diroit aussi savans dans cet art diabolique, que s'ils avoient eu pour maîtres Zoroastre ou Circé. Les Anciens les connoissoient pour tels; & un Auteur Danois, en parlant des Finlandois, desquels les Lapons sont sortis, disoit: *Tunc Biarmenses arma artibus permutantes, carminibus in nimbos solvere cœlum, lætamque aeris faciem tristi imbrium aspergine confuderunt.* » Les Biarmiens, employant leur art » au défaut des armes, changent les tems sereins en des » tempêtes cruelles, & rempliſſent le ciel de nuages » par leurs enchantemens «. Cela fait connoître que les Biarmiens, qui sont les Finlandois d'à présent, étoient aussi méchans soldats qu'ils étoient grands magiciens. Il en parle encore en un autre endroit en ces termes: *Sunt Finni ultimi Septentrionis populi, vix quidem habitabilem orbis terrarum partem culturâ complent; acer iisdem telorum est usus, non alia gens promptiore jaculandi peritiâ fruitur; grandibus & latis sagittis dimicant; incantationum studiis incumbunt*, &c. » Les *Finlandois* sont, dit-il, les der» niers peuples qui habitent vers le Septentrion; ils » vivent dans la partie du monde la moins habita-

» ble, & se servent si bien de traits, qu'il n'y a point » de Nation plus adroite à tirer de l'arc. Ils combat- » tent avec des fléches fort longues & fort larges, & » s'étudient aux enchantemens «. Si les Finlandois étoient autrefois si adonnés à la magie, les Lapons, qui en descendent, ne le sont pas moins aujourd'hui : ils ne sont Chrétiens que par politique & par force. L'idolâtrie, qui est beaucoup plus palpable, & qui frappe plus les sens que le culte du vrai Dieu, ne sauroit être arrachée de leur cœur. Les erreurs des Lapons se peuvent réduire à deux chefs : on peut rapporter au premier tout ce qu'ils ont de superstitieux & de païen ; & au second, leurs enchantemens & leur magie. Leur premiere superstition est d'observer ordinairement les jours malheureux, pendant lesquels ils ne veulent point aller chasser, & croient que leurs arcs se romproient ces jours-là, qui sont les jours de Sainte-Catherine, Saint-Marc, & autres. Ils ont de la peine à se mettre en chemin le jour de Noël, qu'ils croient malheureux. La cause de cette superstition vient de ce qu'ils ont mal entendu ce qui se passa ce jour-là, quand les Anges descendirent du ciel & épouvanterent les Pasteurs ; & ils croient que des esprits malins se promenent ce jour-là dans les airs, & pourroient leur nuire. Ils sont encore assez superstitieux pour croire qu'il reste quelque chose après la mort, appellé *Mânes*, qu'ils appréhendent fort ; & lorsque quelqu'un meurt en dispute avec un autre, il faut qu'un tiers le transporte au lieu de la sépulture, & qu'il fasse l'accord de pacification entre celui qui est vivant & celui qui est mort. C'est là proprement l'erreur des anciens Païens, qui appelloient Mânes, *quasi qui maneant post obitum*. Tout cela n'est

que superstition ; mais vous allez voir ce qu'ils ont d'impie, de païen & de magique.

Premiérement, ils mêlent indifféremment Jésus-Christ avec leurs faux Dieux, & ils font un tout de Dieu & du Diable, qu'ils croient pouvoir adorer suivant leur fantaisie. Ce mélange se remarque particuliérement sur leurs tambours, où ils mettent *Storiunchar* avec sa famille au-dessus de Jésus-Christ & de ses Apôtres. Ils ont trois Dieux principaux : le premier s'appelle *Thor* ou Dieu *de Tonnerre ;* le second *Storiunchar ;* & le troisieme *Parjutte*, qui veut dire *le Soleil.*

Ces trois Dieux sont adorés des Lapons de *Lula* & de *Pitha* seulement ; car ceux de *Kimiet* & de *Torno*, parmi lesquels j'ai vécu, n'en connoissent qu'un, qu'ils appellent *Seyta*, & qui est le même chez eux que *Storiunchar* chez les autres. Ces Dieux sont faits d'une pierre longue, sans autre figure que celle que la nature lui a donnée, & telle qu'ils la trouvent sur les bords des lacs : en sorte que toute pierre faite d'une maniere particuliere, raboteuse, pleine de trous & de concavités, est pour eux un Dieu ; & plus elle est extraordinaire, plus ils ont de vénération pour elle.

Thor est le premier des Dieux ; & c'est celui qu'ils croient maître du tonnerre, & qu'ils arment d'un marteau. *Storiunchar* est le second, qui est le vicaire du premier ; comme qui diroit, *Thorjunchar, Lieutenant de Thor.* Il préside à tous les animaux, aux oiseaux comme aux poissons ; & comme c'est celui dont ils ont le plus besoin, c'est à lui aussi qu'ils font plus de sacrifices pour se le rendre favorable. Ils le mettent ordinairement sur le bord des lacs & dans les forêts,

où il étend sa juriſdiction & fait voir ſon pouvoir. Le troiſieme Dieu, qu'ils ont de commun avec quelques autres païens, eſt le Soleil, pour lequel ils ont beaucoup de vénération, à cauſe des grandes commodités qu'ils en reçoivent. C'eſt celui de tous les trois qu'ils ont, ce me ſemble, le plus de ſujet d'adorer. Premiérement il chaſſe, à ſon approche, le froid qui les a tourmentés pendant plus de neuf mois : il découvre la terre, & donne la nourriture à leurs rhennes : il ramene un jour qui dure quelques mois, & diſſipe les ténebres dans leſquelles ils ont été enſevelis fort longtems ; ce qui fait qu'en ſon abſence ils ont un grand reſpect pour le feu, qu'ils prennent pour une vive repréſentation du Soleil, & qui fait en terre ce que l'autre fait dans les cieux.

Quoique chaque famille ait ſes Dieux particuliers, les Lapons ne laiſſent pas d'avoir des endroits généraux où ils en ont de communs. Je vous parlerai dans la ſuite d'un de ces lieux où j'ai été moi-même voir leurs autels ; & c'eſt là qu'ils font ordinairement les ſacrifices de la maniere ſuivante.

Lorſque les Lapons ont connu, par l'exploration du tambour, que leur Dieu eſt altéré de ſang, & qu'il demande une offrande, ils conduiſent la victime, qui eſt une rhenne mâle, à l'endroit où eſt l'autel du Dieu à qui ils veulent ſacrifier, & ne permettent d'approcher de ce lieu à aucune femme ou fille, à qui il eſt auſſi défendu de ſacrifier : ils tuent la victime au pied de l'autel, en lui perçant le cœur d'un coup de couteau qu'ils lui enfoncent dans le côté ; puis s'approchant de l'autel avec reſpect, ils prennent de la graiſſe de l'animal, & du ſang le plus proche du cœur, dont ils frottent leur Dieu avec révérence, en lui faiſant des

croix avec le même sang. On met derriere l'Idole la corne des pieds, les os & les cornes; on pend d'un côté un fil rouge orné d'étain, & de l'autre les parties avec lesquelles l'animal augmente son espece. Le Sacrificateur emporte chez lui tout ce qui peut être mangé, & laisse seulement les cornes à son Dieu. Mais quand il arrive que l'autel du Dieu à qui ils veulent sacrifier, est sur le sommet des montagnes inaccessibles où ils croient qu'il demeure; alors, comme ils ne peuvent le frotter du sang de la victime, ils prennent une petite pierre qu'ils trempent dedans, & la jettent au lieu où ils ne sauroient aller.

Ils n'offrent pas seulement des sacrifices aux Dieux, ils en font aussi aux Mânes de leurs parens ou de leurs amis, pour les empêcher de leur faire du mal. La différence qu'ils apportent dans le sacrifice des Mânes, est que le fil qui est rouge à l'autre, est noir à celui-ci, & qu'ils enterrent les restes des bêtes, comme sont les os & le bois, & ne les laissent pas découverts, comme ils font sur les autels.

Voilà, Monsieur, ce qu'ils ont de semblable avec les Païens : voyons maintenant ce qu'ils ont de particulier dans leur art magique. Quoi que les Rois de Suede aient pu faire par leurs édits menaçans, & par le châtiment de quelques Sorciers, ils n'ont pu abolir entiérement le commerce que les Lapons ont avec le Diable; ils ont fait seulement que le nombre en est plus petit, & que ceux qui le font encore, n'osent le professer ouvertement.

Entre plusieurs enchantemens dont ils sont capables, l'on dit qu'ils peuvent arrêter un vaisseau au milieu de sa course, & que le seul remede pour empêcher la force de ce charme, est de répandre des purgations de

femme, dont l'odeur est insupportable aux malins esprits. Ils peuvent aussi changer la face du ciel, & le couvrir de nuages; & ce qu'ils font le plus facilement, c'est de vendre le vent à ceux qui en ont besoin; & ils ont pour cela un mouchoir qu'ils nouent en trois endroits différens, & qu'ils donnent à celui qui en a besoin. S'il dénoue le premier, il excite un vent doux & supportable; s'il a besoin d'un plus fort, il dénoue le second; & s'il vient à ouvrir le troisieme, il excitera pour lors une tempête épouvantable. L'on dit que cette maniere de vendre le vent est fort ordinaire dans ce pays, & que les moindres petits Sorciers ont ce pouvoir, pourvu que le vent dont ils ont besoin commence un peu à souffler, & qu'il faille seulement l'exciter. Comme je n'ai rien vu de tout ce dont je parle, je n'en dirai rien; mais pour ce qui est du tambour, je puis vous en dire quelque chose de plus certain.

Cet instrument, avec lequel ils font tous leurs charmes, & qu'ils appellent *Kannus*, est fait du tronc d'un pin & d'un bouleau qui croît en un certain endroit, & dont les veines doivent aller de l'orient au couchant. Ce *Kannus* n'est fait que d'un seul morceau de bois creusé dans son épaisseur, en ovale, & dont le dessous est convexe, dans lequel ils font deux trous assez longs pour passer le doigt, & pour pouvoir le tenir plus ferme. Le dessus est couvert d'une peau de rhenne, sur laquelle ils peignent en rouge quantité de figures, & d'où l'on voit pendre plusieurs anneaux de cuivre, & quelques morceaux d'os de rhenne. Ils peignent ordinairement les figures suivantes. Ils font premiérement, vers le milieu du tambour, une ligne qui va transversalement, au-dessus de laquelle ils mettent les Dieux qu'ils ont en plus grande vénération, comme *Thor*

avec ses valets, & *Seyta*; & ils en tirent une autre un peu plus bas comme la premiere, mais qui ne s'étend que jusqu'à la moitié du tambour : là, l'on voit l'image de Jésus Christ avec deux ou trois Apôtres. Au-dessus de ces lignes sont représentés la lune, les étoiles & les oiseaux; mais la place du soleil est au-dessous de ces mêmes lignes, sous lequel ils mettent les animaux, les ours, les serpens. Ils y représentent aussi quelquefois des lacs & des fleuves. Voilà, Monsieur, quelle est la figure d'un tambour; mais ils ne mettent pas sur tous la même chose, car il y en a où sont peints des troupeaux de rhennes, pour savoir où ils les doivent trouver, quand il y en a quelqu'un de perdu. Il y a des figures qui font connoître le lieu où ils doivent aller pour la pêche, d'autres pour la chasse, quelques-unes pour savoir si les maladies dont ils sont atteints doivent être mortelles ou non. Ainsi de plusieurs autres choses dont ils sont en doute.

Il faut deux choses pour se servir du tambour; l'indice, qui doit marquer la chose qu'ils désirent, & le marteau pour frapper dessus le tambour, & pour mouvoir cet indice jusqu'à ce qu'il soit arrêté sur quelque figure. Cet indice est fait ordinairement d'un morceau de cuivre fait en forme de bossettes qu'on met aux mords des chevaux, d'où pendent plusieurs autres petits anneaux de même métal. Le marteau est fait d'un seul os de rhenne, & représente la figure d'un grand T. Il y en a qui sont faits d'une autre forme; mais ce sont là les manieres les plus ordinaires. Ils ont cet instrument en telle vénération, qu'ils le tiennent toujours enveloppé dans une peau de rhenne, ou dans quelque autre chose : ils ne le font jamais entrer dans la maison par la porte ordinaire par où les femmes

passent ; mais ils le prennent ou par-dessus le drap qui entoure leur cabane, ou par le trou qui donne passage à la fumée. Ils se servent ordinairement du tambour pour trois choses principales, pour la chasse & la pêche, pour les sacrifices, & pour savoir les choses qui se font dans les pays les plus éloignés ; & lorsqu'ils veulent connoître quelque chose de cet article, ils ont soin premiérement de bander la peau du tambour en l'approchant du feu ; puis un Lapon se mettant à genoux avec tous ceux qui sont présens, il commence à frapper en rond sur son tambour ; & redoublant les coups avec les paroles qu'il prononce comme un possédé, son visage devient bleu, son crin se hérisse, & il tombe enfin sur la face sans mouvement. Il reste en cet état autant de tems qu'il est possédé du Diable, & qu'il en faut à son Génie pour rapporter un signe qui fasse connoître qu'il a été au lieu où on l'a envoyé ; puis revenant à lui-même, il dit ce que le Diable lui a révélé, & montre la marque qui lui a été apportée.

Le second usage, qui est moins considérable, & qui n'est pas aussi violent, est pour connoître le succès des maladies, qu'ils apprennent par la fixation de l'indice, sur les figures heureuses ou malheureuses.

Le troisieme, qui est le moindre de tous, leur montre de quel côté ils doivent tourner pour avoir une bonne chasse ; & lorsque l'indice, agité plusieurs fois, s'arrête à l'Orient ou à l'Occident, au Midi ou au Septentrion, ils inferent de-là qu'en suivant le côté qui leur est marqué ils ne seront pas malheureux.

Ils ont encore un quatrieme sujet pour lequel ils se servent du tambour, & connoissent si leurs Dieux veulent des sacrifices, & de quelle nature ils les veulent. Si l'indice s'arrête sur la figure qui représente

Thor Seyta, ils offrent à celui-là, & connoissent de même quelle victime lui plaît davantage.

Voilà, Monsieur, de quel usage est ce tambour Lapon si merveilleux, & dont nous ne connoissons pas l'usage en France. Pour moi, qui crois difficilement aux sorciers, & qui n'ai rien vu de ce que je vous écris, je démentirois volontiers l'opinion générale de tout le monde, & de tant d'habiles gens qui m'ont assuré que rien n'étoit plus vrai, que les Lapons pouvoient connoître les choses éloignées. *Jean Tornæus*, dont je vous ai parlé, Prêtre de la province de *Torno*, homme extrêmement savant, & à la foi duquel je m'en rapporterois aisément, assure que cela lui est arrivé tant de fois, & que certains Lapons lui ont dit si souvent tout ce qui s'étoit passé dans son voyage jusqu'aux moindres particularités, qu'il ne fait aucune difficulté de croire tout ce qu'on en dit. Les archives de Berge font foi d'une chose arrivée au valet d'un marchand, qui, voulant savoir ce que son Maître faisoit en Allemagne, alla trouver un certain Lapon fort renommé, & ayant écrit la déposition du sorcier dans les livres de la ville, la chose se trouva véritable, & le marchand avoua que, selon la déposition, il avoit un tel jour couché avec une fille. Comme le Lapon avoit dit mille autres histoires de cette nature, qui m'ont été contées dans le pays par tant de gens dignes de foi, je vous avoue, Monsieur, que je ne sais qu'en croire.

Que ce que je vous mande soit vrai ou faux, il est constant que les Lapons ont une aveugle croyance aux effets du tambour, dans laquelle ils s'affermissent tous les jours par les succès étranges qu'ils en voient arriver. S'ils n'avoient que cet instrument pour exercer

leur art diabolique, cela ne feroit de mal qu'à eux-mêmes ; mais ils ont encore un autre moyen pour porter le mal, la douleur, les maladies & la mort même, à ceux qu'ils veulent affliger. Ils se servent pour cela d'une petite boule de la grosseur d'un œuf de pigeon, qu'ils envoient par tous les endroits du monde dans une certaine distance, suivant que leur pouvoir est étendu, & s'il arrive que cette boule enflammée rencontre quelqu'un par le chemin, soit un homme ou un animal, elle ne va pas plus loin, & fait le même effet sur celui qu'elle a frappé, que sur la personne qu'elle devoit frapper. Le François qui nous servit d'interprète pendant notre voyage en Laponie, & qui avoit demeuré trente ans à *Swapavara*, nous assura en avoir vu plusieurs fois passer autour de lui. Il nous dit qu'il étoit impossible de connoître la forme que cela pouvoit avoir. Il nous assura seulement que cette boule voloit d'une extrême vîtesse, & laissoit après soi une petite trace bleue, qu'il étoit facile de distinguer. Il nous dit même qu'un jour passant sur une montagne, son chien, qui le suivoit d'assez près, fut atteint d'un de ces *gans*, (car c'est ainsi qu'ils appellent ces boules) dont il mourut sur le champ, quoiqu'il fût plein de vie un moment auparavant. Il chercha l'endroit par où son chien pouvoit avoir été blessé, & vit un trou sous sa gorge, sans pouvoir trouver dans son corps ce qui l'avoit frappé. Ils conservent ces *gans* dans des sacs de cuir, & ceux qui sont les plus méchans, ne laissent guere passer de jour qu'ils ne jettent quelqu'un de ces *gans*, qu'ils laissent ravager dans l'air, lorsqu'ils n'ont personne à qui les jetter ; & quand il arrive qu'un Lapon, qui se mêle du métier, est en colere contre

quelqu'autre de la même profession, & lui veut faire du mal, son *gant* n'a aucun pouvoir, si l'autre est plus expert dans son art, & s'il est plus grand diable que lui. Tous les habitans du pays appréhendent extrêmement ces émissaires, & ceux qui sont connus pour avoir le pouvoir de les jetter, sont fort respectés, & personne n'ose leur faire du mal. Voilà, Monsieur, tout ce que j'ai pû apprendre de leur art magique par mon expérience, & par le récit qui m'en a été fait par tous les gens du pays, que je croyois extrêmement dignes de foi, & particulierement par les Prêtres, que j'ai consultés sur toutes ces choses.

Si-tôt que notre Lapon eût la tête pleine d'eau-de-vie, il voulut contrefaire le sorcier; il prit son tambour, & commençant à frapper dessus avec des agitations & des contorsions de possédé, nous lui demandâmes si nous avions encore pere & mere. Il étoit assez difficile de parler juste sur cette matiere; nous étions trois, l'un avoit son pere, l'autre sa mere, & le troisieme n'avoit ni l'un ni l'autre. Notre sorcier nous dit tout cela & se tira assez bien d'affaire. Quoique ceux avec qui nous étions, qui étoient des Finlandois & des Suédois, n'en eussent aucune connoissance qui nous pût faire soupçonner qu'ils auroient instruit le Lapon de tout ce qu'il devoit dire, comme il avoit affaire à des gens qui ne se contentoient pas de peu, & qui vouloient quelque chose de plus sensible & de plus particulier que ce qui pouvoit arriver par un simple effet du hasard, nous lui dîmes que nous le croirions parfaitement sorcier, s'il pouvoit envoyer son démon au logis de quelqu'un de nous, & rapporter un signe qui nous fît connoître qu'il y avoit été. Je demandai les clefs du cabinet de ma mere, que je

savois bien qu'il ne pouvoit trouver que sur elle, ou sous son chevet, & je lui promis cinquante ducats s'il pouvoit me les apporter. Comme le voyage étoit fort long, il fallut prendre trois ou quatre bons coups d'eau-de-vie, pour faire le chemin plus gaiement, & employer les charmes les plus forts & les plus puissans, pour appeller son esprit familier, & le persuader d'entreprendre le voyage & de revenir promptement. Notre sorcier se mit en quatre, ses yeux se tournerent, son visage changea de couleur, & sa barbe se hérissa de violence. Il pensa rompre son tambour, tant il frappoit avec force, & il tomba enfin sur sa face roide comme un bâton. Tous les Lapons qui étoient présens, empêchoient avec soin qu'on ne l'approchât en cet état, éloignoient jusqu'aux mouches, & ne souffroient pas qu'elles se reposassent sur lui. Je vous assure que quand je vis toute cette cérémonie, je crus que j'allois voir tomber par le trou du dessus de la cabane ce que je lui avois demandé, & j'attendois que le charme fût fini pour lui en faire un autre & le prier de me ménager un quart-d'heure de conversation avec le diable, dans laquelle j'espérois savoir bien des choses. J'aurois appris si Mademoiselle .... est encore pucelle, & ce qui se passe entre Monsieur .... & Madame .... Je lui aurois demandé si Monsieur .... a dépucelé sa femme depuis trois ans qu'il est avec elle. Si le dernier enfant qu'a eu Madame .... est de son mari ou non; enfin, Monsieur, j'aurois sû bien des choses qu'il n'y a que le diable qui sache.

Notre Lapon resta comme mort pendant un bon quart-d'heure, & revenant un peu à lui, il commença à nous regarder l'un après l'autre avec des yeux ha-

gards, & après nous avoir tous examinés fort attentivement, il m'adressa la parole, & me dit que son esprit ne pouvoit agir suivant son intention, parceque j'étois plus grand sorcier que lui, & que mon Génie étoit plus puissant, & que si je voulois commander à mon diable de ne rien entreprendre sur le sien, il me donneroit satisfaction.

Je vous avoue, Monsieur, que je fus fort étonné d'avoir été sorcier si long-tems & de n'en avoir rien sû, je fis ce que je pus pour mettre notre Lapon sur les voies. Je commandai à mon démon familier de ne point inquiéter le sien, & avec tout cela nous ne pûmes savoir autre chose de notre sorcier, qui se tira fort mal d'un pas si difficile, & qui sortit de dépit de la cabane pour aller, comme je crois, noyer tous ses dieux & les diables qui l'avoient abandonné au besoin, & nous ne le revîmes plus.

Le jeudi matin nous continuâmes toujours notre chemin vers le lac de *Tornotresch*; & à l'endroit où il commence à former le fleuve, on voit à main gauche une petite Isle, qui est de tous côtés entourée de cataractes épouvantables, qui descendent avec une précipitation furieuse sur des rochers, où elles causent un bruit horrible. Là, il y a eu de tout tems un Autel fameux dédié à *Seyta*, où tous les Lapons de la province de *Torno* vont faire leurs sacrifices dans les nécessités les plus pressantes. *Jean Tornæus*, dont je vous ai parlé plusieurs fois, faisant mention de cet endroit, en parle en ces termes : *Eo loco ubi Tornotresch ex se effudit fluvium in insula quadam in medio cataractæ Dara dictæ, reperiuntur Seytæ lapides, specie humanâ, collocati ordine. Primus altitudine viri proceri; post, quatuor alii paulò breviores, juxtà collocati;*

omnes quasi pileis quibusdam in capitibus suis ornati ; & quoniam res est difficillima periculique plenissima, propter vim cataractæ indictam, navigium appellere, ideò Laponi pridem desierunt invisere locum istum, ut nunc explorari nequeant, utrùm, quomodòve ulli fuerint in istam insulam. » Au lieu, dit-il, où le lac de » *Tornotresch* se répand en fleuve dans une certaine » Isle, au milieu de la cataracte appellée *Dara*, on » trouve des *Seyta* de pierre, de figure humaine, » mis par ordre. Le premier est de la hauteur d'un » grand homme, & quatre autres plus petits mis à » ses côtés, tous ayant sur la tête une espece de petit » chapeau ; & parcequ'il est très difficile & même dan- » gereux d'approcher en bateau de cette Isle, à cause » de la violence de l'eau, les Lapons ont cessé la » coutume depuis long-tems d'aller à cet Autel, & » ils ne peuvent s'imaginer comment on a pû adorer » ces Dieux, & de quelle maniere ces pierres sont » venues en cet endroit «. Nous approchâmes de cet Autel, & apperçûmes plutôt un grand monceau de cornes de rhennes, que les Dieux qui étoient derriere. Le premier étoit le plus gros & le plus grand de tous. Il n'avoit aucune figure humaine, & je ne puis dire à quoi il ressembloit. Mais ce que je puis assurer, c'est qu'il étoit très gras & très vilain, à cause du sang & de la graisse dont il étoit frotté ; celui là s'appelloit *Seyta* ; sa femme, ses enfans & ses valets étoient rangés par ordre à son côté droit ; mais toutes ces pierres n'avoient aucune figure que celle que la nature donne à celles qui sont exposées à la chute des eaux. Elles n'étoient pas moins grasses que la premiere, mais beaucoup plus petites. Toutes ces pierres, & particulierement celle qui représentoit *Seyta*, étoient sur

des branches de bouleau toutes récentes, & l'on voyoit à côté un amas de bâtons quarrés sur lesquels il y avoit quelques caractères. On en remarquoit un au milieu, beaucoup plus gros & plus haut que les autres, & c'étoit, comme nous dirent nos Lapons, le bourdon dont *Seyta* se servoit pour faire voyage. Un peu derriere tous ces Dieux il y en avoit deux autres gros & gras & pleins de sang, sous lesquels il y avoit, comme sous les autres, quantité de branches : ceux-ci étoient plus proches du fleuve, & nos Lapons nous dirent que ces Dieux avoient été plusieurs fois jettés dans l'eau & qu'on les avoit toujours retrouvés en leurs places. Quelque tems après je vis quelque chose de contraire à ce que *Tornæus* avance : il dit premierement, que ce lieu n'est plus fréquenté des Lapons, à cause de la difficulté qu'on a d'en approcher, & c'est ce qui fait qu'il est en plus grande vénération parmi eux ; parceque, disent-ils, les *Seyta* se plaisent dans des lieux difficiles & même inaccessibles, comme on voit par les sacrifices qu'ils font au pied des montagnes, où ils trempent la pierre dans le sang de la victime, qu'ils jettent sur le sommet lorsqu'ils ne peuvent y monter. Ce lieu est aussi fréquenté qu'auparavant, comme nous assurerent nos Lapons, & comme nous vîmes nous-mêmes par les branches sur lesquelles ces pierres reposoient, où l'on voyoit encore quelques feuilles vertes qui y restoient, & par le sang frais dont ces pierres étoient encore trempées. Pour ce qui est des chapeaux que *Tornæus* dit que ces Dieux ont sur leurs têtes, ce n'est autre chose qu'une figure plate qui est au-dessus de la pierre & qui excede en cet endroit. Il n'y a pourtant que les deux premieres, qui représentent *Seyta* & sa femme, qui aient cette marque, & les

les autres sont d'une pierre de figure longue, pleine de bosses & de trous; elles viennent finir en pointe, & représentent les enfans de *Seyta* & toute sa basse famille. Au reste, l'Autel n'est fait que d'une seule roche, qui est couverte d'herbe & de mousse, comme le reste de l'Isle, avec cette différence, que le sang répandu, & que la quantité des bois & des os de rhennes ont rendu la place plus foulée.

Quoi que nos Lapons pussent nous dire pour nous empêcher d'emporter de ces Dieux, nous ne laissâmes pas de diminuer la famille de *Seyta*, & de prendre chacun un de ses enfans, malgré les menaces qu'ils nous faisoient de leur part, & les imprécations dont ils nous chargeoient, en nous assurant que notre voyage seroit malheureux si nous excitions la colere de leur Dieu. Si *Seyta* eût été moins gras & moins pesant je l'aurois emporté avec ses enfans. Mais ayant voulu mettre la main dessus, je ne pus qu'à grande peine le lever de terre. Les Lapons, voyant cela, me compterent alors pour un homme perdu, & qui ne pouvoit pas aller loin, sans être du moins foudroyé; car la marque la plus certaine parmi eux d'un Dieu courroucé, c'est la pesanteur qu'on trouve dans l'Idole, au lieu que la facilité qu'on a en le levant fait connoître qu'il est propice & prêt à aller où l'on veut: c'est de cette maniere aussi qu'ils connoissent s'il veut des sacrifices.

Aussi-tôt que nous eûmes quitté cette Isle, nous entrâmes dans le lac de *Tornotresch*. De ce lac sort le fleuve de *Torno*; sa longueur s'étend environ quarante lieues de l'Est à l'Oüest, mais sa largeur n'est pas considérable. Il est gelé depuis le mois de Septembre jusqu'après la S. Jean, & fournit aux Lapons une abon-

dance de poiſſons preſque inconcevable. Le ſommet des montagnes, dont il eſt par-tout environné, ſe dérobe à la vue, tant elles ſont élevées, & les neiges dont elles ſont continuellement couvertes, font qu'on ne ſauroit preſque les diſtinguer d'avec les nues. Ces montagnes ſont toutes découvertes & ne portent point de bois; il ne laiſſe pas d'y avoir beaucoup de bêtes & d'oiſeaux, & particulierement des *fælripor*, qui ſe plaiſent là plus qu'en tout autre endroit. C'eſt autour de ce lac que les Lapons viennent ſe répandre, quand ils reviennent de *Norvége*, où la chaleur & les mouches les ont relégués pour quelque tems; & c'eſt là, & aux environs, où ſont auſſi les richeſſes de la plûpart. Ils n'ont point d'autre coffre-fort pour mettre leur argent & leurs richeſſes. Ils prennent un chauderon de cuivre, qu'ils empliſſent de ce qu'ils ont de plus précieux, & le portent dans l'endroit le plus ſecret & le plus reculé qu'ils peuvent s'imaginer. Là, ils l'enterrent dans un trou aſſez profond, qu'ils font pour cela, & le couvrent d'herbe & de mouſſe, afin qu'il ne puiſſe être apperçu de perſonne. Tout cela ſe fait ſans que le Lapon en donne aucune connoiſſance à ſa femme, ou à ſes enfans, & il arrive ſouvent que les enfans perdent un tréſor, pour être trop bien caché, lorſque le pere meurt d'une mort inopinée, qui ne lui donne pas le tems de découvrir à quel endroit ſont ſes richeſſes. Tous les Lapons généralement cachent auſſi leurs biens, & on trouve ſouvent quantité de riſdales & de vaiſſelle d'argent, des bagues & autres bijoux, & des *demi-ſeins*, qui n'ont point d'autre maître que celui qui les trouve, & qui ne ſe met pas fort en peine de le chercher. Nous avançâmes bien environ ſept ou huit lieues dans le lac, proche une

montagne qui surpassoit toutes les autres en hauteur. Ce fut-là où nous terminâmes notre course, & où nous plantâmes nos colonnes. Nous fûmes bien quatre heures à monter au sommet par des chemins qui n'avoient encore été connus d'aucun mortel; quand nous y fûmes arrivés, nous apperçûmes toute l'étendue de la Laponie, & la mer Septentrionale, jusqu'au cap du Nord, du côté qu'il tourne à l'Oüest. Cela s'appelle, Monsieur, se frotter à l'essieu du pôle, & être au bout du monde. Ce fut-là que nous plantâmes l'inscription suivante, qui étoit sa véritable place; mais qui ne sera, comme je crois, jamais lue que des ours.

Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem;
Casibus & variis acti terrâque marique,
Hîc tandem stetimus nobis ubi defuit orbis.

De Fercourt, de Corberon, Regnard.
Anno 1681, *die* 22 *Augusti.*

Cette roche sera présentement connue dans le monde par le nom de *Metavara*, que nous lui donnâmes. Ce mot est composé du mot latin *meta*, & d'un autre mot Finlandois *vara*, qui veut dire *roche*; comme qui diroit la roche des limites. En effet, Monsieur, ce fut là où nous nous arrêtâmes, & je ne crois pas que nous allions jamais plus loin.

Pendant le tems que nous fûmes à monter & à descendre cette montagne, nos Lapons étoient allés chercher les habitations de leurs camarades. Ils ne revinrent qu'à une heure après minuit, & nous rapportèrent qu'ils avoient fait bien du chemin, & qu'ils n'a-

voient trouvé personne. Cette nouvelle nous affligea ; mais elle ne nous abattit pas : car nous n'étions venus en cet endroit que pour voir les plus éloignés, & nous en avions laissé quantité derriere nous, que nous avions différé de voir à notre retour. Nous voulûmes employer notre premiere ardeur aux recherches les plus pénibles, de crainte que ce feu de curiosité venant à se ralentir, nous ne nous fussions contentés de voir les plus proches.

Nous résolûmes donc de retourner sur nos pas. En effet, dès le grand matin le vent s'étant fait Oüest, nous mîmes à la voile, & revinmes en un jour trouver ce petit vieillard Lapon, dont je vous ai parlé, qui nous avoit promis de nous mener chez lui à notre retour. Nous le rencontrâmes sur le fleuve, qui pêchoit ; & nous fîmes tant, par notre tabac & notre eau-de-vie, que nous lui persuadâmes de nous mener chez lui, quoiqu'il tâchât pour lors de s'en défendre, & d'oublier la promesse qu'il nous avoit faite. Il dit à un de nos conducteurs Lapons, qui étoit son gendre, le lieu de sa demeure, & ayant pris son chemin dans les bois avec un de nos Interpretes, à qui nous défendîmes de le quitter, nous prîmes le nôtre en continuant notre route sur le fleuve. Nous arrivâmes au bout de deux heures à la hauteur de sa cabane, qui étoit encore fort éloignée, & ayant mis pied à terre, & pris avec nous du tabac & une bouteille d'eau-de-vie, nous suivîmes notre Lapon, qui nous mena pendant toute la nuit dans des bois. Cet homme, qui ne savoit pas précisément la demeure de son beau-pere, qu'il avoit changée depuis peu, étoit aussi embarrassé que nous. Tantôt il approchoit l'oreille de terre pour entendre quelque bruit ; tantôt il examinoit les traces

des bêtes que nous rencontrions, pour connoître si les rhennes qui avoient passé par-là, étoient sauvages ou privées. Il montoit quelquefois comme un chat sur le sommet des pins pour découvrir la fumée, & crioit toujours de toute sa force d'une voix effrayante, qui retentissoit par tout le bois. Enfin, après avoir bien tourné, nous entendîmes un chien aboyer; jamais voix ne nous a paru si charmante que celle de ce chien, qui vint nous consoler dans les déserts. Nous tournâmes du côté où nous avions entendu le bruit, & après avoir marché encore quelque tems, nous rencontrâmes un grand troupeau de rhennes, & peu-à-peu nous arrivâmes à la cabane de notre Lapon, qui ne faisoit que d'arriver comme nous.

Cette cabane étoit au milieu des bois, faite comme toutes les autres, & couverte de son *valdmar*. Elle étoit entourée de mousse pour nourrir environ quatre-vingt bêtes qu'il avoit. Ces rhennes font toute la richesse de ces gens. Il y en a qui en ont jusqu'à mille & douze cents. L'occupation des femmes est d'en avoir soin, & elles les lient & les traient à certaines heures. Elles les comptent tous les jours deux fois, & lorsqu'il y en a quelqu'un d'égaré, le Lapon cherche dans les bois jusqu'à ce qu'il l'ait trouvé. On voit courir fort long-tems ces bêtes égarées, & elles suivent même pendant trois semaines leurs traces marquées dans la neige. Les femmes, comme j'ai dit, ont un soin particulier des rhennes & de leurs faons; elles les veillent continuellement, & les gardent le jour & la nuit contre les loups & les bêtes sauvages. Le plus sûr moyen de les garder contre les loups, c'est de les lier à quelque arbre; & le loup, qui est extrêmement défiant, & qui appréhende toujours d'être pris, craint que ce

ne soit une adresse, & qu'il n'y ait auprès de l'animal quelque piége dans lequel il pourroit tomber. Les loups de ce pays sont extrêmement forts & tout gris ; ils sont presque tous blancs pendant l'hiver, & sont les plus mortels ennemis des rhennes, qui se défendent contre eux des pieds de devant, lorsqu'elles ne le peuvent faire par la fuite. Il y a encore un animal gris-brun, de la hauteur d'un chien, que les Suédois appellent *Jært*, & les Latins *Gulo*, qui fait aussi une guerre sanglante aux rhennes. Cette bête monte sur les arbres les plus hauts, pour voir & n'être pas vue & pour surprendre son ennemi. Lorsque le jært découvre une rhenne, soit sauvage, soit domestique, passant sous l'arbre sur lequel il est, il se jette sur son dos, & mettant ses pattes de derriere sur le col, & celles de devant vers la queue, il s'étend & se roidit d'une telle violence, qu'il fend le rhenne sur le dos, & enfonce son museau, qui est extrêmement aigu, dans la bête dont il boit tout le sang. La peau du *Jært* est très fine & très belle ; on la compare même aux zibelines. Il y a aussi des oiseaux qui font des guerres cruelles aux rhennes ; entre tous les autres l'aigle est extrêmement friand de la chair de cet animal. Il y a quantité de ces aigles en ce pays, & d'une grosseur si surprenante, qu'elles enlevent de leurs serres les faons des rhennes de trois à quatre mois, & les portent dans leur nid au sommet des plus hauts arbres. Cette particularité me parut d'abord ce que je crois qu'elle vous semblera, c'est à-dire, difficile à croire. Mais cela est si vrai, que la garde qui se fait aux jeunes rhennes, n'est que pour cela. Tous les Lapons m'ont dit la même chose, & le François qui étoit notre interprete en Laponie, m'a assuré qu'il avoit vu plusieurs exemples pareils, &

qu'un jour ayant suivi un aigle qui emportoit le faon d'une de ces rhennes jusqu'à son nid, il coupa l'arbre par le pied, & trouva que la moitié de la bête avoit déja servi de nourriture aux petits. Il prit les aiglons & fit d'eux ce qu'ils avoient fait de son faon, c'est-à-dire, Monsieur, qu'il les mangea. La chair en est assez bonne, mais noire & un peu fade. Les rhennes portent neuf mois : quand les Lapons veulent sevrer leurs faons, ils leur mettent un cauſſon de pin, dont les feuilles sont faites en pointe & piquent extrêmement, & quand le faon s'approche de sa mere pour prendre sa nourriture, se sentant ordinairement piquée elle éloigne son faon avec son bois, & l'oblige à aller chercher à vivre ailleurs qu'auprès d'elle. Cette occupation n'est pas la seule qu'aient les femmes, elles font les habits, les souliers & les bottes des Lapons. Elles tirent l'étain pour en revêtir le fil. Elles font cela avec les dents, & tenant un os de rhenne dans lequel il y a plusieurs trous de différentes grosseurs, elles passent leur étain dans le plus grand, puis dans un plus petit, jusqu'à ce qu'il soit en l'état qu'elles le souhaitent, & propre pour couvrir le fil de rhenne, dont elles ornent leurs habits & tout ce qu'elles travaillent. Ce fil se fait, comme je vous ai déja dit, avec des nerfs de rhenne, pilés, qu'elles tirent par filets, & le filent ensuite sur leur joue en le mouillant de tems en tems, & le tournant continuellement. Elles n'ont point d'autre maniere pour faire le fil. Tous les harnois des rhennes sont faits aussi par les femmes. Ces harnois sont faits de peaux de rhennes. Le poitrail est orné de quantité de figures, faites avec du fil d'étain, d'où pendent plusieurs petites pieces de serge de toutes sortes de couleurs, qui font une espece

de frange. La sonnette est au milieu, & il n'y a rien qui donne la vigueur à cet animal & qui le réjouisse davantage, que le bruit qu'il fait avec cette sonnette en courant.

Puisque j'ai commencé à vous parler des occupations des femmes dans ce pays, cela me donnera occasion de vous parler de l'emploi des hommes. Je vous dirai d'abord, en parlant en général, que tous les habitans de ce pays sont naturellement lâches & paresseux, & qu'il n'y a que la faim & la nécessité qui les chassent de leur cabane & les obligent à travailler. Je dirois que ce vice commun peut provenir du climat, qui est si rude qu'il ne permet pas facilement de s'exposer à l'air, si je ne les avois trouvé aussi fainéans pendant l'été qu'ils le sont pendant l'hiver. Mais enfin comme ils sont obligés de chercher toujours de quoi vivre, la chasse & la pêche sont leur occupation presque continuelle. Ils chassent l'hiver & pêchent pendant l'été, & font eux-mêmes tous les instrumens nécessaires pour l'un & l'autre de ces emplois. Ils se servent pour leurs barques du bois de sapin qu'ils cousent avec du fil de rhenne, & les rendent si légeres, qu'un homme seul en peut facilement porter une sur son épaule. Ils ont besoin d'avoir quantité de ces barques, à cause des torrens qui se rencontrent souvent, & comme ils ne peuvent pas les monter, ils en ont d'un côté & d'un autre en plusieurs endroits. Ils les laissent sur le bord après les avoir tirées à terre, & mettent dedans trois ou quatre grosses pierres, de crainte que le vent ne les enleve. Ce sont eux qui font leurs filets & les cordes pour les tenir. Ces filets sont de fil de chanvre, qu'ils achetent des marchands. Ils les frottent souvent d'une certaine colle rouge, qu'ils

ſont avec de l'écaille de poiſſon ſechée à l'air, afin de les rendre plus forts & moins ſujets à la pourriture. Pour les cordes, ils les fabriquent d'écorce de bouleau ou de racine de ſapin. Elles ſont extrêmement fortes lorſqu'elles ſont dans l'eau. Les hommes s'occupent encore à faire les traîneaux de toutes les ſortes, les uns pour porter leurs perſonnes, (qu'ils appellent *Pomes*), & les autres pour le bagage. Ces derniers ſont nommés *Racdakeres*, & ſont fermés comme des coffres. Ils font auſſi les arcs & les fleches. Les arcs ſont compoſés de deux morceaux de bois mis l'un ſur l'autre. Celui de deſſous eſt de ſapin brûlé, & l'autre de bouleau. Ces bois ſont collés enſemble & revêtus tout du long d'une écorce de bouleau très mince, en ſorte qu'on ne ſauroit voir ce qu'elle renferme. Leurs fleches ſont différentes; les unes ſont ſeulement de bois, fort groſſes par le bout, & elles ſervent à tuer, (ou pour mieux dire, à aſſommer) les petits-gris, les hermines, les martres, & d'autres animaux dont on veut conſerver la peau. Il y en a d'autres, armées d'os de rhenne, faites en forme de harpon, & hautes ſur le bout: cette fleche eſt groſſe & peſante. Celles-là ſervent contre les oiſeaux, & ne peuvent ſortir de la plaie quand elles y ſont une fois entrées: elles empêchent auſſi, par leur peſanteur, que l'oiſeau ne puiſſe s'envoler, & emporter avec lui la fleche & l'eſpérance du chaſſeur. Les troiſiemes ſont ferrées en forme de lancette, & on les emploie contre les groſſes bêtes, comme ſont les ours, les rhennes ſauvages; & toutes ces fleches ſe mettent dans un petit carquois fait d'écorce de bouleau, que le chaſſeur porte à ſa ceinture. Au reſte, les Lapons ſont extrêmement adroits à ſe ſervir de l'arc, & ils font pratiquer à leurs enfans ce qu'au-

trefois plusieurs peuples belliqueux vouloient qu'ils fussent faire ; car ils ne leur donnent point à manger, qu'auparavant ils n'aient touché un but préparé, ou abattu quelque marque qui sera sur le sommet des pins les plus élevés.

Tous les ustensiles qui servent au ménage, sont faits de la main des hommes. Les cuillers sont d'os de rhenne, qu'ils ornent de figures, dans lesquelles ils mettent une certaine composition noire. Ils font des fermetures de sac avec des os de rhennes ; de petits paniers d'écorce & de jonc, & de ces planches dont ils se servent pour courir sur la neige, & avec lesquelles ils poursuivent & attrapent les bêtes les plus vîtes. La description de ces planches est ci-devant.

Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les hommes font toujours la cuisine, & qu'ils accommodent tout ce qu'ils prennent, soit à la chasse, soit à la pêche : les femmes ne s'en mêlent jamais qu'en l'absence des maris.

Nous remarquâmes cela sitôt que nous fûmes arrivés, & le Lapon fit cuire quelques *sichs* frais, qu'il avoit pris ce jour-là. Ce poisson est un peu plus gros qu'un hareng, mais incomparablement meilleur, & je n'ai jamais mangé de poisson plus délicieux. D'abord qu'il fut cuit, on dressa la table, faite de quelques écorces de bouleau cousues ensemble, qu'ils étendent à terre. Toute la famille se mit autour, les jambes croisées à la maniere des Turcs, & chacun prit sa part dans le chauderon, qu'il mettoit ou dans son bonnet, ou dans un coin de son habit. Ils mangent fort avidement, & ne gardent rien pour le lendemain. Leur boisson est dans une grande écuelle de bois à côté d'eux si c'est en été, & en hiver dans un chauderon

sur le feu. Chacun en puise à son gré dans une grande cuiller de bois ; on boit à même, suivant sa soif. Le repas fini, ils se frappent dans la main en signe d'amitié. Les mets les plus ordinaires des pauvres sont des poissons, & ils jettent quelque écorce de pin broyé dans l'eau qui a servi à les faire cuire en forme de bouillie. Les riches mangent la chair des rhennes qu'ils ont tués à la Saint-Michel, lorsqu'ils sont gras. Ils ne laissent rien perdre de cet animal ; ils gardent même le sang dans sa vessie ; & lorsqu'il a pris corps & s'est endurci, ils en coupent & en mettent dans l'eau qui reste après qu'ils ont fait cuire le poisson. La moëlle des os de rhenne passe chez eux pour un manger très exquis : la langue ne l'est pas moins, & le membre d'un rhenne mâle est ce qu'ils trouvent de plus délicieux. Mais quoique la viande de rhenne soit fort estimée parmi eux, la chair d'ours l'est incomparablement davantage ; ils en font des présens à leurs maitresses, qu'ils accompagnent de celle de castor. Ils ont pendant l'été un ragoût dont j'ai tâté, & qui me pensa faire crever. Ils prennent de certains petits fruits noirs qui croissent dans les bois, de la grosseur d'une groseille, qu'ils appellent *crokbergs*, qui veut dire *groseille de corbeau*. Ils mettent cela avec des œufs de poisson cruds, & écrasent le tout ensemble, au grand mal au cœur de tous ceux qui les voient, & qui ne font pas accoutumés à ces sortes de ragoûts, qui passent pourtant chez eux pour des confitures très délicates. Le repas fini, les plus riches prennent pour dessert un petit morceau de tabac, qu'ils tirent de derriere leur oreille ; c'est là le lieu où ils le font sécher, & ils n'ont point d'autre boîte pour le conserver. Ils le mâchent d'abord ; & lorsqu'ils en ont tiré tout le suc,

ils le remettent derriere l'oreille où il prend un nouveau goût. Ils le remâchent encore une fois, & le replacent de même encore ; & lorsqu'il a perdu toute sa force, ils le fument. Il est étonnant de voir que ces gens se passent aisément de pain, & qu'ils aient tant de passion pour une petite herbe qui croît si loin d'eux.

Nous interrogeâmes notre Lapon sur quantité de choses. Nous lui demandâmes ce qu'il avoit donné à sa femme en se mariant ; & il nous dit qu'il lui en avoit bien coûté, pendant ses amours, deux livres de tabac, & quatre ou cinq pintes de brandevin ; qu'il avoit fait présent d'une peau de rhenne à son beau-pere, & que sa femme lui avoit apporté cinq ou six rhennes, qui avoient assez bien multiplié pendant plus de quarante ans qu'il y avoit qu'il étoit marié. Notre conversation étoit arrosée de brandevin, que nous répandions de tems en tems dans le ventre du bon-homme & de sa femme ; & la récidive fut si fréquente, que l'un & l'autre s'en ressentirent. Ils commencerent à se faire des caresses à la Lapone, aussi pressantes que vous pouvez vous les imaginer ; & leur tendresse alla si loin, qu'ils se mirent à pleurer tous deux, comme s'ils avoient perdu toutes leurs rhennes. La nuit se passa parmi ces mutuelles douceurs, & nous remarquâmes pour lors, ce que je crois vous avoir déja écrit, que toute la famille couche ensemble sur la même peau. Cette confusion regne toujours parmi les Lapons ; & un marié ne couche pas seulement avec sa femme le premier jour de ses noces, mais avec toute la famille généralement.

Nous fîmes le lendemain matin tuer chacun une rhenne, qui nous coûta deux écus, pour en rapporter la peau en France. Si je m'en étois retourné tout droit, j'aurois essayé d'en conduire quelques-unes en vie ; il

y a bien des gens qui l'ont tenté inutilement ; & on en conduisit encore l'année passée trois ou quatre à *Dantzic*, où ils moururent, ne pouvant s'accoutumer en ces climats, qui sont trop chauds pour ces sortes d'animaux. Nous différâmes à les tuer lorsque nous serions chez le Prêtre, où nous le pouvions faire plus commodément ; & après avoir pris deux ou trois de ces petits colliers qui servent à charger ces animaux, & d'autres pour les lier, nous nous remîmes en chemin, & fîmes passer le fleuve à nos rhennes, & arrivâmes le même jour samedi chez le Prêtre des Lapons, où nous avions demeuré en passant.

Au moment même que nous y fûmes arrivés, notre premier soin fut de tuer nos animaux. Les Lapons se servent de leur arc pour cela, & d'une fleche pareille à celle dont ils tuent les grosses bêtes. Nous eumes le plaisir de voir l'adresse avec laquelle ils dresserent leur coup, & nous nous étonnâmes qu'une grosse bête comme une rhenne mouroit si vîte d'une blessure qui ne paroissoit pas considérable. Il est vrai que la fleche alla jusqu'à la moitié de la hampe ; mais j'aurois cru qu'il auroit fallu une plaie plus dangereuse pour la faire mourir sitôt.

Hæret lateri lethalis arundo.

Nous fîmes écorcher nos bêtes le mieux que nous pûmes. Les Lapons s'emparerent du sang, & nous leur en donnâmes la moitié d'une. Il est difficile de s'imaginer que deux hommes seuls aient pu manger la moitié d'un gros cerf, sans pain, sans sel, & sans boire : c'est pourtant ce qui est très véritable ; & nous avons vu cela avec un grand étonnement dans nos Lapons.

Nous remarquâmes que les rhennes n'ont point de

fiel, mais seulement une petite tache noire dans le foie. La viande de cet animal est très bonne, & a assez le goût de celle du cerf ; mais elle est plus relevée. La langue est un manger très délicat, & les Lapons estiment fort la moëlle. A la Saint-Michel, il devient gras comme un porc ; & c'est pour lors que les plus riches Lapons les tuent, pour en faire des provisions pour le reste de l'année. Ils font sécher la chair au froid, qui fait le même effet que le feu, & qui la desseche, en sorte qu'on peut facilement la conserver. Leur saloir est un tronc d'arbre creusé des mains de la nature, qu'ils ferment le mieux qu'ils peuvent, pour empêcher les ours de le ravager.

Nous demeurâmes quelques jours chez le Prêtre, pour attendre un Lapon qui passoit pour grand sorcier, & que nous avions envoyé chercher à quelques lieues de-là par nos Lapons. Ils revinrent au bout de quelques jours, & firent tant, pour gagner l'argent que nous leur avions promis s'ils l'amenoient, qu'au bout de trois jours nous les vîmes revenir avec notre sorcier qu'ils avoient déterré dans le fond d'un bois. Nous fûmes alors aussi contens que si nous eussions tenu le diable par la queue, si je puis me servir de ce terme ; & ce qui acheva de nous satisfaire, ce furent les promesses que notre enchanteur nous fit de nous dire bien des choses qui nous surprendroient. Nous nous mîmes aussitôt en chemin par les bois, par les rochers & par les marais. Où n'iroit-on pas pour voir le diable ici bas ? Nous fîmes plus de cinq lieues, pendant lesquelles nous rencontrions quantité de bêtes & d'oiseaux qui ne nous étoient point connus, & particuliérement des petits-gris. Ces petits-gris sont ce que nous appellons *écureuils* en France, qui changent leur

couleur rouſſe, lorſque l'hiver & les neiges leur en font prendre une griſe. Plus ils ſont avant dans le Nord, & plus ils ſont gris. Les Lapons leur font beaucoup la guerre pendant l'hiver; & leurs chiens ſont ſi bien faits à cette chaſſe, qu'ils n'en laiſſerent paſſer aucun ſans l'appercevoir ſur les arbres les plus élevés, & avertir par leurs aboiemens les Lapons qui étoient avec nous. Nous en tuâmes quelques uns à coups de fuſil, car les Lapons n'avoient pas pour lors leurs fleches rondes avec leſquelles ils les aſſomment; & nous eûmes le plaiſir de les voir écorcher avec une viteſſe & une propreté ſurprenantes. Ils commencent à faire la chaſſe au petit-gris vers la Saint-Michel, & tous les Lapons généralement s'occupent à cet emploi; ce qui fait qu'ils ſont à grand marché, & qu'on en donne un *timbre* pour un écu: ce timbre eſt compoſé de quarante peaux. Mais il n'y a point de marchandiſe où l'on puiſſe être plus trompé qu'à ces petits-gris & aux hermines, parceque vous achetez la marchandiſe ſans la voir, & que la peau eſt retournée, en ſorte que la fourrure eſt en dedans. Il n'y a point auſſi de diſtinction à faire; toutes ſont d'un même prix, & il faut prendre les méchantes comme les belles, qui ne coûtent pas plus les unes que les autres. Nous apprîmes avec nos Lapons une particularité ſurprenante touchant les petits gris, & qu nous a été confirmée par notre expérience. On ne rencontre pas toujours de ces animaux dans une même quantité: ils changent bien ſouvent de pays, & l'on n'en trouvera pas un, en tout un hiver, où l'année précédente on en aura trouvé des milliers. Ces animaux changent de contrée: lorſqu'ils veulent aller en un autre endroit, & qu'il faut paſſer quelque lac ou quelque riviere qui ſe rencontrent à chaque pas dans la

Laponie, ces petits animaux prennent une écorce de pin ou de bouleau, qu'ils tirent sur le bord de l'eau, sur laquelle ils se mettent, & s'abandonnent ainsi au gré du vent, élevant leurs queues en forme de voiles, jusqu'à ce que le vent se faisant un peu fort, & la vague élevée, elle renverse en même tems & le vaisseau & le pilote. Ce naufrage, qui est bien souvent de plus de trois ou quatre mille voiles, enrichit ordinairement quelques Lapons qui trouvent ces débris sur le rivage, & les font servir à leur usage ordinaire, pourvu que ces petits animaux n'aient pas été trop longtems sur le sable. Il y en a quantité qui font une navigation heureuse, & qui arrivent à bon port, pourvu que le vent leur ait été favorable, & qu'il n'air point causé de tempête sur l'eau, qui ne doit pas être bien violente pour engloutir tous ces petits bâtimens. Cette particularité pourroit passer pour un conte, si je ne la tenois par ma propre expérience.

Après avoir marché assez long-tems, nous arrivâmes à la cabane de notre Lapon, qui étoit environnée de quantité d'autres qui appartenoient à ses camarades. Ce fut là que nous eûmes le plaisir d'apprendre ce que c'étoit que la Laponie & les Lapons. Nous demeurâmes trois jours chez eux à observer toutes leurs manieres, & à nous informer de quantité de choses qu'on ne peut apprendre que d'eux-mêmes. Premierement notre sorcier voulut tenir sa promesse. Nous conçûmes quelque espérance d'apprendre une partie de ce que nous voulions savoir, quand nous vîmes qu'il avoit apporté avec lui son tambour, son marteau & son indice, qu'il tira de son sein, qui leur sert de pochette. Il se mit en état, par ses conjurations, d'appeller le diable; jamais possédé ne s'est mis en tant de

figures différentes que notre magicien. Il se frappoit la poitrine si rudement & si impitoyablement, que les meurtrissures noires, dont elle étoit couverte, faisoient bien voir qu'il y alloit de bonne foi. Il ajouta à ces coups d'autres qui n'étoient pas moins rudes, qu'il se donnoit de son marteau dans le visage; en sorte que le sang ruisseloit de toutes parts. Le crin lui hérissa, ses yeux se tournerent, tout son visage devint bleu, il se laissa tomber plusieurs fois dans le feu, & il ne put jamais nous dire les choses que nous lui demandions. Il est vrai, qu'à moins d'être parfaitement sorcier, il étoit assez difficile de nous donner les marques que nous lui proposions. Je voulois avoir quelque preuve certaine de France en hiver, de la légation de son démon; & c'étoit là l'écueil de tous les sorciers que nous avons consultés. Celui-ci, qui étoit connu pour habile homme, nous assura qu'il avoit eu autrefois assez de pouvoir pour faire ce que nous voulions. Que son génie pourtant n'avoit jamais été plus loin que Stockolm, & qu'il y en avoit peu qui pussent aller plus loin; mais que le diable commençoit présentement à le quitter depuis qu'il avançoit sur l'âge, & qu'il perdoit ses dents. Cette particularité m'étonna; je m'en informai plus particulierement, & j'appris qu'elle étoit très véritable, & que le pouvoir des plus savans sorciers diminuoit à mesure que leurs dents tomboient; & je conclus que pour être bon sorcier il falloit tenir le diable par les dents, & qu'on ne le prenoit bien que par-là. Notre homme, voyant que nous le poussions à bout par nos demandes, nous promit qu'avec de l'eau-de-vie, il nous diroit quelque chose de surprenant. Il la prit, & regarda plusieurs fois attentivement, après avoir fait quantité de

figures & d'évocations. Mais il ne nous dit que des choſes fort ordinaires, & qu'on pouvoit aiſément aſſurer ſans être grand ſorcier. Tout cela me fit tirer une conſéquence, qui eſt très véritable, que tous ces gens-là ſont plus ſuperſtitieux que ſorciers ; qu'ils croient facilement aux fables qu'on leur fait de leurs prédéceſſeurs, qu'on diſoit avoir grand commerce avec le diable. Il s'eſt pû faire, Monſieur, qu'il y ait eu véritablement quelques ſorciers autrefois parmi eux, lorſque les Lapons étoient tous enſévelis dans les erreurs du Paganiſme ; mais préſentement je crois qu'il ſeroit difficile d'en trouver un qui ſût bien ſon métier. Quand nous vîmes que nous ne pouvions rien tirer de notre Lapon, nous prîmes plaiſir à l'enivrer, & cette abſence de raiſon qu'il ſouffrit pendant trois ou quatre jours, nous donna la facilité de lui enlever tous ſes inſtrumens de magie : nous prîmes ſon tambour, ſon marteau & ſon indice, qui étoit compoſé de quantité de bagues & de pluſieurs morceaux de cuivre, qui repréſentoient quelques figures infernales, ou quelques caracteres liés enſemble avec une chaîne de même métal. Et lorſque deux ou trois jours après nous fûmes ſur le point de partir, il nous vint demander toutes ſes dépouilles, & s'informoit à chacun en particulier s'il ne les avoit point vues. Nous lui dîmes pour réponſe, qu'il pouvoit le ſavoir, & qu'il ne lui étoit pas difficile de connoître le receleur, s'il étoit ſorcier.

Nous quittâmes celui-ci pour aller chez d'autres apprendre & voir quelque choſe de leurs manieres. Nous entrâmes premiérement dans une cabane où nous trouvâmes trois ou quatre femmes, dont il y en avoit une toute nue, qui donnoit à tetter à un petit enfant qui

étoit aussi tout nu. Son berceau étoit au bout de la cabane, suspendu en l'air : il étoit fait d'un arbre creusé & plein d'une mousse fine, qui lui servoit de linge, de matelas, & de couverture ; deux petits cercles d'osier couvroient le dessus du berceau, sur lesquels étoit un méchant morceau de drap. Cette femme nue, après avoir lavé son enfant dans un chauderon plein d'eau chaude, le remit dans son berceau ; & le chien, qui étoit dressé à bercer l'enfant, vint mettre ses deux pattes de devant sur le berceau, & donnoit le même mouvement que donne une femme. L'habit des femmes n'est presque point différent de celui des hommes ; il est de même *valdmar*, & la ceinture est plus large : elle est garnie de lames d'étain qui tiennent toute sa largeur, & differe de celle des hommes, en ce que celle-ci n'est marquée que de petites plaques de même métal, mises l'une après l'autre. A cette ceinture pend une gaîne garnie d'un couteau ; la gaîne est ornée de fils d'étain : on y voit aussi une bourse garnie de même, dans laquelle ils mettent un fusil pour faire du feu, & tout ce qu'ils ont de plus précieux : c'est aussi là l'endroit où pendent leurs aiguilles attachées à un morceau de cuir, & couvertes d'un morceau de cuivre qu'elles poussent par-dessus. Tous ces ajustemens sont ornés par le bas de quantité d'anneaux aussi de cuivre, de plusieurs grosseurs, dont le bruit & le son les divertissent extrêmement ; & elles croient que ces ornemens servent beaucoup à relever leur beauté naturelle. Mais peut-être, Monsieur, qu'en parlant de beauté, vous aurez la curiosité de savoir s'il se trouve de jolies Lapones. A cela, je vous répondrai que la nature, qui se plaît à faire naître des mines d'argent & d'autre métal dans les pays septentrionaux les plus éloi-

gnés du soleil, se divertit aussi quelquefois à former des beautés qui sont supportables dans ces mêmes pays. Il est pourtant toujours vrai que ces sortes de personnes, qui surpassent les autres par leur beauté, sont toujours des beautés Lapones, & qui ne peuvent passer pour telles que dans la Laponie. Mais parlant en général, il est constant que tous les Lapons & les Lapones sont extrêmement laids, & qu'ils ressemblent aux singes: on ne sauroit leur donner une comparaison plus juste. Leur visage est quarré; ils ont les joues extrêmement élevées, le reste du visage très étroit, & la bouche se fend depuis une oreille jusqu'à l'autre. Voilà en peu de mots la description de tous les Lapons. Leurs habits, comme je l'ai dit, sont de *Valdmar*. Le bonnet des hommes est fait ordinairement d'une peau de *Loom*, comme je l'ai décrit ailleurs, ou bien de quelque autre oiseau écorché. La coëffure des femmes est d'un morceau de drap; & les plus riches couvrent leur tête d'une peau de renard, de martre ou de quelque autre bête. Elles ne se servent point de bas; mais elles ont seulement pendant l'hiver une paire de bottes de cuir de rhenne, & mettent par-dessus des souliers qui sont semblables à ceux des hommes, c'est-à-dire, d'un simple cuir qui entoure le pied, & qui s'éleve en pointe sur le devant: on y laisse un trou pour les pouvoir mettre dans le pied, & ils les nouent, au-dessus de la cheville, d'une longue corde de laine qui fait cinq ou six tours; & afin que leurs chaussures ne soient point lâches, & qu'ils aient plus de commodité pour marcher, ils emplissent leurs souliers de foin qu'ils font bouillir tout exprès pour cela, & qui croît en abondance dans toute la Laponie. Leurs gants sont faits de peaux de rhenne, qu'ils distinguent en compartis-

mens d'un autre cuir plus blanc, cousu & appliqué sur le gant. Ils sont faits comme des mitaines, sans distinction de doigt; & les plus beaux sont garnis par le bas d'une peau de *Loom*. Les femmes ont un ornement particulier qu'elles appellent *Kraca*, fait d'un morceau de drap rouge, ou d'une autre couleur, qui leur entoure le cou, comme un collet de Jésuite, vient descendre sur l'estomac, & finit en pointe. Ce drap est orné de ce qu'elles ont de plus précieux : le cou est plein de plusieurs plaques d'étain, mais le devant de l'estomac est garni de choses rares parmi eux. Les riches y mettent des boutons & des plaques d'argent, les plus belles qu'elles peuvent trouver; & les pauvres se contentent d'y mettre de l'étain & du cuivre, suivant leurs facultés.

Nous nous informâmes encore chez ces gens-là de toutes les choses que nous avions apprises des autres, qu'ils nous confirmerent toutes; & ce qu'ils nous dirent de plus particulier, je l'ai porté à l'endroit où j'en ai parlé, que j'ai augmenté de ce qu'ils m'ont dit : mais nous voulûmes être instruits de tous les animaux à quatre pieds qui vivoient dans ce pays, & ils nous en apprirent les particularités suivantes.

Ils nous assurerent premiérement qu'il regnoit quelquefois dans leur pays des vents si impétueux, qu'ils enlevoient tout ce qu'ils rencontroient. Les maisons les plus fortes ne leur peuvent résister, & ils entraînent même si loin les troupeaux de bêtes, lorsqu'ils sont sur le sommet des montagnes, qu'on ne sait bien souvent ce qu'ils deviennent. Les ouragans font élever en été une telle quantité de sable qu'ils apportent du côté de la Norwége, qu'ils ôtent si fort l'usage de la vue, qu'on ne sauroit voir à deux pas de soi; l'hiver,

ils font voler une telle abondance de neige, qu'elle enſévelit les cabanes & les troupeaux entiers. Les Lapons qui ſont ſurpris en chemin de ces tempêtes, n'ont point d'autre moyen pour s'en garantir, que de renverſer leur traîneau par-deſſus eux, & de demeurer en cette poſture tout le tems que dure l'orage : les autres ſe retirent dans les trous des montagnes avec tout ce qu'ils peuvent emporter avec eux, & demeurent dans ces cavernes juſqu'à ce que la tempête, qui durera quelquefois huit ou quinze jours, ſoit tout-à-fait paſſée.

De tous les animaux de la Laponie, il n'y en a point de ſi commun que la rhenne, dont j'ai fait la deſcription aſſez au long. La nature, comme une bonne mere, a pourvu à des pays auſſi froids que ſont ceux du Septentrion, en leur donnant quantité d'animaux propres pour faire des fourrures, pour s'en ſervir contre les rigueurs exceſſives de l'hiver, qui dure preſque toujours. Entre tous ceux dont les peaux ſont eſtimées pour la chaleur, les ours & les loups tiennent le premier rang. Les premiers ſont fort communs dans le Septentrion ; les Lapons les appellent les *Rois des forêts*. Quoiqu'ils ſoient preſque tous d'une couleur rouſſe, il s'en rencontre néanmoins très ſouvent de blancs ; & il n'y a point d'animal à qui le Lapon faſſe une guerre plus cruelle pour avoir ſa peau & ſa chair, qu'il eſtime par-deſſus tout à cauſe de ſa délicateſſe. J'en ai mangé quelquefois, mais je la trouve extrêmement fade. La chaſſe des ours eſt l'action la plus ſolemnelle que faſſent les Lapons. Rien n'eſt plus glorieux parmi eux que de tuer un ours, & ils en portent les marques ſur eux ; en ſorte qu'il eſt aiſé de voir combien un Lapon aura tué d'ours en ſa vie, par le

poil qu'il en porte en différens endroits de son bonnet. Celui qui a fait la découverte de quelque ours, va avertir tous ses compagnons; & celui d'entre eux qu'ils croient le plus grand sorcier, joue du tambour pour apprendre si la chasse doit être heureuse, & par quel côté l'on doit attaquer la bête. Quand cette cérémonie est faite, on marche contre l'animal; celui qui fait l'endroit va le premier, & mene les autres, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à la taniere de l'ours. Là, ils le surprennent le plus vîte qu'ils peuvent; & avec des arcs, des fleches, des lances, des bâtons & des fusils, ils le tuent. Pendant qu'ils attaquent la bête, ils chantent tous une chanson en ces termes: *Kihelis pourra, Kihelis iiscada soubi jælla jeitti.* Ils demandent en grace à l'ours de ne leur faire aucun mal, & de ne pas rompre les lances & les armes dont ils se servent contre lui. Quand ils l'ont tué, ils le mettent dans un traîneau pour le porter à la cabane; & le rhenne qui a servi à le traîner, est exempt pendant toute l'année du travail de ce traîneau; & l'on doit aussi faire en sorte qu'il s'abstienne d'approcher aucune femelle. L'on fait une cabane tout exprès pour faire cuire l'ours, qui ne sert qu'à cela, où tous les chasseurs se trouvent avec leurs femmes, & recommencent leurs chansons de joie & de remerciement à la bête, de ce qu'ils sont revenus sans accident. Lorsque la viande est cuite, on la divise entre les hommes & les femmes. Celles-ci ne peuvent manger des parties postérieures, mais on leur donne toujours des antérieures. Toute la journée se passe en divertissemens; mais il faut remarquer que tous ceux qui ont aidé à prendre l'ours, ne peuvent approcher de leurs femmes de trois jours, au bout desquels il faut qu'ils se baignent pour être pu-

rifiés. J'avois oublié de marquer que, lorſque l'ours eſt arrivé près de la cabane, on ne le fait pas entrer par la porte; mais on le coupe en morceaux, & on le jette par le trou qui donne paſſage à la fumée, afin que cela paroiſſe envoyé & deſcendu du ciel. Ils en font de même lorſqu'ils reviennent des autres chaſſes. Il n'y a rien qu'un Lapon eſtime plus que d'avoir aſſiſté à la mort d'un ours, & il en fait gloire pendant toute ſa vie. Une peau d'ours ſe vend ordinairement....

Les loups ſont preſque tous gris-blancs: il s'en trouve de blancs; & les rhennes n'ont point de plus mortels ennemis. Elles les évitent en fuyant; mais lorſqu'elles ſont ſurpriſes par leurs adverſaires, elles ſe défendent contre eux des pieds de devant, dont elles ſont extrêmement puiſſantes, & de leurs bois, lorſqu'ils ſont aſſez forts pour ſoutenir le choc; car les rhennes changent de bois tous les ans, & lorſqu'il eſt nouveau elles ne peuvent s'en ſervir. Pour empêcher que les loups n'attaquent les rhennes, les Lapons les attachent à quelque arbre, & il eſt fort rare qu'ils ſoient pour lors attaqués; car le loup, qui eſt un animal ſoupçonneux, appréhende qu'il n'y ait quelque piége tendu, & qu'on ne ſe ſerve de ce moyen pour l'y attirer. Une peau de loup peut valoir..... & il y a peu de perſonnes, même des grands Seigneurs en Suede, qui n'en aient des habits fourrés; & ils ne trouvent rien de meilleur contre le froid.

Les renards abondent dans toute la Laponie; ils ſont preſque tous blancs, quoiqu'il s'en rencontre de la couleur ordinaire. Les blancs ſont les moins eſtimés; mais il s'en trouve quelquefois de noirs, & ceux-là ſont les plus rares & les plus chers. Leurs peaux ſont quelquefois vendues quarante ou cinquante écus; & le

poil

poil en eſt ſi fin & ſi long, qu'il pend de quel côté l'on veut ; en ſorte qu'en prenant la peau par la queue, le poil tombe du côté des oreilles, & ſe couche vers la tête. Tous les Princes Moſcovites, & les Grands de ce pays, recherchent avec ſoin des fourrures de ces peaux, & après les zibelines, elles ſont les plus eſtimées. Mais, puiſque j'ai parlé de zibeline, il faut que je vous diſe ce que j'en ſais. Ce que nous appellons zibeline, on l'appelle ailleurs *Zabel*. Cet animal eſt de la groſſeur de la fouine, & differe de la martre en ce qu'il eſt beaucoup plus petit, & qu'il a les poils beaucoup plus longs & plus fins. Les véritables zibelines ſont damaſſées de noir, & ſe prennent en Moſcovie & en Tartarie : il s'en trouve peu en Laponie. Plus la couleur du poil eſt noire, & plus elle eſt recherchée, & vaudra quelquefois ſoixante écus, quoique ſa peau n'ait que quatre doigts de largeur. On en a vu de blanches ou griſes, & le Grand Duc de Moſcovie en a fait préſent, par ſes Ambaſſadeurs, au Roi de Suede, comme de peaux extrêmement précieuſes. Les martres approchent plus des zibelines que toutes les autres bêtes : elles imitent aſſez la fineſſe & la longueur du poil, mais elles ſont beaucoup plus grandes. J'en ai rencontré de la groſſeur d'un chat ; & il y a peu de pays où elles ſoient plus fréquentes qu'en Laponie. La peau coûte une rixdalle ; & celles qui ont le deſſus de la gorge cendré, ſont plus eſtimées que celles qui l'ont blanc. Cet animal fait un grand carnage de petits gris dont il eſt extrêmement friand, & les attrape à la courſe ſans grande difficulté : il ne ſe nourrit pas ſeulement d'écureuils, il donne auſſi la chaſſe aux oiſeaux ; & montant ſur le ſommet des arbres, il attend qu'ils ſoient endormis pour ſe jetter deſſus & les dévorer. S'ils ſont

assez forts pour s'envoler, ils s'abandonnent dans l'air avec la martre qui a les griffes aussi fortes & aussi pointues qu'aucun animal, & se tient sur le dos de l'oiseau, & le mord en volant, jusqu'à ce qu'enfin il tombe mort. Cette chûte est bien souvent aussi funeste à la martre qu'à l'oiseau ; & lorsqu'il s'est élevé bien haut dans l'air, la martre tombe bien souvent sur des rochers, où elle est brisée & n'a pas un meilleur sort que l'autre.

J'ai parlé ailleurs des *Jærts* en Suédois, & *Gulones* en Latin, au sujet des rhennes qu'ils fendent en deux. Cet animal est de la grosseur d'un chien ; sa couleur est noire-brune, & on compare sa peau à celle des zibelines : elle est damassée & fort précieuse.

La quantité des poissons de Laponie fait qu'on y rencontre beaucoup de castors, que les Suédois appellent *Baver*, & qui se plaisent fort dans ces lieux, où le bruit de ceux qui voyagent ne trouble point leur repos. Mais le véritable endroit pour les trouver, c'est dans la province de Kimi & en Russelande. Les rognons de castors servent contre quantité de maladies. Tout le monde assure qu'il n'y a rien de plus souverain contre la peste ; que d'en prendre tous les matins, cela chasse le mauvais air, & qu'il entre dans les plus souveraines compositions. Olaüs, Grand-Prêtre de la province de Pitha, m'en a fait présent, à Torno, de la moitié d'un, & m'a assuré qu'il ne se servoit point d'autre chose pour ses meilleurs remedes. Il étoit fort habile en pharmacie. Il m'assura de plus, qu'il tiroit une huile de la queue du même animal, & qu'il n'y avoit rien au monde de plus souverain.

Il se voit aussi en Laponie un nombre très considérable d'hermines, que les Suédois appellent *Lekat*. Cet animal est de la grosseur d'un gros rat, mais une fois

auſſi long. Il ne garde pas toujours ſa couleur ; car l'été il eſt un peu roux, & l'hiver il change de poil, & il devient auſſi blanc que nous le voyons. Il a la queue auſſi longue que le corps, & elle finit en une petite pointe noire comme de l'encre ; en ſorte qu'il eſt difficile de voir un animal qui ſoit & plus blanc & plus noir. Une peau d'hermine coûte quatre ou cinq ſous. La chair de cet animal ſent très mauvais, & il ſe nourrit de petits-gris & de rats de montagne. Ce petit animal, tout-à-fait inconnu ailleurs, & fort ſingulier, comme vous allez voir, ſe trouve quelquefois en ſi grande abondance, que la terre en eſt toute couverte. Les Lapons l'appellent *Lemmucat*. Il eſt de la groſſeur d'un rat, mais la couleur eſt plus rouge, marquée de noir ; & il ſemble qu'il tombe du ciel, parcequ'il ne paroît que lorſqu'il a beaucoup plu. Ces bêtes ne fuient point à l'approche des voyageurs, au contraire elles courent à eux avec grand bruit ; & quand quelqu'un les attaque avec un bâton ou avec quelque autre arme, elles ſe tournent contre lui, & mordent le bâton, auquel elles demeurent attachées avec les dents, comme de petits chiens enragés. Elles ſe battent contre les chiens, qu'elles ne craignent pas ; & ſautent ſur leur dos & les mordent ſi vivement, qu'ils ſont obligés de ſe rouler ſur terre pour ſe défaire de ce petit ennemi. On dit même que ces animaux ſont ſi belliqueux, qu'ils ſe font quelquefois la guerre entre eux, & que, lorſque les deux armées ſe trouvent dans les prés qu'ils ont choiſis pour champ de bataille, ils s'y battent vigoureuſement. Les Lapons qui voient ces différends entre ces petites bêtes, tirent des conſéquences de guerres plus ſanglantes ailleurs, & augurent delà que la Suede doit bientôt porter les armes contre le

Danois ou le Moscovite, qui sont ses plus grands ennemis. Comme ces animaux ont l'humeur martiale, ils ont aussi beaucoup d'ennemis qui en font des défaites considérables. Les rhennes mangent tous ceux qu'ils peuvent attraper. Les chiens en font leur plus délicate nourriture; mais ils ne touchent point aux parties postérieures. Les renards en emplissent leurs tanieres, & en font des magasins pour la nécessité; ce qui cause du dommage aux Lapons, qui s'apperçoivent bien lorsqu'ils ont de cette nourriture, ce qui fait qu'ils n'en cherchent point ailleurs, & ne tombent pas dans les piéges qu'on leur rend. Il n'y a pas même jusqu'aux hermines qui ne s'en engraissent. Mais ce qui est admirable dans cet animal, c'est la connoissance qu'il a de sa destruction prochaine. Prévoyant qu'il ne sauroit vivre pendant l'hiver, on en prend une grande partie pendue au sommet des arbres, entre deux petites branches qui forment une fourche. Une autre à qui ce genre de mort ne plaît pas, se précipite dans les lacs; ce qui fait qu'on en trouve souvent dans le corps des brochets, qu'ils ont nouvellement engloutis: & ceux qui ne veulent pas être les auteurs de leur mort, & qui attendent tranquillement leur destin, périssent dans la terre, lorsque les pluies, qui les ont fait naître, les font aussi mourir. On chasse grande quantité de lievres, qui sont pour l'ordinaire tout blancs, & ne prennent leur couleur rousse que dans les deux mois les plus chauds de l'année.

Il n'y a gueres moins d'oiseaux que de bêtes à quatre pieds en Laponie. Les aigles, les rois des oiseaux, s'y rencontrent en abondance. Il s'en trouve d'une grosseur si prodigieuse, qu'ils peuvent, comme j'ai déja dit ailleurs, emporter les faons des rhennes, lorsqu'ils

ſont jeunes, dans leurs nids qui ſont au ſommet des plus hauts arbres ; ce qui fait qu'il y a toujours quelqu'un pour les garder.

Je ne crois pas qu'il y ait de pays au monde plus abondant en canards, cercelles, plongeons, cygnes, oies ſauvages, & autres oiſeaux aquatiques, que celui-ci. La riviere en eſt par-tout ſi couverte, qu'on peut facilement les tuer à coups de bâton. Je ne ſais pas de quoi nous euſſions vécu pendant tout notre voyage, ſans ces animaux, qui faiſoient notre nourriture ordinaire ; nous en tuions quelquefois trente & quarante dans un jour, ſans nous arrêter un moment, & nous ne faiſions cette chaſſe qu'en chemin faiſant. Tous ces animaux ſont paſſagers, & quittent ces pays pendant l'hiver, pour en aller chercher de moins froids, où ils puiſſent trouver quelques ruiſſeaux qui ne ſoient point glacés ; mais ils reviennent au mois de Mai faire leurs œufs en telle abondance, que les déſerts en ſont tout couverts. Les Lapons leur tendent des filets, & la peau des cygnes écorchés leur ſert à faire des bonnets ; les autres leur ſervent de nourriture. Il y a un oiſeau fort commun en ce pays, qu'ils appellent *Loom*, & qui leur fournit leurs plus beaux ornemens de tête. Cet animal eſt d'un plumage violet & blanc, perlé d'une maniere particuliere. Il eſt de la groſſeur d'une oie, & ſe prend quelquefois dans les filets que les pêcheurs mettent pour prendre du poiſſon, lorſque l'ardeur de la proie l'emporte trop, & qu'il pourſuit quelque poiſſon ſous l'eau. On garnit auſſi de ſa peau les extrémités des plus beaux gants. Les coqs de bruyere, les gélinotes s'y trouvent en abondance. Mais il y dans ce pays une certaine eſpece d'oiſeau que je n'ai point vu ailleurs, qu'ils appellent *Snyeuripor*, & que les Grecs appelloient *La-*

gopos, de la grosseur d'une poule. Cet oiseau a pendant l'été son plumage gris de la couleur du faisan, & l'hiver il est entiérement blanc, comme tous les animaux qui vivent en ce pays; & la nature ingénieuse les rend de la même couleur que la neige, afin qu'ils ne soient pas reconnus des chasseurs, qui les pourroient facilement appercevoir, s'ils étoient d'une autre couleur que la neige dont la terre est toute couverte. J'ai fait ailleurs la description de cet oiseau. Il est d'un goût plus excellent que la perdrix, & donne par ses cris une marque assurée qu'il doit bientôt tomber de la neige, comme il est aisé de voir par son nom, qui signifie *oiseau de neige*. Les Lapons leur tendent des filets sur cette neige, & forment une petite haie, au milieu de laquelle ils laissent un espace vuide où les lacets sont tendus, & par où ces oiseaux doivent passer.

Il est impossible de concevoir la quantité du poisson de la Laponie. Elle est par-tout coupée de fleuves, de lacs & de ruisseaux; & ces fleuves, ces lacs & ces ruisseaux sont si pleins de poissons, qu'un homme peut, en une demi-heure de tems, en prendre avec une seule ligne autant qu'il en peut porter. C'est aussi la seule nourriture des Lapons, ils n'ont point d'autre pain; & ils n'en prennent pas seulement pour eux, ils en font tout leur commerce, & achetent ce dont ils ont besoin avec des poissons, ou avec des peaux de bêtes; ce qui fait que la pêche est toute leur occupation: car, soit qu'ils veuillent manger, ou entretenir le luxe qui ne laisse pas de regner dans ce pays, ils n'ont point d'autre moyen de le faire. Il est vrai que les riches ne pêchent jamais. Les pauvres pêchent pour eux, & ils leur donnent en échange ou du tabac, ou de l'eau-de-vie, ou du fer, ou quelque autre chose de cette nature. Sans

m'arrêter à parler de tous les poissons qui sont en ce pays, je dirai qu'il n'y en a point de plus abondant en saumons. Ils commencent à monter au mois de Mai, & pour lors ils sont extrêmement gras & beaucoup meilleurs que lorsqu'ils s'en retournent au mois de Septembre. Il y a des années où dans le seul fleuve de Torno on en peut pêcher jusqu'à trois mille tonnes, qu'on porte à Stockolm & à tous les habitans de la Mer Baltique & du Golfe Bothnique. Les brochets ne se trouvent pas en moindre abondance que les saumons : ils les font sécher, & en portent des quantités inconcevables. J'ai décrit ailleurs la maniere dont ils se servent pour les pêcher la nuit, à la lueur d'un grand feu qu'ils allument sur la proue de leurs barques. Les truites y sont assez communes ; mais il y a une sorte de poisson qui m'est inconnu, qu'ils appellent *Siel*, qui est de la grosseur d'un hareng, & d'une grande délicatesse.

Après avoir demeuré quelques jours avec ces Lapons, & nous être instruits de tout ce que nous voulions savoir d'eux, nous reprîmes le chemin qui nous conduisoit chez le Prêtre ; & le même jour mercredi 27 d'Août nous partîmes de chez lui & vînmes coucher à *Cokluanda*, où commence la Bothnie, & où finit la Laponie. Mais, Monsieur, je ne sais si vous n'aurez pas trouvé étrange que je vous aie tant parlé des Lapons, & que je ne vous aie rien dit de la Laponie ; je ne sais comment cela s'est fait, & je finis par où je devrois avoir commencé. Mais il vaut encore mieux en parler tard que de n'en rien dire du tout, & avant que d'en sortir je vous en dirai ce que j'en sais.

On ne peut dire quel nom cette province a eu parmi les anciens Géographes, puisqu'elle n'étoit pas connue, & que Tacite & Ptolomée ne connoissoient pas de pro-

vince plus éloignée que la *Sérisinie*, que nous appellons présentement Bothnie, ou *Biarmie*, & qui s'étend à l'extrémité du Golfe Bothnique. Ce que l'on sait aujourd'hui de la Laponie, c'est qu'elle se peut diviser en orientale & occidentale. Elle regarde l'Occident du côté de l'Islande, & obéit au Roi de Dannemarck. C'est du côté de l'Orient qu'elle confine à la Mer Blanche où est le port d'Archangel, & celle-là reconnoît le grand Duc de Moscovie pour son Souverain. Il faut en ajouter une troisieme qui est au milieu des deux, & qui est beaucoup plus grande que toutes les deux autres ensemble; & celle-là est sous la domination du Roi de Suede, & se divise en cinq provinces différentes, qui ont toutes le nom de Laponie, & qu'on appelle *Uma Lapmarch*, *Pitha Lapmarch*, *Lula Lapmarch*, *Torna Lapmarch*, & *Kimi Lapmarch*. Elles prennent leurs noms des fleuves qui les arrosent, & ces mêmes fleuves le donnent encore aux villes où ils passent, si l'on peut donner ce nom à un amas de quelques maisons faites d'arbres.

La province de *Torno Lapmarch*, qui est justement située au bout du Golfe Bothnique, est la derniere du monde du côté du pole arctique, & s'étend jusqu'au Cap du Nord. Charles IX, Roi de Suede, jaloux de connoître la vérité & l'étendue de ses terres, envoya, en différens tems de l'année 1600, deux illustres Mathématiciens, l'un appellé *Aaron Forsius*, Suédois, & l'autre *Jérôme Bircholto*, Allemand de nation. Ces gens firent le voyage avec toutes les provisions & les instrumens nécessaires, & avec un heureux succès; & ils rapporterent, à leur retour, qu'ils n'avoient trouvé aucun continent au Septentrion au-delà du soixante & treizieme dégré d'élévation, mais une mer glaciale immense, & que le dernier promontoire qui avançoit

dans l'Océan, étoit *Nuchus*, ou *Norkap*, assez près du château *Wardhus* qui appartient aux Danois. C'est dans cette Laponie que nous avons voyagé; & nous avons remonté le fleuve qui l'arrose jusqu'à sa source.

Nous arrivâmes le lendemain à *Jacomus Mastung*, qui n'étoit distant du lieu où nous avions couché que de deux lieues : nous en fîmes trois ou quatre à pied pour y arriver, & nous ne perdîmes point nos pas. Il y a dans ce lieu une mine de fer très bonne, mais qui est presque abandonnée à cause du grand éloignement. Nous y allions pour voir travailler aux forges, où ne voyant rien de ce que nous souhaitions, nous fûmes plus heureux que nous n'espérions l'être. Nous allâmes dans la mine, d'où nous fîmes tirer des pierres d'aimant tout-à-fait bonnes. Nous admirâmes avec bien du plaisir les effets surprenans de cette pierre, lorsqu'elle est encore dans le lieu natal. Il fallut faire beaucoup de violence pour en tirer des pierres aussi considérables que celles que nous voulions avoir, & le marteau dont on se servoit, qui étoit de la grosseur de la cuisse, demeuroit si fixe en tombant sur le ciseau qui étoit dans la pierre, que celui qui frappoit avoit besoin de secours pour le retirer. Je voulus éprouver cela moi même; & ayant pris une grosse pince de fer, pareille à celles dont on se sert pour remuer les corps les plus pesans, & que j'avois de la peine à soutenir, je l'approchai du ciseau qui l'attira avec une violence extrême, & la soutenoit avec une force inconcevable. Je mis une bousole que j'avois, au milieu du trou où étoit la mine, & l'aiguille tournoit continuellement d'une vîtesse incroyable. Nous prîmes les meilleures, & nous ne demeurâmes pas davantage en ce lieu. Nous allâmes retrouver nos barques, & vînmes coucher à

Tuna Hianda chez un de nos bateliers, qui nous fit voir ſes lettres d'exemption de taille qu'il avoit du Roi pour avoir trouvé cette mine de fer. Ce payſan s'appelloit *Lars Larſzon*, *Laurentius à Laurentio*.

Le lendemain dimanche nous fîmes une aſſez bonne journée, & arrivâmes le ſoir à *Koenges*, où nous avions demeuré un jour en paſſant. Nous achetâmes là des traîneaux, & tout le harnois qui ſert à atteler la rhenne. Ils nous coûterent un ducat la piece. Nous ne partîmes le lundi que ſur le midi, à cauſe que nous fûmes obligés d'attendre les barques qu'il faut aller querir aſſez loin, & porter un long eſpace de chemin pour éviter les cataractes qui ſont extrêmement violentes en cet endroit. Nous couchâmes cette nuit-là à *Pello*, où nous eûmes le plaiſir de voir, en arrivant, cette pêche du brochet dont je vous ai déja parlé, & qui me parut merveilleuſe. Il ne faut pas s'étonner ſi les habitans de ce pays cherchent tous les moyens poſſibles pour prendre du poiſſon; ils n'ont que cela pour ſubſiſter: & la nature qui donne bien ſouvent le remede auſſitôt que le mal, refuſant ſes moiſſons à ces gens, leur donne des pêches plus abondantes qu'en aucun autre endroit. Nous vînmes le lendemain, premier de Septembre, coucher chez le Préfet des Lapons, Allemand de nation, dont j'ai déja parlé, & le lendemain nous arrivâmes à Torno, après avoir paſſé plus de quarante cataractes. Ces cataractes ſont des chûtes d'eau très impétueuſes, & qui font en tombant un bruit épouvantable. Il y en a quelques-unes qui durent l'eſpace de deux ou trois lieues, & c'eſt un plaiſir le plus grand du monde de voir deſcendre ces torrens avec une vîteſſe qui ne ſe peut concevoir, & faire trois ou quatre milles de Suede, qui valent douze lieues de

France, en moins d'une heure. Plus la cataracte est forte, & plus il faut ramer avec vigueur pour soutenir sa barque contre les vagues : ce qui fait qu'étant poussé du torrent, & porté de la rame, vous faites un grand chemin en peu de tems.

Nous arrivâmes à Torno le mardi, & nous y vînmes à la bonne heure, pour voir les cérémonies des obsèques de *Johannes Tornæus*, dont je vous ai parlé auparavant, qui étoit mort depuis deux mois. C'est la mode en Suede de garder les corps des défunts fort long-tems. Ce tems se mesure suivant la qualité des personnes ; & plus la condition du défunt est relevée, & plus aussi les funérailles sont reculées. On donne ce tems pour disposer toutes choses pour ces actions, qui sont les plus solemnelles qui se fassent en ce pays ; & si l'on dit que les Turcs dépensent leurs biens en noces, les Juifs en circoncisions, les Chrétiens en procès, on pourroit ajouter, les Suédois en funérailles. En effet j'admirai la grande dépense qui se fit pour un homme qui n'étoit pas autrement considérable, & dans un pays si barbare & si éloigné du reste du monde. On n'eut pas plutôt appris notre arrivée, que le gendre du défunt travailla aussitôt à une harangue latine qu'il devoit le lendemain prononcer devant nous, pour nous inviter aux obsèques de son beau-pere. Il fut toute la nuit à y rêver, & oublia tout son discours lorsqu'il fut le matin devant nous. Si les révérences disent quelque chose, & sont les marques de l'éloquence, je puis assurer que notre harangueur surpassoit le prince des Orateurs ; mais je crois que ses inclinations servoient plus à cacher la confusion qui paroissoit sur son visage, qu'à rendre son discours fleuri. Comme nous savions le sujet de sa venue, nous devinâmes qu'il ve-

noit pour nous prier d'assister à la cérémonie ; car nous n'en pûmes rien apprendre par son discours : & quelque tems après le Bourguemestre de la ville, avec un Officier qui étoit là en garnison, vinrent nous prendre dans la même chaloupe pour nous passer de l'autre côté de l'eau, & nous mener à la maison du défunt. Nous trouvâmes à notre arrivée toute la maison pleine de Prêtres vêtus de longs manteaux, & de chapeaux qui sembloient, par la hauteur de leur forme, servir de colonnes à quelque poutre de maison. Le corps du défunt, mis dans un cercueil couvert de drap, étoit au milieu d'eux. Ils l'arrosoient des larmes qui dégouttoient de leurs barbes humides, dont les poils séparés formoient différens canaux, & distilloient cette triste humeur, qui servoit d'eau benite. Tous ces Prêtres avoient quitté leurs paroisses, & étoient venus de fort loin. Il y en avoit quelques-uns éloignés de plus de cent lieues ; & on nous assura que si cette cérémonie se fût faite l'hiver, pendant lequel tems les chemins en ces pays sont les plus faciles, il n'y auroit eu aucun Prêtre à deux ou trois cents lieues à la ronde, qui ne s'y fût trouvé, tant ces sortes de cérémonies se font avec éclat. Le plus ancien de la compagnie fit une oraison funebre à tous les assistans ; & il falloit qu'il dît quelque chose de bien triste, puisqu'il s'en fallut peu que son air piroyable ne nous excitât à pleurer nous-mêmes, qui n'entendions rien à ce qu'il disoit. Les femmes étoient dans une petite chambre, séparées des hommes, qui gémissoient d'une maniere épouvantable, & entre autres la femme du défunt, qui interrompoit par ses sanglots le discours du Prédicateur. Pendant que l'on prêchoit dans cette salle, on en faisoit autant dans l'Eglise en Finlandois ; & quand les deux discours furent finis,

on se mit en chemin pour conduire le corps à l'Eglise. Sept ou huit bourgeois le chargerent sur leurs épaules, & il n'y eut personne des plus apparens qui ne voulût y mettre la main ; & je me souvins pour lors de ce que dit Virgile à l'entrée du cheval dans Troie, quand il dit qu'il n'y avoit ni jeune, ni vieux, qui ne voulût aider à tirer cette machine dans leur ville : *Funemque manu contingere gaudent.* Nous suivions le corps comme les plus apparens & ceux qui menoient le deuil, & la veuve étoit ensuite conduite par-dessous les bras de deux de ses filles : l'une s'attristoit beaucoup, & l'autre ne paroissoit pas émue. On mit le corps au milieu de l'Eglise en chantant quelques pseaumes ; & les femmes en passant près du défunt, se jetterent sur le cercueil, & l'embrasserent pour la derniere fois. Ce fut pour lors que commença la grande & principale oraison funebre, récitée par *Johannes Plantinus*, Prêtre d'Urna, qui eut une canne d'argent pour sa peine. Je ne puis pas dire s'il l'avoit méritée ; mais je sais qu'il cria beaucoup, & que pour rendre tous les objets plus tristes, il s'étoit même rendu hideux, en laissant ses cheveux sans ordre, & pleins de plusieurs bouts de paille qu'il n'avoit pas eu le tems d'ôter. Cet homme dit toute la vie du défunt, dès le moment de sa naissance jusqu'au dernier soupir de sa vie. Il cita les lieux & les maîtres qu'il avoit servis, les provinces qu'il avoit vues, & n'oublia pas la moindre action de sa vie. C'est la mode en ce pays de faire une oraison funebre aux laquais & aux servantes, pourvu qu'ils aient un écu pour payer l'orateur. Je me suis trouvé à Stockolm à l'enterrement d'une servante, où la curiosité m'avoit conduit. Celui qui faisoit son oraison funebre, après avoir cité le lieu de sa naissance & ses parens, s'étendit sur les perfec-

tions de la défunte, & exagéra beaucoup qu'elle savoit parfaitement bien faire la cuisine, distribuant les parties de son discours en autant de ragoûts qu'elle savoit faire, & forma cette partie de son oraison, en disant qu'elle n'avoit qu'un seul défaut, qui étoit de faire toujours trop salé ce qu'elle apprêtoit, & qu'elle montroit par-là l'amour qu'elle avoit pour la prudence, dont le sel est le symbole, & son peu d'attache aux biens de ce monde, qu'elle jettoit en profusion. Vous voyez par-là, Monsieur, qu'il y a peu de gens qui ne puissent donner matiere de faire à leur mort une oraison funebre, & un beau champ à un orateur d'exercer son éloquence. Mais celui-ci avoit une plus belle carriere. *Johannes Tornæus* étoit un homme savant; il avoit voyagé, & avoit même été en France précepteur du Comte Charles Oxenstiern. Quand l'oraison funebre fut finie, on nous vint faire un compliment latin, pour demeurer au festin. Quoique nous n'entendissions pas davantage à ce second compliment qu'au premier, nous n'eûmes pas de peine à nous imaginer ce qu'il nous vouloit dire : nos ventres ne nous disoient que trop ce que ce pouvoit être; & ils se plaignoient si haut qu'il étoit près de trois heures & qu'ils n'avoient pas encore mangé, qu'il ne fut pas plus difficile à ces gens d'entendre leur langage qu'à nous le leur. On nous mena dans une grande salle, divisée en trois longues tables; & c'étoit le lieu d'honneur. Il y en avoit cinq ou six autres encore plus pleines que celle-ci, pour recevoir tous les gens qui s'y présentoient. Les préludes du repas furent de l'eau-de-vie, de la bierre, & une autre liqueur qu'ils appellent *Calchat*, faite avec de la bierre, du vin & du sucre, deux aussi méchantes boissons qui puissent entrer dans le corps humain. On servit

enſuite les tables, & on nous fit aſſeoir au plus haut bout de la premiere table avec les Prêtres du premier ordre, tels qu'étoient le Pere Prédicateur & autres. On commença le repas dans le ſilence, comme par-tout ailleurs, & comme le ſujet le demandoit : ce qui fit dire à Plantin qui étoit à côté de moi, qu'ils appelloient les conviés *Nelli*. *N* ſignifie, *Neque vos ; nec ſermo egreditur ex ore eorum ; loquebantur variis linguis ; in omnem terram exivit ſonus eorum.* Toutes ces paroles étoient tirées de l'Ecriture, & je ne crois pas qu'on les puiſſe mieux faire venir qu'à cet endroit ; car on ne peut ſe figurer une image plus vive des noces de Cana, que le tableau que nous en vîmes repréſenter devant nos yeux, plus beau & plus naturel que celui de Paul Véroneſe. Les tables étoient couvertes de viandes particulieres, &, ſi je l'oſe dire, antiques ; car il y avoit pour le moins huit jours qu'elles étoient cuites. De grands pots de différentes matieres, faits la plupart comme ceux qu'on portoit aux ſacrifices anciens, paroient cette table, & faiſoient par leur nombre une confuſion ſemblable à celle que nous voyons auſſi aux anciens banquets. Mais ce qui achevoit cette peinture, c'étoit la mine vénérable de tous ces Prêtres armés de barbe, & les habits Finlandois de tous les conviés, qui ſont auſſi plaiſans qu'on les puiſſe voir. Il y avoit entre autres un petit vieillard avec de courts cheveux, une barbe épaiſſe, & chauve ſur le devant de la tête. Je ne crois pas que l'idée la plus vive de quelque Peintre que ce ſoit puiſſe mieux repréſenter la figure de Saint Pierre. Cet homme avoit une robe verte, doublée de jaune, ſans façon, & faiſant l'effet d'une draperie, retrouſſée d'une ceinture. Je ne me laſſai point de contempler cet homme, qui étoit le frere du défunt.

Pendant que je m'arrêtois à considérer cet homme, les autres avoient des occupations plus importantes, & buvoient en l'honneur du défunt & à la prospérité de sa famille, d'une maniere surprenante. Les Prêtres, comme les meilleurs amis, buvoient le plus vigoureusement; & après avoir bu des santés particulieres, on en vint aux Rois & aux Grands. On commença dabord par la santé des belles filles, comme c'est la mode par toute la Suede, & de-là on monta aux Rois. Ces santés ne se boivent que daus des vases proportionnés par leur grandeur à la condition de ces personnes royales; & pour m'exciter dabord, on me porta la santé du Roi de France, dans un pot qui surpassoit autant tous les autres en hauteur, que ce grand Prince surpasse les autres Rois en puissance. C'eût été un crime de refuser cette santé. Je la bus & vuidai ce pot fort courageusement. Il n'y avoit pas d'apparence, étant en Suede, d'avoir bu la santé du Roi de France, & d'oublier celle du Roi de Suede. On la but dans un vase qui n'étoit gueres moins grand que l'autre; & après avoir fait suivre plusieurs santés à celle-ci, tout le monde se tut pour faire la priere. Il arriva malheureusement dans ce tems qu'un de notre compagnie dit un mot plaisant, & nous obligea à éclarer de rire si long-tems & d'une maniere si haute, que toute l'assemblée, qui avoit les yeux sur nous, en fut extrêmement scandalisée. Ce qui étoit de plus fâcheux, c'est que tout le monde avoit été découvert pendant le repas à cause de nous, & qu'on avoit emporté nos chapeaux, en sorte que nous n'avions rien pour cacher le rire dont nous n'étions pas les maîtres; & plus nous nous efforcions à l'étouffer, & plus il éclatoit. Cela fit que ces Prêtres, croyant que nous nous moquions

de leur Religion, sortirent de la salle & n'y voulurent plus rentrer. Nous fûmes avertis par un petit Prêtre, qui étoit plus de nos amis que les autres, qu'ils avoient résolu de nous attaquer sur la Religion. Nous évitâmes pourtant de parler avec eux sur cette matiere, & nous les allâmes trouver dans un autre lieu où étoit passée l'assemblée pour fumer, tandis qu'on levoit les tables. On apporta pour dessert des pipes & du tabac, & tous les Prêtres burent & fumerent jusqu'à ce qu'ils tombassent sous table. Ce fut ainsi qu'on arrosa la tombe de *Johannes Tornæus*, & que la fête finit. *Olaüs Graan*, gendre du défunt, se traîna le mieux qu'il put pour nous conduire à notre bateau, le pot à la main; mais les jambes lui manquerent: il s'en fallut peu qu'il ne tombât dans la riviere, & par nécessité deux hommes le ramenerent par-dessous les bras.

Nous croyions que toute la cérémonie fût terminée, quand nous vîmes paroître le lendemain matin *Olaüs Graan*, suivi de quelques autres Prêtres, qui nous venoit prier de nous trouver au lendemain. Je vous assure, Monsieur, que cela me surprit, je n'avois jamais entendu parler de lendemain qu'aux noces, & je ne croyois pas qu'il en fût de même aux enterremens. Il fallut se résoudre à y aller une seconde fois, & nous eûmes une conférence avec *Olaüs Graan*, pendant le bon intervalle qu'il souffrit entre l'ivresse passée & la future.

Cet *Olaüs Graan*, gendre du défunt, est Prêtre de la province de *Pitha*, homme savant, ou se disant tel, Géographe, Chymiste, Chirurgien, Mathématicien, & se piquant sur-tout de savoir la langue Françoise, qu'il parloit comme vous pouvez juger par ce compliment qu'il nous fit. *La grande ciel*, (nous répé-

ta-t-il plusieurs fois) *conserve vous & votre applicabilité tout le tems que vous verrez vos gris cheveux.* Il nous montra deux médailles, l'une de la reine Christine, & l'autre étoit un sicle des Juifs, qui représente d'un côté la verge de Moyse & de l'autre une coupe d'où sort une maniere d'encens. Entre toutes les autres qualité, il prétendoit avoir celle de posséder en perfection la Pharmacie; & pour nous le prouver il tira de plusieurs poches quantité de boëtes de toutes grandeurs, de confortatifs, & assez pour lever une boutique d'Apothicaire. Il me donna un morceau de testicule de castor, & m'assura qu'il tiroit une huile admirable de la queue de cet animal, qui servoit à toutes sortes de maladies. Quand notre conversation fut finie, on nous reconduisit où nous avions été le jour précédent, où chacun, pour faire honneur au défunt, but considérablement, & ceux qui purent s'en retournerent chez eux.

Nous demeurâmes à Torne à notre retour de Laponie pendant huit jours. Le mercredi & le jeudi se passerent à l'enterrement. Le vendredi, le samedi & le dimanche ne furent remarquables que par les visites continuelles que nous reçûmes, où il falloit faire boire tout le monde. Le lundi le Bourguemestre nous donna à dîner, & le mardi, à la pointe du jour, le vent s'étant mis à l'Ouest, nous fîmes voile. Le vent demeura assez bon tout le reste du jour. La nuit il fut moins violent; mais le lendemain mercredi nous cûmes un calme. Le jeudi ne fut pas plus heureux, & nous demeurâmes immobiles comme des tours. Nous jettâmes plusieurs fois la sonde pour donner fond; mais n'en trouvant aucun, il fallut faire notre route dans des appréhensions continuelles d'aller échouer quelque part. Le ven-

dredi, le brouillard étant dissipé, nous fîmes un peu de chemin à la faveur d'un vent Est & Nord-Est, & passâmes les petites Isles de *Querken*. Mais le lendemain le vent s'étant fait contraire, nous fûmes obligés de retourner sur nos pas, & de relâcher dans un port appellé *Raran*. Nous y passâmes une partie de ce jour à chasser dans une Isle voisine, & le soir nous allâmes à l'Eglise, éloignée d'une demi-lieue. Le Prêtre nous y donna à souper; mais dans la crainte qu'il avoit que de jeunes gens frais revenant de *Lappemarch*, n'entreprissent quelque chose sur son honneur, il s'efforçoit, afin que nous ne passassions pas la nuit chez lui, de nous faire entendre que le vent étoit bon, quoiqu'il fût fort contraire. Nous revînmes donc à notre batque passer toute la nuit, après avoir acheté un livre chez lui; & le dimanche matin le Major du régiment de cette Province nous envoya querir dans sa chaloupe par deux soldats. Nous y allâmes, & nous trouvâmes tous ses Officiers avec un bon dîner, qui nous attendoient. Il fallut boire à la Suédoise, c'est-à-dire, vuider les *cannes* d'un seul trait; & quand on en vint à la santé du Roi, on apporta trois verres pleins sur une assiette, qui furent tous vuidés. J'avoue que je n'avois pas encore expérimenté cette triplicité de verres, & que je fus fort étonné de voir qu'il ne suffisoit pas de boire dans un seul. Il est encore de la cérémonie de renverser son verre sur l'assiette, pour faire voir la fidélité de celui qui boit. Nous nous en retournâmes à notre vaisseau, & le lendemain sur les dix heures nous allâmes voir de quel côté venoit le vent. Il étoit Est, & l'ignorance de notre Capitaine & de notre Pilote leur faisoit croire qu'ils ne pouvoient sortir hors du port avec ce vent. Je leur soutins le contraire, & je fis tant que je

les résolus à se hasarder de sortir. Nous le fîmes heureusement, & sur le midi le vent se mit Nord-Est si fort, qu'ayant duré toute la nuit, & le lundi suivant, jusqu'à midi, nous fîmes pendant vingt-quatre heures plus de cent lieues. Mais le vent étant tombé tout d'un coup, nous demeurâmes à huit lieues d'*Agbon*, lieu où nous devions descendre pour aller par terre à *Coperberyt*. Nous ne le pûmes faire que le lendemain, & ayant trouvé heureusement à la côte de petites barques qui venoient de la foire d'*Herneſautes*, nous vînmes coucher à *Withſeval*, petite ville sur le bord du Golfe Bothnique, & le lendemain nous prîmes des chevaux de poste & fîmes une très rude journée, soit par la difficulté du chemin, ou soit qu'ayant été longtems sans courir la poste, nous en ressentions plus la fatigue. Nous nous égarâmes la nuit dans des bois, & s'il est toujours fâcheux d'errer pendant les ténebres, il l'est incomparablement davantage en Suede, dans un pays plein de précipices & de forêts sans fin, où l'on ne sait pas un mot de la langue, & où l'on ne trouve personne pour demander le chemin, quand on la sauroit. Néanmoins, après avoir beaucoup avancé notre route pendant une pluie épouvantable, à la faveur d'une petite chandelle, plus agréable mille fois dans cette nuit obscure, que le plus beau soleil dans un des plus charmans jours de l'été; nous arrivâmes à la poste, & le vendredi suivant, étant fort rebutés de la journée précédente, nous ne fîmes que trois lieues, & couchâmes à *Alta*. Le samedi fut assez remarquable par l'aventure qui nous arriva. Nous partîmes à six heures du matin pour faire quatre milles de Suede, qui font douze lieues de France, & après avoir marché jusqu'à deux heures après midi, nous arrivâmes à une misera-

ble cabane, que nous ne crûmes point être le lieu où nous devions prendre d'autres chevaux, qui l'étoit néanmoins; & n'ayant trouvé personne à qui parler, nous poursuivîmes notre route par des chemins qu'il n'y a que ceux qui y ont été qui en puissent concevoir la difficulté. Nous croyions être fort proche de la poste, & nous marchâmes jusqu'à quatre heures au soir sans rencontrer une seule personne pour demander le chemin, ni le moindre toît pour nous mettre à couvert. Par surcroît de malheur, la pluie vint en telle abondance, qu'il plut cette nuit-là pour trois mois qu'il y avoit qu'il n'étoit pas tombé une seule goutte d'eau. L'espérance qui nous flattoit que nous pourrions bien rencontrer quelque maison de paysan, faisoit que malgré la lassitude épouvantable dont nous étions accablés, nous ne laissions pas de marcher; mais enfin la pluie vint si forte, & la nuit si noire, que nos chevaux rebutés, & qui n'avoient pas mangé non plus que nous depuis le matin, demeurerent tout d'un coup, sans qu'il fût possible de les faire avancer davantage. Nous voilà donc tristement demeurés au milieu des bois, sans avoir quoi que ce soit au monde, que le ventre des chevaux pour nous mettre à couvert, & on le pouvoit faire sans danger; car les pauvres bêtes étoient si accablées, qu'elles passerent la nuit sans remuer, & & sans manger non plus que leurs maîtres. Toute notre consolation fut que nous fîmes un bon feu qui nous échauffa un peu. Mais il n'y avoit rien de si plaisant que de nous voir dans cet équipage, tous extrêmement tristes & défaits, comme des gens qui n'avoient mangé depuis vingt-quatre heures, & qui baissoient languissamment la tête, pour recevoir la pluie qu'il plaisoit au ciel de faire tomber sur nous avec largesse. Ce qui

acheva de rendre l'aventure plaisante, fut que le lendemain nous ne fûmes pas plutôt à cheval à la pointe du jour, que nous découvrîmes à deux portées de mousquet une petite maison que nous avions tant cherchée, & dans laquelle nous allâmes boire un peu de lait. *A quelque chose*, comme on dit, *malheur est bon ;* car cet égarement fut cause que nous arrivâmes le lendemain dimanche à *Coperberyt*, où nous ne fussions arrivés que le jour d'après. Nous découvrîmes cette ville par la fumée qui en sortoit, & qui ressembloit plutôt à la boutique de Vulcain qu'à toute autre chose. On ne voit de tous côtés que fourneaux, que feux, que charbons & cyclopes affreux. Il faut descendre dans cette ville par des trous. Pour vous en faire concevoir l'horreur, on nous mena premierement dans une chambre pour y changer d'habit, où nous prîmes un bâton ferré pour nous soutenir dans les endroits dangereux. Nous descendîmes ensuite dans la mine, dont la bouche est d'une largeur & d'une profondeur surprenante. A peine voit-on les travailleurs, dont les uns élevent des pierres, les autres font sauter des terres, d'autres font des feux pour détacher la mine, & chacun enfin a son emploi différent. Nous descendîmes dans ce fond par quantité de routes qui y conduisoient, & nous commençâmes pour lors à connoître que nous n'avions rien fait, & que ce n'étoit qu'une disposition à de plus grands travaux. Nos guides allumerent leurs flambeaux, qui avoient bien de la peine à percer les ténebres épaisses qui régnoient dans ces lieux souterrains. On ne voit de tous côtés, & à perte de vue, que des sujets d'horreur, à la faveur de certains feux sombres, qui ne donnent de lumiere qu'autant qu'il en faut pour distinguer ces objets affreux ; la fumée vous of-

fusque, le soufre vous étouffe. Joignez à cela le bruit des marteaux & la vue de ces ombres, ces malheureux, qui sont tous nus & noirs comme des démons, & vous avouerez avec moi, qu'il n'y a rien qui représente mieux l'enfer que ce tableau vivant, peint des plus noires & des plus sombres peintures qu'on se puisse imaginer. Nous descendîmes plus de deux lieues dans terre par des chemins épouvantables, tantôt sur des échelles tremblantes, tantôt sur des planches légeres, & toujours dans de continuelles appréhensions. Nous apperçumes dans notre chemin quantité de pompes qui élevoient l'eau, & des machines assez curieuses, que nous n'eûmes pas le tems d'examiner. Nous vîmes seulement quantité de ces malheureux qui travailloient à ces pompes. Nous pénétrâmes jusqu'au fond avec une peine terrible; mais quand il fallut remonter, le soufre nous avoit tellement suffoqués, que ce fut avec des travaux inconcevables que nous regagnâmes la premiere descente. Il fallut nous jetter à terre plusieurs fois, & les genoux nous manquant, on étoit obligé de nous porter sur les bras. Nous arrivâmes enfin, après d'épouvantables fatigues, à la bouche de la mine: ce fut là que nous commençâmes à respirer de la maniere que feroit une ame qu'on tireroit du purgatoire. Un objet pitoyable se présenta pour lors à notre vue; on reportoit un de ces malheureux, qui venoit d'être écrasé par une petite pierre, que la chûte de très haut avoit rendu dangereuse. Ces pauvres gens exposent leur vie à bon marché: on leur donne seize sols par jour; & il y a environ six ou sept cents hommes qui travaillent continuellement à ces travaux. Je ne sais si l'on doit plus plaindre le sort des malheureux qui travaillent dans cet enfer, que l'avarice des hommes

qui, pour entretenir leur luxe, déchirent les entrailles de la terre, confondent les élémens, & renverſent toute la nature. Boëce avoit bien raiſon de dire de ſon tems :

Heu ! primus quis fuit ille
Auri qui pondera tecti,
Gemmaſque latere volentes
Pretioſa pericula fodit ?

Et Pline dit que les Romains, qui avoient plus beſoin d'hommes que d'or, ne voulurent point permettre qu'on ouvrît des mines qu'on avoit découvertes en Italie. Les Eſpagnols vont chercher en Guinée des malheureux qu'ils deſtinent à travailler à leur roc de Potoſi ; & il y a des pays où l'on y envoie ceux qui ont mérité la mort, & qui creuſent tous les jours leurs tombeaux. On trouve dans cette mine de *Coperberyt* du ſoufre vif, du vitriol bleu & verd, & des *octaëdres ;* ce ſont des pierres curieuſes, taillées naturellement en figure octogone. Nous partîmes le même jour pour aller à la mine d'argent, qui eſt à *Salsberyt*, nous y arrivâmes le lendemain mardi. Son nom véritable eſt *Sala ;* ſon aſpect eſt un des plus rians de la Suede. Le jour ſuivant nous allâmes à la mine, qui en eſt diſtante d'un quart de mille. Cette mine a trois larges bouches, comme des puits dans leſquels on ne voit point de fond. La moitié d'un tonneau, ſoutenu d'un cable, ſert d'eſcalier pour deſcendre dans cet abîme. L'eau fait aller cette machine d'une maniere curieuſe ; elle fait la roue, & tourne des deux côtés pour monter & pour deſcendre. La grandeur du péril ſe conçoit aiſément ; on eſt à moitié dans un tonneau dans lequel on n'a qu'une jambe : un ſatellite, noir comme un diable

diable, le flambeau à la main, descend avec vous, & entonne tristement une chanson lugubre, qui est faite exprès pour cette descente. Cette maniere d'aller est assez douce; mais on ne laisse pas d'y être fort mal à son aise, quand on se voit au bout d'un cable, & que l'on conçoit que la vie dépend entierement de sa force ou de sa foiblesse. Quand nous fûmes au milieu, nous commençâmes à sentir un grand froid, qui joint aux torrens qui tomboient de toutes parts, nous fit sortir de la léthargie où nous étions. Nous arrivâmes enfin au fond de ce gouffre, après une demi-heure de marche; là nos craintes commencerent à se dissiper, nous ne vîmes plus rien d'affreux; au contraire tout brilloit dans ces régions souterraines, & après être descendus encore fort avant, soutenus par des échelles extrêmement hautes, nous arrivâmes à un sallon qui est dans le fond de la mine, soutenu de colonnes de ce précieux métal; quatre galeries spacieuses y venoient aboutir, & la lueur des feux qui brûloient de toutes parts & qui venoient frapper sur l'argent des voûtes & sur un clair ruisseau qui couloit à côté, ne servoit pas tant à éclairer les travailleurs, qu'à rendre ce séjour plus magnifique qu'on ne peut dire, & semblable aux palais enchantés de Pluton, que les Poëtes ont mis au centre de la terre où elle conserve ses trésors. On voit sans cesse dans ces galeries des gens de toutes les nations qui recherchent avec tant de peine ce qui fait le plaisir des autres hommes. Les uns tirent des chariots, les autres roulent des pierres, les autres arrachent le roc du roc; & tout le monde a son emploi. C'est une ville sous une autre ville: là il y a des cabarets, des maisons, des écuries & des chevaux; & ce qu'il y a de plus admirable, est un moulin à vent, qui

va continuellement dans cette caverne, & qui sert à élever les eaux. On remonte avec la machine dans laquelle on est descendu, pour aller voir les différentes opérations pour faire l'argent. On appelle *Stuf* les premieres pierres qu'on tire de la mine, lesquelles on fait sécher sur un fourneau qui brûle lentement, & qui sépare l'antimoine, l'arsenic & le soufre d'avec la pierre, le plomb & l'argent qui restent ensemble. Cette premiere opération est suivie d'une seconde, & ces pierres séches sont jettées dans des trous où elles sont pilées & réduites en boue, par le moyen de gros marteaux que l'eau fait agir. Cette boue est délayée dans une eau qui coule incessamment sur une planche mise en glacis, & qui emportant le plus grossier, laisse l'argent & le plomb dans le fond sur une toile. La troisieme sépare l'argent d'avec le plomb, qui fond en écume; & la quatrieme sert enfin à la perfection, & à le mettre en état de souffrir le marteau. On ne s'imagine pas qu'il y ait tant de dispositions pour avoir un métal qui n'est que l'excrément de la terre. Les Espagnols ne s'arrêtent point, au Potosi, à toutes ces différentes fontes pour purifier l'argent, depuis qu'ils ont trouvé la maniere de l'épurer avec le vif-argent, qui, étant ennemi de tous les autres métaux, qu'il détruit, excepté l'or & l'argent, les sépare de tout ce qu'ils ont de grossier & de terrestre, pour s'unir entierement à eux. On trouve du mercure dans cette mine, & ce métal, quoique quelques-uns ne lui donnent pas ce nom-là, parcequ'il n'est pas malléable, est peut-être un des plus rares effets de la nature; car étant liquide & coulant de lui-même, c'est la chose du monde la plus pesante; & il se convertit en la plus légere, & se résout en fumée, qui venant à rencontrer un corps dur, ou une région

froide, s'épaissit aussi-tôt, & reprend sa premiere forme, sans pouvoir jamais être détruit. La personne qui nous conduisit dans les mines nous fit voir ensuite chez elle quantité de pierres curieuses qu'elle avoit ramassées de toutes parts; entr'autres un gros morceau de cette pierre ductile, qui blanchit dans le feu loin de se consumer, & dont les Romains se servoient pour brûler les corps des défunts. Elle l'avoit trouvée dans cette mine & nous en fit présent à chacun d'un petit morceau. Nous partîmes le même jour de cette petite ville pour aller à Upsal, où nous arrivâmes le lendemain mercredi d'assez bonne heure.

Cette ville est la plus considérable de toute la Suede pour son académie & sa situation : c'est là où l'on envoie étudier tous ceux qui veulent être de l'état Ecclésiastique, dans lequel les Nobles ne peuvent entrer; & c'est une politique de ce Royaume, afin de ne pas diminuer le nombre des Gentilshommes qui servent ailleurs plus utilement. Nous vîmes la Bibliotheque qui n'a rien de considérable que le *codex argenteus* manuscrit, écrit en lettres gothiques d'argent, par un Evêque nommé *Ulphila*, en Misie ou Asie mineure, trouvé dans le sac de Prague, & enlevé par le Comte de Coningsmark qui en fit présent à la Reine Christine. Nous allâmes ensuite dans l'Eglise où nous vîmes le tombeau de Saint Tric, Roi de Suede, qui eut la tête coupée. On nous donna sa tête & ses os à manier, qui sont tout entiers dans une caisse d'argent. On voit dans une grande chapelle derriere le chœur le mausolée de Gustave I & de ses deux femmes, dont il y en a une armée d'un fouet à cause de sa cruauté. On nous montra dans la sacristie une ancienne idole, appellée *Thor*, que les Suédois adoroient, & un très beau calice, présent de la

Reine Christine. Il y a quantité de savans hommes ; entr'autres *Rubekius*, Médecin, qui a fait un livre très curieux qu'il nous fit voir lui même. Cet homme montre par tout ce qu'il y a d'Auteurs, comme Hérodote, Platon, Diodore de Sicile & autres, que les Dieux viennent de son pays. Il en donne des raisons fortes ; il nous persuada par le rapport qu'il y a dans sa langue à tous les noms des Dieux. Hercule vient de *Her* & *Coule*, qui signifie *Capitaine*. Diane vient du mot gothique *Dia*, qui signifie *Nourrice*. Il nous fit voir que les pommes Hespérides avoient été dans ce lieu, qui rendoient immortels ceux qui en avoient tâté. Il nous fit voir que cette immortalité venoit de la science qui faisoit vivre les hommes éternellement. Il nous montra un passage de Platon, qui, parlant aux Romains, leur dit qu'ils ont reçu leurs Dieux de Grece, & que les Grecs les ont pris des Barbares. Il s'efforça de nous persuader que les colonnes d'Hercule avoient été en son pays ; & quantité d'autres choses que vous croirez si vous voulez.

Nous vîmes dans son cabinet beaucoup d'ouvrages de méchanique. Un des *bâtons runeniques* pour connoître le cours du soleil, que les Suédois, à ce qu'il dit, ont connu avant les Egyptiens & les Chaldéens. Toutes les lettres runiques sont faites en forme de dragon, qu'il dit être le même qui gardoit le jardin des Hespérides. Les lettres runiques, dont les Suédois se servoient, n'étoient que seize en nombre. *Ovenius* est encore un célèbre Médecin. *Rédeleius* & *Loxenius* sont renommés ; le premier pour les Antiquités, & l'autre pour le Droit. *Columbus* pour l'Histoire, & *Scheffer*, qui a écrit des Lapons, étoit fort estimé pour la Logique. On voit dans la vieille ville d'Upsal quan-

tité d'antiquités, comme les tombeaux des Rois de Suede, & le Temple de *Janus Quadri-Front*, qui a donné lieu d'écrire à *Rubekius*. Nous nous mîmes dans une petite barque qui partoit pour Stockolm pour de certaines raisons; & le vent qui étoit bon s'étant changé, étant encore à la vue d'Upsal, nous marchâmes deux grands milles de Suede, qui valent cinq ou six lieues de France, & arrivâmes à la poste où nous prîmes des chevaux qui nous conduisirent pendant toute la nuit jusqu'à Stockolm, où nous entrâmes à quatre heures du matin le samedi 27 Septembre, où nous terminâmes enfin notre pénible voyage, le plus curieux qui fût jamais, que je ne voudrois pas n'avoir fait pour bien de l'argent, & que je ne voudrois pas recommencer pour beaucoup davantage.

VOYAGE DE POLOGNE ET D'ALLEMAGNE.

Nous partîmes de Stockolm le 3 Octobre 1683, pour aller trouver notre vaisseau aux Dalles, qui étoit parti deux jours avant nous. Nous fûmes escortés de tous nos bons amis jusqu'à une lieue de la ville : là, prenant congé d'eux, nous marchâmes une bonne partie de la nuit, & arrivâmes le lendemain aux Dalles ; c'est le lieu où se paient les droits que le Roi de Suede prend sur toutes les marchandises qui entrent ou qui sortent. C'est là où commencent les rochers dont Stockolm est environné, & dans lesquels il est assez difficile de marcher. Notre galiote n'y étoit pas encore, mais elle parut le lendemain sur le midi. Elle étoit de Stettin, qui appartient au Roi de Suede, dans la Poméranie, & qui donna pendant ces dernieres guerres tant d'exercice aux troupes de l'Electeur de Brandebourg, qui demeurerent neuf mois devant les murailles, qui n'étoient défendues que des seuls bourgeois. Elle a depuis été rendue au Roi de Suede, comme toutes les autres places qu'il avoit perdues, que le Roi de France lui a fait rendre. Nous partîmes le lendemain dimanche à la pointe du jour, poussés d'un assez bon vent, qui se changea bientôt après, & nous obligea d'aller relâcher à Landsor, proche du lieu d'où nous étions partis. Nous eûmes assez de peine à nous retirer entre

deux rochers qui nous servirent d'abri ; car la tempête étoit extrêmement violente, & pensa cent fois nous briser contre les pierres dont cette mer est toute pleine. Le quatrième jour d'Octobre est célebre pour nous en malheur ; il y avoit trois ans que ce même jour, dédié à Saint François, mon patron, nous fûmes pris des Turcs sur la Méditerranée, à la vue de Nice. Il est difficile d'oublier ces jours-là, lorsqu'ils se marquent dans notre mémoire avec des couleurs si vives & si fortes. Nous demeurâmes trois jours en cet endroit ; & le vent étant un peu moins mauvais, nous mîmes à la voile, & vînmes jusqu'à la vue de Wisby, capitale de l'isle de Gotland. Cette isle, qui est la plus fertile de toute la Suede, a été donnée en apanage à la Reine Christine, qui l'a échangée depuis avec celle d'Oëland, contre la ville & seigneurie de Norchopin dans..... On voit un livre des ordonnances de Wisby, dont on s'est servi pour compiler les ordonnances du négoce de mer.

La fortune, qui sembloit ne nous être favorable que pour nous mieux faire sentir les disgraces, ne fut pas long-tems à nous faire éprouver ses caprices ordinaires ; il s'éleva la nuit une tempête si horrible, qu'après avoir été fort long-tems dans des horreurs continuelles, nous fûmes contraints, sitôt qu'il fut jour, d'aller à toutes voiles relâcher encore une fois en Suede, à Westro-Gothie, en la province de Schomoland. Nous vîmes là deux choses dignes de pitié. La premiere fut la destruction générale de la ville, que les Danois avoient brûlée dans les dernieres guerres, & qui étoit encore pleine de désolation : on commençoit à la rebâtir. L'autre étoit plus récente, & nous fit encore davantage réfléchir sur le péril que nous avions couru : nous vîmes

les triſtes débris d'un vaiſſeau Anglois qui venoit de périr, chargé de ſel, dont l'équipage avoit eu bien de la peine à ſe ſauver.

Nous demeurâmes dans ce miſérable endroit pendant ſix jours que le vent contraire nous empêchoit de ſortir : j'allai tous les jours paſſer quelques heures ſur des rochers eſcarpés, où la hauteur des précipices & la vue de la mer n'entretenoient pas mal mes rêveries ; j'en ai écrit quelques-unes dans le voyage de Suede. Nous ſortîmes enfin à la voile ; mais nous n'eûmes aſſez de bon tems que pour nous porter en pleine mer, & nous mettre hors d'état de nous relâcher en quelque endroit que ce fût. La tempête nous prit avec tant de violence, que notre Capitaine, des plus ignorans qui fût à la mer, eut cinquante fois envie de ſe laiſſer échouer ſur quelque banc de ſable.

Nous demeurâmes dans des appréhenſions continuelles pendant plus de huit jours, qu'un brouillard épais nous empêchoit de diſtinguer le jour d'avec la nuit ; & enfin nous arrivâmes à la vue du fanal de Dantzick, où notre Capitaine vint ſottement mouiller, & s'approcha de ſi près, que, deux heures après, le vent s'étant fait Nord-Oueſt épouvantable, il s'en vint nous donner une des chaudes allarmes que nous aurons de notre vie. Il entra dans la chambre où nous dormions, en pleurant & criant comme un déſeſpéré, & nous aſſurant notre perte prochaine, & qu'il n'y avoit que Dieu qui nous pût délivrer du péril où nous étions. Il eſt fâcheux d'éveiller des gens qui dorment tranquillement pour leur apprendre une nouvelle de cette nature ; & il fut encore plus horrible, lorſqu'étant ſortis ſur le tillac, nous vîmes la mer en fureur, dont le bruit ſe mêlant avec celui que faiſoit le vent, ne nous

préſageoit rien que de funeſte ; mais ce fut le comble de la déſolation, lorſque le cable étant rompu nous vînmes échouer ſur un banc de ſable pendant la nuit la plus obſcure. Il n'y a point de termes qui puiſſent exprimer le trouble d'un homme qui ſe trouve dans ce miſérable état ; pour moi, Monſieur, je ne me reſſouviens d'autre choſe, ſinon que, pendant tout le reſte de la nuit, je commençai plus de cinq cents *Pater*, & n'en pus jamais achever aucun.

Enfin le jour vint le plus agréable que j'aie jamais vu de ma vie, & ayant mis banniere déployée pour témoigner le péril dans lequel nous étions, on nous vint chercher avec des chaloupes, & on nous mit dans la ville.

Dantzick eſt ſitué ſur la mer Baltique, à l'embouchure de la Viſtule. Les plus grands vaiſſeaux viennent dans les rues qui ſont faites en canaux ; ſon entrée eſt défendue par une très bonne citadelle qu'on appelle *Mund*. Elle eſt ſous la protection du Roi de Pologne ; mais quelque oſtentation que ces Meſſieurs faſſent de leur liberté, ils n'en ont que le nom, & leur protecteur peut bien paſſer pour le maître. Ils ont depuis quatre ans perdu quantité de leurs priviléges, à l'occaſion d'un certain Docteur *Stroſ*, qui excita comme une eſpece de ſédition. Le Roi y vint, & pour châtier les rebelles, il leur fit payer quantité d'argent. Les Bourguemeſtres lui rendirent une Staroſtie, appellée *Poſchi*, qui étoit engagée pour vingt mille ducats. Il ordonna de plus que tous les procès qui excéderoient la ſomme de mille livres reſſortiroient à la Cour de Varſovie.

Dantzick eſt appellé *Godanum* en latin, & le mot allemand eſt dérivé du mot de *Dantzen*, qui ſignifie

danſer. La cauſe de cette étymologie vient de ce que certains payſans s'aſſembloient ordinairement au lieu où elle eſt bâtie, & ayant deſſein d'y bâtir une ville, ils demanderent cette place à un Evêque à qui elle appartenoit, lequel leur accorda autant de terre qu'ils en pourroient entourer en ſe tenant par la main, & faiſant un rond en forme de danſe.

Dantzick paie ſoixante mille écus ou environ au Roi de Pologne : il y a des Commis établis aux portes pour partager les Douannes. Le gouvernement de la ville eſt triple. Le premier état eſt de quatre Bourguemeſtres, qui ſont tirés des familles Patrices & de treize Conſeillers. Les Bourguemeſtres préſident l'un après l'autre, d'année en année, & le ſont toute leur vie auſſi-bien que les Conſeillers. Le ſecond eſt de vingt-quatre Echevins, & le troiſieme de cent hommes.

Le trafic principal de cette ville eſt en blés, qui deſcendent de Pologne ſur la Viſtule ; en cire, en acier, & en ambre, qui ſe pêche ſur ſon rivage juſqu'à Memel. Il eſt vrai que cette pêche appartient au Marquis de Brandebourg, qui l'afferme plus de ſoixante mille écus. Lorſque le vent eſt grand, c'eſt alors que la pêche eſt meilleure, & c'eſt pour lors auſſi que les Gardes, que les Fermiers entretiennent, rodent ſur la côte avec plus d'exactitude ; & il eſt défendu ſous peine de la vie d'en prendre le moindre morceau. Il eſt tendre quand il n'a pas pris l'air ; & on y peut graver un cachet : il y a pluſieurs morceaux dans leſquels on trouve des mouches. Je me ſuis étonné quand on m'a parlé du grand trafic qui ſe faiſoit de cette marchandiſe ; & comme je m'en étois peu ſervi, je croyois que les autres n'en conſumoient pas davantage que moi ; mais j'appris en même tems que le grand trafic des Hollandois aux Indes

étoit en ambre, où il s'en consume furieusement. Un grand Seigneur Indien brûlera quelquefois dans une magnificence pour plus de vingt mille écus d'ambre; & l'odeur n'en est pas seulement agréable, elle est aussi fort saine & très bonne pour guérir les maux de tête.

Ils trafiquent aussi en cendres, en miel & en litarge.

Les fortifications de la ville sont fort bien entretenues & servent autant à l'embellissement qu'à la défense de la ville. La porte appellée *Hædor* est d'une très juste symmétrie; & je n'en ai gueres vu de mieux proportionnée. Nous remarquâmes dans la ville les rues qui sont assez larges, mais embarrassées par de grands balcons qui en occupent la moitié. On voit au milieu de la grande place une fontaine qui représente un Neptune de bronze. Les maisons sont fort propres & bien meublées.

L'arsenal est assez grand & garni de plusieurs belles pieces de canon; mais la grande Eglise est un vaisseau également admirable par l'élévation de la voûte, comme par la charpente. Il y a un certain trou dans lequel les Luthériens ont jetté tous les Saints & tous les ornemens qu'ils trouverent dans l'Eglise catholique, qu'ils appellent *l'enfer*.

Les Catholiques ont trois ou quatre Eglises servies par des Jésuites, des Jacobins, des Carmes, & des Carmes-déchaux; & je ne fus jamais plus surpris que la premiere fois que j'entendis la messe. Lorsque le Prêtre fut sur le point de lever Dieu, je fus plutôt instruit de l'action qu'il alloit faire, par le cliquetis des soufflets que se donnoient les assistans, que par le bruit de la sonnette qu'il étoit impossible d'entendre.

Il y a peu de gens plus dévots en apparence que les Polonois; ils sont très religieux observateurs des jeûnes commandés par l'Eglise : ils ne mangent point de beurre les jours maigres ; mais seulement de l'huile de graine de lin. On ne peut avoir de viande les vendredis ; & il y auroit du péril d'en manger en Massovie ; & un Polonois croiroit faire une bonne action s'il tuoit un homme en cet état.

Il y a de remarquable à Dantzick le moulin à trente roues, qui rend un ducat toutes les heures à la ville. Dans la grande Eglise est un tableau merveilleux d'un Peintre Flamand, qui, allant à Rome, fut pris des Corsaires Turcs, & depuis repris des Chrétiens. Il s'appelloit Jean du Chêne, d'Anvers ; il a si bien représenté le jugement, qu'on ne peut rien s'imaginer de plus fort : je n'ai jamais vu de peinture plus achevée : il est vrai que la justesse du dessein ne s'y trouve pas dans toute sa proportion. On dit qu'un Electeur de Brandebourg en voulut donner cinquante mille écus. Nous montâmes au haut du clocher, d'où nous apperçûmes toute la ville, & la mer qui en est à une demi-lieue. Elle approche assez de la grandeur d'Orléans ; mais les maisons y sont plus serrées, & il y a beaucoup plus de peuple.

Pour les Dames il faut leur rendre justice ; je n'ai gueres vu de pays où elles soient plus généralement belles. Elles y sont toutes fort blanches & ont beaucoup d'agrément. Les femmes de Messieurs Mathis sont des plus jolies, & particulierement la jeune, qui peut passer pour une beauté achevée.

Nous remarquâmes la danse polonoise qui est toute particuliere. Les valets marchent devant, & les maîtres les suivent ; ils ne font presque que marcher.

Il y a des bœufs en ce pays d'une grosseur & grandeur prodigieuses ; ils viennent de la Podolie, qui appartient aux Turcs, ou de l'Ukraine, dont la meilleure partie leur appartient aussi. Cette Province d'Ukraine est habitée par les Cosaques. Le pays est si bon qu'il suffit d'y semer une fois pour trois ou quatre ans : ce qui tombe de l'épi en le coupant suffit pour semer les terres, & ceux qui veulent les ensemencer deux fois recueillent de même ; il y a peu de meilleurs pays.

Nous apprîmes à Dantzick que M. de Béthune étoit fort aimé des Polonois, & extrêmement généreux. Dans l'élection du Roi d'à présent pas un Général de Lithuanie ne s'opposoit à sa promotion, mais les autres vouloient le Prince de Lorraine, ou celui de Neubourg. Le Prince de Lorraine a épousé une Princesse, Marie, Douairiere, Reine de Pologne : mais il n'étoit pas porté par la France.

Le Roi Michel Coribut Wesnowiscky fut élu Roi comme par dépit de ce qu'on ne pouvoit s'accorder avant que d'élire un Roi. Il recevoit une pension de cinq mille livres de la Reine pour son entretien. Il mourut fort à propos, car les Polonois étoient délibérés de le déposséder. Ses funérailles furent faites avec celles du Roi Casimir, qui mourut à Paris.

On a proposé plusieurs fois M. le Prince de Condé dans les dietes pour être Roi ; mais les Polonois le craignent trop ; ils appréhendent extrêmement qu'il ne veuille entreprendre quelque chose sur la liberté Polonoise dont ils se tiennent extrêmement jaloux. Le Comte de Saint-Paul mourut deux jours trop tôt, & n'eut pas le plaisir de se voir Roi pendant sa vie. Il avoit été reçu d'un commun consentement : mais le

Ciel en avoit ordonné autrement. Les Polonois firent quelque difficulté pour couronner la Reine, à cause que la Douairiere étoit encore vivante, & vouloient soulager l'Etat qui ne pouvoit pas entretenir deux Reines; mais le Roi fit si bien qu'elle fut couronnée peu de tems après lui.

Les Staroſties sont des gouvernemens de province; le Roi les donne aux Gentilshommes, & ne peut les leur ôter.

Les villes envoient des Députés aux dietes que le Roi convoque quand il lui plaît; & le moindre de ces Gentilshommes & de ces Envoyés peut rompre une diete: car il y a une Loi en Pologne qui dit que les affaires s'y doivent faire *non pluralitate votorum, sed nemine contradicente.*

Les Weivodies ou Palatinats sont plus que les Staroſties: ils sont subdivisés en Staroſties.

La Palatine de M. Vaubrenic, appellée *Boncoſchi*, fut abusée par un Gentilhomme Polonois qui l'abandonna, & fut reçue & menée en France par lui. Madame la Marquise de Bressoi sa tante fut chassée de la Cour & éloignée de la ville par les menées de la Reine, qui appréhendoit les engagemens du Roi, & qui sentoit quelques atteintes de jalousie: l'histoire dit que c'étoit *Seinkamer*, dite la Wolget.

Nous vîmes, le jour que nous partîmes, le grand M. Evelius, Professeur en Astronomie, un des savans hommes du siecle, & qui reçoit des pensions de quantité de Princes, & particulierement du Roi très Chrétien. Cet homme nous fit voir tous les ouvrages que le feu avoit épargnés. Il nous raconta, les larmes aux yeux, les pertes qu'il avoit faites il y avoit deux ans,

par un incendie terrible qui avoit consumé plus de quarante maisons, & qui avoit malheureusement commencé par la sienne.

Il y a près de cinquante ans que ce grand homme travaille & le jour & la nuit. La nuit il s'emploie à observer les astres sur le haut de la maison avec des lunettes de plus de cent quatre-vingts pieds de longueur, & le jour à réduire en écrit ce qu'il a remarqué pendant la nuit. Entre plusieurs choses extrêmement doctes dont il nous entretint, nous apprîmes qu'il étoit de l'opinion de Copernic; & il nous dit que c'étoit une chose tout-à-fait absurde de croire que le ciel tournât autour de la terre, par plusieurs démonstrations dont il nous convainquit. Il nous montra à ce sujet un globe terrestre & céleste, qui prouvoit merveilleusement ce qu'il disoit. Il nous dit, pour une de ses meilleures raisons, qu'il remarquoit toujours en un tems une même distance entre la terre & les étoiles fixes, qui sont attachées aussi-bien que le soleil au firmament, & que dans un autre tems il s'en trouvoit beaucoup plus éloigné: ce qui lui faisoit connoître que le mouvement étoit dans la terre & non dans les cieux; & là-dessus lui ayant dit que cette opinion étoit condamnée parmi nous comme hérétique; il nous dit que le Pere..... Confesseur de Sa Sainteté lui avoit écrit à ce sujet, & qu'il lui témoignoit que l'Eglise condamnoit cette opinion jusqu'à ce qu'elle fût prouvée; mais que, lorsque quelqu'un l'auroit éclaircie, il ne trouveroit aucune difficulté à suivre l'opinion la plus probable. Dans les observations qu'il fit d'abord sur ce mouvement de la terre & sur cette approche ou cet éloignement des étoiles, il crut s'être trompé, comme il nous dit, dans son calcul; mais

ayant pendant cinquante ans de suite remarqué la même chose, il ne faisoit aucun doute de son opinion.

Il nous dit aussi avoir trouvé la libration de la lune, que personne avant lui n'avoit connue, & nous assura que cette connoissance lui avoit été d'un très grand secours pour tous ses ouvrages, dont la quantité surpasse l'imagination. Il en a dédié presque à tous les Princes de la terre, pleins de planches faites de sa propre main, il nous les fit toutes voir, & aussi quinze gros volumes, comme la vie des Saints, pleins de Lettres que les plus savans de l'univers lui avoient écrites sur quantité d'opinions.

La lune est un corps rond, plein de bosses & de concavités : il l'a dessinée plusieurs fois, & a donné des noms particuliers aux montagnes & aux endroits remarquables qu'il y a observés ; il y a même remarqué des mers, non pas qu'il y ait de l'eau dans la lune, mais une certaine matiere qui paroît tout de même que de l'eau. Il travaille présentement à faire un nouveau globe sphérique, dans lequel il doit faire paroître toute la science qu'il s'est acquise pendant plus de cinquante ans : il est aidé par le Roi à qui il prétend le dédier. Il nous montra les plus beaux instrumens de Géométrie que j'aie jamais vus ; & un morceau d'ambre, sur lequel, aussi-tôt qu'il fût tiré de la mer, il a imprimé lui-même un cachet lorsqu'il étoit encore assez mou pour souffrir l'empreinte ; car du moment qu'il a eu l'air il demeure dur comme nous le voyons.

Le Marquis de Brandebourg a fait présent d'une chaise d'ambre à l'Empereur, qu'on dit être la plus belle chose du monde, & à M. le Dauphin, d'un miroir qui passe pour un chef-d'œuvre. Ce Prince est sans

difficulté le plus puiſſant de toute l'Allemagne. Son pays a plus de deux cents milles d'Allemagne d'étendue, & la ſeule province de Pruſſe, dont il n'a qu'une partie, lui rapporte vingt-ſix mille écus par mois. Il fit un feſtin cet été dernier, lorſqu'il étoit à Pirmont, dans lequel il dépenſa, à ce qu'on dit, cinquante mille écus : il s'y trouva quarante perſonnes royales, c'eſt-à dire, de familles royales ou ſouveraines. Les deux Reines de Dannemarck & le Prince Georges s'y trouverent. Sa Cour eſt plus ſplendide que pas une autre d'Allemagne ; & ſi la qualité de Roi lui manque, le cœur, la cour & les revenus d'un Roi ne lui manquent pas.

L'Electeur de Brandebourg s'appelle Frédéric Guillaume, grand Chambellan de l'Empire, & a épouſé Louiſe-Henriette, fille du Prince d'Orange Frédéric Henri. Il a un Prince d'environ quinze ans, qu'on appelle *Court-Prince :* il eſt de la religion Calviniſte. Nous logeâmes à Dantzick chez Payen, *in Schyper Gulden Hans.* Nous y connûmes M. Macé, Horloger, qui avoit demeuré long-tems à Conſtantinople & qui y acheta ſa femme qui eſt de Dantzick : l'hiſtoire en eſt aſſez plaiſante. Ce Polonois eſt nommé .... qui a ſon frere Référendaire, & qui avoit été avec ſon pere, Ambaſſadeur à la Porte.

Nous entretenions correſpondance avec le Tranſilvain Michel Apaffi, & la France lui donnoit beaucoup d'argent pour donner paſſage ſur ſes terres à ſoixante mille François & autant de Tartares, qui faiſoient diverſion des troupes de l'Empereur, & que nous ſoudoyions dans ces dernieres guerres. Le Duc de Tranſilvanie eſt élu par les Etats du pays, & confirmé par le Turc auquel il paie tribut. Il jure à ſon avénement

qu'il maintiendra dans le pays l'exercice libre de cinq religions, qui sont les Catholiques Romains, les Grecs, les Luthériens, les Calvinistes & les Anabaptistes. Il reçoit tribut des Princes de Moldavie & de Valachie.

Le défunt Prince de Transilvanie s'appelloit Ragotski, du royaume de Hongrie, & son prédécesseur Bethlem-Gabor, qui épousa Catherine de Brandebourg.

Nous partîmes de Dantzick le mercredi 29 Octobre pour Varsovie, dans une petite caléche couverte, pour vingt-quatre écus de la monnoie du pays, qui font environ vingt livres de France. Nous passâmes en sortant par un très grand fauxbourg, d'une lieue d'Allemagne de long, qu'on appelle Schotland. Le chemin est très beau & le pays très bon, & les hôtelleries fort misérables; mais on ne s'apperçoit point de cette misere; parceque c'est la mode en Pologne de porter tout avec soi, & même son lit; car on ne trouve dans les hôtelleries que ce qu'on y porte. Cette maniere a sa commodité & son incommodité; ce qu'il y a d'incommode est le long attirail qu'il faut traîner après soi; mais aussi il y a cela de commode que l'on mange toujours quelque chose de bon, & que l'on est toujours couché dans son lit; ce qui est une grande commodité pour un voyageur qui est bien aise d'avoir la nuit le repos, après avoir fatigué tout le jour; cette seule pensée lui adoucit les difficultés du chemin.

La raison pourquoi on ne trouve rien en Pologne, c'est que les Gentilshommes viennent tout enlever chez le payſan, & le paient le plus souvent en coups de bâton. Tous les payſans sont nés esclaves, & la puissance des Seigneurs est si grande qu'elle s'étend même jusqu'au droit de vie ou de mort; & lorsqu'un Gentil-

homme a tué un de ſes payſans, il en eſt quitte pour payer le..... qui vaut environ ſept francs de notre monnoie, & cela ſert à le faire enterrer.

Les terres ne ſe vendent pas à l'argent, mais par la quantité de payſans qui demeurent deſſus. Ils ſont obligés de travailler cinq jours la ſemaine pour leur Seigneur, & le ſixieme pour eux & pour leur famille, qui eſt miſérable plus qu'on ne ſauroit dire. Il arrive bien ſouvent que les Seigneurs ayant beſoin d'argent vendent la liberté à leurs vaſſaux pour une certaine ſomme d'argent; mais ſans cela il ne lui eſt pas permis d'aller habiter ailleurs, & un payſan qui ſeroit trouvé en fuite ſeroit infailliblement maſſacré par ſon maître. Cette domination s'étend ſur les femmes comme ſur les hommes, & même un peu plus loin, & ſi le payſan a une jolie fille, le Gentilhomme ne manque pas de prendre le droit du Seigneur.

Nous paſſâmes par Grandents, ville aſſiſe ſur la Viſtule, le magaſin des grains qui deſcendent ſur cette riviere à Dantzick & à Cullam, où nous entendîmes la meſſe le jour de la Touſſaint dans une fort belle Egliſe; & à Thorn, ville d'un aſpect fort agréable, & qui pour cela eſt appellée *die Schenſte*, la plus jolie.

Thorn eſt une ville libre ſous la protection du Roi de Pologne, comme Dantzick, & elle eſt la capitale de la Pruſſe royale. Elle eſt preſque dans le milieu du chemin de Dantzick à Varſovie Le gouvernement eſt preſque ſemblable à celui de Dantzick, excepté que les quatre Bourguemeſtres s'y renouvellent tous les ans, quinze jours avant Pâques, au Dimanche de *Judica*. Ces quatre Bourguemeſtres ſont élus, mais le

Burgrave, qui est le chef, est nommé par le Roi de Pologne. Nous allâmes voir la Maison de Ville, qui est assez magnifique ; & dans la salle des Magistrats sont les portraits des Rois de Pologne, depuis Casimir IV, qui régna quarante-cinq ans. A celui-ci succéda *Joannes Albertus*, qui tint le trône huit ans, & fut suivi d'Alexandre, qui vécut cinq ans dans la royauté, & Sigismond I y resta quarante & un ans après lui. On élut ensuite Sigismond Auguste, qui demeura roi pendant vingt-quatre ans ; mais son successeur Henri III, qui fut depuis Roi de France, n'y fut que trois mois. Ce Prince reçut deux couronnes, & avoit pour devise : *Manus ultima cælo*, & d'autres changerent *cælo* en *claustro*. Après lui vint Etienne, qui régna dix ans, & Sigismond III, Roi de Suede & de Pologne, lui succéda. Le premier royaume lui fut enlevé par Charles IX, son oncle, pendant qu'il étoit en Pologne. Ce Prince fut élu Roi de Suede, & s'obligea dans son élection de venir passer chaque cinquieme année à Stockolm ; mais n'ayant pu tenir sa parole à cause des guerres continuelles qu'il avoit à soutenir contre les Turcs, les Tartares & les Moscovites, il délibéra d'y envoyer un Sénat, composé de quarante Jésuites, qui représenteroit sa Cour : ce Sénat fut reçu magnifiquement à Dantzick, & s'embarqua pour Stockolm ; mais la nouvelle étant venue, le Conseil s'assembla, où présidoit Charles, oncle du Roi, qui dissuada les Suédois de recevoir un gouvernement de Prêtres, & le vaisseau étant à la rade, il alla avec une vingtaine de vaisseaux, sous prétexte de le recevoir, & ayant fait une salve un peu trop forte sur le vaisseau de la Société, il le coula à fond, sans vouloir

sauver aucun Jésuite, dont ils se moquoient en leur criant, *qu'ils fissent des miracles comme au Japon, & qu'ils marchassent sur les eaux.*

Sigismond perdit ainsi sa couronne de Suede, que son oncle recueillit ; & sachant bien qu'il n'y a point de meilleur moyen pour fomenter une guerre que le manteau de la religion, il chassa tous les Prêtres, & introduisit en leur place les Luthériens. Il soutint une guerre en 1604, contre son neveu, qui dura deux ans ; mais le Roi de Pologne ne put rien faire à cause de la diversion qu'il falloit faire contre les Tartares qui le pressoient vivement d'un autre côté.

Cela n'a pas empêché que les Rois de Pologne, depuis Sigismond III, n'aient joui du titre de Rois de Suede jusqu'à Jean Casimir, dans sa derniere pacification qui se fit à Oliva, proche de Dantzick, où il fut arrêté que Jean Casimir, étant le dernier de sa branche, condescendroit à jouir seulement de ce titre durant sa vie envers tous les Princes du monde qui lui donneroient ce titre, à la réserve des Suédois.

Sigismond eut deux fils, qui tous deux succéderent à la couronne : l'aîné étoit Uladislas IV, qui régna quinze ans. Ce fut sous son regne que se fit cette célebre entrée des Polonois dans Paris, pour demander la Princesse Marie pour leur Reine. Uladislas étant mort, son frere Casimir fut élu en sa place & épousa la veuve de son frere, & régna dix-neuf ans, au bout desquels il remit la couronne & alla passer le reste de ses jours en France où il est mort. A celui-ci succéda Michel Coribut Wesnowiscky. Ce Prince étoit trop bon ; & les Gentilshommes le mépriserent si fort, qu'ils lui mirent en tête de se retirer dans un Couvent, comme il auroit fait, si la mort n'avoit prévenu ses des-

feins. La Reine en étoit consentante, parcequ'elle devoit épouser le Comte Saint-Paul, que la plûpart souhaitoient pour succéder à la couronne. Ce fut sous lui que Sobieski, qui n'étoit pour lors que grand Maréchal, gagna la fameuse bataille de Coschin en Ukraine, entre le Nieſter & le Prut. Les Turcs étoient campés & bien retranchés sous la forteresse; & les Polonois, étant au nombre de près de quatre-vingt mille hommes, ayant passé le Nieſter le Dimanche, se vinrent camper les jours suivans presque à la vue des Turcs. Le jeudi & le vendredi se passerent en quelques escarmouches, & le soir de ce même jour les Polonois chargerent les ennemis. Cette attaque dura toute la nuit, & le samedi matin la défaite commença & ne dura que deux heures, pendant lesquelles on tua plus de trente-huit mille Turcs, sans faire quartier à pas un. Ussain Bacha, qui commandoit l'armée Turque, eut bien de la peine à se sauver avec deux mille hommes qui resterent seuls de toute l'armée, composée de plus de quarante mille hommes, & qui éviterent par la fuite d'avoir le même sort que leurs compagnons. Le butin fut grand, & on l'abandonna tout entier aux soldats, excepté la tente d'Ussain, qui fut gardée fort exactement & envoyée au Roi. Il n'y avoit rien de si superbe que cette tente: elle paroissoit plutôt une ville qu'un pavillon de guerre, & tous les Officiers y étoient logés. Ussain Bacha repassa la riviere avec près de six mille hommes, mais le pont tomba lorsque toute l'armée étoit dessus, & plus de quatre mille hommes furent noyés, sans qu'il restât autre espoir à ceux qui évitoient la cruauté de l'eau que d'être taillés en pieces par leurs ennemis.

Le Roi Michel reçut cette nouvelle avec bien de la joie, & cela causa sa mort qui arriva huit jours après.

Il y eut de grandes factions après sa mort, comme il arrive toujours en Pologne en semblables occasions. Sobieski étoit pour lors grand Maréchal & grand Général, & fit jurer à toute l'armée avant que de la quitter qu'elle donneroit sa voix pour M. le Prince, quoiqu'il ne fût point aimé de la petite Noblesse. M. de Beauvais fut envoyé de France, & soit que ce ne fût pas l'intérêt de la France que M. le Prince devînt Roi, ou qu'il trouvât trop de difficulté dans l'esprit de la Noblesse, il fit en plein Sénat la plus belle harangue qu'on ait jamais entendue, faisant connoître à la République, que soit en reconnoissance des services passés, soit dans l'espérance de ceux qu'elle devoit recevoir dans la suite, rien ne lui étoit plus utile que l'élection de *Sobieski*, qui en effet fut élu Roi, & couronné ensuite à Cracovie sous le nom de Jean III.

La Douairiere du Roi Michel a depuis épousé le Prince de Lorraine, qui avoit plus de part que pas un autre à la couronne de Pologne, si la brigue de France eût été moins forte, & s'il n'avoit pas été tout-à-fait de ses intérêts d'éloigner ce Prince du trône, qui par cette nouvelle puissance auroit été en état d'entreprendre contre la France pour le recouvrement de son Duché.

Quoique la Pologne soit liée à la France d'amitié, sans avoir néanmoins beaucoup à démêler avec elle, il est plus de ses intérêts de se tenir bien avec l'Empereur, dont elle appréhende l'accroissement en Hongrie. On a vu, il y a environ deux ans, que les Polonois n'ignoroient pas cette maxime, lorsque M. de Béthune étoit en cette Cour pour fomenter la rébellion des Cosaques à force d'hommes & d'argent. La Reine fit arrêter des recrues que M. de Béthune faisoit passer chez les rebelles vers les montagnes de Hongrie par le

Palatinat de Russie, pour faire connoître par-là que la Pologne n'avoit aucune part à tout ce qui se faisoit de ce côté-là, & que tout venoit de la part de la France, qui, par le défaut d'argent, laissa débander les troupes que commandoit M. de Guénégaut. Ces troupes étoient composées de quelques François, de Tartares, & de la plus grande partie des rebelles, qui, voyant qu'il y avoit près de deux ans qu'ils n'avoient reçu de paye, se mutinerent contre les Généraux, contre lesquels ils tirerent & les arrêterent prisonniers dans un village où ils vouloient les massacrer.

Cette action du Palatin de Russie, faite par l'ordre de la Reine, causa beaucoup d'altération dans l'esprit de M. de Béthune qui fut un très long-tems sans aller à la Cour, aussi-bien que Madame la Marquise qui ne se pouvoit pas bien accorder avec la Reine. M. de Béthune ne voulut pas moins de mal au Palatin de Russie, petit Général de la Couronne, pour l'action qu'il avoit faite, & lui fit même comme un défi, en lui disant que, s'ils étoient l'un & l'autre à la tête de cinq cents chevaux, on verroit qui l'emporteroit : cependant ils se sont raccommodés ensemble, & le Palatin a fait présent depuis d'un beau cheval turc à M. de Béthune.

M. de Béthune étoit fort aimé des Polonois ; il n'y a jamais eu d'homme qui ait mieux soutenu son caractere en Pologne que lui : il tenoit toujours une table ouverte, & avoit plus de cent personnes avec lui. Il logeoit au Palais Casimir, bâti par la Princesse Marie.

Les dietes se tiennent de trois en trois ans ; deux se tiennent à Varsovie & une à Grodno ou Wilna, les deux plus remarquables villes de Lithuanie. Cette Province a les mêmes Officiers que la Pologne, & le

Général

Général Spas est grand Général de Lithuanie. Il se disoit dans le pays qu'il pourroit bien arriver que les Lithuaniens en feroient un Roi. Ils se voient mépriſés des Polonois & du Roi même qui n'a pas pour eux les mêmes égards : on appréhende qu'ils ne se rendent aux Moscovites. Ils demandent la guerre dans toutes les dietes, mais eux non plus que les Polonois ne sont gueres en état de la faire.

Quand la guerre est déclatée, vous voyez toute la petite Noblesse monter à cheval & se rendre à l'armée : elle y demeure tant que leurs proviſions durent, qui consiſtent en une centaine de petits fromages durs comme du bois, une tinette de beurre, & quelqu'autre chose de cette nature ; & lorsque cela est consommé, & qu'ils ont mangé l'argent de leurs chevaux, ils s'en retournent chez eux, & sont ainsi fort peu en état de continuer la guerre.

La derniere diete s'est tenue l'année passée, & fut rompue par un petit Gentilhomme qui fut d'avis contraire. Ce fut pendant ce tems qu'arriva l'affaire de Messieurs les Ambassadeurs, qui, revenant du château, furent insultés par quelques Polonois qui avoient voulu prendre l'épée d'un Page ; celui-ci mit l'épée à la main, & quelques Gentilshommes des carrosses ayant mis pied à terre, entr'autres M. le Marquis de Janson, appaiserent tout. Les Polonois allerent chercher du secours, & revinrent avec près de trois cents personnes fondre de nouveau sur les gens des Ambassadeurs avec des aubouchs & des bardiches, en criant : *zabi, zabi, franſleut ; tue, tue.* Ceux-ci sortirent du carrosse & entrerent chez le Palatin de Russie où ils se défendirent le mieux qu'ils purent contre cette multitude que la présence des Ambassadeurs ne pouvoit

arrêter, & qui n'empêcha pas que plusieurs des Gentilshommes ne furent blessés, & quelques uns demeurerent comme morts sur la place.

Le Roi vint le lendemain matin *incognito* chez Messieurs les Ambassadeurs, qui logeoient à Sainte-Croix, aux Peres de la Mission, pour pacifier les choses. Le Palatin de Russie y vint aussi, & offrit tous ses gens aux Ambassadeurs pour en faire telle justice qu'il leur plairoit. On avoya des Envoyés de toutes parts à ces dietes : il y en avoit de Perse, de Turquie & de Moscovie. Le Moscovite étoit conduit dans le cartosse du grand Maréchal, attelé des chevaux du Roi. Le Turc y étoit pour les limites qu'il fit planter, avec près de trente mille hommes, à sept lieues de Léopold, comme il voulut ; car on n'est pas en état de lui rien contester : cela fit bien du tort à plusieurs personnes qui avoient des biens de ce côté-là, qu'on promit de récompenser d'ailleurs. Cette maniere est assez bonne de planter des limites à la tête d'une armée.

La premiere charge de la couronne est celle de Général, possédée par le Prince Nitre, neveu du Roi, quoique plus âgé.

La seconde est celle de Grand-Maréchal, possédée par Lubomirsky.

Le Palatin de Russie est petit Général.

Le Chevalier de Lubomirsky est grand Enseigne.

Monsieur de Morstain, Grand-Trésorier du Royaume, sans être obligé à rendre compte : il est puissamment riche, quoiqu'il ait été très mal à son aise il n'y a pas huit ans.

Toutes ces Charges se vendent par les possesseurs ; mais si elles viennent à vaquer par la mort le Roi en dispose.

L'Archevêque de Gnesne, qui est aujourd'hui.... est Primat & premier Prince du Royaume, Légat né, & gouverne tout l'Etat pendant l'interregne qui dure une année. La monnoie se frappe à son coin.

Il n'y a presque plus dans l'Europe que le Royaume de Pologne qui soit électif. Le Roi proposa dans la derniere diete de faire accepter son fils pour successeur; mais les Polonois dirent qu'ils ne le reconnoissoient que comme fils du grand Maréchal, & non pas du Roi, parcequ'il naquit lorsque le Roi n'étoit encore que grand Maréchal. Les troupes se levent & se paient aux dépens de la République qui n'entretient pendant le tems de paix que cinq ou six mille hommes pour garder les frontieres des incursions des Tartares. Ils ont quelques régimens d'Hussarts, qui sont des gens armés d'une maniere toute particuliere. Il n'y a point d'Hussart qui ne coûte plus de deux mille livres à équiper. Ils ont de gros chevaux, & portent une peau de tigre sur l'épaule, les fleches & le carquois derriere le dos, la cotte de maille sur la tête, le sabre, les pistolets & la demi-lance. Les valets de ces gens précédent l'escadron à cheval une lance à la main; & ce qui est assez particulier, c'est qu'ils ont des aîles attachées au dos; ils vont fondre dans l'occasion au milieu des ennemis, & épouvantent leurs chevaux qui ne sont pas accoutumés à ces visions, & font jour à leurs maîtres qui les suivent de près. La République a aussi quelques Tartares qu'elle entretient en tems de paix, qui sont comme les Suisses, & se donnent à ceux qui les veulent soudoyer. Ce sont au reste les plus méchantes troupes du monde, & ils firent bien connoître que leurs chevaux étoient meilleurs qu'eux, lorsqu'appercevant les Suédois qui passoient la.

Viſtule, ils aimerent mieux les éviter que de les attendre, & abandonnerent le Roi Caſimir, qui n'eut que le tems de faire monter la Reine en carroſſe, qui voyoit de ſon château les Suédois qui paſſoient le fleuve & qui entrerent dans Varſovie; & de l'autre les Polonois & les Tattares qui fuyoient plus vîte que le vent. Ils ravagerent toute la ville, conduits par Charles Guſtave, pere du Roi d'à préſent, qui permit aux ſoldats qui vouloient emporter la belle colonne qui eſt à l'entrée de la porte de Varſovie de le faire s'ils pouvoient l'enlever ſans la rompre.

Dans la derniere diete il fut réſolu que l'on n'y allumeroit point de chandelle, afin que l'on ne vît point ceux qui dormoient; parcequ'il arrivoit bien ſouvent que comme les Polonois vont à la diete ſur les trois ou quatre heures, en ſortant de table où ils ont bu plus que de raiſon, on prenoit, pour faire paſſer quelques articles, le tems de les propoſer, lorſque ceux qu'on ſavoit d'un ſentiment contraire dormoient; ce qui paſſoit n'étant diſputé de perſonne: c'eſt pourquoi ils ont voulu bannir la lumiere de leur aſſemblée pour y augmenter davantage la confuſion, ſi elle peut être plus grande, & pour ne pas voir ceux qui dorment.

Varſovie eſt en Mazovie, capitale de la haute Pologne, & le lieu où ſe tiennent les dietes de trois en trois ans. Cette ville eſt aſſiſe ſur la Viſtule, qui vient de Cracovie, & qui apporte bien des commodités de Hongrie, & particulierement du vin le plus excellent qu'on puiſſe boire. Il n'y a rien de remarquable que la ſtatue de Sigiſmond III, miſe par ſon fils Uladiſlas, qui eſt à l'entrée de la porte, ſur une colonne de jaſpe ſur laquelle les Suédois tirerent pluſieurs coups de canon. La figure eſt dorée de plus d'un ducat d'épais.

La ville est très sale & très petite, & ne consiste proprement qu'en sa grande place, au milieu de laquelle est la Maison de Ville, & autour quantité de boutiques d'Arméniens, fort richement garnies d'étoffes & de marchandises à la turque, comme arcs, fleches, carquois, sabres, tapis, coureaux & autres. Il y a une très grande quantité d'Eglises & de Couvens. Nous vîmes le Palais Casimir, bâti par la Reine défunte, & présentement si délaissé que tout y fond. Nous y vîmes plusieurs de ces chaises par le moyen desquelles on monte & on descend d'une chambre à l'autre. Ce fut de ce Palais que la Reine vit les Suédois passer la riviere qui en mouille les murs; & c'étoit là que demeuroit M. de Béthune.

Nous allâmes rendre visite à M. Lubomirsky, grand Maréchal, qui est un des plus riches Princes de Pologne. Son pere étoit Généralissime, & eut de grandes jalousies contre Potosky, autre Général, qu'ils assoupirent néanmoins par le mariage que fit Lubomirsky de son fils avec la fille de Potosky. Elle est morte, & ce Prince a depuis épousé la fille du Chambellan. Lubomirsky, pere de celui-ci, prit les armes contre son Roi & battit ses troupes plusieurs fois. Il étoit accusé de favoriser l'Autriche pour l'élection future, & d'appuyer ce grand parti de la Confédération.

Ce Seigneur nous fit voir toute sa maison avec une bonté particuliere. Il l'a achetée depuis cinq ou six ans, & l'a eue à très grand marché; elle s'appelle *Jesdoua*, & n'est qu'à une portée de canon de la ville. Ce Prince fait travailler continuellement dans son jardin à des hermitages & à des bains qui seront très beaux. Son Palais est plein de quantité de très beaux originaux qu'il a amassés avec grand argent. Sa gallerie est fort

curieuse. Il nous fit voir une grande piece qui lui étoit venue depuis peu d'Augsbourg, dans laquelle il y avoit une horloge, un carillon, un mouvement perpétuel, & quantité d'autres choses : le tout étoit fait en forme d'un grand cabinet d'argent.

Il nous fit voir l'endroit où son grand pere avoit remporté la premiere bataille contre les Turcs, à Cochin, où Osman étoit en personne, & où il demeura plusieurs milliers d'ennemis sur la place. Ce lieu est heureux pour les Polonois ; ils y ont remporté deux signalées victoires, & particulierement la derniere qui a beaucoup contribué à la paix.

Nous allâmes au château qui n'a rien de beau que les chambres du Sénat & celle de marbre où est dépeinte la prise de Smolensko par les Polonois sur les Moscovites, où ils firent un grand carnage, & prirent deux fils du Grand Duc qu'ils amenerent prisonniers à Varsovie où ils sont morts ; & on leur a fait bâtir une Chapelle qu'on appelle encore la Chapelle des Moscovites, qui est devant le lieu où nous logions. Il y a dans le château une très belle tapisserie relevée d'or, qui fut apportée de France par le Roi Henri. Une partie fut engagée aux habitans de Dantzick par Casimir pour subvenir aux nécessités de l'Etat.

Le Palais de Monsieur Morstain, grand Trésorier du Royaume, est le plus superbe de tous, tant par la belle entente du dessein, que par la richesse des meubles qui l'ornent. Ce Seigneur nous reçut chez lui avec toute l'affabilité possible ; il nous fit voir tous les appartemens de son palais, & quantité de tableaux qui sont dans sa galerie. Nous saluâmes Madame la Trésoriere, qui est Ecossoise, que nous trouvâmes avec le Général de Béarn, qui a servi la France en Hongrie. Monsieur

Morſtain a acheté en France la terre de Montrouge, de M. le Marquis de Vitry. Il prétend que ſon fils, qu'on appelle M. de Château-Vilain, & la Reine, en dériſion, Petit vilain, demeure en France, & poſſéde tous les biens qu'il y a achetés; & ce qui reſtera en Pologne ſera pour une grande fille qu'il a prête à marier. Il nous pria de manger chez lui.

On voit auſſi la maiſon du Palatin de Lublin.

Le Général Spas eſt grand Général de Lithuanie: il s'oppoſoit fort à l'élection de Sobieski; mais on le gagna à force d'argent.

Il eſt défendu de tirer le ſabre pendant les dietes, ſous de groſſes peines, & de ſe battre en Pologne, à trois lieues loin, où ſont le Roi & le grand Maréchal.

M. de Beauvais ne propoſa dans ſa harangue que le Prince de Neubourg pour être élu, & ne ſe ſoucioit pas qui fût Roi, pourvu que ce ne fût pas le Prince de Lorraine. Les élections des Rois ſe font dans la campagne, où on bâtit une cahute de planches. On a vu au couronnement du Roi d'à préſent ce qu'on n'avoit jamais vu & ce qu'on ne verra peut être jamais, un Roi ſuivre le corps de deux autres dans la ſépulture du Roi Michel & du Roi Caſimir. Le couronnement ſe fait à Cracovie.

Le Roi Michel étoit un petit génie; il ne ſe plaiſoit qu'à avoir des images & des montres, & demandant une montre à la Reine, il dit qu'il voudroit en faire des boutons à ſon juſte-au-corps. Quand il fut élu Roi, la Reine lui faiſoit une penſion de cinq mille livres; M. Serycant lui en prêtoit un tiers.

Les Polonois ſont extrêmement fiers & ſe flattent beaucoup de leur nobleſſe, qui la plûpart eſt obligée de labourer la terre, tant elle eſt miſérable. Un petit

noble porte son sabre en labourant la terre & l'attache à quelque arbre, & si quelque passant ne le traitoit pas de *Mouche-Panier*, & l'appellât seulement *Panier*, qui signifie comme maître, il lui feroit mauvais parti.

Au reste ils sont fort civils, & ont toujours les premiers la main au bonnet. Ils sont grands observateurs des jeûnes, & font des abstinences plus qu'on ne leur en commande. Quelques Polonois ne mangent point de viande le lundi & le mercredi; pour le vendredi presque tous ne mangent point de beurre, & le samedi rien qui ait été bouilli, mais seulement rôti. Cette dévotion s'étend aussi sur les animaux; & notre valet ayant donné quelque chose de gras à un chien un samedi, l'hôtesse vouloit le maltraiter croyant faire une action méritoire.

Les Polonois font des dépenses considérables en enterremens, & les different long-tems par magnificence. Il y a de grands Seigneurs que l'on n'enterre que cinq ou six ans après leur mort, & ils sont en dépôt dans des Chapelles ardentes qui coûtent beaucoup. Le jour de l'enterrement on fait entrer des hommes armés comme les anciens Chevaliers, qui viennent comme à cheval dans l'Eglise, & vont en courant rompre leur lance au pied du cercueil.

La maison des Peres de la Mission, où les Ambassadeurs logeoient, est assez étendue. Ils font bâtir une Eglise qu'on appelle Sainte-Croix; mais elle demeure là jusqu'à ce que quelque honnête homme acheve de ses deniers ce que les Peres ont commencé. Ils furent établis avec des Religieux de Sainte-Marie par la Reine défunte; ils se sont beaucoup aggrandis, & l'Evêque de Cracovie les établit présentement dans son diocèse.

Le Supérieur n'y étoit pas; nous y vîmes le Pere Mumasan.

Les rebelles de Hongrie se sont révoltés au sujet de la Religion contre l'Empereur qui ne vouloit pas leur permettre liberté de conscience.

Michel Apaffi est Prince de Transilvanie. Il jure à son avénement de maintenir quatre religions dans ses Etats. Le plus grand plaisir de ce Prince est de boire, & qui le peut faire est sûr de faire auprès de lui sa fortune. La capitale de Transilvanie est Cuisvar.

Le jeune Prince de six ou sept ans est élevé dans les inclinations de son pere, & porte toujours une bouteille à son côté en forme de bandouliere. M. Acakias a été résident fort long-tems en ce pays; c'est présentement M. du Verdet. Le Chevalier de Bourges, qui en venoit avec M. Acakias, qui étoit resté malade à Léopold, nous assura que dans un repas qu'il avoit fait au Résident, il avoit fait attacher les cheveux à un esclave, & ayant passé un bâton au travers, il avoit pris plaisir, pour divertir la compagnie, de le faire brandiller pendant tout le repas. Il le fit ensuite courir tout nu pendant dix-huit lieues à côté du carrosse de la Princesse Telechi: c'est l'épouse du grand Ministre d'Etat, & par les mains de qui tout passe. Le Prince n'ouvre pas seulement une lettre & ne songe qu'à boire. Ce Telechi est l'homme le plus barbare qui soit au reste du monde: il y a plus de fers dans sa maison que dans Marseille. Telechi est le Chef de l'armée & celui qui entretient les rebelles. Ce Prince de Transilvanie rend quatre-vingt mille écus de tribut au Turc. Il a payé cette année double tribut, à cause que quelques Turcs ont été tués sur les terres du Transilvain.

Bethlem-Gabor fut le premier qui se rendit tribu-

taire de la Porte pour dix faucons. Son successeur Michel Basons fut obligé de payer dix mille écus, & Ragotzky en paya vingt, & celui-ci quatre-vingts.

Nous fîmes le chemin de Javarow à Javarouf en six jours ; il y a quarante lieues ou environ. Javarouf est le lieu le plus vilain, non-seulement de la Pologne, mais de tout le monde. La Cour y demeuroit cet hiver-là à cause de la grossesse de la Reine qui y devoit faire ses couches. La Cour s'arrête peu en un lieu : elle voyage continuellement & le plus agréablement du monde ; car toute la Pologne est le plus beau pays de chasse que j'aie jamais vu, & ce voyage est une chasse continuelle. Nous eûmes l'honneur de saluer le Roi & de baiser la main de la Reine. Ce Prince nous reçut avec toute la bonté qui lui est ordinaire envers tout le monde, & particulierement pour les Etrangers. Il prit un plaisir singulier à nous faire réciter des particularités de notre voyage de Laponie, & ne cessoit point de nous interroger. La Reine n'étoit pas moins curieuse, & s'informoit de toutes choses. Cette Princesse est une des plus accomplies de l'Europe : elle a environ trente-huit ans, & la nature a pris plaisir de lui faire part de tous ses dons. Elle est la plus belle personne de la Cour, la mieux faite, & la personne du monde la plus spirituelle : il suffit de la voir pour le connoître ; mais on en est encore bien mieux persuadé lorsqu'on a eu l'honneur de l'entretenir. C'est elle qui a mis la couronne sur la tête du Roi, & l'ambition, qui est le noble défaut des grandes ames, étoit dans cette Princesse au souverain degré. Ce fut elle qui inspira au Roi de tâcher à monter sur le trône, & elle n'épargna pour cela ni argent ni promesses, & fit tant qu'elle en vint à bout malgré les fortes brigues du Prince de Lorraine ; il est

vrai que l'arrivée de M. de Beauvais ne servit pas peu. Il arriva la veille qu'on devoit finir la diete, & proclamer le lendemain le Prince de Lorraine Roi. Il fit tant, dans le peu de tems qu'il avoit, qu'il ménagea si bien les esprits, qu'on prolongea la diete pour quelques jours, pendant lequel tems il eut le loisir d'agir aussi heureusement qu'il a fait.

La famille Royale est la plus accomplie qui se puisse voir. Le Prince aîné s'appelle *Louis-Henri-Jacob*. Le Roi de France, la Reine d'Angleterre & son grand-pere, l'ont tenu sur les fonts. Ce Prince est sur sa quatorzieme année, & promet tout ce qu'on peut espérer d'un grand Prince : il est bien fait, danse bien, & parle quatre langues comme sa naturelle ; l'Allemand, le Latin, le François & le Polonois. Il dit qu'il veut, pour satisfaire le Roi, qui sait parfaitement ces langues, apprendre toutes les langues de l'Europe. La Princesse, âgée de sept ou huit ans, est très jolie, & a été couronnée dans le ventre de sa mere. Le Prince Alexandre, âgé de six ans, est le plus aimable Prince qu'on puisse voir ; il y a encore le Prince Amour, âgé de trois ou quatre ans. La Reine, qui est présentement enceinte, a eu quatorze enfans, & ne laisse pas d'être aussi fraîche qu'une femme de vingt ans, & se porte parfaitement bien. J'ai eu l'honneur de tenir le jeu du Roi à l'hombre, de jouer avec lui, & pour comble de faveur, de manger avec lui à sa table ; Monsieur l'Ambassadeur étant à sa droite & moi à sa gauche. Le grand Ecuyer y étoit avec le *Staroilat* de ..... Nous accompagnâmes ce jour-là le Roi à la chasse. La Pologne est un pays fait exprès pour ce divertissement ; le mot le fait assez entendre ; car *Poln*, d'où il vient, signifie *campagne*, en langue Esclavone ; mais les chasses ne se

font pas comme en France. On fait une enceinte de filets qu'on borde de soldats pour faire sortir le gibier par l'ouverture qu'on a laissée. On fait entrer dans cette enceinte quantité de chiens & de Piqueurs pour les appuyer, qui font sortir tout ce qu'il y a dedans. Chacun prend son poste, éloigné l'un de l'autre de deux portées de mousquet, & lorsqu'il paroît quelque chose, soit loup, renard, chevreuil, &c. on lâche tant de lévriers, qu'il faut que l'animal soit bien fin s'il les évite. Nous fîmes une très grande chasse ce jour là; en moins de quatre heures on prit plus de dix chevreuils, trois loups, cinq ou six renards, quantité de lievres; mais ce qui rendit la chasse belle & sanglante, ce fut un sanglier de la grosseur d'un cheval, qu'on tua après qu'il eût tenu fort long-tems contre les chiens; il en tua quelques-uns & en estropia plusieurs, blessa des hommes & des chevaux; mais enfin on lui tira un coup d'arquebuse dont il mourut. On l'amena sur une charrette au Roi, & tout le monde avoua qu'on n'avoit jamais vu un si furieux animal. Il fallut un chariot pour reporter tous les chiens estropiés, comme on reporte les blessés après un combat.

Nous vîmes à la Cour M. le Marquis de Vitri, Ambassadeur extraordinaire, qui nous reçut avec une bonté particuliere. Nous n'eûmes point, pendant tout le tems que nous fûmes à la Cour, d'autre maison ni d'autre table que la sienne. Nous vîmes chez lui M. de Valalé, son Ecuyer, M. Noblet, qui partit pour la France le lendemain que nous fûmes arrivés, Messieurs Pelissier & Devilles, Secrétaires, M. le Marquis d'Arquiere, à qui la Reine donne vingt mille livres par an; c'est le rendez-vous de tous les François pour le plaisir & pour le jeu; M. le Comte de Matigny son

fils, qui eſt Capitaine de Dragons, & à qui la Reine donne deux mille écus. Nous vîmes dans la maiſon de M. d'Arquiere, M. d'Alerac, M. de Valalé, &c.

La Reine a trois Gentilshommes François, Meſſieurs de Ryon, des Forges & de Villars, qui a été Exempt des Suiſſes de Monſieur. Il a fait une courſe en France.

Nous connûmes à la Cour M. le grand Ecuyer, M. Jalonsky, Vice-Chancelier de la Reine, homme d'eſprit; M. Sarnosky, Secrétaire du Roi; M. Dalanty, Italien, Secrétaire du Roi; M. Dumont de l'Eſpine, Valet-de-chambre.

C'eſt la coutume en Pologne de faire des préſens aux jours de fête. La Princeſſe Radzivil s'appelle Catherine. Sa fête vint dans le tems que nous y étions; la Reine lui fit un préſent, & voulut qu'on danſât le ſoir à la Cour.

Ces ſortes de danſes ne finiſſent jamais, & depuis que l'on commence juſqu'à ce que l'on finiſſe, tout le monde danſe enſemble ſans diſcontinuer, & le cavalier fournit avec la dame ſans s'arrêter.

Ils ont une maniere de danſe à la Ruſſienne qui eſt fort plaiſante. M. le Chevalier Lubomirsky, grand Enſeigne du Royaume, la danſe parfaitement bien.

On ne danſe jamais davantage qu'aux mariages où le Roi fait toute la dépenſe, pendant ſix ou ſept jours que la femme ne demeure point chez ſon mari; & le jour qu'on la lui met entre les mains, il traite tout le monde.

Les Polonois ſont fiers, ſe flattent beaucoup de leur nobleſſe, & emploient tout ce qu'ils ont pour avoir un beau cheval, un habit propre, & un ſabre magnifique. Ils ſont aſſez bien faits; mais les femmes ne leur

ressemblent pas : à peine en trouve-t-on à la Cour deux qui soient supportables. Ils se plaisent dans la quantité de valets ; & les petits Nobles qui n'ont pas de quoi vivre s'attachent auprès des Grands.

Les femmes ne sortent gueres, & vont embrasser la cuisse de leurs maris lorsqu'ils rentrent dans la maison. C'est la maniere de saluer la plus ordinaire en Pologne, & on ne salue point les femmes de qualité autrement qu'en leur embrassant la cuisse. Il y en a de qui les embrassades sont un peu fortes, & qui sont bien aises de sentir ce qu'ils embrassent. Elles sont fort superbes en habits, & portent toutes de l'or & de l'argent. Leur habillement est un juste-au-corps d'homme sans être boutonné & une jupe ; elles portent des bottes comme les hommes.

Il n'y a pas au monde un pays plus plat que la Pologne ; nous l'avons presque traversée toute entiere sans avoir trouvé une seule montagne ; ce qui fait que le pays étant plat, il y a peu de ruisseaux qui ne peuvent y couler, ce qui rend l'eau fort rare ; mais en récompense ils font de très bonne bierre, & particulierement celle de Varca, qui est renommée dans le pays pour la meilleure. Toutes ces grandes plaines sont semées de blé, & en fournissent à une partie de l'Europe.

Il n'y a d'autre place fortifiée dans la Pologne que Léopold, qui confine aux Turcs : encore sont-ce des fortifications à la Polonoise, que les François détruiroient de leurs regards. C'est par cette raison qu'ils prétendent assurer leur liberté ; & n'ayant point de lieu pour se mettre à couvert, il faut qu'ils fassent des remparts de leurs corps. Ils sont sûrs de battre les Turcs quand ils voudront, comme ils ont toujours fait ; mais

avec cela ils ne laiſſent pas de prendre leur pays contre eux. Les Tartares ſont les ennemis qu'ils redoutent davantage. Ce ne ſont point des gens qui cherchent la gloire dans les combats ; ils ne demandent que le butin dont ils vivent. Leurs troupes ne ſont point en ordre ; ils viennent fondre ſur le camp des ennemis, prennent tout ce qu'ils peuvent ; & au premier coup de tambour que le Capitaine a à l'arçon de ſa ſelle, ils ſe retirent & reviennent un quart-d'heure après d'un autre côté ; en ſorte qu'on les a toujours ſur le dos, & par ce moyen ils déſeſperent les ennemis, qu'ils moleſtent & arrêtent continuellement. Ils ont cela de particulier, qu'ils combattent en fuyant, & tirent des fleches par-deſſus leurs têtes qui vont retomber ſur les ennemis. Ils font des courſes fréquentes en Pologne, lorſqu'on ne leur paie pas les dix mille *couſuques* qu'on eſt obligé de leur fournir tous les ans, qui ſont des robes faites de peaux de mouton. Les Tartares, venant en courſe, feront des trente & quarante lieues en une nuit, mettant un petit ſac plein de paille attaché à la tête de leurs chevaux, qui ne s'arrêtent point pour manger, & un morceau de viande qui cuit ſous la ſelle ; en ſorte que n'étant point averti de leurs marches, ils prennent tout ce qu'ils trouvent dans la campagne, hommes, femmes, enfans, qu'ils vont vendre enſuite à Conſtantinople par la mer noire ; mais ils ont cela, qu'ils n'attaquent jamais les lieux qui ſont enclos ; & quarante mille Tartares n'attaqueront pas un méchant village, pourvu qu'il ſoit ſeulement fermé de planches, parcequ'ils appréhendent les embuches, & qu'ils ne veulent pas s'engager.

Les Polonois tâchent de ménager l'alliance des Tartares, & s'en ſervent, pourvu que ce ne ſoit pas con-

tre le Turc, pour lequel ils se déclarent toujours, comme étant Mahométans, & s'étant rendus Tributaires du Grand-Seigneur, à la charge que si la race Ottomane venoit à manquer, le Kam des Tartares succéderoit à l'Empire.

Le Roi Casimir en avoit plus de vingt mille quand les Suédois entrerent en Pologne; mais ils n'attendoient pas l'ennemi, & du moment qu'ils le savoient à dix lieues seulement près d'eux, ils fuyoient comme s'ils l'avoient eu à dos.

La République entretient toujours sur les frontieres sept ou huit mille hommes de troupes réglées, pour empêcher les courses des Tartares. Le Roi n'entretient point ces troupes-là, mais seulement les Eduques, les Semelles & les Janissaires. Les premiers sont habillés de bleu, avec de gros boutons & des plaques d'étain, & un bonnet de feutre en tête. Ils ont le fusil & la bardiche qui est une arme qu'on dit être très bonne. Les Semelles sont d'autres soldats armés de même: mais tous les Janissaires sont Turcs, habillés comme les Janissaires, tels que j'en ai vu en Turquie. Il arriva pendant la derniere diete une chose assez particuliere: une Compagnie Turque, de la garnison de Caminick, déserta toute entiere, avec les armes, son drapeau, les caisses, & ses officiers, & vint offrir ses services au Roi de Pologne. Le Roi agit pour lors en grand prince, & avec son intrépidité ordinaire; car, malgré les sollicitations de la Reine & de tout son Conseil, qui lui persuadoit de ne point prendre ces gens à son service, dans la conjoncture des affaires, y ayant pour lors un Ambassadeur Turc à la Cour, ce qui faisoit appréhender, comme il y avoit bien du vrai-semblable, que ce ne fussent des espions, (la suite a fait voir néanmoins

qu'il étoit plus éclairé que tous les autres) il les a encore à préſent, & leur donne double paye. Mais, c'eſt une choſe fort extraordinaire de voir une Compagnie toute entiere déſerter avec les officiers.

La plus belle milice des Polonois ſont les Huſſards, les Tavaches & les Panſars, qui ſont tous nobles. L'armure des Huſſards a quelque choſe de ſingulier. Le Roi a encore une Compagnie d'environ cent Reyters, qui le ſuivent par-tout.

Nous vîmes, à Vauroni, M. Acakias qui revenoit de Tranſilvanie, qui nous inſtruiſit de ce pays: il nous dit qu'il étoit diſtingué en Tranſilvains & en Saxons; que les premiers étoient les maîtres, & que les autres étoient comme les eſclaves. Les Saxons ſont des gens venus du pays de Saxe, & qui ſont là comme les Juifs, quoiqu'ils ſoient plus gens de bien que les autres. Les Tranſilvains voyagent ſans donner un ſou, en logeant chez les Saxons. Lorſqu'en chemin faiſant les nobles Tranſilvains ont pris quelque gibier, ils envoient un de leurs valets au marché avec, & les maîtres demandent du gibier pour le repas. Le pauvre Saxon eſt obligé de l'aller acheter du valet de ces maîtres, & de le payer ce qu'ils veulent. Tout le monde preſque parle latin dans ce pays.

La langue Polonoiſe eſt Eſclavone, comme en Moſcovie & en Tartarie; & il y a autant de différence entre ces langues, qui n'ont pourtant qu'une même ſource, comme entre l'Eſpagnol & l'Italien, qui dérivent du Latin. Les langues vivantes dont on ſe ſert dans l'Europe, peuvent ſe réduire à deux; car je ne parle point des langues mortes, comme la Greque, l'Hébraïque & la Latine. La langue Arabique eſt en Aſie ce qu'eſt la Latine en Europe, & avec cette langue on

peut aller depuis le Bosphore jusqu'aux terres des Indiens les plus reculées. Il n'y a donc que deux langues matrices qui ont leurs dialectes ; & ces langues sont la Teutone & l'Esclavone. L'Esclavone est familière à Constantinople, & a pour principaux dialectes la Russinique pour les Moscovites, la Dalmatique pour les Transilvains & pour les Hongrois, la Bohémienne & la Polonoise, & quelques autres qui ont cours sur les Valaques, Moldaves & petits Tartares.

La Teutone a trois principaux dialectes, le Germanique, le Saxon & le Danois ; & de ceux-ci sortent d'autres idiomes, comme l'Anglois, le Flamand, le Suédois, &c. La langue Greque est morte, & moins corrompue que la Latine ; mais elle se parle encore dans les isles de l'Archipel, dans l'Achaïe & dans la Morée. Il y a plusieurs autres petites langues matrices, qui ont fort peu d'étendue, comme l'Albanoise en Epire & en Macédoine ; la Bulgare pour la Servie, la Bosnie & la Bulgarie ; celle des Cosaques ou petits Tartares, le long des rives du Tanaïs ; l'Elbe des Finlandois & Lapons ; celle des Irlandois ; la Biscayenne & la Bretonne.

Nous partîmes de la Cour après avoir pris congé de leurs Majestés, le vendredi, & fûmes conduits par le sieur de Valalé. Nous passâmes le lendemain par Jéroslaus, qui donne le nom à un duché dont la moitié appartient à la Reine. Nous vîmes quelques petites villes qui n'ont rien de remarquable. Nous fûmes, pendant le chemin, attaqués par trois voleurs. Nous étions dans notre carrosse enfermés de toutes parts, à cause du vent : notre cocher, à qui ils dirent d'arrêter, n'en voulut rien faire, & nous fit signe de prendre nos pistolets ; ce que nous fîmes promptement, & sortîmes

du carrosse le pistolet à la main, & le valet avec un bon fusil, qui les coucha en joue Quand ils virent cette disposition, ils demeurerent tout court, & nous regarderent sans oser approcher. Nous continuâmes notre chemin à pied, le pistolet à la main; & comme il étoit tard, nous arrivâmes peu de tems après à l'hôtellerie, où ils envoyerent deux de leurs compagnons, qui vinrent comme des passagers pour examiner notre contenance. Ils virent que nous apprêtions nos armes, & que nous fûmes toute la nuit sur pied. Nous ne les connoissions point pour ce qu'ils étoient; & comme il étoit déja tard, nous n'avions pu les remarquer à cause de l'obscurité. Ils sortirent deux heures avant le jour; & nous nous disposions à partir, quand le cocher nous dit qu'il les avoit vu se joindre à quatre autres, aux environs de la maison, & qu'ils avoient gagné le bois qui étoit à cent pas de-là. Nous ne jugeâmes pas à propos de partir qu'il ne fût jour; & nous attendions qu'il fît clair, quand nous entendîmes passer quatre chariots avec deux bœufs chacun. Nous nous servîmes de cette occasion pour passer dans le bois; & comme il faisoit clair de lune, nous fîmes prendre à tous les charretiers des bâtons blancs, qui paroissoient au clair de la lune comme si c'eût été des fusils. Nous passâmes ainsi sans qu'ils osassent nous attaquer, quoique nous entendissions siffler de tous côtés. On nous dit, à la premiere ville, que ce bois en étoit tout plein, & qu'il étoit difficile d'y passer sans être volé.

Nous arrivâmes à Cracovie le jeudi matin: nous eûmes de la peine à trouver à nous loger, car il n'y a point d'hôtellerie. Nous trouvâmes un Italien qui nous mena chez lui. Cet homme nous étourdit d'abord de son grand bruit, comme tous ceux de sa nation; il ne

nous parloit que par millions & par son équipage, ses chevaux & sa caleche. Nous ne fûmes pas long-tems à reconnoître le pélerin pour le plus fourbe qui fut jamais. Sitôt que nous nous mîmes à table, il alla emprunter trois cuillers de bois chez son hôte, & nous dit qu'il avoit donné les siennes d'argent à blanchir. On parla de sortir après le dîner, & lui demandant s'il n'avoit point d'épée, il nous dit qu'il étoit malheureusement tombé le jour d'auparavant, qu'il l'avoit cassée en tombant & l'avoit donnée au fourbisseur. En considérant nos pistolets, il nous dit qu'il en avoit une paire qu'il avoit achetée à Amsterdam, qui tiroient deux coups, qui étoient chez l'armurier pour être nettoyés. Il nous avoit dit qu'il nous méneroit dans sa caleche pour voir les mines; mais quand ce vint au fait & au prendre, il nous dit que sa caleche étoit peinte de frais, & qu'il y avoit quatre de ses chevaux qui étoient boiteux. Mais ce qui fut de plus plaisant, c'est qu'il ne cessoit pas de nous dire qu'il ne prétendoit aucun argent pour le tems que nous logerions chez lui; & quand il fallut aller au marché, il vint nous demander un écu, disant qu'il avoit changé tout son argent en lettres de change sur Messieurs Pessalouki de Vienne. Il avoit, disoit-il, un procès qui lui importoit, de dix mille francs, deux maisons dans la ville, qui lui venoient de sa femme; & néanmoins il vouloit s'en retourner avec nous le jour suivant, sans dessein de revenir jamais. Et lui demandant pourquoi il quittoit un si beau bien & de si belles espérances: *Oh!* dit-il, *cela ne m'embarrasse pas; je ferai tout cela demain: je gagnerai mon procès, je vendrai mes maisons.* Nous reconnûmes fort bien toutes ses fourberies, mais nous voulûmes nous en divertir jusqu'au bout; & pour pous-

ser la raillerie plus loin, je lui demandai s'il vouloit me donner des lettres de change pour Vienne, que je lui donnerois de l'argent. A cette proposition, la joie commença à éclater sur le visage de notre fourbe; il se mit en devoir de faire les plus belles lettres de change que le plus célebre banquier fit jamais; mais par malheur il ne se trouva ni encre ni papier dans la maison. Je lui demandai ensuite à voir les chevaux. Mon coquin vit bien qu'il étoit pris pour duppe, & qu'il avoit affaire à des gens aussi fins que lui. Je n'ai jamais vu un homme si consterné; & nous prenions plaisir à nous servir des termes dont il usoit ordinairement: *Italiani non sono miga crilloni;* & nous disions *Francesi* au lieu d'*Italiani*. Nous lui remîmes en face une infinité de fourberies, de mensonges, de contrariétés; & nous eûmes le plaisir de confondre le plus grand fourbe du monde.

Cracovie est la premiere ville de la haute Pologne, infiniment plus belle, plus grande & plus marchande que Varsovie. Elle est située sur la Vistule, qui prend sa source assez près de-là. Son Académie est fort estimée; elle fut fondée, il y a environ trois cents ans, par Casimir I, qui demanda des Professeurs aux Colléges de Sorbonne de Paris, qui furent les Auteurs de cette haute réputation qu'elle s'est acquise. La piece la plus recommandable de Cracovie est le château situé sur une petite colline. Il est de grande étendue, mais sans forme ni sans aucune architecture. Ses chambres sont spacieuses, & ses plafonds superbement dorés, qui pourroient rendre ce séjour fort propre pour y loger un Roi. On voit dans l'Eglise du Château les tombeaux des Rois, qu'on n'enterre point qu'un autre ne soit élu. On enterra le même jour le Roi Casimir & le

Roi Michel, quand le Roi d'à présent fut couronné à Cracovie, où ils viennent tous prendre la couronne.

Le corps de Saint Stanislas est dans une châsse d'argent au milieu de l'Eglise sous un baldaquin. Ce Saint, qui fut tué par un Roi de Pologne, est cause que les Polonois vont la tête rasée, & qu'ils ne mangent point de beurre le vendredi, & quelques uns le samedi : cela leur fut imposé pour pénitence par un Pape pendant cent ans, & cette coutume s'est tournée en loi ; car quoique le tems de la pénitence soit expiré, ils ne laissent pas d'observer toujours ce jeûne & cette coutume de se raser la tête.

Il y a peu de villes, je ne dis pas en Pologne, mais dans toute l'Europe, où il y ait plus d'Eglises, de Prêtres, & particulierement de Moines, qu'à Cracovie. Ils n'y sont pas moins riches & moins respectés qu'en Italie ; c'est ce qui fait qu'il y en a tant. Pour les Eglises, il faut rendre justice aux Polonois, & dire qu'ils sont extrêmement jaloux qu'elles soient belles & bien desservies. L'or y reluit de tous côtés, & on s'étonnera de voir une Eglise dorée jusqu'à la voûte dans un méchant village où l'on n'aura pas pu trouver un morceau de pain. Les plus belles Eglises de Cracovie sont le Dôme, dédié à Sainte Marie, qui est au milieu de la place ; les Jésuites en ont aussi une très belle faite nouvellement à l'Italienne ; les Minimes & les Bernardins. La grande place est très spacieuse, & les principales rues y aboutissent, particulierement la grande, qui va rendre à Casimir, le séjour de tous les Juifs qui ont là leur république, leur synagogue & leur justice. Ces Messieurs ne sont pas moins maltraités en Pologne qu'en Italie ou en Turquie, où ils sont l'excrément du genre humain, & l'éponge qu'on presse de tems en

tems, & particulierement lorsque l'Etat est en danger. Quand ils ne seroient pas distingués par une marque particuliere, en Italie, par un chapeau jaune; en Allemagne, par l'habit; en Turquie, par le turban; en Pologne, par la fraise; il seroit impossible de ne les pas reconnoître à leur air excommunié & à leurs yeux hagards. Quelque riches qu'ils soient, ils ne sauroient sortir de cette vilainie dans laquelle ils sont nés, & qui fait horreur à ceux qui les ont vus, particulierement en Pologne dans les *carchemats* ou hôtelleries qu'ils tiennent dans toute la Russie noire, où ils sont trente ou quarante dans une petite chambre; les enfans sont nus comme la main, & les peres & meres ne sont qu'à moitié habillés. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une nation plus féconde; on trouve dans une même boîte pleine de paille, dans un même berceau, quatre ou cinq enfans de la même mere, qui paroissent comme de petits corbeaux dans un nid, tant ils sont noirs & hideux.

Le tribut que les Juifs de Cracovie rendent à la République est de vingt mille écus. Ils donnent outre cela tous les ans trois cents ducats au Roi, deux cents à la Reine, cent au Prince, & quantité d'autres menues dépenses qu'ils sont obligés de faire tous les jours. Il y a quelques villes d'Allemagne où on ne les souffre point, & lorsque leurs affaires les y appellent, ils donnent un ducat pour la premiere nuit qu'ils couchent à la ville, deux pour la seconde, & trois pour la troisieme.

Il en est de même à Varsovie, où ils n'ont point permission de demeurer que pendant les dietes; mais il n'y a aucune sorte d'infamie qu'on ne leur faise, & lorsqu'il s'en rencontre quelqu'un hors de ce tems, on lâche les écoliers dessus, qui ont droit sur leurs per-

ſonnes ; en ſorte qu'il eſt aiſé de s'imaginer s'ils paſſent bien leur tems entre les mains de ces Meſſieurs.

Nous allâmes ſaluer M. le Palatin de Cracovie, le premier du Royaume, nommé Vicliposky, grand Chancelier de la Couronne & beau-frere du Roi. Nous avions des lettres à lui remettre de la part de M. l'Ambaſſadeur, & d'autres pour Madame la grande Chancelière, de la part de la Reine, & de M. le Marquis d'Arquiere ſon pere. Ce Seigneur nous pria de manger chez lui ; on y ſervit quantité de beaux poiſſons, mais la plupart à l'huile, parceque c'étoit un ſamedi ; ſur quoi il faut remarquer que les Polonois ne trouvent point l'huile bonne ſi elle ne ſent bien fort, & diſent, lorſqu'elle eſt douce comme nous la voulons, qu'elle ne ſent rien. La table des Grands de Pologne eſt ſervie confuſément. Les plats ſont ſans ordre & ſans ſymmétrie, & on les ſert couverts. L'Ecuyer eſt au bout de la table avec une grande cuiller, qui ſert tout le monde : il ne faut pas manquer d'avoir ſon couteau & ſa fourchette dans ſa poche, car autrement on court riſque de ſe ſervir de ſes doigts. M. le grand Chancelier a une fort jolie fille d'environ treize ou quatorze ans, & deux garçons qui la ſuivent de près.

Ce Seigneur eut la bonté de nous envoyer un carroſſe pour aller aux Mines de ſel de Vicliska, qui ſont à une bonne lieu de Cracovie. Ce fut-là où nous allâmes admirer les effets de la nature dans ſes différentes productions. On voit au milieu de la place de la ville un hangard ſous lequel on n'eſt pas plutôt entré qu'on apperçoit une grande roue que des chevaux font tourner, & qui ſert à élever les pierres qu'on tire de la Mine. Proche de cette roue eſt un trou quarré de la largeur d'un très grand puits, & revêtu de toutes parts

de

de groſſes pieces de bois enclavées les unes dans les autres. Ce fut par-là que nous deſcendîmes dans cet abîme, mais avant que de faire ce voyage on nous revêtit d'une maniere de ſurplis. On remua quantité de cordes & de ſangles qu'on attacha au gros cable les unes ſur les autres. Cinq ou ſix hommes ſe diſpoſerent pour deſcendre avec nous, & allumerent quantité de lampes, & d'autres entourerent la bouche du trou, & commencerent à chanter l'endroit de la Paſſion où ſont ces paroles: *Expiravit Jeſus*, & continuerent encore ſur un ton plus effroyable le *De profundis*. J'avoue que pour lors tout mon ſang ſe glaça: tous les préparatifs de cet enterrement vivant m'effrayerent ſi fort que j'euſſe voulu être bien loin du lieu où je me trouvois; mais les choſes étoient trop avancées; il fallut s'enterrer tout vivant & deſcendre dans cette ſépulture. Un de nos guides ſe mit au bout du cable la lampe à la main, je me mis enſuite ſur ma ſangle au-deſſus de ſa tête; un de ces foſſoyeurs ſe mit au-deſſus de moi; mon camarade étoit au-deſſus de celui-ci, & étoit ſurmonté d'un autre la lampe à la main, celui-ci d'un autre; en ſorte que nous étions plus d'une douzaine les uns ſur les autres, enfilés à ce cable comme des grains de chapelet, dans une poſture qui n'étoit point du tout agréable; car non ſeulement on court le riſque que le gros cable rompe, mais encore on appréhende que les cordes qui vous portent ne viennent à manquer, & que celles des autres, qui tomberoient ſur vous, ne viennent à rompre.

Nous deſcendîmes bien cent toiſes de cette maniere, & nous nous trouvâmes enſuite dans un lieu fort vaſte & fort élevé, au milieu duquel nous trouvâmes une chapelle où l'on dit bien ſouvent la meſſe. On nous

conduisit de-là dans des routes sans fin, d'où l'on avoit arraché le sel, qu'on tire en grosses pierres que trois chevaux ont bien de la peine à traîner. Cette pierre est de couleur cendrée, & reluit comme les diamans. Elle n'est pas dure; & les petits morceaux qui sortent en la coupant, se mettent dans des tonnes & sont ainsi vendus. Cette pierre est infiniment plus salée que notre sel de Gabelle, & devient blanche lorsqu'on la pile : mais on fait du sel d'une eau qu'on tire dans des outres du fond de la Mine, lequel étant cuit, devient le plus blanc & le plus beau qu'on puisse voir. Nous descendîmes de cette carriere dans une autre, car il y en a sept les unes sur les autres; & quand nous fûmes près de la derniere, nous trouvâmes un ruisseau d'eau douce, la meilleure que j'aie jamais bue. C'est une chose des plus curieuses que j'aie vues de ma vie; de voir sortir & couler une eau sur des pierres de sel, sans en prendre le goût. On trouve aussi d'autres ruisseaux, mais les eaux en sont tout-à-fait salées. Après avoir bien descendu l'espace de deux heures, nous arrivâmes à la derniere carriere où l'on travailloit. On abattit pour nous une pierre que cinquante chevaux n'auroient pas traînée, & un seul homme arracha cette pierre du rocher d'une maniere fort aisée. Quand cette pierre est tombée, ils la coupent en morceaux ronds de la figure d'une tonne, afin de la pouvoir rouler dans la carriere. Nous trouvâmes dans ce fond quantité d'hommes & de chevaux, qui travailloient à élever l'eau par le moyen des roues qui sont faites pour cela.

On trouve dans cette mine du sel de différens prix, & des veines meilleures les unes que les autres. Le moindre s'appelle *Ziclona*, le second *Zibicoa*, & le meilleur de tous *Ockavata*. Le premier se vend douze

guldens de sckelons la tonne, qui pese six cents livres; le second treize, & le dernier seize. Celui-là est semblable au cristal & aussi transparent, & se coupe en petits quarrés unis comme des glaces.

Nous fûmes près de quatre heures à marcher dans cette mine; & on nous assura qu'un homme ne pouvoit pas en parcourir tous les endroits en quinze jours de tems, tant elle a d'étendue. On voit pendre, tout le long des voûtes de cette carriere, de l'eau de sel pétrifiée comme des glaçons qui pendent aux gouttieres; & lorsque cela a pris un corps assez dur pour être travaillé, on en fait des chapelets & d'autres petits ouvrages.

Nous remontâmes par le même escalier que nous étions descendus, & je fus encore plus incommodé en remontant qu'en descendant; car la corde qui me portoit n'étant pas bien attachée au cable, glissoit de tems en tems, & me causoit de grandes frayeurs: & sans faire le fin, j'avoue que j'étois fort mal à mon aise, & je promis de ne plus retourner dans ces lieux souterrains. C'est assez d'avoir fait ce voyage une fois en sa vie.

Nous demeurâmes trois ou quatre jours, après lesquels nous partîmes pour Vienne. Nous passâmes par *Zator-Oqvienzin*, & autres places de Pologne. En sortant de ce pays, nous fûmes attaqués par trois voleurs, qui firent arrêter notre carrosse d'assez loin pour nous donner le tems de sortir le pistolet à la main; & ayant vu notre contenance déterminée, ils s'arrêterent & réserverent à prendre mieux leur avantage. Le lendemain ils envoyerent deux des leurs dans l'hôtellerie où nous passâmes la nuit, qui y vinrent comme des passagers; & le lendemain ils partirent deux heures avant le jour, & allerent trouver leurs camarades qui les attendoient

à deux pas de la maiſon. La ſervante les vit ſe joindre à quatre autres, & prendre le chemin du bois voiſin. Elle nous en avertit, & nous ne laiſſâmes pas de partir à la faveur de la lune avec quelques charretiers qui paſſerent par bonheur par-là. Nous paſſâmes tout le bois à pied le piſtolet à la main.

VOYAGE D'ALLEMAGNE.

LA premiere ville d'Allemagne que l'on rencontre en Siléſie, eſt..... qui dépend d'un Prince particulier, qu'on appelle le Comte Balthaſar. Nous vînmes de-là à Olmuts, ſiége d'Evêché. Le palais de l'Evêque, qui eſt ſeigneur ſpirituel & temporel, eſt un des beaux édifices qui ſe voient en Allemagne. Nous remarquâmes que la principale occupation des Ecoliers eſt d'aller la nuit de rue en rue, chantant pour demander l'aumône. Cela eſt commun à tous les Etudians d'Allemagne.

Nous arrivâmes à Vienne le 20 Septembre : une partie de la Cour en étoit abſente, & il n'y avoit que celle de l'Impératrice Douairiere, qui eſt de la maiſon de Tirol. L'Empereur étoit à Oldembourg, où ſe tenoit une diete, à laquelle tous les Palatins & grands Seigneurs de Hongrie ſe trouverent, tant pour terminer les affaires des rebelles, qui durent depuis plus de quinze ans, que pour aſſiſter au couronnement de l'Impératrice Reine de Hongrie. L'Empereur arriva deux jours après à Vienne, & nous revînmes avec lui de Hongrie. Il devoit paſſer tout l'hiver à Vienne, & de-là à la diete de Ratisbonne.

Les Hongrois ſont ſuperbes & magnifiques en diamans. Le Palatin de Hongrie, ou Viceroi, eſt le plus opulent : il a reçu depuis peu l'Ordre de la Toiſon du

Roi d'Espagne, vacant par la mort du Président, qui avoit épousé la Princesse de Holstein, où je me suis trouvé, & où tous les gens de qualité font le rendez-vous. Il avoit administré long-tems les affaires de l'Empire, & depuis a été taxé & démis du ministériat. Abeley a pris sa place au gouvernement.

Les Hongrois ne sont pas grands, mais leur habit sert à les faire paroître de bonne mine, aussi-bien que les plumes de coq qu'ils portent sur la tête. Ils en portent autant qu'ils ont abattu de têtes de Turcs à l'armée. Leur pays est le plus abondant du monde en bleds, en vins, en pâturages, mais il est présentement ruiné : le vin de Tockai est estimé le meilleur.

Vienne est la capitale de l'Autriche, & le siége de l'Empire : elle fut attaquée en .... par le grand Soliman avec une armée de cent mille hommes, qui fut obligée de lever le siége. Les armes du Turc, qui sont au-dessus de la tour de Saint-Etienne, font foi de leur belle résistance. Elles y ont été laissées, ou pour marque de cette action, ou par les articles de capitulation ainsi faits. La ville de Vienne n'est pas grande, mais fort peuplée, malgré le ravage épouvantable que la peste y fit il y a deux ans, & qui enleva plus de deux cents mille hommes. Les rues en sont belles, & particulièrement celles du quartier des Seigneurs. Les Eglises y sont magnifiques, & sur-tout celle des Jésuites, qui y ont trois couvens, & qui sont les maîtres à Vienne. Ils ont un droit très considérable à percevoir sur ceux qui entrent dans Vienne après huit heures en été & six heures en hiver : il faut donner quatre sous, & c'est un monopole furieux. Tout le beau monde s'assemble dans l'Eglise Saint-Michel & Sainte-Croix ; les cavaliers se mettent d'un côté, & les dames de l'autre.

Nous y vîmes la sœur de Montécuculli, la Comtesse d'Arach..... & pour cavalier Nostiche Bouquin.....

Les jours de Gala sont chez l'Empereur de certains jours de réjouissance, où tout le monde se trouve superbement paré. Les pierreries n'y manquent pas, & je ne crois pas qu'il y ait un lieu dans le monde où il s'en trouve davantage. Ce sont les jours de naissance de l'Empereur, ou des Impératrices, &c.

L'Empereur est fils puîné de Ferdinand III. Son frere aîné mourut Archiduc à l'âge de dix-huit ou vingt ans; c'étoit un Prince très bien fait. L'Empereur fut tiré des Jésuites pour être mis en sa place; mais il étoit plus né pour le couvent que pour la Cour.

Ferdinand III eut trois femmes. La premiere s'appelloit Marie, fille de Philippe III, Roi d'Espagne, dont il eut trois garçons. Le premier, comme j'ai dit, mourut Roi des Romains: le second est l'Empereur d'aujourd'hui; & le troisieme est mort Archevêque de Léopold.

La seconde femme de Ferdinand étoit de la maison d'Inspruck, qui mourut en couches fort jeune, & dont on voit le tombeau aux Dominicains.

La troisieme, qui vit encore, & qu'on appelle l'Impératrice Léonore, Douairiere, est de la maison de Mantoue, tante de la Duchesse d'Yorck. Elle a deux filles. La premiere a épousé en premieres noces Michel Coribut Wiénowieski, Roi de Pologne, & a été depuis mariée au Duc de Lorraine: la seconde a épousé, il y a environ deux ans, le Duc de Neubourg, beau-frere de l'Empereur.

L'Empereur s'appelle Léopold Ignace, fils de Ferdinand III, & de Marie, fille de Philippe III, Roi d'Espagne. Il naquit le 9 de Juin 1640, & fut élevé à la

dignité impériale en 1659. Il a eu trois femmes, comme son pere. La premiere étoit Infante d'Espagne, fille de Philippe IV, sœur unique de Charles II aujourd'hui regnant, & sœur du pere de la Reine de France, aujourd'hui regnante. Elle a une fille qu'on appelle l'Archiducheſſe, âgée de quatorze ou quinze ans, qui eſt boiteuſe.

La ſeconde étoit de la maiſon d'Inſpruck.

La troiſieme eſt de la maiſon de Neubourg. Il y a environ quatre ou cinq ans qu'il épouſa cette Princeſſe, dont il a un fils âgé de quatre ans, qu'on appelle l'Archiduc.

L'Archiducheſſe eſpéroit bien d'épouſer le Roi d'Eſpagne; on dit même qu'on la ſalua Reine à la Cour pendant quelque tems. Il y avoit toujours beaucoup de jalouſie entre cette jeune Archiducheſſe & l'autre fille de l'Impératrice Douairiere, qui a épouſé le Duc de Neubourg, comme ayant toutes deux les mêmes prétentions, & eſpérant l'une & l'autre d'épouſer le Roi d'Eſpagne. Et la vieille Impératrice ſe trouva bien ſurpriſe apprenant le mariage du Roi d'Eſpagne avec Mademoiſelle, parcequ'on l'avoit flattée que, ſi elle faiſoit déclarer l'Empereur contre la France, ſa fille ſeroit Reine d'Eſpagne; ce qu'elle fit avec ſuccès, car elle a infiniment d'eſprit.

Cette Princeſſe, voyant ſes eſpérances fruſtrées de ce côté-là, chercha une couronne ailleurs, & tâcha à faire négocier ſon mariage avec le Roi de Suede; mais la Princeſſe de Dannemarck étoit trop avant gravée dans ſon cœur pour pouvoir en être chaſſée: ainſi, ne voyant plus de têtes couronnées, elle fut obligée d'épouſer le Duc de Neubourg; mais elle le traita avec des fierté inconcevables.

L'Achiducheſſe d'aujourd'hui eſt niece de cette Princeſſe, & elles ont été ſouvent rivales. On ne voit point d'autre parti pour elle que le Duc de Florence, la Princeſſe de Saxe étant préſentement mariée à l'Electeur de Baviere.

L'Empereur eſt Archiduc d'Autriche, Roi de Hongrie & de Bohême; il a le ſeul Archiduché du monde, & ſes enfans en portent le titre. On fléchit les genoux devant lui; & l'Empereur même, faiſant la révérence à l'autel, fléchit les deux genoux, ſans néanmoins les porter à terre.

Le Conſeil de conſcience de l'Empereur eſt compoſé d'un Capucin, nommé le P. Emeric, Evêque de Vienne, & du P. Richard, Jéſuite, Lorrain.

L'Empereur eſt fort dévot; il ne ſe paſſe guères de jour qu'il n'aille dîner chez des Moines ou des Religieuſes. Quand il marche, c'eſt ſans bruit, car il n'y a ni tambours ni trompettes. Ses Gardes, appellés *Drebans*, au nombre de cent ou deux cents, la pertuiſane en main, vétus de noir, tous en manteau galonné de jaune, font une haie, au milieu de laquelle l'Empereur paſſe dans ſon carroſſe, qui eſt plutôt un coffre qu'autre choſe. Il n'y a jamais perſonne à côté de lui, & l'Impératrice ſe met dans l'autre fond.

Les chevaux ſont harnachés avec des cordes, & le cocher eſt à cheval depuis qu'il entendit ſur ſon ſiége un ſecret qu'il alla révéler. Tous les cavaliers vont devant à cheval.

Avant que l'Empereur ſoit élevé à la dignité Impériale, il faut qu'il ait été élu Roi des Romains, & il ne peut avoir ce titre qu'à l'âge de quatorze ans. Les Empereurs ſont élus & couronnés à Francfort, mais la couronne eſt à Aix-la-Chapelle.

L'Empereur aime fort la chasse ; je me trouvai à une, qu'il fit au retour d'Oldembourg, où on tua quatre-vingts ou quatre-vingt-dix sangliers à coups d'épée. Ceux qui sont près de l'Empereur les ruent d'une loge qu'on lui prépare. On traite l'Empereur de Sacrée Majesté. Il porte l'Ordre de la Toison ; mais il ne la donne point, & elle appartient seulement au Roi d'Espagne.

Nous n'avons jamais d'Ambassadeurs à Vienne, parceque l'Espagne auroit le pas comme étant de la même Maison. M. le Marquis de Seleville étoit pour lors Envoyé extraordinaire. Nous demeurâmes chez lui, & je jouai seulement avec la Marquise ; c'est une des plus spirituelles & vertueuses Dames que j'ai connues. Nous y connûmes M. de Saint-Laurent, cousin de Madame la Marquise Pigore. Le Comte de Stirum nous donna plusieurs fois à manger.

Le Comte de Staremberg est Gouverneur de la ville ; il voulut faire une affaire à Messieurs de Marsillac & d'Alincourt, parcequ'ils n'avoient pas dit leurs noms à la Cour.

Vienne tire son nom d'une petite riviere qui passe entre le fauxbourg d'Ifalu & la ville, laquelle venant à se déborder fait des ravages épouvantables. Le Danube y passe aussi. C'est le plus grand fleuve de l'Europe. Il prend sa source dans le ... & après avoir fait sept ou huit cents lieues de chemin, il va se jetter dans le Pont-Euxin par sept bouches. Son cours est contraire à tous les fleuves du monde, il va de l'Occident à l'Orient, & il n'y a que le Pô qui lui ressemble.

Le Louvre est un grand bâtiment quarré, qui n'a rien de remarquable. Sa cour sert de manége. Les Ecuyers ont des degrés de bois pour monter à cheval.

AVERTISSEMENT POUR LA PROVENÇALE.

Cette Hiſtoriette eſt le récit des principales aventures que Monſieur Regnard a eues dans le voyage ſur mer où il fut pris par les Corſaires, & fait eſclave à Alger. Il s'eſt donné le nom de Zelmis : mais il me paroît qu'il n'a pas achevé le roman dans les formes, puiſqu'il eſt mort garçon ; & l'Hiſtoire dit qu'il alla retrouver ſa Provençale après la mort de ſon mari, dans l'eſpérance de l'épouſer. Il avoit ſans doute deſſein de commencer l'Hiſtoire de ſa vie par cette aventure, puiſqu'il dit à la fin, qu'à la premiere occaſion il racontera les voyages qu'il a faits dans la Laponie, & dont il eſt parlé légérement dans cette Hiſtoriette, à laquelle il n'a pas donné la derniere main.

LA PROVENÇALE,

ŒUVRE POSTHUME

de Monsieur Regnard.

DANS la saison la plus agréable de l'année, Clorinde & Céliane, charmées de la douceur du tems, se proposerent d'aller passer quelques jours à une terre d'Eurilas, qui n'est qu'à trois lieues de Paris : elles y joignirent une amie communément appellée Mélinde, de qui la moindre qualité étoit d'être parfaitement belle ; & pour rendre la partie encore plus parfaite, elles en avertirent Cléomede, qui étoit depuis peu en affaire de cœur avec Mélinde. Cléomede étoit trop intéressé à embrasser une si favorable occasion, où l'amour & le plaisir l'invitoient, pour ne pas accepter avec joie le parti qu'on lui proposoit : il le fit aussi ; & cette belle troupe arriva le lendemain chez Eurilas, où elle trouva Floride, Artemese, Damon & Lycandre, qui ne contribuerent pas peu à former l'assemblée du monde la plus charmante.

Les divertissemens qu'on prend à la campagne, la pêche, la chasse, le jeu, la promenade, étoient les plaisirs qui partageoient agréablement leurs journées. Un jour, que cette belle compagnie se trouva sous un berceau de chevrefeuille, qui est au bout du canal, attendant en ce lieu que la chaleur du jour fût passée,

on se mit à parler d'abord des agrémens de la campagne, quand on sort tout d'un coup de l'embarras & du tumulte de la ville. Le discours ensuite tourna sur les voyages, chacun en parla selon son goût; les uns n'aimoient rien tant que la variété des villes & des pays, & les autres étoient pour les aventures qui arrivent presque toujours à ceux qui voyagent. Céliane, là-dessus, joignant à sa satisfaction particuliere le plaisir qu'elle feroit à toute l'assemblée, pria Cléomede de faire le récit des dernieres aventures de Zelmis, qu'elle n'avoit jamais sues qu'imparfaitement. Zelmis étoit connu de cette belle assemblée; il étoit ou parent, ou ami de tous ceux qui la composoient; ce qui fit que Cléomede ne différant pas à les satisfaire, commença en ces termes:

Je suis assez ami de Zelmis, Mesdames, pour me flatter qu'il ne m'a rien caché de tout ce qui lui est arrivé, & assez persuadé de sa bonne foi pour vous assurer qu'il n'entre rien de fabuleux dans ce que je vais vous dire; c'est ce qui me fait espérer que les événemens singuliers que vous y trouverez vous plairont infiniment davantage, puisque, s'ils ne sont pas racontés avec toute la délicatesse possible, ils seront du moins soutenus de la vérité.

Zelmis, revenant d'Italie, s'embarqua un soir assez tard sur un bâtiment Anglois, qui passoit de Gênes à Marseille. Le vaisseau commençoit à faire route, & Zelmis, triste & rêveur, la tête appuyée de son bras, regardoit fixement la mer, qui ne lui avoit jamais paru si agréable; elle n'étoit point dans ce calme ennuyeux qui ne la distingue pas même des étangs les plus tranquilles; elle n'étoit pas aussi dans cette fureur qui la fait redouter; mais on la voyoit dans l'état que tout

le monde souhaite, lorsqu'un vent modéré l'agite, & comme elle étoit quand elle forma la mere des Amours.

Il s'abandonnoit aux rêveries qu'inspirent ces vagues légeres, qui venant à se briser contre le vaisseau, y laissent, pour marque de leur fierté, cette écume dont on le voit environné. Il songeoit à l'aimable Elvire, qu'il aimoit infiniment, & qu'il quittoit peut-être pour jamais : ne pouvois-je, disoit-il, en se plaignant, trouver dans ma patrie, si pleine de belles personnes, un objet qui pût m'arrêter ? Falloit-il passer les mers pour aimer, & me faire si loin un engagement auquel il faut renoncer sitôt ? Mais, reprenoit-il après quelques momens de silence, je n'y renoncerai jamais ; je vous aimerai toujours, belle Elvire ; & quand vous m'auriez oublié, je me souviendrai toute ma vie que vous êtes la plus adorable personne du monde.

Il fut interrompu dans ces rêveries par une voix qui lui vint frapper les oreilles ; la personne dont il parloit étoit à la fenêtre de la chambre du Capitaine, & chantoit tendrement un air provençal. Zelmis fut attentif à ce chant ; & quoique le bruit du vaisseau l'empêchât de distinguer une voix qui lui paroissoit si douce : voilà, dit-il, néanmoins en lui-même, l'accent de ma chere Elvire ; mais hélas ! ce n'est pas elle : elle est bien loin d'ici ; & je ne la reverrai peut-être de ma vie. Zelmis, qui n'étoit point encore entré dans la chambre du Capitaine, eut envie de connoître la personne qui avoit tant de rapport à Elvire dans la voix. Il apperçut en y entrant une jeune Dame d'une beauté extraordinaire : son esprit éclairoit dans ses yeux, & ses yeux vifs & pleins d'amour portoient dans le fond

des ames tous les feux dont ils brilloient ; les graces & les ris voloient autour de sa bouche, & toute sa personne n'étoit que charmes.

Je ne puis exprimer la surprise de Zelmis, quand il se trouva si inopinément dans le même lieu où étoit la personne qu'il adoroit. Quel étonnement de se voir si près d'Elvire, quand il s'en croyoit si éloigné ! A peine en crut-il à ses yeux ; mais ils avoient remarqué trop de charmes dans cette jeune personne pour s'y tromper. Zelmis n'avoit des yeux que pour elle, & il ne connoissoit dans le monde d'autres appas que les siens ; mais en la reconnoissant, que de désordre ! que de trouble ! que d'agitation ! quelle violence ne se fit-il point pour cacher, en leur naissance, tous les mouvemens que cette rencontre imprévue lui causa, & que la présence d'un mari l'obligeoit à étouffer ! Quelle joie pour Elvire de retrouver Zelmis dans le tems qu'elle espéroit moins de le revoir, & quelle contrainte d'en cacher les transports à son mari ! quel trouble pour ce mari qui reconnut Zelmis, que la jalousie lui avoit trop bien fait remarquer, & qui se souvint alors de tout ce qui s'étoit passé à Boulogne, quand la passion de Zelmis pour Elvire commença !

Ce fut en effet ce lieu qui la vit naître ; & ce fut-là que Zelmis commença à goûter les charmes d'un amour naissant. On y fit pendant le carnaval des courses de chevaux & des Tournois qui sont renommés par toute l'Italie, où la noblesse des environs ne manque point de se trouver. Rien n'est plus galant que ces fêtes ; tous les Cavaliers s'efforcent de s'y faire distinguer par leur magnificence & leur adresse ; & la présence des Dames n'y excite pas une médiocre émulation. Le tournois ne fut jamais plus superbe que le jour que

Zelmis le vit ; & les hommes y emprunterent la figure des Dieux pour le rendre encore plus célebre. Neptune y parut suivi de ses Tritons ; on y remarqua le Dieu de la guerre au milieu d'une troupe de combattans, qui s'étoit défait ce jour-là de sa fierté ordinaire pour plaire davantage aux Dames. Pluton même s'y situoit avec un équipage tout infernal, mais qui n'avoit rien d'effrayant.

Zelmis s'arrêta davantage à considérer une jeune personne qu'il reconnut Provençale à sa parole, & qui se trouva sur le même amphithéâtre où il étoit, qu'à regarder ce qui se passoit dans la carriere. C'étoit la charmante Elvire : la voir & l'aimer fut pour lui une même chose ; & la fortune, qui le favorisa dans ce moment, lui fournit l'occasion favorable de se faire connoître alors de cette jeune Provençale. Il y avoit sur le même amphithéâtre quelques personnes, qui, en s'avançant pour voir avec trop de curiosité, empêchoient qu'Elvire ne vît commodément les Cavaliers du tournois. Zelmis s'approcha de ces gens là, & leur ayant fait remarquer qu'ils incommodoient une Dame qui étoit derriere eux, il les pria honnêtement de s'écarter & de laisser la place libre.

Zelmis, comme vous savez, Mesdames, est un Cavalier qui plaît d'abord ; c'est assez de le voir une fois pour le remarquer, & sa bonne mine est si avantageuse qu'il ne faut pas chercher avec soin des endroits dans sa personne pour le trouver aimable ; il faut seulement se défendre de le trop aimer. Elvire le vit, elle le trouva bien fait, elle conçut de l'estime pour lui, & le remercia en des termes les plus obligeans du monde. Elle disoit les choses avec un accent si tendre, & un air si aisé, qu'il sembloit toujours qu'elle demandât le

cœur, quelque indifférente chose qu'elle pût dire; cela acheva de perdre le Cavalier. Quand la beauté de cette Provençale ne l'auroit pas charmé, ses paroles l'auroient rendu amoureux, & le je ne sais quoi, plus touchant mille fois encore que la beauté, le surprit; de sorte que sa passion naissante fut en ce moment-là au point où les plus fortes peuvent à peine arriver avec beaucoup de tems. Elvire ne fut guères moins troublée de cette nouvelle vue; elle étoit inquiette d'avoir vu Zelmis, parcequ'il ne lui avoit pas déplu; & elle le trouva aimable avant qu'elle sût qu'il l'aimoit.

Zelmis ne fut pas long-tems à ressentir les effets de l'amour; il s'abandonna d'abord à cette rêverie si naturelle aux amans, qu'il trouvoit agréable, en songeant qu'elle ne déplairoit peut être pas à sa nouvelle maitresse, si elle la voyoit & si elle en savoit la cause. Il apprit qu'elle étoit arrivée depuis peu à Boulogne avec son mari, & qu'elle alloit fort souvent chez la Marquise Angelini, chez qui l'on faisoit tous les jours des parties de jeu & de plaisir. Zelmis connoissoit la Marquise; tous les étrangers étoient fort bien venus chez elle; elle étoit de ces femmes qui font, pour ainsi dire, les honneurs de la ville. Il ne manqua pas de se trouver le lendemain chez elle: Elvire y vint aussi; mais elle y vint d'une beauté si achevée, que quand Zelmis n'auroit pas commencé à l'aimer dès le jour précédent, il n'auroit retardé sa passion que de quelques heures: il se mit auprès d'elle pour jouer, & il lui dit cent choses agréables sur lesquelles elle eut occasion de faire paroître son esprit.

Il ne fut pas difficile à Elvire de s'appercevoir de la passion de Zelmis; elle s'en apperçut même avec plaisir;

Ses yeux qu'elle rencontroit toujours ; ſes abſences pour le jeu ; ſes paroles, qui ne s'adreſſoient qu'à elle, lui diſoient aſſez ce qu'elle eut été fâchée de ne pas apprendre.

On quitta le jeu, & on remit la partie au lendemain. Zelmis s'y rendit de bonne heure ; mais comme il y vint dans une heure où il n'y avoit que fort peu de perſonnes, il s'entretint quelque tems dans l'antichambre avec un Cavalier qu'il ne connoiſſoit point & qu'il croyoit Italien. Il étoit dans cette converſation quand la belle Provençale entra. Elle arrêta les yeux de tous ceux qui étoient préſens par ſon air & par ſa bonne grace : elle étoit d'un air qui faiſoit qu'on ne regardoit qu'elle dans les lieux où elle ſe trouvoit. Zelmis la ſalua, & la perſonne avec qui il étoit s'approchant de cette aimable Dame, lui dit en ſouriant quelques paroles à l'oreille, auxquelles elle ne répondit que par un ſouris, & paſſa, ſans s'arrêter, dans la chambre où étoient les Dames.

Tout étoit faveur de la part d'Elvire ; Zelmis ſouffrit impatiemment qu'un autre que lui en reçût, & s'approchant de ce prétendu rival : que vous êtes heureux, Monſieur, lui dit-il, de connoître particulierement la perſonne qui vient de paſſer ! qu'elle a de charmes ! Vous l'aimez, Monſieur, pourſuivit-il ; car il ſuffit de la voir pour en être charmé, & elle vous a reçu d'une maniere à faire croire que vous ne lui êtes pas indifférent. Vous ne vous trompez pas, répondit l'inconnu, je l'aime, & je ſuis même aſſez heureux pour pouvoir me flatter d'en être aimé. Quel poiſon pour Zelmis que les paroles de cet inconnu ! elles le jetterent tout d'un coup dans un déſordre qu'il n'eſt pas aiſé de ſe figurer. Il ſe ſentit jaloux preſque auſſi-

côt qu'amant ; mais d'une jalousie si forte, qu'on ne pouvoit bien la comparer qu'à son amour. Il entra dans la chambre où on se disposoit à jouer ; mais il y entra avec un air si préoccupé, qu'on ne vit plus sur son visage & dans ses actions cet enjouement & cette liberté qui lui étoient si naturels. Il joua pourtant auprès d'Elvire ; mais avec si peu d'attention, qu'on s'apperçut aisément qu'il songeoit à toute autre chose. Ses yeux étoient presque toujours attachés sur la belle Provençale ; & la peur qu'il avoit qu'on ne s'en apperçût lui vendoit si cher le plaisir qu'il en recevoit qu'il ne le goûtoit qu'en tremblant. Elvire craignoit aussi de rencontrer les regards de Zelmis, parcequ'ils ne lui plaisoient que trop, & que son mari, qui l'observoit continuellement, étudioit ses actions mêmes les plus indifférentes.

Après que Zelmis eut été long-tems tourmenté des différens mouvemens que causent la vue d'une maîtresse & la présence d'un rival, il connut enfin par le discours de toute la compagnie, & par les paroles & les manieres d'Elvire même, que cet inconnu étoit son mari. Lorsqu'il en fut persuadé, ce fut un nouvel embarras qui acheva de le troubler. Il est vrai qu'il ne sentit plus dans ce moment une si cruelle jalousie ; mais aussi la honte d'avoir fait l'aveu de son amour à la personne à qui il devoit le plus le cacher, quoiqu'il ne lui en eût pas beaucoup dit, le jetta dans une telle confusion, que, ne pouvant plus soutenir les regards d'Elvire & de son mari, il sortit dans le tems qu'elle se disposoit à s'en aller, pour leur faire connoître que, puisque c'étoit elle seule qui l'attiroit dans ce lieu, il n'y avoit plus que faire quand elle n'y étoit pas.

Zelmis revint le lendemain chez la Marquise ; mais il

ne trouva pas ce qu'il y cherchoit. Elvire n'y vint point ; son mari, qui ne pouvoit souffrir que d'autres que lui trouvassent sa femme belle, ne lui voulut pas permettre de s'y rencontrer. Cet homme étoit extrêmement défiant ; les moindres apparences de galanterie lui donnoient d'étranges soupçons. Zelmis lui en avoit trop appris ; & quand il ne lui auroit rien dit, la défiance de lui-même & la connoissance du mérite de sa femme le portoient assez à ne l'exposer dans le monde que lorsqu'il ne pouvoit absolument l'éviter.

Zelmis connut bientôt la cause de ce désordre, il en fut dans une douleur inconcevable, & il quitta la compagnie pour aller rêver en secret à l'aimable Elvire, puisqu'il n'avoit pas eu le plaisir de la voir. Il ne sortit le lendemain que pour aller regarder la maison où elle étoit renfermée, espérant que le hasard lui feroit peut-être trouver l'occasion de jouir de sa vue ; mais ses espérances furent vaines. Il y vint le jour suivant avec aussi peu de succès : il apprit enfin quelques jours après qu'elle étoit partie pour Rome avec son mari où elle alloit solliciter un grand procès qu'elle avoit pour une Terre qui lui appartenoit dans le Comtat d'Avignon. Il se mit aussitôt en chemin pour le même lieu, & il se fit un plaisir en y allant de suivre Elvire, & de passer sur les mêmes routes qu'ils avoient vues quelque tems auparavant.

Zelmis ne fut pas plutôt à Rome, qu'il s'informa avec soin d'Elvire : il se trouva à toutes les fêtes, & la chercha dans toutes les assemblées ; mais de Prade (c'est ainsi que s'appelloit le mari de cette belle) avoit pris un logis dans un quartier de Rome si peu fréquenté, que Zelmis n'en put avoir aucune nouvelle.

Un jour que Zelmis se trouva sans être masqué à un

bal que le Marquis de Lienes, Ambaſſadeur d'Eſpagne, donnoit à la Princeſſe de Radzville, ſœur du Roi de Pologne, il fut abordé d'un maſque magnifique, qui, contrefaiſant ſa voix, lui fit quelques queſtions en Italien, & lui demanda ſi, depuis qu'il étoit à Rome, il n'avoit point fait quelque inclination. Zelmis répondit aſſez indifféremment, comme il faiſoit à tous ceux qui ne lui parloient point d'Elvire. Mais cette perſonne maſquée le preſſant davantage : Les Beautés Romaines, continua-t-elle, n'ont-elles pas aſſez de charmes pour vous engager ? & n'en peut-on point trouver une qui égale celle que vous rencontrâtes à Boulogne ? Hé ! où eſt elle, s'écria Zelmis, plein du trouble que ces dernieres paroles lui cauſerent ? Eſt-elle à Rome ? eſt-elle ici ? la connoiſſez-vous ? apprenez-m'en des nouvelles. Vous aimez donc, reprit le maſque aſſez froidement ! & ces tranſports amoureux font bien voir qu'une autre paſſion trouveroit difficilement place dans votre cœur. Une autre paſſion, reprit Zelmis ! Qu'il eſt aiſé de voir que vous me connoiſſez mal ! & que vous faites d'injure au mérite de la perſonne que j'aime ! Tous les cœurs enſemble pourroient-ils l'aimer autant qu'elle eſt aimable ? Et vous me demandez s'il y a encore place dans le mien pour un autre amour ! Cependant ſon embarras croiſſoit, & il examinoit la perſonne qui lui parloit avec des yeux ſi curieux, qu'il l'auroit à la fin reconnue, ſi l'approche d'un autre maſque qui l'emmena, n'eût fait ceſſer cette converſation. Zelmis la ſuivit encore autant qu'il put ; mais l'ayant perdue dans la preſſe, il lui fut impoſſible de la retrouver. Il ſortit du bal avec l'inquiétude mortelle de n'avoir pu reconnoître la perſonne qu'il y avoit vue. Il ne ſavoit ſi ce n'étoit pas la Marquiſe Angélini, qui étoit depuis peu

Rome, ou quelque autre Dame de sa connoissance. Il crut aussi avec plaisir que c'étoit Elvire, que son cœur, par mille secrets mouvemens, avoit reconnue plutôt que ses yeux ; & dans cette croyance, tantôt il se louoit d'avoir fait connoître son amour à la personne qu'il aimoit, sans qu'il lui en eût coûté la peine qu'on souffre ordinairement à faire de pareilles déclarations ; tantôt il craignoit d'avoir été trop indiscret, & d'avoir peut-être dit à une autre ce qu'il n'eût voulu dire qu'à Elvire. Il étoit enfin dans le cruel désespoir de n'avoir aucunes nouvelles certaines, lorsque, revenant quelques jours après de faire cortége au Duc d'Estrées, Ambassadeur de France, qui avoit eu audience du Pape ce jour-là, & se promenant avec quelques François dans la belle salle du Carache, en attendant le dîner, il vit entrer la personne qu'il cherchoit depuis si long-tems, & que ses affaires particulieres avoient appellée ce jour-là chez l'Ambassadeur. Elvire reconnut d'abord Zelmis, avec un désordre qu'elle eut de la peine à cacher ; & Zelmis apperçut Elvire avec un trouble que répandoient sur son visage les sentimens de son cœur. Ils furent quelque tems à choisir un moment favorable pour se parler, parceque tous ceux qui étoient dans la galerie étoient venus pour faire compliment à Elvire sur sa beauté. Mais Zelmis prenant le tems qu'elle étoit un peu écartée de la compagnie : Quelle agréable aventure vous conduit ici, Madame, lui dit-il en l'abordant ? Qu'il y a long-tems que je vous cherche ! & que je serois heureux, si l'empressement que j'ai eu pour vous trouver, avoit fait ce que le hasard fait aujourd'hui ! Je ne crois pas, répartit Elvire, que personne se soit jamais beaucoup mis en peine de me chercher ; & si quelqu'un l'avoit pu faire, je vous soupçonnerois moins

que tout autre, puisque vous n'avez pas dû chercher ce que vous aviez trouvé. Hé! où vous ai-je donc trouvée, reprit Zelmis? Je ne vous ai jamais vue qu'à Boulogne, & je me veux mal d'avoir vécu si long-tems, & de vous avoir connue si tard. Il est vrai que depuis ce moment-là vous m'avez toujours été présente dans le cœur; mais enfin je ne me souviens pas d'avoir été assez heureux pour vous revoir. Et moi, répartit Elvire, je me souviens fort bien de vous avoir vu depuis ce tems-là. Seroit-il possible, Madame, interrompit Zelmis, que n'ayant des yeux que pour vous, ils m'eussent trompé dans l'occasion où j'en avois le plus de besoin? N'étiez-vous pas au bal chez l'Ambassadeur d'Espagne, reprit la Provençale en souriant? N'y fûtes-vous pas abordé d'un masque? Ne vous dit-il rien, ce masque? Que vous semble-t-il de cette personne? la reconnûtes-vous? la prîtes-vous pour Elvire: Ah, Madame! que me dites-vous, répliqua Zelmis plein de trouble & de confusion? Que je veux de mal à mes yeux de m'avoir trahi, & de ne vous avoir pas reconnue. Il parloit encore quand Monsieur l'Ambassadeur parut, lequel ayant fait compliment à cette belle Dame, passa dans une salle voisine pour se mettre à table. Zelmis bientôt après fut obligé de le suivre. Mais avant que de quitter l'aimable Provençale: J'ai donc été bien malheureux, Madame, lui dit-il, de vous avoir rencontrée sans vous connoître; mais je le suis encore plus aujourd'hui que je vous connois, de vous perdre sitôt après vous avoir cherchée si long-tems. Il la conduisit ensuite à son carrosse, & apprit de Mélite, sa femme-de-chambre, qui étoit pour lors avec elle, la demeure de sa belle maîtresse.

Il y avoit trop long-tems que Zelmis aspiroit à voir Elvire pour ne pas chercher toutes les occasions de se

rencontrer avec elle. Il la vit le plus souvent qu'il lui fut possible, & toutes les fois que ces deux personnes se trouvoient ensemble, c'étoit toujours avec ces émotions que fait naître l'amour à la vue de ce qu'on aime. Elvire commença dès lors à s'appercevoir que ce qu'elle croyoit estime pour Zelmis étoit quelque chose de plus. Elle eût bien voulu que le mot de *bonté* eût été assez fort pour exprimer ce qu'elle sentoit pour lui ; mais elle ne pouvoit avec justice appeller cela d'un autre nom que d'*amour*. Elle eut de la confusion de s'être sitôt rendue ; elle en frémit : mais voulant s'excuser à elle-même, elle en attribua plutôt la faute au mérite de Zelmis qu'à sa foiblesse. Elle employa pourtant tous ses soins à cacher sa défaite aux yeux de Zelmis ; elle ne lui parla plus qu'avec froideur pour l'empêcher de concevoir aucune espérance, & mêla dans toutes ses actions un air de sévérité. Mais Zelmis, qui a peut-être été aimé plus d'une fois, connut les véritables sentimens d'Elvire, malgré toutes ses feintes & ses déguisemens ; & pour peu qu'on eût eu de pénétration, il n'eût pas été difficile de s'en appercevoir. Il faut plus d'art à cacher l'amour où il est qu'à le feindre où il n'est pas ; & l'on remarquoit toujours dans les fausses rigueurs d'Elvire plus de contrainte que de naturel, quelque étude qu'elle apportât à détourner ses regards de l'endroit où il étoit ; quand elle sortoit de cette continuelle application, ses yeux, qui n'étoient pas toujours d'intelligence avec son cœur, cherchoient Zelmis de tous côtés, & étoient sans cesse inquiets jusqu'à ce qu'ils se fussent arrêtés sur lui.

Zelmis étoit au comble de sa joie, lorsqu'il reçut des lettres de France qui lui apprirent que des affaires de la derniere importance l'y appelloient. Ces nouvelles le jetterent

jetterent dans un chagrin qu'il n'eſt pas aiſé de ſe figurer. Il ne put ſe réſoudre à quitter Elvire dans le tems qu'il avoit le plus de raiſon à demeurer près d'elle, & il crut que ſes affaires les plus importantes étoient celles de ſes amours. Il étoit dans cette réſolution quand de nouvelles lettres, beaucoup plus preſſantes que les premieres, l'avertirent de ſe rendre au plutôt à Paris, s'il ne vouloit pas ruiner entierement ſa fortune. Ah! quelle fortune, s'écrioit-il en les liſant? puis-je en attendre autre part qu'auprès d'Elvire? Avec elle ai je rien à deſirer, & ſans elle me reſte-t il quelque choſe à eſpérer? Eh bien! je partirai, continuoit-il, puiſque tu le veux, cruel deſtin! mais au moins auparavant que de partir je veux découvrir tout mon cœur à Elvire; elle connoît l'excès de mon amour, elle verra la violence du ſort qui m'arrache d'auprès d'elle & qui me force à la quitter: mais que dis? je ne la quitterai jamais.

Zelmis ne ſongea plus dès ce moment-là qu'à trouver l'occaſion de revoir ſa belle Provençale. Il avertit Mélite de ſon départ & du deſir extrême qu'il avoit de parler à ſa maîtreſſe. Mélite lui promit toutes ſortes de ſecours; elle le flatta quelques jours après de l'eſpérance de parler le lendemain à Elvire en l'abſence de ſon mari, & ajouta même, ſoit que cela vînt d'elle ou de la connoiſſance qu'elle eût des ſentimens de ſa maîtreſſe, qu'elle n'en ſeroit pas fâchée. Il n'en fallut pas davantage pour élever Zelmis au comble de ſa joie; mais comme il ne faut rien pour flatter ou déſeſpérer un amant, & que, ſuivant ſes différens caprices, il s'afflige & ſe réjouit ſouvent de la même choſe, il craignit auſſi que cette facilité d'Elvire à le voir ne fût

une marque de son indifférence & du peu de risque qu'elle couroit en le voyant.

Il se trouva néanmoins le lendemain au lieu & à l'heure marqués par Mélite, qui ne manqua pas aussi à sa parole; elle le conduisit par un degré dérobé à la chambre de la maîtresse; mais on ne peut dire les craintes & les irrésolutions de Zelmis quand il fut sur le point d'y entrer, résolu à aimer Elvire en secret sans oser rien entreprendre qui lui pût déplaire. Il parut enfin, plein de cette timidité que donne l'amour, dans le lieu où étoit Elvire; & en l'abordant d'un air plein de respect: pardonnez, Madame, lui dit-il en se jettant à ses genoux, pardonnez à un emportement dont vous êtes seule la cause, & à un crime que l'amour me fait commettre. Quand je ne vous dirois pas présentement que je vous aime, mes yeux & mes actions vous l'auroient pû faire connoître il y a déja long-tems; mais quelque connoissance que vous ayez de cet amour, vous ne pouvez savoir jusqu'à quel point je vous aime: vous ne sauriez, Madame, inspirer de médiocres passions, & connoissant bien que je vous aime infiniment plus qu'on n'a coutume d'aimer, je suis au désespoir de ne vous le dire que comme tout le monde le dit. Elvire, feignant que cette visite imprévue & ce discours de Zelmis la surprenoient étrangement: il n'est pas mal-aisé, Monsieur, répondit-elle avec une feinte rigueur, de juger de la violence de votre amour par l'action hardie que vous venez d'entreprendre. Ah! Madame, répartit Zelmis, n'achevez point, je vous prie, de m'accabler; j'avoue que vous avez sujet de vous armer contre moi de tout votre courroux; mais, quelle que puisse être votre indignation, je ne sais, Madame, s'il est quelque chose de plus funeste pour

moi, que le mortel déplaisir de vous taire que je vous adore. Peut-être néanmoins que le respect qui m'a fait balancer si longtems à vous faire une pareille déclaration, m'auroit encore retenu aujourd'hui, si la nécessité ne m'y contraignoit. Je vous aime, & je pars. Ces paroles firent oublier à Elvire toute la rigueur avec laquelle elle avoit commencé à lui parler. Vous partez, reprit-elle : eh ! que vous sert-il donc de m'aimer ? & que vous serviroit-il qu'on eût quelque bonté pour vous, & peut-être quelque penchant à ne vous pas haïr ? Non, belle Elvire, répliqua Zelmis un peu rassuré par ces paroles, je ne demande point que vous m'aimiez ; je n'aspire point à un état si heureux : accordez-moi seulement la grace de revenir dans peu auprès de vous sans vous déplaire ; & si vous voulez me permettre quelque chose de plus, souffrez que je vous aime tout le reste de ma vie. Aimez-moi, j'y consens, reprit Elvire, & croyez que je ne suis pas insensible à votre passion, & que je ressens quelque chagrin de votre absence. Ah ! Madame, s'écria Zelmis, les larmes aux yeux, connoissez vous les peines d'une absence, vous qui ne savez pas ce que c'est qu'une passion ; vous, Madame, qui ne devez aimer que vous-même, & qui portez toujours où vous êtes tout ce qu'il y a d'aimable au monde ? Mais quelque bruit qui se fit à la porte obligea Zelmis à se retirer promptement par le même dégré qui l'avoit conduit, où Mélite l'attendoit. Il sortit tout charmé de ce qu'il venoit d'entendre : il repassoit dans son esprit toutes les paroles d'Elvire, il les examinoit dans tous les sens avantageux qu'on leur pouvoit donner : il craignoit quelquefois de n'avoir pas dit de sa passion tout ce qu'il auroit dû dire ; quelquefois il appréhendoit d'avoir paru trop hardi ; enfin, il demeuroit toujours aussi

mécontent de lui qu'il étoit satisfait de l'aimable Provençale. Elvire, de son côté, s'abandonna aux larmes & aux regrets quand elle ne vit plus Zelmis; elle fit des plaintes à Mélire de l'avoir exposée à une vue si chere & si dangereuse. Car enfin que veux-je faire, lui disoit-elle? veux-je aimer Zelmis? veux-je oublier mon devoir? Je sens que je ne puis le voir sans l'aimer, & je ne puis l'aimer sans crime. Je dois ma tendresse à mon époux, & j'appréhende que Zelmis ne me fasse oublier ce que je lui dois. Que je me veux de mal, continuoit-elle, d'avoir paru si foible, & de ne l'avoir pas reçu avec les froideurs que je devois! Mais il est parti, poursuivoit-elle; je ne le verrai plus, & je ne serai plus exposée aux dangereux combats que me livrent l'amour & le devoir.

Zelmis partit avec tout l'ennui que cause une cruelle séparation; mais il n'alla pas loin: le chagrin & la fatigue du voyage l'arrêterent à Florence, où il fut attaqué d'une fievre si violente, que ceux qui connoissoient la cause de son mal, crurent que cette maladie en seroit la fin. Il fut en peu de jours dans un extrême péril; mais la nature, aidée des remedes, eut en lui tant de force, que, contre l'opinion de tout le monde, il recouvra la santé au bout de quelques mois; & cette maladie ne servit qu'à augmenter sa premiere vigueur. Tandis que Zelmis reprenoit ses forces, Elvire ayant terminé heureusement ses affaires à Rome, revenoit en France; la fortune la conduisit à Gênes dans le même tems que Zelmis y arriva. Ils s'embarquerent, comme j'ai dit, sur ce vaisseau Anglois; & ce fut là que Zelmis reconnut l'aimable Provençale dont il se croyoit bien éloigné.

On ne peut exprimer quels furent les sentimens de

ces personnes lorsqu'elles se trouverent ensemble. Que la vue de Zelmis ralluma de feux dans le cœur d'Elvire ! qu'elle y fit revivre d'ardeur ! Quand on aime, on doute souvent de ce qu'on croit le plus. Cette jeune personne ne pouvoit se persuader que Zelmis, qu'elle croyoit en France, se trouvât si près d'elle. Zelmis ne pouvoit comprendre quel bonheur lui faisoit retrouver Elvire. Ils eurent cent fois la bouche ouverte l'un & l'autre pour se témoigner leurs transports de joie ; & la présence d'un mari leur faisoit toujours dire toute autre chose qu'ils ne vouloient. Mais ils eurent beau se contraindre, de Prade, que la jalousie rendoit pénétrant, s'en figuroit toujours plus qu'il n'en voyoit, & en voyoit encore davantage qu'il n'en paroissoit : les actions les plus ordinaires, les paroles les plus indifférentes d'Elvire & de Zelmis, qui n'auroient rien dit à tout autre, étoient pour le mari des preuves convaincantes de leur intelligence. Quand Zelmis jettoit les yeux sur Elvire, de Prade entroit aussitôt dans des emportemens terribles, dont à peine étoit-il le maître. Quand Zelmis les en retiroit, il savoit si bien qu'on étoit accoutumé à regarder sa femme, quand on se trouvoit avec elle, que qui ne la regardoit pas y entendoit du mystere.

Les conversations ayant néanmoins duré jusques bien avant dans la nuit, le Capitaine céda son lit à Elvire & à son mari, & il en donna un autre à Zelmis dans la même chambre. Je ne vous assurerai point, Mesdames, si la joie qu'eut Zelmis de se sentir auprès de sa maitresse, fut plus grande que le dépit qu'il eut de la savoir si proche de son mari. Ce qu'il y a de certain, est qu'il passa la nuit dans des agitations terribles. La joie d'avoir rencontré Elvire, la crainte de la perdre

bientôt, le plaisir imaginaire de se trouver couché auprès d'elle, la jalousie qu'il sentit en la voyant entre les bras d'un autre ; tout cela le mit dans des inquiétudes qui ne lui permirent pas de reposer un moment. La belle Provençale, de son côté, ne passa gueres plus tranquillement la nuit ; elle rouloit dans son esprit cent pensées différentes. Quelle bisarrerie du sort, disoit-elle ! Je commence à jouir du repos que l'éloignement de Zelmis me fait goûter, je ne songe plus tant à lui, je tâche à l'oublier, je quitte Rome où je crains qu'il ne revienne, & cependant je le retrouve, en le fuyant, plus aimable que jamais. Mais qui peut l'avoir retenu si long-tems en Italie, quand les affaires de la derniere importance l'appellent en France? Une passion nouvelle ne l'a-t-elle point arrêté ? Ah ! je suis trahie, se disoit-elle en ce moment ; Zelmis ne m'aime plus ; l'ingrat m'a oubliée. Mais que me soucié-je de sa constance ou de sa légéreté? Veux-je l'aimer ? Non, il faut l'oublier pour jamais, & que son infidélité serve à mieux rompre des engagemens que la raison & le devoir devroient déja avoir brisés.

De Prade étant un homme tel que je vous l'ai dépeint, vous vous imaginerez aisément qu'il passa une aussi mauvaise nuit auprès de sa femme, qu'un autre y en auroit passé une agréable. Et quoique ces trois personnes eussent des intérêts bien différens, ils étoient tous néanmoins tourmentés de la même passion. De Prade étoit jaloux par tempérament, Elvire par amour, & Zelmis par occasion. Zelmis ne pouvoit sans jalousie être témoin du bonheur d'un autre ; Elvire ne pouvoit penser, sans être agitée de cette même passion, qu'une autre qu'elle eût pu engager Zelmis ; & de Prade, travaillé de pareils sentimens, souffroit avec dépit que

Zelmis fût si proche de sa femme. Mais ce lui fut le jour suivant un mortel chagrin d'avoir sans cesse devant les yeux un objet aussi insupportable que lui paroissoit Zelmis. Qu'il eût bien souhaité pour son repos être encore dans le port de Gênes ! Mais il en étoit bien éloigné ; & le vaisseau avoit déja passé les isles de Corse & de Sardaigne, quand celui qui faisoit le quart apperçut deux voiles qui portoient le cap sur le bâtiment Anglois.

Il n'y a point de lieu où l'on vive avec plus de défiance que sur la mer : la rencontre d'un vaisseau n'est gueres moins à craindre qu'un écueil. Zelmis, qui étoit auprès de la belle Provençale quand il apprit cette nouvelle, ne fit aucune réflexion au péril qui le menaçoit ; & comme il ne connoissoit d'autre malheur que celui de ne la pas voir, il crut qu'il n'avoit rien à craindre tant qu'il seroit avec elle. Le Capitaine, qui n'étoit point amoureux comme lui, s'inquiétoit davantage ; il appréhendoit avec raison que les vaisseaux qu'on découvroit ne fussent les mêmes Turcs qui lui avoient donné la chasse tout le jour en revenant depuis peu d'Alep, & qui l'avoient obligé à relâcher à Malte. Il vouloit, dans cette crainte, prendre terre à Nice ou à Ville-Franche, d'où il n'étoit pas beaucoup éloigné ; mais le pilote, homme fier & ignorant, fut d'un avis contraire, & persista dans son dessein avec tant d'opiniâtreté, qu'on continua la route de Marseille. Cependant la nuit vint, & les vaisseaux qu'on avoit apperçus, suivirent si heureusement l'Anglois à la faveur de la lune, qu'ils se trouverent le lendemain à la pointe du jour à la portée du canon. Tout le monde fut extrêmement surpris à cette vue, & d'autant plus qu'il ne fut pas difficile de reconnoître que ces vaisseaux

étoient véritablement Turcs, armés l'un & l'autre de quarante pieces de canon. Les plus timides alors se laisserent saisir de crainte; les plus résolus coururent aux armes, & les plus expérimentés jugerent que tout cela seroit inutile. Zelmis fut de ceux qui connurent mieux la grandeur du péril : il ne s'en étonna point; il se proposa au contraire d'en sortir, ou de mourir les armes à la main pour défendre la liberté d'Elvire & la sienne; & prenant le tems qu'elle étoit seule dans la chambre du Capitaine : Dans le malheur qui nous menace, Madame, lui dit-il avec assez de précipitation, je dois encore rendre graces à la fortune de m'avoir si long-tems arrêté par une dangereuse maladie, pour me faire trouver dans ce moment auprès de vous, & y défendre votre liberté. Il n'est plus tems de vous dire que je vous aime; si je ne l'avois pas déja fait voir par mes paroles, vous le connoîtriez aujourd'hui par mes actions. Mais enfin, Madame, sur le point de vous perdre pour jamais, permettez-moi de vous dire, peut-être pour la derniere fois, qu'en quelque endroit du monde où la fortune ait destiné de me conduire, je n'y vivrai jamais que pour vous.

L'état des choses ne demandoit pas un plus long discours; & Zelmis, sans attendre de réponse, sortit aussitôt de la chambre pour faire tout disposer pour le combat. Tandis que tout le monde s'y employoit, ces Corsaires se divertissoient par le changement de leur pavillon : ils le firent d'abord de France, qu'ils releverent ensuite de celui d'Espagne : ils ôterent celui-ci pour y mettre en sa place un Hollandois, qui fut suivi d'un Vénitien & d'un Maltois : ils arborerent enfin, après tous ces jeux, l'étendart de Barbarie, coupé en flammes au croissant descendant, & accompagnerent

cette derniere cérémonie de la décharge de toute leur bordée. L'Anglois leur répondit de même, & ces premiers coups furent suivis d'un bruit épouvantable d'artillerie. On ne distinguoit plus la mer d'avec le ciel, tant l'épaisseur de la fumée les avoit confondus; & cette premiere attaque fut si rude, que les Turcs s'appercevant qu'en présentant le flanc ils étoient extrêmement incommodés du canon des Anglois, changerent de bord, & remonterent assez haut pour les venir charger en poupe. Ils revinrent avec plus de chaleur. Ce fut pendant ce combat que la belle Provençale, ne pouvant plus retenir l'impétuosité de son courage, sortit de la chambre du Capitaine, où l'on avoit eu toutes les peines imaginables à l'arrêter, pour venir sur le tillac partager la gloire & le péril. Sa présence donna une nouvelle vigueur à tout le monde, & particuliérement à Zelmis, qui se signala par-dessus tous les autres. On n'attaqua jamais avec plus d'ardeur, & jamais on ne se défendit avec plus de courage. Le Capitaine Anglois, faisant le devoir d'un brave homme, fut coupé en deux par un boulet à deux têtes, qui blessa encore plusieurs personnes. Ce spectacle effrayant ne diminua rien de l'ardeur de combattans; au contraire, la résistance des Chrétiens, qui voyoient couler leur sang, alloit jusqu'à la fureur. Lorsque tous les Officiers du vaisseau & la plupart des Anglois furent tués ou mis hors de combat, le peu de monde qui restoit ne laissoit pas de faire tout ce qu'on peut attendre de gens de cœur; mais le combat étoit trop inégal pour pouvoir empêcher les Turcs de venir à l'abordage. Zelmis courut aussitôt à l'endroit où étoit Elvire; &, secondé de quelques matelots, il soutint encore long-tems sur le pont l'effort des infideles : mais enfin, accablé d'un

nombre d'ennemis, il céda sans se rendre, & laissa les Turcs maîtres du vaisseau.

Mustapha, l'un des Capitaines de ce vaisseau, vint le premier considérer ses Captifs & son butin. Elvire lui paroissant charmante, il s'informa d'elle-même en Italien, qui elle étoit. Elvire lui répondit sans s'étonner qu'elle étoit Françoise, & que tout son regret étoit de n'avoir pû suivre ceux qui étoient morts dans le combat, qu'elle les estimoit bienheureux d'avoir perdu la vie plutôt que la liberté. Elle dit cela d'un air qui n'étoit point de captive, sans larmes, sans soumission, sans prieres; quoique, malgré sa fierté, sa grace & sa douceur priassent assez pour elle. Mustapha estima son orgueil, il admira sa constance, & voulut qu'elle fût traitée tout le reste du voyage dans sa chambre, avec des manieres très honnêtes, & qui n'avoient rien de Turc.

Dispensez-moi, Mesdames, je vous prie, de vous dire ici les sentimens de ces personnes infortunées, quand elles se virent dans un état aussi déplorable que celui où elles étoient tombées; il faudroit qu'elles-mêmes vous en fissent le récit; car qui n'a point senti de pareilles afflictions, ne peut jamais bien les exprimer. Je ne m'étendrai point là-dessus, pour vous apprendre plutôt que les Turcs, après avoir erré plus de deux mois en faisant le métier de pirates, résolurent enfin de prendre le chemin d'Alger, pour s'y rendre, s'ils pouvoient, au tems du *Bahiram*, qui est la Pâque de ces Infideles. Le vent fut si favorable que huit jours après qu'ils eurent formé ce dessein, ils y rendirent le bord à l'entrée de la nuit, dans le tems qu'on allumoit sur les Mosquées les lampes qui brûlent pendant toutes les nuits du Ramazan.

Je ne suspendrois pas ici, Mesdames, les sentimens de pitié que nous inspire l'état malheureux d'Elvire & de Zelmis, par une légere description d'Alger, si le démêlé que nous avons depuis peu avec ces pirates, ne me faisoit croire que vous ne serez pas fâchées d'apprendre quelque chose de particulier de cette ville.

Alger est la capitale d'un royaume de même nom, qui en a trois autres sous lui; celui de Trémisen ou Telesin, celui de Bugie, & celui de Constantine. C'est presque la derniere place de la côte de Barbarie, qui releve du Grand Seigneur : les royaumes de Fez & de Maroc, faisant l'empire des Chérifs, qui s'en sont emparés sous le prétexte de la religion, & qui, se disant de la race de Mahomet, ont pris comme tels le nom de Chérifs, qui veut dire illustres, ou sacrés.

Les Géographes ne sont pas bien d'accord du nom ancien de cette ville; mais ils avouent tous que les Sarrazins & les Arabes s'étant débordés en Afrique, & ne pouvant souffrir qu'il restât aucun monument qui publiât la grandeur de l'Empire Romain, lui ôterent son nom pour lui donner celui d'Algezair, qui signifie Isle en Arabe, à cause qu'elle est voisine d'une petite Isle, sur laquelle on a bâti depuis une forteresse qui défend le port.

Alger est situé sur le penchant d'une colline, que la mer mouille de ses flots du côté du Nord. Ses maisons, bâties en amphithéâtre & terminées en terrasse, forment une vue très agréable à ceux qui y abordent par mer. Si je ne craignois, Mesdames, de retarder votre curiosité, je vous parlerois du Gouvernement de cette ville; je vous dirois qu'Ariden Barberousse, fameux Corsaire, y regna autrefois avec souveraineté, conjointement avec son frere Cheridim; que, bien qu'elle

soit tombée depuis sous la domination des Turcs, le Grand-Seigneur n'en est pas si absolument demeuré le maître, que la milice ne se soit réservé une espece d'autorité souveraine : ce qu'on peut voir dans les Traités & les Déclarations, qui sont toujours conçus en ces termes : *Nous grands & petits de la puissante & invincible milice d'Alger, avons résolu & arrêté que, &c.* Mais il vaut mieux vous apprendre le sort de nos Captifs, & vous dire que la priere du matin étant finie, on conduisit les nouveaux Esclaves devant le Roi, qui a droit de prendre la huitieme partie de tout le butin qui se fait. Ce Prince, appellé Baba-Hassan, étoit doux, civil & généreux au-delà de tous ceux de sa nation. Il n'avoit rien de barbare que le nom, & la nature avoit pris plaisir à former en Afrique un naturel aussi riche qu'elle eût pû faire en Europe. Il trouva Elvire, au moment qu'il la vit, telle que tout le monde la trouvoit, c'est-à-dire, pleine de charmes. Il remarqua sur son visage les restes d'une beauté touchante, que les fatigues de la mer & les approches de la captivité n'avoient pu tout à fait effacer ; & ses beaux yeux, au travers de quelques larmes, jetterent des feux qui passerent jusqu'à son cœur. Baba-Hassan s'approcha d'elle, il la pria en des termes obligeans de ne se pas affliger, il lui dit que la servitude où elle étoit tombée seroit si douce que la liberté l'étoit moins. Il la fit conduire à l'instant par un officier à l'appartement de ses femmes, qui ne purent voir sans une jalousie extrême les charmes de cette jeune Odalisque. Le malheureux Zelmis fut présent à ce triste spectacle, il crut voir Elvire pour la derniere fois, en la voyant entrer dans un lieu d'où l'on sort difficilement ; mais quelle que fût sa douleur, je ne sais s'il n'aima pas

autant la voir entre les mains de Baba-Haſſan qu'au pouvoir de ſon mari, qui fut acheté preſque auſſitôt d'un nommé Omat. Zelmis fut vendu comme les autres. Il tomba entre les mains d'Achmet-Thalem, de la race de ces Maures, appellés Tagarims, qui ſe répandirent ſur la côte d'Afrique lorſqu'ils furent chaſſés d'Eſpagne. Cet Achmet étoit connu pour l'homme le plus cruel qui fût dans toute la Barbarie; mais Zelmis ſut vaincre ſa cruauté en lui promettant pour ſa rançon tout ce qu'il ſouhaita de lui. Cette prompte compoſition lui donna bientôt la liberté d'aller par toute la ville, & d'y exercer la profeſſion de peintre, ayant paſſé pour tel ſur le Batiſtan, lieu où ſe vendent les eſclaves.

Zelmis n'eut pas plutôt cette liberté, qu'il employa tous ſes ſoins à ſavoir des nouvelles de la belle eſclave. Avant qu'il en pût avoir de certaines, il apprit confuſément que le Roi avoit beaucoup de bonnes volontés pour ſa nouvelle maîtreſſe, & qu'il faiſoit tout ce qui lui étoit poſſible pour gaguer ſon cœur. Ce bruit paroiſſoit encore plus vraiſemblable à Zelmis qu'à tout autre; il ſavoit trop bien qu'on ne pouvoit voir Elvire ſans l'aimer, ainſi il n'eut pas de peine à y ajouter foi: mais il en fut entierement perſuadé par un Eunuque, nommé Méhémet, qui avoit ſoin du dehors du palais, & que Zelmis avoit gagné avec quelques ducats que les Turcs avoient oublié de lui prendre. Cet homme lui apprit tout ce qui ſe paſſoit dans le palais, & l'inſtruiſit de la paſſion du Roi pour Elvire & de ſes complaiſances pour elle. Il l'avertit même qu'elle devoit ſortir dans quelques jours pour aller au bain, qui étoit vers la porte de la Caſſerie, & qu'il ne lui ſeroit pas difficile de la voir.

Ces nouvelles donnerent beaucoup à songer à Zelmis ; la passion du Roi lui fit désespérer de revoir Elvire en liberté, & lui fit envisager le dernier des malheurs, qui étoit de la perdre pour jamais. Il crut que le soin que Baba-Hassan prenoit d'envoyer sa captive au bain, étoit une marque certaine qu'étant las & rebuté des froideurs de son esclave, il vouloit se servir de toute la puissance qu'il avoit sur elle : les Turcs prenant presque toujours la précaution d'envoyer leurs femmes au bain lorsqu'ils veulent les honorer de leurs caresses. Cette pensée le fit presque mourir de douleur : il ne laissa pas pourtant de se trouver tous les jours à la porte du bain pour y rencontrer Elvire. Elle en sortit un jour, & l'appercevant la premiere, ah ! Monsieur, s'écria-t-elle, je suis perdue, secourez moi ; qu'êtes-vous devenu ? & que deviendrai-je ? Hélas ! nos puissances sont limitées, un grand bruit nous rend sourds, une grande lumiere nous éblouit, une grande douleur nous rend insensibles. Zelmis en fut si fort accablé qu'il ne put répondre : il lui serra seulement les mains entre les siennes, mais il ne jouit pas long-tems de ce plaisir ; car elle lui fut bientôt arrachée par les femmes qui l'accompagnoient. Il la suivit des yeux autant qu'il put ; mais, hélas ! qu'il rachera cher cette vue ! quels mouvemens confus ne produisit-elle point en lui ! De l'amour il passa à la jalousie ; de la jalousie à la crainte ; de la crainte à la joie ; de la joie à la tristesse ; ou pour mieux dire, il sentit toutes ces passions en un même tems. Elvire sortoit du bain, son visage n'étoit que charmes, ses beaux yeux noyés de pleurs brilloient encore davantage. Qui ne l'eût aimée en cet état ! mais qui n'eût été jaloux en la voyant au pouvoir d'un homme qui étoit en droit de tout en-

treprendre ! Quelle joie pour Zelmis de la voir si belle ! Quel déplaisir de la voir si affligée ! Que mon malheur est grand, disoit-il ! Elvire, la belle Elvire me demande du secours, & je ne puis que la plaindre. Je m'abandonne à la douleur, quand je devrois me livrer pour elle aux plus grands périls. Tantôt il plaignoit son sort, tantôt il envioit celui de Baba-Hassan. Faut-il, reprenoit-il, que tu tiennes en ton pouvoir la personne du monde la plus aimable ? Faut-il que tu sois en droit de tout prétendre d'elle ? Arracheras-tu par la violence ce que tu ne peux obtenir par la douceur ? Arrête, barbare, respecte du moins la vertu & l'innocence de ta captive, si tu n'as pas de compassion pour son malheur.

Je m'apperçois, Mesdames, que vous tremblez pour Elvire. Ce mot de Turc vous effraie, cette disposition de bain vous allarme ; mais ne craignez rien, cette Belle est en sûreté, & Baba-Hassan, qui possède toutes les qualités d'un parfait honnête homme, n'a pas moins de respect que de tendresse pour elle ; & laissant à part le pouvoir du Souverain, il essaie à se faire aimer par toutes les voies dont un amant se sert pour y arriver.

Zelmis fut pourtant en proie aux plus funestes chagrins dont un cœur soit capable : la beauté d'Elvire, qui n'avoit jamais été si éclatante, l'appréhension de cette jeune personne, conforme à la sienne, cette précaution de bain, tout le faisoit trembler. Mais Méhémet le jetta encore quelque tems après dans un nouvel embarras ; il le vint trouver un jour qu'il étoit employé à peindre la poupe d'un vaisseau qu'Achmet, son Patron, faisoit faire, & sans l'instruire du sujet de sa venue, il lui dit que le Roi le demandoit. Cet ordre surprit extrêmement Zelmis ; il n'en pouvoit deviner

la cause, & Méhémet ne lui en dit point la raison, quoiqu'il la sût. Zelmis le suivit au Palais, mais Méhémet ne le voulant pas laisser plus long-tems dans la crainte & dans l'erreur où il le voyoit, le rassura en lui disant que le Roi ayant appris qu'il étoit Peintre, lui commandoit de dessiner des fleurs sur des voiles qu'il lui donna. Zelmis apprit en les recevant que ce qu'il alloit faire n'étoit pour d'autres personnes que pour Elvire, qui voulant charmer ses ennuis & se divertir à broder, avoit prié le Roi que ce fût lui qui donnât les desseins de sa broderie.

La joie n'est jamais plus grande que lorsqu'elle est imprévue. Zelmis en sentit pour lors une si forte, qu'il ne songea plus aux malheurs de sa captivité. Il se flattoit avec raison qu'Elvire songeoit encore à lui, & il se faisoit un si grand plaisir à faire quelque chose pour elle, qu'il s'estima même heureux d'être esclave en ce moment, puisque cet état lui donnoit occasion de travailler pour la personne qu'il aimoit le mieux. Il fit ce que le Roi, ou plutôt ce qu'Elvire lui avoit commandé, il ordonna les desseins, il les remplit de fleurs, dont la couleur pâle avoit quelque rapport à son amour; ce n'étoit par-tout que pensées, que soucis, que violettes; si l'on y voyoit quelques boutons de roses, ils étoient presque étouffés sous les épines qui formoient une chaîne, dont deux cœurs, placés au milieu du mouchoir, étoient étroitement unis. Sitôt que Zelmis eut achevé son travail, il le porta chez le Roi. Ce Prince le trouva fort à son gré & parfaitement bien entendu; & Zelmis lui fit entendre que n'ayant pu marquer avec la plume les différentes couleurs dont les fleurs devoient être nuées, il étoit nécessaire qu'il parlât à la personne qui les devoit broder, pour lui faire conce-

voir la maniere dont elle les devoit traiter. Baba-Haſſan, qui ne ſavoit rien de l'inclination de Zelmis pour la belle Provençale, & qui cherchoit toutes les occaſions de marquer ſa complaiſance à ſa jeune eſclave, ne fit aucune difficulté d'accorder à Zelmis ce qu'il lui demandoit, & donna ordre à Méhémet de le conduire à l'heure même à l'appartement des femmes. Vous remarquerez, s'il vous plaît ici, Meſdames, que, bien que l'on voye difficilement les femmes en Turquie, cette ſévérité n'eſt pas ſi grande pour les eſclaves que pour les Turcs, & vous verrez par la ſuite de ce diſcours, qu'il eſt fort ordinaire que les Chrétiens demeurent même dans la maiſon de leurs Patrones.

Zelmis entra en tremblant dans un lieu où il n'y avoit que des femmes; il y trouva Elvire dans un état capable d'embraſer les plus inſenſibles, & quoiqu'elle fût mêlée avec quantité d'autres perſonnes parfaitement belles, ſes yeux la reconnurent auſſi aiſément parmi cette belle troupe, que ſon cœur la diſtinguoit du reſte des créatures. Elle étoit vêtue ce jour-là comme les femmes du pays, c'eſt à-dire, qu'elle étoit preſque nue; ſa gorge toute découverte inſpiroit mille feux, & ſes beaux cheveux noirs, renoués d'une écharpe couleur de feu, tomboient ſans ordre ſur des épaules qui éblouiſſoient par leur blancheur. Zelmis n'en put ſoutenir l'éclat, & cette vue le mit tellement hors de lui, qu'il demeura quelque tems immobile, oubliant le ſujet qui l'amenoit auprès d'elle. Cette belle perſonne l'apperçut, & ne croyant pas voir ce qu'elle voyoit: eſt-ce vous, Monſieur, s'écria-t-elle, en ſe levant toute tranſportée de joie? Hé! que venez-vous m'apprendre? Peut-il y avoir encore au monde quelque diſgrace à m'arriver? Oui, Madame, c'eſt moi, répliqua

Zelmis, c'est une personne qui vous adore, & qui a ressenti si vivement votre disgrace, qu'il n'y a eu que la consolation de respirer le même air auprès de vous, & de se trouver dans le même état que vous, qui l'ait empêché d'en mourir de douleur. Oui, Madame, je ne vis que parceque je vous aime, & si vous ne voulez pas que je cesse de vivre, permettez-moi de continuer à vous aimer. Zelmis, en disant ces paroles, lui fit voir les voiles qu'il portoit, & faisant semblant de lui montrer avec la main la maniere dont elle devoit nuer les fleurs qui y étoient dessinées : c'est le Roi, Madame, continua-t-il, qui m'envoie ici, & c'est l'amour, comme vous voyez, qui m'y a ouvert un chemin de fleurs ; mais, Madame, rien ne m'a-t-il fermé celui que je me flattois d'avoir fait à votre cœur ? Hé ! dit Elvire, songez-vous à moi au milieu de vos fers ? N'avez-vous pas assez de vos malheurs ? Pourquoi tâchez-vous à vous en faire encore de nouveaux ? Non, Madame, répliqua Zelmis, il n'y a d'autre malheur dans la vie que d'être éloigné de vous, & d'autre bonheur que de vous aimer, s'il se peut, autant que vous êtes aimable ; hors cela je ne connois dans le monde ni bien, ni mal, ni joie, ni tristesse, & tout le reste m'est indifférent ; mais, Madame, qui ne plaindra votre sort ? Vous êtes dans les fers, vous qui êtes née pour régner. Vous êtes captive, vous qui devez être toujours victorieuse. Toute ma mauvaise fortune ne vous est pas encore connue, reprit Elvire : ma captivité seroit moins à plaindre si elle étoit moins heureuse, & si mon cruel sort ne m'avoit pas mise entre les mains d'un homme qui m'aime éperduement, & qui fait tout pour se faire aimer. Je ne puis, par toutes sortes de raisons, répondre à ses tendresses, je l'évite,

je le fuis, il s'en plaint ; mais qui me répondra qu'enfin cet amour outragé ne se changera point en fureur ? Non, Madame, interrompit Zelmis, ne craignez rien, vous portez sur votre visage des caractères qui inspirent en même tems & l'amour & le respect, & Baba-Hassan est trop bien payé de son amour du seul plaisir de vous aimer. Quelle plus grande faveur peuvent espérer ceux qui vous aiment ! Pour moi le Ciel m'est témoin si je... Hé ! de grace, interrompit Elvire, changez ces sentimens d'amour en des mouvemens de compassion & pour vous & pour moi. Moi, changer, Madame ! Moi, que je ne vous aime plus ! Hé ! voulez-vous m'arracher tout ce qui me reste au monde ? Je n'ai plus rien, je ne suis pas à moi-même, & ce n'est qu'en vous aimant que je peux me mettre au-dessus des coups de la fortune. Elle peut me rendre malheureux, mais elle ne pourra jamais faire que je ne vous aime pas. Il parloit encore quand Baba-Hassan entra ; mais comme ils parloient François, sa présence ne les empêcha pas de dire encore tout ce qu'un amour malheureux peut inspirer de tendre. Elvire demanda des nouvelles de son mari, & Zelmis lui en ayant appris, se retira plus passionné que jamais.

Il sortit d'auprès de la belle Provençale pour être encore plus avec elle qu'il n'avoit été. Il ne se crut pas tout-à-fait abandonné, puisqu'au milieu de ses disgraces le Ciel avoit fait pour lui ce qu'il n'eût osé même espérer. Ce petit rayon de fortune lui en fit entrevoir une plus grande, & il s'imagina que rien ne lui seroit impossible, quand il seroit secondé par l'amour. Il avoit remarqué, étant chez le Roi, que la mer mouilloit le pied des murs du Palais, & que même le vais-

seau où j'ai dit qu'il travailloit, n'en étoit éloigné que de quelques pas. Cette disposition lui fit croire qu'il ne lui seroit pas impossible de voir quelquefois Elvire. Dans cette pensée, il la fit avertir par Méhémet qu'il étoit tous les jours au pied de son appartement, & que sous prétexte de vouloir prendre le frais sur la terrasse du Palais, elle pourroit le voir, si sa vue ne lui déplaisoit point. Elvire, avertie du voisinage de Zelmis, monta le lendemain sur cette terrasse, qui avançoit sur la mer. Elle n'y fut pas long-tems sans y être apperçue de Zelmis, qui n'avoit d'autre plaisir que de regarder tout le jour le lieu où étoit sa belle maitresse. Il jouit quelque tems de son bonheur, il la vit avec joie : mais cette joie étoit mêlée du déplaisir que lui causoit l'état où il la voyoit, & un autre que lui se fût peut-être contenté de la vue d'un objet qu'il aimoit si tendrement sans en espérer rien davantage, mais ce n'étoit pas assez pour lui. Il savoit que la fortune favorise les grandes entreprises, & il voulut que cette même fortune, qui avoit eu pour lui des revers si funestes, eût aussi en échange des retours extraordinaires. Ce petit succès enfla si fort ses espérances, qu'il ne se proposa rien moins que d'enlever Elvire d'entre les mains des Barbares & de la remettre en France. Il ne jugea rien de plus proportionné à son amour que cette entreprise hardie, & dès ce moment il disposa tout pour cette action. La difficulté étoit de faire savoir son dessein à la belle Provençale. Il ne vouloit pas déclarer à Méhémet une affaire de cette importance, ni la confier au hasard d'une lettre. Cet obstacle l'arrêtoit ; mais comme l'amour est ingénieux, il ne fut pas long-tems à trouver le moyen d'attacher un billet à une fleche qu'il jetta sur

la terrasse du Palais, dans le tems qu'Elvire s'y promenoit; il étoit conçu en ces termes:

On seroit coupable, Madame, de vous voir dans les fers sans essayer à vous en retirer. Quelque difficile qu'en soit l'entreprise, elle ne l'est pas tant qu'elle paroît; & je ne trouve rien d'impossible au monde que de ne vous aimer pas. Nous vous attendrons jeudi au soir à l'entrée de la nuit, au pied de vos murailles: une pareille fleche que celle qui vous a porté ce billet, vous portera un fil, au bout duquel sera attachée une corde à la faveur de laquelle vous descendrez. Les choses sont assez bien disposées pour faire espérer que l'entreprise réussira: il y auroit de l'injustice si vous étiez plus long-tems esclave. Ce désordre & cette violence ne peuvent durer plus long-tems dans la nature; & l'on peut se flatter d'un heureux succès quand l'amour est de la partie, & qu'on travaille de concert avec lui pour la plus aimable personne du monde.

Ce billet fut le lendemain suivi d'une réponse attachée à une pierre, qu'Elvire jetta de sa terrasse dans le vaisseau où Zelmis travailloit. Elle ne put avoir ni encre ni plume dans le palais; mais la vivacité de son imagination répara ce défaut: elle passa une partie de la nuit à piquer avec la pointe d'une aiguille, sur du papier, tous les caracteres qui composoient cette lettre. Zelmis l'ayant mise sur un fond noir, la lut fort distinctement. Elle étoit conçue en ces termes:

Je ne sais si c'est l'espérance de la liberté, ou le désir de vous revoir, & mon époux, qui me fait trouver votre entreprise si agréable; mais j'avoue que l'idée

flatteuſe que je m'en fais par avance, me fait oublier les peines de ma captivité. Il eſt vrai que de mes maux l'eſclavage n'eſt peut-être pas le pire ; j'aime, & c'eſt tout mon mal. Je ne ſais qui m'arrache cette parole : mais n'en profitez point, Zelmis ; c'eſt de mon mari que je veux parler. Qu'il ſoit avec vous, je vous en prie ; ou bien, ſi cela ne ſe peut, & que vous y veniez ſans lui, n'y venez point avec tous vos charmes. Adieu. Je vous attends à l'heure que vous m'avez marquée.

Cette lettre porta autant d'amoureux traits dans le cœur de Zelmis, qu'il y avoit de piquures qui la compoſoient. Qu'il eut de plaiſir à la baiſer & à la tremper de ſes larmes ! Qu'il ſentit de joie à la relire cent fois, cette aimable lettre, où il trouvoit tant de douceurs, tant de charmes, tant de rapport à ſon amour ! Il interprétoit en ſa faveur les feintes d'Elvire, ſes déguiſemens, ſes peines d'avouer une choſe qu'elle ne pouvoit diſſimuler ; & il ne ſongea plus dès-lors qu'à la grande affaire qu'il alloit entreprendre. Il s'aſſura encore mieux des gens qui devoient être de la partie : il les trouva tous dans les mêmes ſentimens avec leſquels il les avoit laiſſés, & il leur donna ordre de ſe rendre le jour marqué, deux heures avant qu'on fermât les portes de la ville, dans le vaiſſeau où ils ſavoient qu'il travailloit.

L'affaire fut ſi bien conduite, que le jeudi au ſoir il ne manqua perſonne de tous ceux qui devoient s'y rendre. La premiere choſe qu'on fit, fut de ſe ſaiſir du Negre qui gardoit le vaiſſeau, de lui mettre un bâillon dans la bouche, & de le deſcendre à fond de cale. L'on n'eut pas de peine enſuite à rompre la chaîne qui

tenoit la chaloupe attachée ; & ayant pris les morceaux de bois & les voiles qui étoient les plus néceſſaires, on fit approcher la barque des murailles avec le moins de bruit qu'il fut poſſible. Zelmis fit connoître ſon approche à la belle Provençale par quelques étincelles qu'il fit ſortir d'un caillou, à quoi elle répondit avec une pierre qu'elle jetta dans la mer, & qui apprit à Zelmis qu'elle l'avoit prévenu au rendez-vous. Il fut ſi heureux que la fleche à laquelle le fil dont je vous ai parlé étoit attaché, tomba du premier coup ſur la terraſſe où étoit Elvire ; & il étoit impoſſible qu'étant animé par ce Dieu qui les fait ſi bien lancer, il n'adreſſât pas d'abord où ſes yeux, ſes penſées & ſon cœur viſoient continuellement.

On ne peut exprimer quels furent les ſentimens de Zelmis pendant le peu de tems qu'Elvire fut à ſe diſpoſer pour deſcendre. On ne peut repréſenter ſes tranſports, ſes appréhenſions, ſes allarmes, ſes frémiſſemens : tout le fait eſpérer, tout le fait craindre : le péril le rend preſque immobile ; les horreurs de la nuit l'épouvantent ; il frémit, il tremble, il eſpere, il craint.

Cependant Elvire deſcend, ſon approche diſſipe les ténebres ; elle chaſſe les craintes de Zelmis, elle releve ſes eſpérances. Mais la joie en ce moment le tranſporte à un tel excès que ce n'eſt plus lui, ce n'eſt plus ce même Zelmis, qui un peu auparavant animoit l'un, exhortoit l'autre, diſpoſoit la voile, prenoit le gouvernail. On ne ſait plus que ſont devenues ſes ardeurs ; ſans le ſecours de ceux qui étoient avec lui dans la chaloupe, il auroit oublié ce qu'il y venoit faire. Il ſe crut déja trop bien payé de ſes peines par la ſeule joie de poſſéder Elvire, quoique l'obſcurité de la nuit lui

ôtât le plaisir de la voir aussi bien qu'il l'eût souhaité. Il ne cessoit néanmoins de la regarder avec tant d'opiniâtreté & d'application, qu'il ne s'apperçut pas que deux de ses gens s'étant mis sur la chaîne qui fermoit le port, avoient déja fait passer la barque par-dessus ; mais sitôt qu'il fut un peu revenu du profond assoupissement où cette joie inespérée l'avoit mis : est-ce vous, Madame, s'écria-t-il ? n'est-ce point une illusion ? & la fortune que nous trouvons présentement si propice ne feint-elle point un visage riant pour se démentir bientôt ? Mais n'importe, qu'elle se déchaîne maintenant contre nous autant qu'elle voudra, il n'est plus en son pouvoir de me causer une affliction pareille à la joie que je ressens. Vous êtes libre présentement, Madame, & quand vous n'auriez que peu de tems à l'être, le Ciel m'a choisi pour être l'auteur de cette courte liberté. Je ne suis pas si libre que vous pensez, reprit Elvire en soupirant ; je laisse encore la moitié de moi-même dans les fers, & mon mari n'est pas avec moi. Hé ! de grace, Madame, reprit Zelmis, n'empoisonnez point une joie aussi pure que celle que nous pouvons goûter en ce moment. Ne soyez point ingénieuse à vous former de nouveaux sujets de peine. Laissez, Madame, laissez au Ciel le soin de votre mari ; il a fait naître des personnes pour vous arracher des mains de Baba-Hassan, il en suscitera d'autres pour tirer votre époux de la puissance des barbares.

Cependant la barque vole vers les Isles Majorque & Minorque. Les vagues, quoiqu'assez tranquilles, semblent s'abaisser encore pour la laisser passer avec plus de vitesse, & les zéphirs secondés des amours enflent les voiles avec tant de prospérité, que tout faisoit espérer un heureux succès. La joie éclate sur le visage de tous

tous ces illustres fugitifs, & ils avoient déja fait plus de vingt milles quand le jour commença à paroître. Le brouillard, qui s'éleve ordinairement le matin sur la mer, fut par malheur si épais ce jour-là, qu'ils ne purent appercevoir un petit Brigantin, sous la proue duquel ils se trouverent inopinément. Ils le virent quand ils ne purent plus l'éviter : ils tâcherent en vain de changer de route pour s'échapper à la faveur des ténebres ; mais le Brigantin, en les appercevant, fit force de rames sur eux, & comme il n'en étoit pas beaucoup éloigné, il ne fut pas long-tems à les joindre. Je ne veux point, Mesdames, vous exprimer le désespoir de ces infortunés, quand ils reconnurent que ce Brigantin étoit d'Alger, lequel y retournoit après deux mois de course. On ne peut se représenter un si grand changement sans ressentir une partie des douleurs de ces malheureux. Combien de fois Zelmis fut-il sur le point de se jetter dans la mer pour finir ses malheurs avec sa vie ! De quels yeux regarda-t-il Elvire ! Que ne lui dirent-ils point dans ce moment ces yeux, ces mêmes yeux où la joie venoit d'éclater, & dans lesquels alors la douleur étoit peinte ! il n'exprima son affliction que par son silence & par quelques soupirs entre-coupés. Elvire parut la moins émue ; elle entra la premiere dans le Brigantin ; Zelmis la suivit avec les autres, & le vent s'étant aussitôt mis au frais, ils se trouverent quelques heures ensuite à la vue d'Alger, & peu de tems après dans le port.

La nouvelle du retour de la belle Esclave, dont l'évasion avoit déja été sue de tout le monde, ne fut pas long-tems à se répandre dans toute la ville ; l'on accourut de toutes parts pour la voir rentrer, & le Capitaine du Brigantin, appellé Turquille, la recon-

duisit au Palais, comme en triomphe. Baba-Hassan ne s'emporta point à la vue de cette belle fugitive ; il la reçut au contraire avec des sentimens dont l'ame la mieux née puisse être capable. Si j'eusse cru, Madame, lui dit-il, que votre condition vous eût paru si rude, je vous aurois évité, en vous rendant la liberté, les risques que vous avez courus pour la recouvrer ; mais je m'étois imaginé que l'amour que j'ai tâché de vous faire paroître, en adouciroit les peines. Vous fuyez cependant, Madame ; mon amour n'a pu vous arrêter, & je veux un mal mortel à Turquille de vous avoir remise entre mes mains ; puisque vous y revenez apparemment avec les mêmes sentimens que vous aviez quand vous en êtes sortie. Bien loin de faire aller sur vos pas, je m'estimois heureux de n'avoir plus devant les yeux une personne si belle & si sévere ; & je suis au désespoir que votre vue, si contraire à mon repos, renoue des liens que votre éloignement auroit rompus. Je n'attendois pas moins de générosité de votre part, Seigneur, répondit Elvire, & je suis confuse des bontés que vous avez pour votre captive ; mais permettez-moi de vous dire que plus ma captivité paroît douce, plus elle m'est insupportable. Vous m'aimez, Seigneur ; & ma Loi, ma raison, mon devoir, tout me défend de vous aimer. Heureuse si le Ciel, en m'ôtant la liberté, m'eût ôté en même tems les appas qui vous ont charmé ! Vous m'aimez, répéta-t-elle encore, & n'ai-je pas lieu d'appréhender que vous vous lassiez de mon indifférence, & que cette bonté insultée ne se change enfin en un juste dépit dont vous ne serez peut-être plus le maître ? Non, Madame, interrompit Baba-Hassan, ne craignez rien des emportemens de ma passion ; ce n'est point en amour qu'on se sert de son pou-

voir ; & je serois de tous les hommes le plus malheureux, si, ne pouvant mériter votre estime, je m'attirois votre haine. Baba-Hassan se retira après ces paroles : Elvire rentra dans le palais ; & Zelmis retourna chez son Patron, qui ne le reçut pas avec la même civilité que Baba-Hassan avoit eue pour la belle Provençale ; il essuya au contraire tout ce que la colere, mêlée de vengeance & d'intérêt, peut faire ressentir d'emportemens, & il fut resserré dans son logis avec beaucoup de rigueur. Il est vrai qu'il eut dans cette solitude la compagnie de quatre belles femmes, qui parloient toutes fort bien Espagnol ; mais il fut insensible à leurs appas. Il ne voyoit rien quand il ne voyoit point Elvire ; & cette compagnie, qui auroit été pour un autre un sujet de consolation, lui en fut un de mille occasions périlleuses.

L'Amour, chez les Turcs, n'est point armé de traits ; il est couvert de fleurs : on ne sait ce que c'est que d'y mourir des cruautés d'une belle ; & les dames ont le même scrupule en ce pays-là de faire languir un amant, que quelques-unes ont en celui-ci de le favoriser. Elles font toutes les avances : la loi de la nature est la premiere qu'elles suivent préférablement à celle de Mahomet, parcequ'elles sont femmes avant que d'être Turques ; & elles donnent de la tendresse & des faveurs en retour des services que les hommes leur rendent : enfin, on y est heureux avant qu'on y soit amant. Les quatre belles personnes avec qui Zelmis demeuroit, avoient naturellement un grand penchant à l'amour ; & la nature, en leur donnant ce cœur tendre, ne leur avoit pas refusé les avantages qui font aimer. Elles étoient toutes charmantes, & elles retenoient dans leur air quelque chose de cette fierté que nous remarquons

dans les ſtatues Greques ou Romaines. Leurs habillemens & leurs manieres inſpiroient aſſez de tendreſſe : elles n'y étoient que trop portées, & Zelmis étoit le ſeul qui ne brûloit point au milieu de tant de feux. Il ne fut pas long-tems néanmoins à s'appercevoir de la diſpoſition du cœur de ſes belles maitreſſes ; & il connut ſans peine qu'elles ſouhaitoient de lui quelque choſe de plus que les ſervices ordinaires que rendent les domeſtiques.

Immona, la plus belle & la plus jeune de toutes, fut celle qui lui fit paroître le plus d'amour. Elle avoit tout ce qui peut former une aimable perſonne, le front élevé, l'œil brillant, la bouche pleine de ces agrémens qu'on ne peut exprimer : des cheveux noirs accompagnoient l'éclat de ſon viſage avec tant d'avantage, qu'il ſembloit qu'elle ne les eût reçus de la nature que pour cet effet ſeulement : ſes manieres étoient les plus engageantes du monde. Zelmis auroit ſans doute mieux répondu à ſon amour, s'il y eût eu place dans ſon cœur pour une autre paſſion. Cette belle Africaine fut charmée des qualités de ſon eſclave ; elle fit tout ce qu'elle put pour s'en faire aimer : mille geſtes amoureux, cent regards paſſionnés, une infinité de ſouris capables d'enflammer les plus glacés, étoient les armes ordinaires dont elle ſe ſervoit pour abattre ſa fierté ; mais il payoit les emportemens d'Immona de tant de froideurs, qu'on voyoit aiſément qu'il s'eſtimoit malheureux de recevoir des douceurs d'une autre que d'Elvire, de qui les rigueurs lui auroient été cent fois plus agréables que toutes les faveurs des plus belles perſonnes du monde.

Immona ne fut pas la ſeule qui eut de la bonne volonté pour Zelmis ; Fatma, qui ne lui cédoit point en

beauté, prétendit quelque part à son cœur ; & elle n'avoit jusqu'alors dissimulé sa passion, que pour mieux connoître les sentimens de sa rivale, qui lui avoit fait confidence de son amour. En les connoissant, elle apprit aussi ceux de Zelmis ; & sachant qu'il rendoit à sa passion une indifférence cruelle, elle s'imagina que le peu d'appas de sa rivale étoit cause de cette froideur : dans cette vue, elle crut que le mépris que Zelmis faisoit de son cœur, étoit une marque certaine qu'il soupiroit pour une autre ; & comme nous sommes naturellement portés à croire ce que nous souhaitons, elle se flatta avec plaisir d'avoir allumé cette passion. Elle ne songea plus, dans cette pensée, qu'à employer tous ses charmes pour lui donner, si elle pouvoit, autant d'ardeur qu'elle en avoit pris. Ses paroles, ses manieres, ses regards, tout étoit plein d'amour & d'artifice ; & elle en montra bientôt plus que Zelmis & Immona n'en vouloient savoir. Immona vit naître avec horreur l'amour de cette rivale ; elle ne l'étudia pas long-tems pour connoître les sentimens de son cœur. Ses soins, les inquiétudes, l'indifférence de Zelmis pour elle, tout lui disoit ce qu'elle eût bien voulu ne pas apprendre. Le dépit s'empara aussitôt de son ame : elle se déchaîne, elle s'abandonne à la rage ; & avant que de faire éclater sa vengeance, elle exhala son dépit par ces paroles qu'elle adressa un jour à Zelmis : C'est donc une autre que moi qui t'a su charmer, ingrat ? Ce n'étoit pas assez pour moi du mortel chagrin de ne l'avoir pu faire ; il falloit encore, pour accroître mes ennuis, que je visse une rivale en venir à bout ! Cette indifférence que je te croyois naturelle, ne s'étend pas sur tout le monde, & ce n'est que pour moi que tu gardes tes froideurs ! Ces paroles, dites d'un ton

plein d'aigreur, épouvanterent Zelmis; & croyant la fléchir en lui faisant l'aveu de son amour : Ah! Madame, lui dit-il avec un profond respect, il est vrai que j'aime, & que je suis épris de la plus belle passion dont un cœur soit capable; je porte des fers si doux, que j'en mourrois s'ils étoient rompus. Vous avez plus de charmes qu'il n'en faut pour engager les plus insensibles, mais vous n'en avez pas assez pour me faire commettre les infidélités les plus criminelles. J'aurois pour vous, Madame, des sentimens d'amour réciproques, si j'étois maître de mon cœur, & si l'amour ne s'y étoit pas rendu si absolu, qu'il est présentement impossible de l'en chasser. Va, ingrat, interrompit Immona avec des yeux enflammés de colere, tu m'en apprends trop, & tu cherches en vain à t'excuser; tu ne m'aimes pas, & cela me suffit pour te trouver criminel. Va, & souviens-toi que, si je n'ai pu te plaire, je pourrai te persécuter.

Elle se retira en disant ces paroles, pleine de dépit & de rage; & persuadée de l'amour de Zelmis pour Fatma, elle ne songea plus qu'à le perdre. Elle étoit dans cette funeste résolution, quand son amour combattit encore quelque tems les sentimens de sa vengeance. Rien ne détermine plus une femme à favoriser un amant, que la concurrence d'une rivale; & comme il arrive souvent que ce qui devroit éteindre le feu le rend plus âpre, les froideurs de Zelmis ne servirent qu'à irriter davantage les ardeurs d'Immona. Cette femme, voyant qu'elle ne pouvoit fondre les glaces de cet insensible, se résolut à faire un dernier effort, & à arracher par force des faveurs de cet indifférent. Elle ne demandoit pas tant le cœur de Zelmis, que Zelmis même. Et un jour qu'Achmet étoit allé à la Mosquée, &

que toutes les autres femmes étoient sorties, (il n'étoit resté qu'un Negre) elle appella Zelmis dans sa chambre. Zelmis y monta sans savoir ce qu'elle souhaitoit de lui. Il la trouva couchée demi-nue sur un magnifique tapis de Turquie : un de ses bras lui servoit d'oreiller ; & l'autre nonchalamment étendu, relevant l'extrémité d'une gaze noire qui lui servoit de caffetan, laissoit voir une partie du plus beau corps que la nature ait jamais pris plaisir de former. Qui n'eût été sensible à cette vue? A peine aussi Zelmis fut-il maître des transports qu'elle lui causa. Il étoit tellement hors de lui en voyant tant de beautés, qu'il demeura long-tems immobile à regarder cette belle personne, sans songer qu'elle ne l'appelloit pas pour regarder seulement. Elle s'apperçut aisément de son trouble. Que te faut-il donc, ingrat, s'écria-t-elle d'un ton le plus passionné du monde? N'ai-je donc point assez de charmes, & ne comprends-tu point encore l'excès de mon amour? Qu'attends-tu? que souhaites-tu? que crains-tu? Parle. Mais tu es immobile ; ton silence te condamne ; tu ne m'aimes point! Va, cruel; que le Ciel, pour me venger, puisse un jour t'inspirer autant d'amour qu'il m'en a donné, pour te faire souffrir autant que je fais en ce moment! Que je suis malheureuse, continuoit-elle après quelques momens de silence, pendant lesquels elle avoit laissé couler quelques larmes ; que je suis malheureuse d'avoir prodigué des faveurs à un ingrat qui en sait si mal user! Ces paroles étoient prononcées d'un ton de voix si touchant, que Zelmis en fut presque ébranlé ; & peut-être que sa fidélité, qui n'avoit jamais été exposée à une si rude épreuve, n'auroit pas tenu encore long-tems contre tant de charmes, si Achmet, qui revenoit de la Mosquée, & qui se fit entendre par

sa voix, n'eût bientôt fait changer de situation à tous deux. Le trouble que Zelmis sentit pour lors, ne se peut bien comparer qu'à celui d'Immona. Elle se désespétoit, Zelmis ne savoit quel parti prendre, quand, pour comble de malheur, Achmet, de qui l'on pouvoit facilement entendre toutes les paroles, demanda où étoit Immona.

Ce coup de foudre acheva de les terrasser. Que faire dans cette extrémité ? où se mettre ? où se cacher ? Le tems presse ; les délibérations sont hors de saison ; & déja Achmet monte, quand Immona, conservant encore quelques restes de présence d'esprit, fit mettre Zelmis avec précipitation dans un de ces matelas qui servent de lit aux Turcs, & qui sont roulés pendant le jour à un coin de la chambre. Zelmis étoit dans cette violente situation quand Achmet entra. Il remarqua le trouble d'Immona, sans en pouvoir deviner la cause. Il lui en demanda plusieurs fois le sujet, & elle se sauva toujours le mieux qu'elle put. Je ne vous dirai point, si l'émotion que sentit Immona, ajouta quelques nouveaux charmes à sa beauté ; mais il est certain qu'Achmet n'eut jamais plus de tendresse pour elle qu'en ce moment-là. Elle ne fut jamais à ses yeux, ni plus belle, ni plus animée ; & il ne se sentit jamais ni plus amoureux, ni plus enflammé : il la caressa plus qu'à l'ordinaire. Le doux bruit des baisers dont il accabloit Immona, venoit même jusqu'aux oreilles de Zelmis, qui avoit des frayeurs mortelles que son maître ne le découvrît, quand Cid-Haly, pere d'Achmet, entra tout d'un coup avec grand bruit dans le logis. Il appella son fils avec tant de précipitation, pour aller acheter des Chrétiens nouvellement arrivés au port, qu'il fut obligé de le venir joindre dans le moment. Il est impossible de

vous exprimer la joie que ce libérateur causa à Zelmis & à Immona, quelles graces ils lui rendirent secrettement, pour être venu si à propos les tirer de l'abîme où ils étoient, & quels sermens fit Zelmis de ne se trouver de ses jours dans une bonne fortune où il y avoit tant à risquer.

L'amour si violent est voisin de la haine; & quand on a aimé avec emportement, il faut qu'on haïsse avec fureur. Immona outragée, & persuadée de l'amour de Zelmis pour Fatma, ne respire plus que rage & que cruauté, & ne songe qu'à perdre Zelmis. Les moyens ne lui manquoient pas : elle avoit sur son esclave un plein droit de vie & de mort, & elle en eût été quitte pour rendre à Achmet ce que Zelmis lui avoit coûté; mais comme cette violence auroit beaucoup fait d'éclat, elle s'abandonna à une vengeance plus cachée & plus conforme à sa haine. Elle voulut, par un plus illustre emportement, immoler deux victimes à l'Amour, & sacrifier en même tems & Zelmis & sa rivale. Elle n'a pas plutôt formé ce dessein, qu'elle instruit Achmet des secrettes intelligences qui étoient entre Zelmis & Fatma; & pour mieux assurer ce qu'elle avance, elle lui promet de l'en convaincre le lendemain de ses propres yeux. Elle donna tant de couleur de vérité à cette trahison, qu'Achmet donna dedans, & entra aussitôt dans une rage & dans un désir de vengeance si furieux, qu'il eut de la peine à en retenir les transports jusqu'au lendemain. Le jour venu, il ordonna secrettement à Kalisia & à Kamer, ses autres femmes, d'aller au lieu de la sépulture des Turcs, & d'emmener les Negres avec elles, en sorte qu'il ne restât dans le logis que les personnes nécessaires à cette tragédie, Fatma, Achmet, Zelmis & Immona. Achmet

fit semblant de sortir à l'heure ordinaire pour aller à la Mosquée, & demeura dans une galerie qui étoit à côté de la porte. Immona resta en bas, & Fatma monta dans sa chambre, comme elle avoit accoutumé. Toutes ces choses ainsi disposées, Immona commande à Zelmis de porter quelque chose sur la terrasse; & dans le tems qu'il est sur l'escalier, elle avertit Achmet de rentrer & de monter en haut, s'il vouloit être témoin de ce qui se passoit entre Zelmis & Fatma. On ne peut dire avec quels transports de colere Achmet monta pour surprendre Zelmis, qui, ne songeant à rien moins qu'au piége qu'on lui tendoit, revenoit tranquillement d'où Immona l'avoit envoyé. Achmet le rencontra près de l'appartement de Fatma, devant lequel il falloit de nécessité passer pour aller à la terrasse; & il lui sembla même, tant il étoit préoccupé, les entendre parler ensemble. Il n'en falloit pas davantage, & c'en étoit même trop, pour convaincre un homme qui étoit déja disposé à tout croire; & sans examiner davantage les choses, il se jetta sur Zelmis, les yeux étincelans de colere, & l'auroit percé de mille coups, s'il ne l'eût réservé à une plus célebre vengeance. Fatma ne fut pas mieux traitée que Zelmis, & elle porta sur le visage des marques de l'emportement d'Achmet. Immona monta à ce bruit, faisant l'ignorante de tout ce qui se passoit, & triomphant dans l'ame de l'heureux succès de sa fourberie. Elle interpose son crédit: elle feint de vouloir calmer le courroux d'Achmet; mais rien ne le peut appaiser. Il court dans le moment avertir des Officiers pour conduire ces criminels en lieu de sureté. Zelmis connut bientôt l'auteur de cette trahison. Il avoit remarqué que, depuis ce qui s'étoit passé avec Immona, elle ne le regardoit plus qu'avec des dédains

mêlés de fureur, & qu'elle ne voyoit plus Fatma sans faire éclater son ressentiment. Il vit bien que tout ce qui étoit arrivé n'étoit conduit que par ses artifices; & la regardant avec des yeux d'indignation : Tu triomphes, cruelle, lui dit-il, tu triomphes; tu immoles deux innocentes victimes à ta vengeance; mais tu ne profiteras point de ton crime : je te haïrai par tout; & je suis assez vengé, puisque tu m'aimes, & que tu ne me reverras jamais. Il ne lui en put dire davantage. On le conduisit aussitôt au château de l'Empereur, qui est hors de la ville, & Fatma fut menée aux prisons des femmes publiques. Zelmis vit avec horreur le péril où il étoit. Il savoit les loix des Turcs, qui veulent qu'un Chrétien trouvé avec une Mahométane expie son crime par le feu, ou se fasse Musulman. Il avoit beau protester de son innocence; Achmet, qui avoit juré la perte de son esclave, vouloit l'immoler à son ressentiment. Il y étoit animé par Immona; en sorte que les affaires de Zelmis étoient pour lors en un très fâcheux état.

Cependant le Consul * de la Nation Françoise apprend tout ce qui se passe : il interpose son autorité; il va trouver Achmet, qui se rend d'abord implacable. Le Consul ne se rebute point : il lui représente que rien n'est quelquefois plus faux que les apparences; que, quand la chose seroit vraie, il auroit peu de gloire à faire paroître sa puissance contre son esclave; & il lui fit connoître enfin, qu'en le perdant, il perdoit en même tems une somme considérable qui étoit venue depuis peu pour son rachat. Cette raison fut beaucoup plus forte que toutes les autres; & comme il n'y a rien

* *M. Dussault.*

que les Turcs ne sacrifient à leur intérêt, Achmet se laissa un peu abattre. Quand les premieres fougues de sa colere furent passées, il retira Zelmis des mains du Divan ; & il avoua devant les Juges que ce n'étoit que sur un simple soupçon qu'il avoit agi, & que le crime de son esclave n'étoit confirmé d'aucune preuve.

Il ne faut qu'un moment pour changer la face des affaires les plus désespérées, & la fortune ne se plaît que dans ces grands & soudains changemens. Dans le tems que Zelmis est le plus accablé d'infortunes, c'est dans ce même tems-là qu'il est élevé au comble du bonheur, & qu'Achmet lui rend la liberté, après avoir reçu chez le Consul le prix de sa rançon.

Il n'y avoit pas deux heures que Zelmis étoit libre, & il se promenoit dans une galerie avec le Consul, tout plein de la joie que lui causoit le nouvel état où il se trouvoit. Il songeoit à l'aimable Elvire dont il n'osoit demander des nouvelles : il le voulut faire plusieurs fois ; la crainte qu'il avoit d'apprendre quelque chose de fâcheux, lui faisoit toujours dire autre chose qu'il ne souhaitoit. Il étoit dans cette inquiétude, quand il vit tout d'un coup entrer une Dame qu'il reconnut Chrétienne par le voile dont elle avoit la tête couverte. Le Consul la voyant approcher : Voilà, dit-il à Zelmis, une Dame qui ne vous est pas inconnue : elle n'a pas moins souffert que vous ; mais enfin les maux de sa captivité sont finis aussi-bien que les vôtres : je vous laisse avec elle, pour aller finir quelques affaires pressées. Zelmis ne reconnut point d'abord cette Dame ; mais quelle surprise fut la sienne quand il vit l'aimable Provençale ! Les grandes passions ne se marquent point par des mouvemens ordinaires : Zelmis ne s'emporta point aussi à des signes d'une joie commune ; mais

ayant regardé quelque tems Elvire avec des yeux interdits : Pardonnez, Madame, s'écria-t-il en se jettant à ses pieds ; pardonnez à des transports dont je ne suis plus le maître. Ils ne purent alors retenir quelques larmes ; mais ces larmes n'étoient pas de celles que la joie seule d'avoir recouvré leur liberté leur faisoit répandre ; elles étoient mêlées de cette douceur & de ce charme qui ne se trouvent que dans l'amour. Zelmis cependant ne pouvoit se rassasier de regarder Elvire : elle ne lui avoit jamais paru si charmante ; & les larmes dont son beau visage étoit trempé, lui causoient une certaine langueur, qui, se confondant avec cette vivacité que répand ordinairement la joie, formoient la beauté du monde la plus touchante. Zelmis rompant enfin le silence : C'est donc vous, Madame, que je vois, lui dit-il ; c'est vous ! Vous êtes libre ; & je n'ai en rien contribué à votre liberté ! Faut-il que je vous voie hors des fers avec quelque chagrin, puisque je n'ai pas eu la gloire de vous en tirer ? Ah ! Monsieur, reprit la belle Provençale, je ne me souviens qu'en frémissant de ce que vous avez hasardé pour moi ; mon mari n'est plus, & la cause de sa mort ne vient sans doute que de ma fuite avec vous. Ces paroles, qui furent suivies d'un débordement de larmes, surprirent extrêmement Zelmis : il ne savoit rien de la mort de de Prade ; & quoique la douleur d'Elvire l'affligeât au dernier point, il eut néanmoins de la peine à dissimuler la joie que cette nouvelle lui causoit, puisque de Prade étoit le plus dangereux rival qu'il eût.

La perte d'un mari est quelque chose de si sensible, continua Elvire, après avoir donné quelques momens de treve à sa douleur, qu'il est impossible de l'expri-

mer. S'il y a pourtant quelque chose qui puisse tempérer ce chagrin, c'est une joie pareille à celle que je ressens aujourd'hui : je vous vois, je suis libre, vous n'êtes plus dans les fers ; & vous pouvez juger de la joie que j'ai de votre liberté, puisqu'après celle de mon mari, pendant qu'il vivoit, c'étoit ce que je souhaitois avec le plus d'ardeur. Vos intérêts & les siens m'étoient presque communs ; je les confondois même souvent ensemble ; & je ne sais si je ne suis point criminelle d'en avoir fait si peu de distinction. Cette vertueuse personne rougit à ces paroles, & elle voulut, en cachant son beau visage, dérober à Zelmis le plaisir que lui causoit cette aimable confusion ; mais Zelmis relevant doucement le coin du voile dont elle se cachoit : ne m'empêchez pas, Madame, lui dit il, de vous admirer dans un état si charmant. Que vous devez me paroître divine avec cette rougeur ! Et comment peut-on entendre ces paroles engageantes de votre belle bouche & ne pas expirer de plaisir à vos yeux ! C'est trop de joie pour un seul jour, Madame, & mon cœur ne la peut contenir. Ils passerent le reste de la journée dans un épanchement de cœur qu'on ne peut exprimer ; ils se dirent tout ce qu'un violent amour peut inspirer de plus tendre. Elvire apprit à Zelmis que son mari avoit été emporté depuis trois mois de la peste, qui avoit fait d'étranges ravages dans la ville. Elle lui dit ensuite que le Roi, ne pouvant être heureux dans ses amours, avoit fait connoître la pureté & la délicatesse de sa passion, en lui rendant la liberté par une générosité vraiment royale. Zelmis de son côté informa sa maitresse de tout ce qui s'étoit passé depuis leur retour, des différens risques qu'il

avoit courus, l'impossibilité de lui faire savoir de ses nouvelles & de recevoir des siennes, & de la maniere enfin dont il avoit recouvré la liberté.

Ce fut pendant ce tems-là que la permission qu'avoit Zelmis de voir la belle Provençale autant qu'il le souhaitoit rendit son ardeur plus vive ; il reconnut encore plus de charmes dans son esprit, qu'il n'avoit remarqué de perfections dans sa personne, & quand quelquefois cette belle veuve, s'échappant à la joie, oublioit pour quelque tems l'idée de son mari, elle faisoit éclater un enjouement si spirituel, que Zelmis n'auroit pu lui refuser son cœur, s'il n'en eût pas déja été amoureux.

Enfin ce jour, cet heureux jour souhaité par tant de vœux, demandé avec tant de larmes, ce jour auquel Elvire & Zelmis devoient sortir d'Alger, arriva. Ils s'embarquerent après avoir pris congé du Consul, & sitôt qu'ils furent dans le bord on mit à la voile. Le vaisseau n'étoit pas encore sorti du port, que Zelmis, qui étoit resté sur le tillac pour voir appareiller, entra dans la chambre du Capitaine où étoit Elvire : il la trouva couchée sur un de ces petits lits qui sont sur les vaisseaux, désolée, & capable de percer de douleur les plus insensibles. Hé bien ! Madame, lui dit-il, en s'approchant de son lit, vous voulez donc toujours vous affliger ; n'est-il pas tems enfin que ces larmes tarissent ? & ne pouvez-vous jouir du repos, après de si longues traverses. Vous sortez des fers ; vous rentrez dans votre patrie ; les vents les plus favorables vous y portent, & tout ce qui devroit vous élever au comble de la joie ne sert qu'à vous jetter dans un abîme de tristesse. Vous ne dites rien, Madame, poursuivit Zelmis, en levant le coin du mouchoir dont elle

eſſuyoit ſes beaux yeux ; regardez-moi du moins, je vous prie, & n'achevez pas de me déſeſpérer par le mortel chagrin que me cauſe votre triſteſſe. Elvire ne répondit que par un ſoupir ; & Zelmis ne pouvant plus ſoutenir la préſence de cette belle déſolée ſortit de la chambre pour n'y pas rentrer ſitôt ; mais il ne fut pas long-tems à revenir près d'elle. Ses larmes étoient un peu eſſuyées, & comme elle avoit paſſé, dans un moment, de la triſteſſe que lui cauſoit le ſouvenir de la mort de ſon mari, à la joie que lui donnoit la vue de Zelmis, elle le regarda avec des yeux tout brillans de bonté, & qui lui porterent encore mille nouveaux feux dans l'ame Non, mon cher Zelmis, lui dit-elle, en le voyant : non, je ne veux plus m'affliger. Le Ciel, en m'ôtant mon mari, vous a conſervé : cela ſuffit pour me conſoler ; & vous me tenez lieu de tout. Zelmis ne put répondre à de ſi tendres paroles ; mais ſe jettant à ſes genoux, & prenant une de ſes mains, il y attacha ſa bouche toute de feu avec un ſi grand tranſport qu'il en demeura hors de lui. Il n'eut pas la force de ſe lever, mais regardant Elvire avec les yeux les plus paſſionnés du monde : j'ai eu aſſez de réſolution, Madame, lui dit-il, pour ſouffrir ma diſgrace, & je n'ai pas aſſez de force pour ſoutenir ma bonne fortune : pardonnez-moi, belle Elvire, les joies immodérées agitent d'abord avec trop de violence, & ma joie ſuffiroit à faire pluſieurs heureux.

Pendant le tems que ces Amans furent à repaſſer en France, ils ne ſe quitterent preſque pas un ſeul moment ; ils ne rencontrerent, en faiſant leur route, qu'un vaiſſeau de Marſeille qui portoit à Alger quelques Religieux, leſquels y alloient racheter des captifs : ils avoient été ſurpris d'un gros tems, qui ne ſervit qu'à

les porter plus vîte où ils vouloient aller. Ils arrivérent enfin à la Cioutat, où on leur donna le lendemain des Gardes de santé pour les conduire à Marseille, & y faire quarantaine au Lazaret.

Ce fut dans ce lieu-là qu'ils eurent tout le tems de se dire ce qu'ils sentoient l'un pour l'autre. Quel plaisir pour Zelmis de se voir avec Elvire ! plus de mari, plus de jaloux, plus de témoins. Quelle satisfaction pour Elvire de se voir continuellement avec Zelmis, après de si cruelles séparations ! On ne se formera jamais qu'une imparfaite idée du bonheur de deux personnes que la fortune a conduites au comble du contentement par des ressorts si cachés & si extraordinaires. Non, Madame, lui dit un jour Zelmis, qu'il se trouva le plus passionné de sa vie, & qu'il devoit le lendemain sortir du Lazaret, quand vous ne seriez pas la plus aimable personne du monde, & que je serois assez malheureux pour ne vous pas aimer plus que toutes choses, j'y serois forcé malgré moi. Il y a quelque chose de si nouveau & de si engageant dans notre destinée, qu'il est impossible que nous ne soyons pas nés l'un pour l'autre. Nous nous sommes rencontrés en tant d'endroits ; nous nous sommes vus ensemble en des états si différens, qu'il sembloit que le hasard ne nous unissoit que pour nous séparer, & ne nous éloignoit que pour nous rejoindre. La premiere fois que je vous vis, je vous aimai ; en vous revoyant je fus charmé : j'ai été dans les fers avec vous ; je vous y ai adorée. Nous sommes libres présentement ensemble : Hé ! que dois-je espérer, Madame, s'écrioit-il, en embrassant ses genoux ? Zelmis animoit ces paroles d'un ton de voix si passionné qu'Elvire en fut émue ; le feu sortoit de ses beaux yeux, & tout son visage se couvrit

d'une aimable rougeur. Elle n'eut pas la force de répondre, & Zelmis ne lui put rien dire davantage. Mais tout leur entretien, qui n'étoit alors qu'un langage muet, étoit plus éloquent mille fois que les plus tendres paroles; c'étoient les yeux, les larmes & les soupirs qui parloient, & qui ne se faisoient que trop bien entendre. Quand Zelmis prenant la parole: vous ne dites rien, Madame, lui dit-il; hé! que dois-je juger de votre silence? Avez-vous de la confusion à avouer que vous m'aimez? ou appréhendez-vous de me désespérer en me disant que vous ne m'aimez pas? Parlez, Madame, & ne me laissez pas plus long-tems en proie à tant de différentes pensées qui me tourmentent: ne souffrez pas qu'il y ait tant de désordre en un cœur où vous régnez si absolument. Que voulez-vous que je vous dise, reprit foiblement Elvire? Ce que je veux que vous disiez, interrompit Zelmis? Ce qu'on dit quand on aime, que rien ne pourra troubler mon amour; qu'un prompt engagement unira votre sort au mien avec des nœuds qui dureront toujours; car enfin, Madame, tant que votre mari a vécu, je vous aimai, sans intéresser votre austere vertu dans cet amour; présentement qu'il n'y a plus de devoir à écouter, il n'y a que l'amour à suivre. Vous ne vous souvenez donc plus, reprit Elvire, de ce que vous m'avez dit tant de fois, que vous ne demandiez pour prix de votre amour que la seule gloire de m'aimer, & vous me parlez présentement d'hymen? Cette pensée me fait frémir; le souvenir encore récent de mon mari n'en est pas toute la cause; je craindrois en possédant votre cœur de ne pas posséder votre estime. Vous vous êtes flatté, peut-être, que j'ai été susceptible de quelque tendresse pour vous dans le tems que je la devois toute

à mon mari ; ne craindriez-vous point, avec une espece de raison, qu'ayant pu succomber à une premiere foiblesse, je ne fusse encore capable d'une seconde lorsque je serois votre femme ? Ne trouveriez-vous pas dans cette vue trop de facilité à dégager avec plaisir un cœur à qui la possession auroit déja ôté tout le goût de l'amour ? Je tremble quand je pense à cela ; je ne connois que trop de quel prix il est ce cœur : je mourrois de douleur si je ne le possédois pas présentement tout entier : que deviendrois-je, hélas ! si je le perdois étant votre épouse. Ah ! Madame, que vous avez de tendresse, s'écria Zelmis, & qu'une personne qui peut aimer aussi délicatement que vous est peu capable de foiblesse ! Non, Madame, je serois toute ma vie si fort persuadé de votre fidélité, que si j'étois un jour assez heureux pour devenir votre époux, je crois que je vous verrois sans jalousie entre les bras d'un autre. Je croirois, Madame, ou que vous l'auriez pris pour moi, ou que je vous aurois prise pour une autre, & je me défierois plus de la fidélité de mes yeux que de la vôtre. Mais, Madame, ne vous faites point de ces vaines terreurs que mon amour ne peut prendre que pour d'honnêtes refus. Ne me pressez point tant, je vous prie, répartit Elvire, je sens que je ne vous pourrois rien refuser. Je vous dois tout par reconnoissance, & mon cœur même n'est pas exempt de cette obligation. Ah ! Madame, que me dites-vous ? Ne m'aimez point plutôt si vous ne m'aimez que par reconnoissance ; & parceque je vous aime, je veux tout devoir à votre inclination. Il faut que ce soit un penchant insurmontable qui vous entraîne à m'aimer même malgré vous. Que vous êtes pressant, Zelmis, reprit Elvire ! on ne peut trouver d'accommodement avec vous, & vous

n'êtes point content si on ne vous accorde tout ce que vous voulez. Dois-je songer à de nouveaux engagemens sitôt après la mort de mon mari, & puis-je ..... Ah! Madame, interrompit Zelmis, puisque vous n'êtes plus que sur le tems, je suis heureux. Il viendra, Madame, cet heureux jour, ou je mourrai de joie par avance en l'attendant. Mais promettez-moi ce que vous me dites, & que cette belle main soit le gage précieux du bien que vous me faites espérer. Elvire à ces paroles laissa doucement tomber sa main, que Zelmis reçut dans les siennes, & qu'il essuya de ses baisers, après l'avoir trempée de ses larmes.

Ils étoient l'un & l'autre dans un contentement qu'on ne peut exprimer quand ils sortirent du Lazaret. Cette joie s'accrut le jour qu'Elvire arriva à Arles, où elle fut reçue de tous ses parens qui étoient les premiers de la ville, avec des signes d'une joie extrême. On oublia aisément la mort de de Prade, pour ne songer qu'au plaisir que causoit le retour d'Elvire: on ne parla que de divertissemens & de parties de plaisir, où Zelmis étoit toujours invité. Il ne fut pas difficile de s'appercevoir bientôt de l'inclination qui étoit entre ces deux personnes; on la vit même avec joie: leur passion fut celle de tout le monde; leurs desirs furent suivis de ceux de tous les autres, & chacun approuva une union qu'il sembloit que le Ciel eût pris plaisir de former. Zelmis fut obligé d'aller à Paris pour mettre ordre à ses affaires; il n'y demeura que le moins qu'il put; mais il y fut assez pour trouver à son retour plusieurs rivaux, qui tâcherent de profiter de son absence. Il n'y avoit presque personne à qui les manieres honnêtes & engageantes de cette belle veuve ne fissent concevoir beaucoup d'espérance; mais ceux qui la connoissoient le

mieux espéroient le moins, & jugeoient aisément que cet air libre étoit plutôt un effet de son tempérament que de l'inclination de son cœur.

Zelmis revint plus amoureux qu'il n'avoit jamais été, il trouva aussi sa belle Provençale encore plus aimable qu'il ne l'avoit laissée; il ne s'apperçut d'aucun changement dans le cœur de sa belle maitresse, il lui sembloit au contraire que l'absence avoit rendu son ardeur plus vive, & il ne lui fut pas difficile d'écarter par sa seule présence tous ceux qui auroient pû lui nuire.

Il attendoit avec impatience le tems qui devoit bientôt le rendre heureux; il vivoit cependant content de son sort, quand il fut accablé du plus cruel revers de fortune qu'on puisse éprouver. Zelmis étoit un jour chez sa belle veuve avec quelques-uns de ses amis, quand un laquais d'Elvire vint avertir sa maitresse que deux Religieux, qui venoient d'Alger, souhaitoient lui parler. On les fit monter, & ils entrerent dans la salle où étoit la compagnie, suivis d'un homme qui étoit en fort misérable équipage. La surprise de tous ceux qui étoient présens fut grande à l'abord de ces gens qu'on ne connoissoit point; elle fut extrême quand on vit que cet homme si mal vétu vint se jetter au cou d'Elvire; mais elle fut telle qu'on ne la peut exprimer, lorsqu'on remarqua que cet inconnu, après s'être détaché de ses violens embrassemens, étoit de Prade, qu'on croyoit mort depuis plus de huit mois. Jamais on ne vit un moment pareil, tout le monde devint immobile. Elvire regardoit de Prade sans rien dire. Zelmis considéroit Elvire sans parler, & de Prade jettoit ses yeux tantôt sur sa femme & tantôt sur Zelmis. Il regardoit l'une avec joie & l'autre avec jalousie, &

étudioit toujours dans leurs yeux les sentimens de leurs cœurs. Zelmis & Elvire, comme les deux plus intéressés dans cette aventure, en examinerent plus soigneusement les apparences ; mais cette recherche ne servit qu'à leur persuader ce qu'ils voyoient, & le témoignage des Religieux acheva de les convaincre. Ils apprirent à la compagnie ce qui s'étoit passé dans le rachat de de Prade. Ils dirent que Baba-Hassan avoit acheté de Prade d'Omar son Patron, pour l'éloigner d'Alger, dans le tems qu'Elvire étoit encore sa captive, & pour faire courir plus facilement le bruit de sa mort, afin que la nouvelle en venant à Elvire, elle ne fit plus difficulté de se rendre à ses ardentes prieres ; qu'enfin n'ayant pu rien gagner sur le cœur de cette vertueuse esclave, & désespérant d'en jamais rien obtenir, il lui avoit généreusement donné la liberté, & qu'elle n'avoit pas plutôt été partie, qu'il avoit rappellé de Prade des montagnes où il l'avoit envoyé avec l'armée qui étoit allée faire payer tribut aux Maures. Les Religieux ajouterent encore, que s'étant trouvés au retour de de Prade dans Alger où ils avoient racheté plusieurs captifs, Baba-Hassan avoit absolument voulu qu'ils le rachetassent, s'imaginant bien que cet esclave, qu'on croyoit mort à son pays, ne seroit jamais racheté autrement.

Croyez-vous, Mesdames, qu'il soit possible de représenter les différens effets que produisoit cette aventure, & de vous en donner une idée assez forte ? Les cœurs de tous ceux qui étoient présens se partagerent alors, & tous les mouvemens dont ils sont capables se firent sentir, & furent peints alors sur le visage de ceux qui composoient cette assemblée. La joie, la tristesse, l'étonnement, la crainte, le dépit, la jalousie, le dé-

fespoir, tout parut en ce moment, & il n'y eut presque personne qui ne fût agité de plus d'une passion. De Prade, appréhendant qu'il ne fût venu trop tard, étoit combattu de crainte, & ressentoit de la joie & de la jalousie. Elvire étoit partagée entre la joie & la tristesse. La vue de son mari réveillant dans son cœur un amour qui étoit déja dans le cercueil, lui donnoit quelque plaisir; & cette même vue qui devoit étouffer, ou du moins partager les sentimens d'amour qu'elle avoit pour Zelmis, mêloit cette joie d'amertume. Zelmis demeura interdit, désespéré, confus, accablé; & voulant s'en imposer à lui-même, il cherchoit des raisons pour ne pas croire ce qu'il voyoit. Mais il fallut enfin céder à la vérité, & quand il en fut entierement persuadé, il s'approcha d'Elvire, après avoir été longtems immobile, & n'ayant plus de ménagement à garder, il ne se soucia pas de dissimuler plus long-tems. Vous ne serez donc point à moi, lui dit-il, d'une voix qui marquoit assez le serrement de son cœur: vous ne serez point à moi, & pour comble de malheurs, mon désespoir va m'entraîner en des lieux où je ne vous reverrai jamais, & où je vais finir les restes d'une vie pleine de disgraces. Pour vous, Madame, vivez heureuse: le Ciel n'a pu voir vos larmes sans pitié, ni mon bonheur sans envie; il vous a rendu cet époux que vous pleuriez tant, & me prive du bien qui devoit me rendre parfaitement heureux. Ce m'est encore assez de joie pour tout le reste de ma vie, de me souvenir que vous avez pu m'aimer un moment, pour me faire souffrir avec joie toute sorte de malheurs. Zelmis ne put rien dire davantage, & Elvire ne répondit que par des larmes. De Prade se figura avec plaisir que c'étoit la joie qui les lui faisoit répandre; mais ceux qui con-

noissoient mieux la disposition de son cœur, crurent qu'un sentiment contraire en pouvoit bien être la cause. Zelmis enfin ne pouvant plus soutenir la présence de toutes ces personnes, dont chacune lui faisoit sentir un supplice particulier, sortit d'auprès de sa belle Provençale, résolu de ne la plus voir.

Elvire de son côté étoit dans un étonnement qu'il n'est pas aisé de se figurer. Quelque joie qu'elle affectât de faire paroître, on voyoit toujours au travers de cette feinte quelque altération qu'elle ne pouvoit dissimuler; & quand elle fut un peu revenue de cette grande surprise, & qu'elle put faire réflexion au bizarre état où elle se trouvoit: tu crois donc, cruelle fortune, disoit-elle en elle-même, qu'on puisse changer aussi souvent que toi; & suivant tes différens caprices prendre différentes passions: & toi, sévere devoir, penses-tu pouvoir rentrer dans un cœur toutes les fois qu'il te plaira? Ne sais-tu pas quelle violence je me suis faite pour ne pas aimer Zelmis plutôt que je l'ai dû? Puis-je ne le plus aimer quand j'ai pu une fois le faire sans crime? Non, je l'aimerai toujours: il n'est que trop aimable, & je ne suis que trop disposée à l'aimer. Je dois, il est vrai, toute ma tendresse à mon époux; si je la partage, je lui fais un larcin dont le devoir s'offense; le Ciel me l'a rendu, je dois lui rendre mon cœur. Mais Zelmis n'est-il pas, pour ainsi dire, mon époux, & après lui avoir donné la foi, quand je le pouvois, puis-je la lui ôter sans injustice? Il a droit de prétendre à ce que je lui ai promis, & je ne lui ai rien promis que je n'aie été en droit de lui accorder. A quels malheurs ne suis-je point exposée! Faut-il oublier mon mari? Dois-je ne plus aimer Zelmis? Mais aimons-les tous deux, puisque je l'ai pu: aimons

aimons de Prade par devoir, & Zelmis par inclination. Donnons la personne à l'un, & le cœur à l'autre; que le premier rentre dans ses droits, que le second n'en sorte point; & concilions enfin dans un même cœur deux amours que personne ne peut condamner.

Le retour de de Prade auprès d'Elvire fut célébré par de nouvelles noces. Zelmis ne voulut point être présent à cette cruelle cérémonie, dont il auroit dû être le sujet: il ne trouvoit d'autre consolation dans ses malheurs que de croire qu'il ne pouvoit plus lui en arriver. Il partit, & sans prendre de route certaine, il se trouva en Hollande: ce pays, qui est l'asyle de tant de gens, n'en fut pas un pour lui; il y porta son amour & son désespoir. Il demeura quelques mois à Amsterdam, & y ayant appris que le Roi de Danemarck étoit à Oldembourg, il entreprit ce voyage autant par chagrin que par curiosité: il y arriva un jour après le départ du Roi, qui en étoit parti pour retourner en sa ville capitale: il le suivit se laissant toujours entraîner à son chagrin, il passa par Hambourg, & ne le joignit qu'à Copenhague, où il eut l'honneur de le saluer & de lui baiser la main. Zelmis ne fut qu'un mois à la Cour de Danemarck. Son inquiétude ne lui permettoit pas de demeurer plus long-tems en un même lieu, & semblable à ces gens qui sont travaillés d'une longue insomnie, il cherchoit son repos dans son agitation. Il passa le Sund & se rendit à Stockolm, dans le tems que toute la Cour étoit en joie des premieres couches de la Reine. Zelmis reçut du Roi de Suede le même honneur que lui avoit fait le Roi de Danemarck: il baisa la main de ce Prince, qu'il

eut l'honneur d'entretenir plus d'une heure sur ses voyages, & particulierement sur son esclavage, que le Roi écoutoit avec beaucoup de plaisir, & que Zelmis ne pouvoit réciter sans renouveller des maux qui s'aigrissent encore par le souvenir. Le Roi ayant ensuite proposé à Zelmis de faire un voyage de Laponie, qu'il disoit avoir voulu faire autrefois, & qu'il trouvoit fort digne de la curiosité d'un homme qui vouloit voir quelque chose d'extraordinaire; & voyant qu'il ne s'en éloignoit pas beaucoup, il ordonna à M. Stein-Bielke, grand Trésorier, Seigneur d'un grand mérite, & qui lui servoit de truchement auprès du Roi, de lui donner des lettres nécessaires pour faciliter son voyage. Zelmis ne fut pas long-tems à se déterminer. Il lui importoit peu où il allât, pourvu qu'il s'éloignât. Il se flattoit même avec plaisir que les froids du Nord pourroient un peu ralentir ses ardeurs, & dans cette espérance il partit pour cette grande entreprise. Ce voyage, Mesdames, est si curieux & si plein de nouveautés, que si je n'appréhendois de vous ennuyer, je vous en ferois au moins une légere description, mais il vaut mieux réserver cela pour une autre fois, & vous dire seulement ce qui suffit pour savoir la suite de toute l'aventure. Zelmis s'embarqua à Stockolm avec deux Gentilshommes François, poussés du même desir que lui. Il passa jusqu'à Torno, qui est la derniere ville du monde du côté du Nord, située à l'extrémité du golfe de Bothnie. Il remonta le fleuve, qui porte le même nom que cette ville, & dont la source n'est pas éloignée du Cap du Nord; il pénétra enfin jusqu'à la mer Glaciale, & l'on peut dire qu'il ne s'arrêta qu'où l'Univers lui manqua. Il revint à Stockolm, &

rendit un compte exact au Roi, de ce pays, & des manieres de vivre extraordinaires de ses habitans. Il ne demeura que fort peu de tems à Stockolm à son retour de la Laponie ; & cherchant ensuite une nouvelle matiere à ses travaux, il passa toute la mer Baltique, & vint débarquer à Dantzick, d'où il passa en Pologne. Le Roi, qui étoit un des Princes du monde le plus savant & le plus curieux, & qui sait si bien joindre à ces qualités une vertu héroïque, prit un plaisir extrême à faire réciter à Zelmis la maniere dont les Lapons vivoient, & ce qu'il y avoit de rare dans le pays. Il ne se passa pas un jour pendant tout le tems qu'il demeura à Javarow, où étoit alors la Cour de Pologne, que le Roi ne l'envoyât chercher pour apprendre de lui ce qu'il souhaitoit. Il lui fit même l'honneur de le faire manger avec lui à sa table, à côté de M. le Marquis le Vitty, qui étoit alors Ambassadeur de France en cette Cour. Tous ces honneurs ne consoloient point Zelmis ; & étant toujours entraîné de son inquiétude, il passa en Turquie, en Hongrie, en Allemagne. Mais que lui servoit de fuir loin s'il ne pouvoit se fuir lui-même, & s'il étoit inséparable de son chagrin ? Il trouvoit bien d'autres lieux, mais il ne rencontroit point l'indifférence, & il n'auroit pas même voulu la trouver. Il revint enfin en France, après deux ans d'absence, pour chercher du soulagement au lieu même où il avoit pris le mal. Vous l'avez vu, Mesdames, depuis peu à Paris, & il n'y a pas été long-tems que la fortune a commencé à se déclarer pour lui. Il a appris la nouvelle de la mort de de Prade. Il est parti à l'instant ; il s'est rendu auprès d'Elvire, qui pleuroit encore la perte de son mari. Elle n'a pas été fâchée de le voir ; & il me

mande dans une lettre que j'ai reçue de lui depuis peu de tems, que, quoique cette belle veuve dise par-tout qu'elle veut passer le reste de sa vie dans un cloître, pour ne plus être exposée à tant de revers, il espere néanmoins être un jour heureux, pourvu que de Prade ne ressuscite pas une seconde fois.

VOYAGE DE NORMANDIE.

LETTRE A ARTÉMISE.

Vous m'aviez ordonné, Mademoiselle, en vous quittant, de vous faire un récit exact du voyage de Normandie, duquel vous ne pouviez être. Je satisfais à vos ordres si fidellement, que je suis sûr qu'en le lisant vous croirez l'avoir fait sans être sortie de Paris.

Les desseins médités long-tems avant l'exécution sont d'ordinaire sans effet; c'est ce qui a fait que proposer & assurer ce voyage a presque été pour nous la même chose. Nous partîmes un lundi, 26 Septembre 1689. Admirez notre bonheur. Il y avoit trois mois qu'il n'étoit tombé une goutte d'eau, le Ciel en versa ce jour-là suffisamment pour toute une année; mais pour nous consoler, nous séchâmes ces humides influences par un fond de bonne humeur qui ne nous a jamais abandonnés. Vous le verrez par le couplet suivant & par les autres, sur l'air du branle de Metz.

Pour quinze jours de campagne
Enfin nous voilà partis
De la ville de Paris.
Le bon Dieu nous accompagne;

Sur-tout bon gîte, bon lit,
Avec du vin de Champagne ;
Sur-tout bon gîte, bon lit,
Belle hôteſſe, bon appétit.

Pour l'appétit, il faut dire la vérité, il nous manquoit pendant cinq ou ſix heures de la nuit ; mais il faut bien prendre ſon mal en patience, on ne peut pas manger & dormir tout à la fois : tant que nos yeux étoient ouverts, nos dents faiſoient également leur fonction, & c'étoit un charme d'entendre crier miſéricorde à toutes les baſſes-cours où nous arrivions.

A Triel, ſi j'ai mémoire,
Autour d'un gigot aſſis,
Comme Moines bien appris,
Las de manger, non de boire,
Nous ne fîmes rien tous dix,
En ſortant du réfectoire,
Nous ne fîmes rien tous dix
Qu'un ſaut de la table au lit.

Les Dames furent preſque auſſitôt levées que couchées. Vous vous imaginez peut-être que cette diligence à quitter le chevet fut une ardeur de novice, qui ne dura que peu de tems : vous vous trompez, & elles ont toujours été les premieres en carroſſe & à la table. Vous jugez bien que, comme on ſe levoit matin, l'appétit ſe levoit de même, & ſaluoit toujours l'aurore par deux ou trois petits repas anticipés ; car il eſt à remarquer que nous faiſions autant de proviſions dans notre carroſſe pour faire quatre lieues, que d'autres auroient fait en s'embarquant pour les Indes. Auſſi auroit-il été

difficile de ne nous pas trouver consommant nos provisions. Nous fîmes tant ce jour-là par nos déjeûnés, qu'enfin :

A Mantes fut la dînée,
Où croît cet excellent vin.
Que sur le clos Céleſtin
Tombe à jamais la roſée !
Puiſſions-nous dans cinquante ans
Boire pareille vinée !
Puiſſions-nous dans cinquante ans
Tous enſemble en faire autant !

Avant que de quitter ce pays, vous voulez bien que je vous faſſe part du déplorable état où sont ces pauvres Céleſtins : ils font vœu préſentement de boire le vin qui croît dans leur clos ; je n'en ſais pas la raiſon : mais enfin, par obéiſſance & par mortification, ils avalent ce calice du mieux qu'ils peuvent ; Dieu leur donne la patience néceſſaire pour ſupporter de pareilles adverſités.

Si j'étois bien ſûr de votre diſcrétion, Mademoiſelle, je vous dirois des choſes que vous n'avez pas encore entendues ; mais les filles ſont comme les femmes, elles ne vont jamais ſans leurs langues ; & je me ſuis étonné cent fois comment de ſi grandes langues pouvoient tenir dans de ſi petites bouches : c'eſt pourquoi,

De Vernon je me veux taire
Pour le mauvais vin qu'on but ;
Chacun s'y coucha, mais chut ;
Car j'aime en tout le myſtere.

Je sais trop comme tout va,
Le monde est fait de maniere ;
Je sais trop comme tout va,
L'envie jamais ne mourra.

Vous qui vous escrimez de la rime, vous allez dire qu'il y a un *e* de trop à ce dernier vers : je le sais aussi-bien que vous ; mais si l'on ne me donne cette licence & de pareilles, je quitte dès à présent le métier de Poëte de la troupe, que je fais à mon grand regret, & aux dépens de mes ongles, qui sont déja assez courts. Je ne suis que trop rebuté de la profession ; &, sans les petits profits que nous autres rimailleurs attrapons auprès des filles, qui aiment ce genre d'écrire, il y auroit long-tems que j'aurois vendu ma charge à bon marché. Mais, puisque nous voilà sur le chapitre des filles, vous saurez que nous en trouvâmes une charmante proche la Chartreuse de Gallion. Vous me direz que ce n'est pas là un meuble de Chartreuse ; mais ces jolis animaux-là se trouvent par-tout.

Au Pont de l'Arche & au Roule
Le Ciel exauça nos vœux,
Et fit paroître à nos yeux
Jeune hôtesse faite au moule :
Elle portoit devant soi
Deux petits monts faits en boule ;
Elle portoit devant soi
Un morceau digne d'un roi.

La Normandie, comme vous savez, est une terre fertile en pommes. Le voisinage de la mer leur donne un orgueil & une dureté qu'elles n'ont point ailleurs.

Nos Dames de Paris voudroient bien que leur terrein fût auſſi bon ; mais on ne peut pas tout avoir : à cela près, les femmes de Rouen ſont, à ce que je crois, faites comme à Paris ; ce qui nous fit dire :

A Rouen laides & belles,
Comme par-tout, l'on trouva.
Les filles de l'Opéra
Sont, comme à Paris, cruelles.
Enfin, rien n'eſt différent
Dans les jeux, dans les ruelles ;
Enfin, rien n'eſt différent,
Hors qu'on parle mieux Normand.

Il faut dire la vérité, cette langue-là eſt en grande vénération dans ce pays-ci ; les habitans reçoivent tous en naiſſant des talens merveilleux pour l'apprendre : à quatre ans les enfans parlent déja Normand comme de petits Anges ; on diroit qu'ils n'auroient fait autre choſe toute leur vie. Les merles même & les perroquets n'y parlent point autrement. On m'a dit que cette langue-là étoit merveilleuſe pour plaider ; c'eſt ce qui fait qu'il n'y a gueres de Normand qui n'ait vaillant ſur pied plus de vingt procès, ſans les eſpérances de ceux qu'il a déja perdus.

Nous trouvâmes ici notre bon ami Fatouville. Vous ne ſauriez croire les inſtances qu'il nous fit pour nous mener à ſa terre de la Bataille, & le plaiſir que ſa converſation donna aux Dames : elles voulurent à toute force qu'il en fût fait mention par les vers ſuivans :

Le Seigneur de la Bataille,
Qui charme dès qu'on l'entend,

Malgré nous, malgré nos dents,
Voulut nous faire ripaille ;
Mais le Diable s'en mêla,
On fit grace à sa volaille ;
Mais le Diable s'en mêla,
A Caudebec on s'en alla.

Vous croyez qu'en ce lieu-là on se couche pour dormir comme à Paris : vous vous trompez ; toute la nuit l'hôtellerie fut en rumeur pour fournir aux Dames des rôties au vin. On en fait prendre aux perroquets qui ont perdu la parole ; mais d'en donner à des Dames usantes & jouissantes de leurs langues, c'est avoir envie de se lever comme on se couche : aussi cela ne manqua pas d'arriver.

A cette maigre couchée
On oublia de dormir :
Que sert de s'en souvenir,
Quand une femme éveillée,
Pour aiguiser son caquet,
Tout le long de la nuitée,
Pour aiguiser son caquet,
Mange soupe à perroquet ?

Il ne falloit pas se lever de si bon matin pour aller dans la plus maudite hôtellerie qui soit, je crois, de Paris au Japon, & pour avaler un brouillard épais, que le soleil ne put percer que sur les deux heures. Un autre plus galant vous diroit que les yeux des Dames, plus puissans que cet astre, dissiperent d'abord cette noire vapeur ; mais pour moi, qui suis plus sincere, je vous dirai franchement que les brouillards d'Octobre

ſont fort difficiles à gouverner proche la mer, & de plus, que nos Dames dormirent dans le carroſſe, *cahin, caha*, toute la matinée, & n'ouvrirent les yeux qu'à la Botte. A propos de Botte, vous voulez bien que je vous donne un petit avis:

Paſſant, fuyez de la Botte
Le ſéjour trop ennuyeux:
Il eſt vrai que dans ces lieux
La maitreſſe n'eſt pas ſotte;
Mais ſans pain, ſans vin, ſans feu,
Dans un pays plein de crotte;
Mais ſans pain, ſans vin, ſans feu,
L'Amour n'a pas trop beau jeu.

Nous trouvions aſſez plaiſant d'aller, comme bonnes perſonnes, toujours devant nous; & je crois que nous aurions été dix lieues par-delà le bout du monde, ſans le malheur que vous allez apprendre.

Après ſix jours de voyage,
Où tout alloit à gogo,
Nous allions juſqu'à Congo,
Valets, chevaux & bagage;
Mais au Havre on s'arrêta,
Malgré ce vaſte courage;
Mais au Havre on s'arrêta,
Car la terre nous manqua.

Voilà une plaiſante excuſe, m'allez-vous dire? quand on a bien envie d'aller, au défaut de la terre, on prend

la mer. Nous n'y manquâmes pas auſſi, & les Dames, dès le lendemain,

D'une valeur plus qu'humaine
Affronterent l'Océan.
Mon Dieu! que le monde eſt grand
Sur cette liquide plaine,
Où l'on touche en un moment,
Sur une vague incertaine,
Où l'on touche en un moment
L'enfer & le firmament!

N'auroit-ce pas été un coup de bonne fortune pour les maris, ſi quelque honnête homme de Corſaire eût mis la main ſur la chaloupe? J'en connois quelques-uns qui n'auroient point regretté d'avoir donné de l'argent à leurs femmes pour aller voir la mer, ſi pareil cas leur arrivoit. Pour moi, qui ai déja tâté de ces Meſſieurs les Turcs, gens fort incivils, j'en voulus courir le riſque ſur le rivage; & conſidérant ces gros vaiſſeaux, & faiſant réflexion qu'il n'y avoit qu'une planche épaiſſe de deux doigts qui ſéparoit de la mort ceux qui étoient dedans, je me mis à chanter:

Qu'un autre avec des bouſſoles,
Sur ces grands palais flottans,
Bravant Neptune & les Vents,
Cherche l'or ſous les deux Poles;
Mais pour moi je ne veux pas
Servir de pâture aux ſoles;
Mais pour moi je ne veux pas
Leur faire un ſi bon repas.

Je vous avoue que je ne me consolerois jamais, si je me voyois ainsi pour mon plaisir ; & j'aurois été encore plus fâché ce jour-là, car M. de Louvigni, Intendant de la Marine, nous envoya le soir six bouteilles d'un vin de Canarie si exquis, que, quand il l'auroit fait lui-même, je doute qu'il l'eût fait meilleur.

Sus, ma Muse, je te prie,
Brûlons quatre grains d'encens
A cet illustre Intendant,
Pour son vin de Canarie.
Avec ce nectar, je croi
La province bien munie,
Avec ce nectar, je croi
Qu'on sert dignement son roi.

Vous voyez qu'il fait bon nous faire du bien : pour cinq ou six bouteilles de vin, voilà un homme immortalisé. Après tout, je ne sais si les meilleurs vers du monde valent seulement une pinte d'une pareille liqueur. Quoi qu'il en soit, il s'en contenta, & nous eussions bien souhaité que tous les hôtes de la route eussent été aussi raisonnables.

Le lendemain le Gouverneur, pour nous recevoir, fit mettre la Citadelle en armes. Nous visitâmes l'Arsenal, ce terrible palais de Mars. Mon Dieu ! que d'instrumens pour abréger nos pauvres jours ! Ce qui nous fit dire à tous :

Il faudroit être bien ivre,
D'aimer ces lieux de fracas,
Où pour cent mille trépas
On fond le fer & le cuivre ;

Que de moyens pour mourir,
Lorſqu'il n'en eſt qu'un pour vivre !
Que de moyens pour mourir !
Je ne le ſaurois ſouffrir.

Voilà des ſentimens bien héroïques, me direz-vous : d'accord ; mais ſi vous ſaviez, comme moi, Mademoiſelle, ce qu'il en coûte pour mettre un enfant au monde, vous auriez, plus que perſonne, horreur de ces lieux de deſtruction ; & en vérité, ſi vous étiez une perſonne bien raiſonnable, vous vous marieriez au plus vîte, afin de travailler comme il faut à la réparation du genre humain, lequel, pendant que toute l'Europe eſt en guerre, court le grand chemin de ſa ruine totale ; c'eſt à vous d'y penſer, & de faire réflexion que vous paſſeriez mal votre tems, s'il n'y avoit plus d'homme au monde.

Vous croyez peut-être, Mademoiſelle, que parceque l'on vous a mené en vers au Havre, on vous ramenera par la même voiture ; c'eſt ce qui vous trompe : Pégaſe n'a pas accoutumé de faire avec moi de longues traites. Je vous dirai donc en proſe que nous revînmes à Rouen en très peu de tems, ayant toujours vent derriere, cela n'eſt pas trop néceſſaire en carroſſe ; mais c'eſt pour vous dire que tout conſpiroit à ſeconder l'envie que j'ai d'être auprès de la plus aimable perſonne du monde.

VOYAGE DE CHAUMONT.

Sur l'Air : *Vive le Roi & Béchamel.*

De Paris la grande ville, *Parti de Paris, le 3 Mai.*
Il eſt parti,
Avec toute ſa famille,
Et ſes amis,
Un lundi d'aſſez bon matin ;
Vive du Vaulx, & le bon vin,
Et le bon vin.

*

Comme le but du voyage
Autre n'étoit,
Que mettre linotte en cage ;
Ainſi fut fait :
Y manquer n'eût pas été fin. Vive, &c.

*

La premiere hôtellerie, *A Brie, vin du pays.*
Quittant Paris,
Ce fut aux trois Rois, à Brie,
Où l'on y fit
Mauvais repas, s'il m'en ſouvient. Vive, &c.

Guigne, on sait son nom.

En quittant cette demeure,
Chemin faisant,
Nous vînmes de fort bonne heure;
Toujours chantant,
A Guigne, dite la Catin. Vive, &c.

*

La Bretoche.

En passant à la Bretoche,
D'un mûr esprit,
D'un bon déjeûner de poche,
L'on se munit,
Pour mieux de-là gagner Provins. Vive, &c.

*

A Provins on ne savoit que faire.

D'un vin meilleur que rhubarbe,
L'on s'y remplit;
Notre Comte y fit sa barbe,
Il s'embellit:
Il sembloit un vrai Cherubin. Vive, &c.

*

A Nogent, logé à Jérusalem.

Entrant dans la bonne ville,
Dite Nogent,
Jérusalem fut l'asyle,
Soleil couchant;
Bon séjour pour un Pélerin. Vive, &c.

*

M. Perrin nous envoya de bon vin.

Plein d'esprit de pénitence,
Dans ces saints lieux,
On mit sur sa conscience,
Du bon vin vieux;
Grace au Ciel & Monsieur Perrin. Vive, &c.

Sus, ma Muse, je t'appelle,
Debout, allons,
Chantons la gloire immortelle
Des Pavillons,
Où repose ce jus si fin. Vive, &c.

Aux pavillons, bon cuisinier.

*

Le salé, de bonne mine,
Tout aussitôt
Fut mangé de la cuisine,
Et le grand broc
Ne duroit ni vuide, ni plein. Vive, &c.

*

Chez les Troyens, nuit venue,
On s'arrêta :
J'eus grand peur que dans la rue
On ne gîtât ;
Car nous marchions à trop grand train. Vive.

Troyes.

Chanoine; au lieu de nous donner la collation, nous mena voir un moulin.

*

Chanoine ici nous fit boire,
Comme canard,
Son vin, comme l'on peut croire,
N'étoit bon ; car
Il nous mena boire au moulin. Vive, &c.

*

Dieu ! pour coucher femme ou fille,
Que peine on a !
Un Tapissier de la ville
Y renonça,
Avec vingt matelas de crin. Vive, &c.

On envoya chercher des matelas chez tous les tapissiers de la ville.

A Troyes, bal donné.

Maint Rebec à l'ancienne,
A peu de frais,
Fit sauter la gent Troyenne,
Le jour d'après;
On dansa jusqu'au lendemain. Vive, &c.

*

Les dames logerent chez le Curé.

Chez le Curé de Vandeuvre
On descendit,
Il fit une très bonne œuvre,
Nous donnant lit;
Dieu le guérisse du farcin. Vive, &c.

*

Il avoit cent gros muids de vin, & n'avoit qu'un petit breviaire.

Vingt rubis ont hypotheque
Dessus son nez;
Il fait sa bibliotheque
De ses celliers:
Cent tonneaux font tout son latin. Vive, &c.

*

On logea à l'Abbaye.

A Clervaux quatre grands drilles,
Bien découplés,
Pour bien recevoir nos filles,
Furent lâchés;
L'Abbé en personne y vint. Vive, &c.

*

Dès qu'on eût mangé la soupe,
De fort bon goût,
L'Abbé prit sa large coupe,
Et dit à tous:
Ainsi doit boire un Bernardin. Vive, &c.

Dedans Chaumont notre entrée
Fit du fracas ;
Les enfans de la contrée
Suivoient nos pas :
On vouloit sonner le tocsin. Vive, &c.

On ne pouvoit écarter la populace.

*

Que l'on vante la Galere,
Rousseau, Lamy ;
Petit-Jean fait autre chere,
Et, près de lui,
Bergerac n'est qu'un assassin. Vive, &c.

Petit-Jean, Traiteur à Chaumont

*

Lieutenant fort magnifique
Et criminel,
Venu d'un cœur héroïque
A notre hôtel,
Reçut repas, & n'en fit brin. Vive, &c.

On traita un Officier de la ville qui devoit traiter.

*

Pour nous régaler, les Nonnes
Leverent plats :
Dieu garde honnêtes personnes
D'un tel repas,
Plutôt mourir de malefaim. Vive, &c.

Repas de Religieuses, c'est tout dire.

*

Quatre corbeaux diaboliques,
En tourte mis,
D'autant de poulets étiques,
Furent suivis :
En deux mots voilà le festin. Vive, &c.

Mais, ma Muse si gentille,
Tu causes trop,
Sus, de Chaumont faisons Gille,
Et, au grand trot,
Passons vîte notre chemin. Vive, &c.

*

Il y a des Forges en cet endroit.

On vit, arrivant à Fronde,
Forges de Fer;
Lieu le plus propre du monde,
Pour Lucifer,
Et pour tout son peuple lutin. Vive, &c.

*

L'hôtesse a six filles.

A l'Etoile, dans Joinville,
Près du Château,
Six grands brins de belles filles,
Friand morceau,
Y tenteroient un Capucin. Vive, &c.

*

Hôtesse aigre & douce.

De toi, Saint-Dizier sur Marne,
Parlons un peu;
Ton hôtesse charlatane
Me met en feu.
Pluton grate son parchemin. Vive, &c.

*

A Vitry, mal logé à l'enseigne du nouveau monde.

Viens, Vitry, que je te fronde:
Quel maudit lieu!
De loger en l'autre monde,
Sans dire adieu,
Me donneroit moins de chagrin. Vive, &c.

D'une inconſtante maitreſſe
Ne ſuis ſurpris,
Ayant eu plein de détreſſe,
Près de Ponis,
Si chaud ſoir, & ſi froid matin. Vive, &c.

Il gela le matin, & fit chaud le ſoir.

*

Sus, ranimons notre zele,
Chantons Châlons;
C'eſt ici que je t'appelle,
Grand Apollon,
Souffle-moi ton eſprit divin. Vive, &c.

Châlons.

*

Grand Prévôt, nul ne t'égale:
Le grand Bourbon
Te donna l'ame royale,
Te donnant nom;
Digne filleul d'un tel Parrein. Vive, &c.

M. le grand Prévôt de Champagne, filleul du Roi.

*

Fin rôt, ragoût, nape blanche,
Bonne liqueur,
Tu donnas pour un Dimanche;
Mais le grand cœur,
Fut encore un mets bien plus fin. Vive, &c.

Repas magnifique chez lui.

*

De la vineuſe Champagne
Sois tout l'honneur;
Et qu'à jamais t'accompagne
Gloire & bonheur;
Le Ciel te faſſe un long deſtin. Vive, &c.

M. le Grand Prévot avoit eu soin de nous envoyer les relais.

De Châlons droit comme un cierge,
Un matin frais,
Nous allâmes vîte à Bierge
Prendre relais.
Mon Dieu, que relais fait grand bien! Vive.

*

Etauge.

Passant, évitez Etauge,
Et son Château,
Les chevaux y sont à Bauge,
Bon foin, bonne eau;
Mais quel séjour pour un humain! Vive, &c.

*

Verrerie à Montmirel, & vin excellent.

A Montmirel il faut boire;
Car on y fait
Ce vase qui fait la gloire
De maint buffet,
Et qui rubis forme en son sein. Vive, &c.

*

Dîner détestable.

Hôtesse de la Bussiere,
Au lieu d'argent,
Tu baiseras mon derriere,
Assurément;
Tu n'as pas seulement de pain. Vive, &c.

*

Meaux.

Dans le courroux qui m'anime,
Errillons Meaux;
Mais tout beau, ce nom-là rime
Au cher du Vaulx;
Sans cela je ferois beau train. Vive, &c.

A Claye, chaſſes ſurprenantes,
Tout fut bien fait ;
Les Dames furent contentes ;
Mais en effet
Au grenier étoit le jardin. Vive, &c.

A l'épée royale, le jardin eſt au ſecond étage.

*

Muſe, finis ton ouvrage,
Et ta chanſon ;
Voilà le charmant voyage
Fait à Chaumont ;
Devoit-il jamais prendre fin ?
Vive du Vaulx, & le bon vin,
Et le bon vin.

FIN DU PREMIER VOLUME.

eoφ. Bibliotheca [redacted]
1805. No 4-7

PQ
1913
A1
1770
t.1

Regnard, Jean François
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY